This is a digital copy of a book that was preserved for generations on library shelves before it was carefully scanned by Google as part of a project to make the world's books discoverable online.

It has survived long enough for the copyright to expire and the book to enter the public domain. A public domain book is one that was never subject to copyright or whose legal copyright term has expired. Whether a book is in the public domain may vary country to country. Public domain books are our gateways to the past, representing a wealth of history, culture and knowledge that's often difficult to discover.

Marks, notations and other marginalia present in the original volume will appear in this file - a reminder of this book's long journey from the publisher to a library and finally to you.

Usage guidelines

Google is proud to partner with libraries to digitize public domain materials and make them widely accessible. Public domain books belong to the public and we are merely their custodians. Nevertheless, this work is expensive, so in order to keep providing this resource, we have taken steps to prevent abuse by commercial parties, including placing technical restrictions on automated querying.

We also ask that you:

+ *Make non-commercial use of the files* We designed Google Book Search for use by individuals, and we request that you use these files for personal, non-commercial purposes.

+ *Refrain from automated querying* Do not send automated queries of any sort to Google's system: If you are conducting research on machine translation, optical character recognition or other areas where access to a large amount of text is helpful, please contact us. We encourage the use of public domain materials for these purposes and may be able to help.

+ *Maintain attribution* The Google "watermark" you see on each file is essential for informing people about this project and helping them find additional materials through Google Book Search. Please do not remove it.

+ *Keep it legal* Whatever your use, remember that you are responsible for ensuring that what you are doing is legal. Do not assume that just because we believe a book is in the public domain for users in the United States, that the work is also in the public domain for users in other countries. Whether a book is still in copyright varies from country to country, and we can't offer guidance on whether any specific use of any specific book is allowed. Please do not assume that a book's appearance in Google Book Search means it can be used in any manner anywhere in the world. Copyright infringement liability can be quite severe.

About Google Book Search

Google's mission is to organize the world's information and to make it universally accessible and useful. Google Book Search helps readers discover the world's books while helping authors and publishers reach new audiences. You can search through the full text of this book on the web at `http://books.google.com/`

Digitized by Google

Digitized by Google

Digitized by Google

Digitized by Google

Digitized by Google

UNIVERSIDAD COMPLUTENSE
5319401337
D 25393

Digitized by Google

CHRISTIANISME

ET

CIVILISATION

Digitized by Google

Cet ouvrage a paru pour la première fois sous le titre de

LE CHRISTIANISME

CONSIDÉRÉ DANS SES RAPPORTS

AVEC LA CIVILISATION MODERNE

Imprimerie générale de Ch. Lahure, rue de Fleurus, 9, à Paris

Digitized by Google

25993

CHRISTIANISME

ET

CIVILISATION

PAR

M. L'ABBÉ A. SÉNAC

ANCIEN PREMIER AUMÔNIER DU COLLÉGE ROLLIN

Proposuit Deus instaurare omnia in Christo, quæ in cœlis, et quæ in terrâ sunt.

EPH., I, 9 et 10.

TOME SECOND

DEUXIÈME ÉDITION

DONACIÓN DEL EXCMO. SR. CONDE DE LEYVA RECTOR DE LA UNIVERSIDAD CENTRAL

UNIVERSIDAD CENTRAL FACULTAD DE DERECHO BIBLIOTECA

PARIS

LIBRAIRIE DE L. HACHETTE ET Cie

BOULEVARD SAINT-GERMAIN, N° 77

1865

Digitized by Google

Digitized by Google

TROISIÈME PARTIE

(SUITE)

Digitized by Google

Digitized by Google

TROISIÈME PARTIE.

(SUITE.)

EXAMEN DES CAUSES QUI ONT CONCOURU A FAIRE REJETER LE CHRISTIANISME PAR NOTRE SIÈCLE.

CHAPITRE VII.

RÉFLEXIONS SUR LE TALENT ET SUR LE GÉNIE.

Nousavons reproduit avec une fidélité scrupuleuse le système de MM. de La Mennais et de Bonald.

Avant d'aborder la réfutation des principales erreurs de ce système, arrêtons-nous un moment.

« C'est une entreprise hardie, déclare le plus sublime des orateurs, en commençant son discours sur la mort, devant Louis XIV et sa cour; c'est une entreprise hardie que d'aller dire aux hommes qu'ils sont peu de chose. Chacun est jaloux de ce qu'il est; et l'on aime

Digitized by Google

mieux être aveugle que de connaître son faible : surtout les grandes fortunes veulent être traitées délicatement ; elles ne prennent pas plaisir qu'on remarque leur défaut ; elles veulent que, si on le voit, du moins on le cache : et toutefois, grâce à la mort, nous en pouvons parler avec liberté[1]. » C'est aussi peut-être une entreprise hardie que d'aller dire aux hommes que l'objet de leur admiration est peu de chose, ou trompeur ; chacun est jaloux de celui qu'il a choisi ; et l'on aime mieux être aveugle que de connaître le faible de son choix : surtout les grandes fortunes d'esprit veulent être traitées délicatement, et ne prennent pas plaisir qu'on remarque leur défaut ; elles veulent que, si on le voit, du moins on le cache. Toutefois aussi, grâce à la stérilité, qui est la mort des productions fausses de la pensée, nous en pouvons parler avec liberté.

Que ne s'est-on pas promis de M. de La Mennais, lorsqu'il s'est annoncé d'une manière si éclatante par son *Essai sur l'indifférence ?* Il réunissait en lui seul Pascal, Bossuet, saint Augustin ! Athlète extraordinaire suscité aux jours périlleux de l'Église, il devait terrasser ses ennemis présents, et la prémunir contre les attaques des ennemis futurs ! Que n'attendait-on pas de MM. de Bonald et de Maistre ? C'était les métaphysiciens des temps modernes ! Les premiers, ils étaient arrivés au fond de la pensée, l'avaient explorée dans

1. *Sermon sur la mort*, 1er point.

Digitized by Google

tous les sens et avaient porté à la lumière les principes définitifs de la philosophie et du gouvernement des sociétés ! Où sont aujourd'hui ces grandes espérances ? Il n'a fallu qu'un jour pour les renverser. Les attaques contre l'Église semblent redoubler. Après avoir répété longtemps et sur tous les tons qu'elle n'est pas digne d'attaques ; après l'avoir traitée comme chose passée et qui se meurt d'elle-même, on se ravise aujourd'hui, on lui fait une guerre acharnée, furieuse, on se rue sur les livres sacrés, qui contiennent son fondement, ses droits et ses destinées. Qu'ont-ils laissé dans la philosophie, qu'un jargon ténébreux et vide, digne des temps barbares ? Et quand parut-il plus de divisions et d'incertitude dans les théories politiques ? Quel mécompte ! mais aussi quelle illusion ! on avait jugé ces écrivains penseurs puissants, tandis qu'ils n'étaient que puissants raisonneurs. Accordez leur le principe, de déduction en déduction, ils vous entraînent impétueusement jusqu'à la dernière conséquence. Si M. de Bonald s'arrête à l'avant-dernière, jusque là il n'est pas moins irrésistible. Ils s'enivrent de raisonnement. Mais cette vigoureuse, cette parfaite logique, qui donne une si belle, une si majestueuse unité au développement de leur système, en démontre-t-elle la vérité ? Ce n'est pas à l'exactitude du raisonnement qu'elle se fait reconnaître ; elle a d'autres caractères. Quand on part d'un principe général, comme l'est l'origine des idées et des connaissances humaines, comme l'est encore la chute

Digitized by Google

primitive, on peut, en se jétant complétement dans le faux, de même qu'en restant complétement dans le vrai, présenter un vaste système dont les rapports, coordonnés entre eux avec une parfaite harmonie, ne blessent jamais les règles de la plus sévère logique. La logique, pur instrument de la pensée, se prête avec indifférence au service de l'erreur comme de la vérité. Et ce n'est point à elle qu'il appartient de discerner primitivement l'une de l'autre. Ce sublime privilége, la pensée, le réclame comme sa propriété exclusive.

Mais qu'est-ce que la pensée discernant primitivement la vérité, sinon le génie qui la saisit dans sa source ? Le propre du génie, qui n'est que le bon sens dans sa plus haute puissance, est de porter un regard assuré, infaillible, sur la vérité, et de n'errer jamais sur les principes fondamentaux. Il peut lui arriver de se tromper, et cela lui arrive souvent, mais ce n'est que sur les conséquences, qu'il néglige comme des détails auxquels ne peut toujours descendre son attention fixée à la hauteur et absorbée par l'immensité du principe. Selon qu'il est plus ou moins étendu, il tombe plus ou moins dans cette erreur secondaire. Aussi, comme la vertu, le génie de l'homme a ses degrés. L'intelligence divine, qui embrasse tout d'un seul regard, est inaccessible à l'erreur.

Le talent, au contraire, qui n'a pas la force de s'élever à la contemplation du principe, n'en obtient jamais qu'une vue lointaine, confuse, ou n'en saisit

Digitized by Google

qu'un côté, qu'il prend pour le tout, et que par là même il saisit mal. Mais, se circonscrivant ainsi dans ce point de vue étroit comme lui, il y concentre toute sa force, et l'emploie à poursuivre les détails, les conséquences de son faux aperçu, avec une intrépidité altière, qui souvent simule la certitude et la sécurité du génie. Quelquefois aussi, se sentant chanceler dans son principe, il simule cette intrépidité pour déguiser sa défiance, et il marche avec une anxiété belliqueuse, qu'irritent encore les contradictions qu'il rencontre, ou qu'il redoute.

Voilà l'intervalle immense qui le sépare du génie. Sans doute, si on devait mesurer la portée intellectuelle du talent sur la réputation subite qui souvent l'accompagne, il ne faudrait pas balancer à le placer au rang le plus élevé du génie. Mais, pour quiconque connaît l'histoire de l'esprit humain, cet éclat rapide et bruyant, qui porte soudain un nom d'un pôle à l'autre, est lui-même une preuve qu'il n'est pas le retentissement du génie. Le génie, qui va chercher, dans les principes mêmes des choses, des vérités que des siècles entiers seront à féconder et à développer, le génie est trop loin de la foule, qui s'agite à la surface des objets. Un petit nombre d'esprits méditatifs, solides, de penseurs enfin, s'élèveront à la hauteur de ses contemplations, et par degrés lents amèneront sur elles les regards de l'opinion éclairée, qui finira par les rendre populaires. Il n'est donc pas dans la destinée du génie de jeter un

Digitized by Google

éclat soudain. Non ! Il n'apparaît d'abord que comme un point lumineux qui va croissant et s'étendant toujours par progrès insensibles, il est vrai, mais continus. C'est ainsi que les plus grands monuments de la pensée n'ont souvent attiré l'attention qu'après avoir supporté longtemps l'insouciance des hommes qu'ils étaient destinés à éclairer. Sans aller chercher des exemples loin de notre siècle et dans le premier ordre, sans parler entr'autres des *méditations* de Descartes, cette lumière des temps modernes, voyez tout près de nous et dans l'ordre le plus pratique de la vie sociale, voyez l'*Esprit des lois :* Montesquieu communique à ses intimes cet ouvrage, fruit de vingt ans d'études, et ses intimes le supplient, dans l'intérêt de sa gloire, de ne pas livrer son manuscrit à la publicité. Longtemps en effet ce chef-d'œuvre reste dans une obscurité décourageante, n'obtenant que quelques admirateurs isolés, tels que l'auteur du *Contrat social*, qui à son tour éprouve le même sort. Aujourd'hui l'*Esprit des lois*, malgré les erreurs qu'il contient, jouit d'une admiration universelle, est regardé comme la première explication complète des gouvernements passés, et fait à lui seul la gloire de Montesquieu. Le *Contrat social*, également méconnu d'abord, et qui renferme aussi de graves erreurs, est maintenant un des premiers titres de Rousseau, celui qui révèle le plus la force de sa pensée. Le génie philosophique et le génie politique ne subissent pas seuls cette destinée ; elle est aussi le

Digitized by Google

partage du génie littéraire. Dans cette sphère, où la beauté d'un travail, la perfection d'une œuvre se sent plutôt qu'elle ne s'étudie, où il semble que l'homme, qui en est averti par un sentiment instinctif, devrait l'apprécier dès qu'elle se montre, souvent aussi l'admiration est tardive. L'inattention contemporaine n'a-t-elle pas forcé deux des plus grands poëtes de considérer avec défiance; et peut-être avec regret, leurs plus beaux chefs-d'œuvre? Le *Paradis perdu* et l'*Athalie* n'ont-ils pas eu besoin de la lumière et de la justice de la postérité?

Le sort du talent est tout a fait contraire. Le talent, et on sent bien qu'il ne s'agit que du talent supérieur, conquiert d'abord l'admiration, excite même l'enthousiasme. Mais insensiblement l'admiration décline, l'enthousiasme se refroidit, et laisse les productions du talent tomber peu à peu dans l'indifférence, et languir ensuite dans l'obscurité, où ne vont guère les chercher que ceux qui s'occupent de la spécialité à laquelle elles appartiennent. Rarement on vit une réputation plus prompte et plus étendue que celle que procurèrent à Malebranche la *Recherche de la vérité* et ses autres travaux. Son nom, volant de bouche en bouche, n'était prononcé qu'avec un respect qui tenait du culte; des rois se crurent heureux de le visiter dans sa cellule. Que reste-t-il de tant d'hommages et de tant de gloire? L'estime solitaire des esprits livrés aux études qui firent l'occupation de sa vie. Si les aperçus philosophiques

Digitized by Google

dont il a enrichi ses ouvrages, si la forme pure, nette, précise et brillante, dont il les a revêtus, lui assurent l'immortalité, ce sera une immortalité obscure. Faute de génie, il ne put s'élever jusqu'à la vérité sur tout le principe de la philosophie, et sa doctrine, qui a passé comme sa vogue, depuis longtemps privée d'autorité, demeurera condamnée à la stérilité de l'erreur. Et pourquoi cette soudaine et immense, mais fugitive célébrité du talent? C'est que le talent, outre les circonstances particulières et indépendantes de lui, qui peuvent le donner en spectacle, le talent n'arrivant point au principe, au fond des choses, s'arrêtant à la surface comme nous l'avons dit, demeure au niveau de la foule, et par conséquent la frappe. Bien plus, justement parce qu'il ne se prend qu'à la surface, il la saisit de travers, lui prête un tour singulier, extraordinaire, qui excite l'étonnement et surprend l'admiration. Mais, encore une fois, cette renommée ne saurait être durable; portant sur l'erreur, son fondement est ruineux, elle tombe. Celle du génie semble aussi tomber; et si Descartes est moins oublié que Malebranche, son nom n'a plus cependant cet éclat dont l'entoura la première justice de la postérité. Mais la renommée du génie se relève, et quelquefois même plus forte, plus imposante, et resplendit encore d'une mâle jeunesse. Si celle du talent se relève, elle a je ne sais quoi de pâle, de vieilli, et ne remonte jamais à sa première hauteur, qu'elle ne devait qu'à la nouveauté. Et tandis que le génie ne se remontre

Digitized by Google

que pour produire de nouveaux fruits, le talent, ce n'est que pour causer encore un vain bruit et passer encore stérile. Que Platon reparaisse au commencement du Christianisme, dans Plotin et saint Augustin, au dix-septième siècle, dans Descartes, Leibnitz et Bossuet, il réveille à ces deux époques la pensée humaine et la pousse en avant, lui imprimant un mouvement nouveau. Qu'Aristote ressuscite au moyen âge, dans la scolastique, il n'engendre que de stériles disputes et ajoute à l'infécondité de ces temps barbares. C'est le caractère éternel de l'erreur.

Quelle que soit l'admiration qu'aient excitée les écrivains qui nous occupent, leurs systèmes n'ont fait ni pu faire aucun bien réel à la philosophie et au Christianisme. Ce n'est qu'en sortant du sien que M. de Maistre a trouvé des considérations vraies, neuves, fécondes et utiles à la vie, sur le gouvernement temporel de la Providence, et qui assurent un intérêt immortel à ses *Soirées de Saint-Pétersbourg*. MM. de Bonald et de La Mennais, pour s'être emprisonnés dans le leur, n'auront fait qu'agiter les esprits et quelquefois les égarer. C'est que ce système est radicalement faux, et nous allons le démontrer.

Digitized by Google

CHAPITRE VIII.

RÉFUTATION DU SYSTÈME DE MM. DE BONALD ET DE LA MENNAIS. — LA RAISON NE NOUS VIENT POINT DU DEHORS; ELLE FAIT PARTIE DE NOTRE ÊTRE PENSANT.

Le système de MM. de Bonald et de La Mennais consiste d'abord à nier qu'il y ait dans l'âme des idées innées, ou qu'elle porte en soi la source des idées générales. De toutes les questions, celle de l'origine des idées est la plus fondamentale et la plus importante dans la science de l'homme. D'elle part, ou à elle se ramène en définitive toute erreur philosophique, religieuse, morale, politique même. Puisque ces écrivains remontent à cette question suprême pour établir leur doctrine, et qu'ils la résolvent dans un sens qui choque la raison et la conscience du genre humain, ils devaient s'attacher à motiver rigoureusement leur solution, à l'entourer d'évidence : ils devaient ne rien oublier pour la mettre à l'abri des attaques qui la menaçaient. Quelles sont cependant les preuves dont ils la protègent? Je les cherche

Digitized by Google

avec une impatiente curiosité, et ne trouve que des négations dédaigneuses dans M. de La Mennais, et de pauvres subtilités dans M. de Bonald. A voir le premier affirmer que l'âme est passive, vide d'idées par sa nature, et ne possède que la faculté de les recevoir, on dirait, tant il montre peu de souci pour en convaincre, qu'il pose un axiome, une vérité reconnue et mise par l'*expérience*, selon sa parole, hors de contestation. Le contraire *est absurde*, se borne-t-il à dire, et *complétement réfuté par l'expérience*[1]. C'est là son grand argument, celui dont il paye le plus communément le lecteur. Nous doutons que le moins exigeant s'en contente, quelque satisfait qu'il en paraisse lui-même. Du reste, il serait dispensé d'en fournir d'autres, il lui suffirait parfaitement de dire que la doctrine des idées innées est réfutée par l'expérience, si elle devait s'entendre dans le sens que lui donne M. de Bonald.

« Qu'est-ce, dit-il, que ces idées innées présentes à notre esprit, et qui y précèdent toute instruction ? Si Dieu les y grave lui-même, comment l'homme parvient-il à les effacer ? Si l'enfant idolâtre naissait, comme l'enfant chrétien, avec des notions distinctes d'*un* Dieu *unique*, comment ses parents peuvent-ils le faire croire à une multitude de dieux ? D'où vient qu'il y a des matérialistes et des athées, si nous apportons en naissant des idées innées de l'existence de Dieu et de l'im-

1. *Essai sur l'indif.*, III^e^ part., chap. VII.

Digitized by Google

mortalité de l'âme? Si les hommes apportent tous en naissant les mêmes idées, pourquoi tant de variétés dans les opinions ? Il y a donc des idées innées et des idées acquises ; et comment les idées acquises font-elles oublier les idées innées? Car enfin on ne peut perdre que ce qu'on peut acquérir, comme on ne peut acquérir que ce qu'on peut perdre, et ici l'homme conserve les idées fausses qu'il a acquises et perd les idées vraies nées avec lui, et qu'il tient de sa nature[1]. » Sur quoi roule cette argumentation ? Sur la confusion de l'idée avec la perception de l'idée : deux choses néanmoins aussi distinctes, par rapport à l'âme, que le sont par rapport au corps l'état de sommeil et l'état de veille. Mais nous laissons à M. de Maistre le soin de relever cette confusion. « M. de Bonald, dit-il, a cru argumenter d'une manière décisive contre les *idées innées*, *en demandant* : COMMENT *si Dieu avait gravé telle ou telle idée dans nos esprits*, L'HOMME *pourrait parvenir à les effacer? Comment, par exemple, l'enfant idolâtre, naissant, ainsi que le chrétien, avec* LA NOTION DISTINCTE *d'un Dieu unique, peut cependant être ravalé au point de croire à une multitude de dieux ?*

« Que j'aurais de choses à dire sur cette *notion distincte* et sur l'épouvantable puissance dont l'homme n'est que trop réellement en possession d'*effacer plus ou moins ses idées innées et de transmettre sa dégra-*

1. *Leg. prim.*, Disc. prél. page 43, 3e édit.

Digitized by Google

dation ! Je m'en tiens à faire observer ici une confusion évidente de l'*idée* ou de la simple *notion* avec l'*affirmation*, deux choses cependant toutes différentes : c'est la première qui est *innée*, et non la seconde ; car personne, je crois, ne s'est avisé de dire qu'il y avait des raisonnements *innés*. Le théiste dit : *Il n'y a qu'un Dieu*, et il a raison. L'idolâtre dit : *Il y en a plusieurs*, et il a tort, il se trompe, mais comme un homme qui se tromperait dans une opération de calcul. S'ensuivrait-il par hasard que celui-ci n'aurait pas l'idée du nombre? Au contraire, c'est une preuve qu'il la possède, car, sans cette idée, il n'aurait pas même l'honneur de se tromper. En effet, pour se tromper, il faut affirmer ; ce qu'on ne peut faire sans une puissance quelconque du verbe *être*, qui est l'âme de tout verbe ; et toute affirmation suppose une notion préexistante. Il n'y aurait donc, sans l'idée antérieure d'un Dieu, ni théistes, ni polythéistes, d'autant qu'on ne peut dire ni *oui* ni *non* sur ce qu'on ne connaît pas, et qu'il est impossible de se tromper sur Dieu, sans avoir l'idée de Dieu. C'est donc la *notion* ou la pure *idée* qui est innée et nécessairement étrangère aux sens : que si elle est assujettie à la loi du développement, c'est la loi universelle de la pensée et de la vie dans tous les cercles de la création terrestre[1]. » Voilà une réponse décisive à tous les *comment* dont s'embarrasse M. de Bonald. Elle fait toucher

1. *Soirées de St.-Pétersb.*, tome I, page 147.

Digitized by Google

au doigt pourquoi *tant de vérités dans les opinions des hommes, quoique tous apportent en naissant les mêmes idées*, pourquoi *des idées innées et des idées acquises*, pourquoi *les idées acquises font oublier les idées innées*, et pourquoi *les idées vraies nées avec l'homme et qu'il tient de sa nature*, se conservent impérissables, quoique oubliées, sous cette multitude *d'idées fausses et acquises*, qui viennent germer sur elles.

M. de Bonald voudrait ne pas nier absolument qu'il y ait des idées innées; mais il prétend que ces idées sont en même temps acquises. « On peut dire, déclare-t-il, que l'idée est à la fois innée et acquise, *innée* en elle-même, *acquise* dans son expression[1]. » Cela pourrait s'entendre dans un sens vrai; mais lui, il identifie tellement l'idée avec l'expression, que l'expression l'absorbe, et fait qu'elle est acquise comme elle. Voici comment il expose cette conception : « Les mots ou expressions s'appellent encore des *termes*, parce qu'ils *terminent* ou limitent en quelque sorte l'idée : cette métaphore est prise des corps, que nous n'apercevons en eux-mêmes, et ne distinguons les uns des autres que par les lignes qui les *terminent* dans l'étendue en général, et marquent le lieu particulier que chacun occupe dans l'espace, car si chaque corps n'était pas terminé par des lignes et des contours qui le distinguent des autres corps, il n'y aurait qu'une étendue *indéterminée*,

1. *Rech. phil. sur les prem. obj. des conn. mor.*, chap. VIII.

Digitized by Google

indéfinie, et point de corps particulier; et de même, si chaque idée n'avait pas son *terme* ou son expression propre, qui la distingue des autres idées, et la détermine à signifier un objet, il n'y aurait en nous qu'une faculté générale de concevoir sans idée particulière d'aucun objet[1]. » De là resulte que, sans les termes qui, s'il nous est permis d'employer cette expression pour atteindre la pensée de M. de Bonald, découpent l'esprit en idées, comme les lignes et les surfaces découpent l'étendue en corps, il n'y aurait en nous qu'une faculté générale de concevoir, et par conséquent pas d'idées tant que les mots ne viendraient point y en former. Suivant l'auteur, *Leibnitz croit que les idées sont en nous, comme une statue est dans le bloc de marbre d'où elle doit être tirée*[2]. Cette comparaison, prise isolément, semble aller assez bien à son sens : en effet, de même que le marbre donne telle ou telle statue, selon que le ciseau le taille dans telle ou telle forme, de même l'esprit donne telle ou telle idée, selon que la parole le détermine à signifier tel ou tel objet. Tout à l'heure on verra, par le passage de Leibnitz, que cette comparaison doit se prendre bien autrement. Laissons avant M. de Bonald poursuivre le développement de sa conception.

« Si je suis dans un lieu obscur, dit-il, je n'ai pas la vision oculaire ou la connaissance par le sens de la vue,

1. *Rech. phil. sur les prem. obj. des conn. mor.*, chap. VIII.
2. *Lég. prim.*, Disc. prél., art. *Phil.*

Digitized by Google

des corps qui sont près de moi, pas même de mon propre corps; et sous ce rapport, tous les corps, quoique réellement existants autour de moi, sont, à mon égard, comme s'ils n'étaient pas. Mais si un rayon de lumière vient tout à coup à pénétrer dans ce lieu, tous les corps en reçoivent leur expression particulière, je veux dire, leur forme et leur couleur; chaque objet se produit à mes yeux par les contours et les lignes qui le terminent; j'aperçois tous ces corps, je les distingue tous les uns des autres, je vois et je distingue mon propre corps, et je juge les rapports de figure, de grandeur, de distance, que tous ces corps ont entre eux et avec le mien.

« L'application est aisée à faire. Notre entendement est ce lieu obscur où nous n'apercevons aucune idée, pas même celle de notre propre intelligence, jusqu'à ce que la parole humaine, dont on peut dire aussi, comme de la parole divine, *qu'elle éclaire tout homme venant en ce monde*, pénétrant jusqu'à mon esprit par le sens de l'ouïe, comme le rayon du soleil, dans le lieu obscur, porte la lumière au sein des ténèbres, et donne à chaque idée pour ainsi dire la forme et la couleur qui la rendent perceptible pour les yeux de l'esprit. Alors chaque idée, appelée par son nom, se présente, et répond, comme les étoiles dans le livre de Job, au commandement de Dieu : *Me voilà;* alors seulement nos propres idées sont exprimées même pour nous, et nous pouvons les exprimer pour les autres.

Digitized by Google

Nous nous entendons nous-mêmes, et nous pouvons nous faire entendre des autres hommes; nous avons la conscience de nos propres idées, et nous pouvons en donner aux autres la connaissance. Et comme l'œil, éclairé par la lumière, distingue chaque corps à sa forme et à sa couleur, et juge les rapports que les corps ont entre eux, et qui sont l'objet des sciences physiques; ainsi l'entendement, éclairé par la parole, distingue chaque idée à son expression particulière, et juge les rapports que les idées ont les unes avec les autres, rapports qui sont l'objet de toutes les sciences morales. L'idée ainsi *marquée* a cours dans le commerce des esprits, où elle ne serait pas reçue sans cette empreinte, comme l'expression sans l'idée n'y vaudrait que comme son : semblables à ces monnaies effacées ou étrangères qui dans les échanges ne sont reçues que pour leur poids.... Ainsi, comme la lumière matérielle est nécessaire à notre faculté d'imaginer pour qu'elle se forme des images des corps, de même la parole est nécessaire à notre faculté de concevoir pour qu'elle se forme des idées d'objets intellectuels; en sorte qu'en transposant les termes, on peut dire que la lumière *parle* à l'imagination pour lui révéler l'existence des corps, et que la parole *éclaire* l'entendement pour lui montrer les objets intellectuels[1]. »

Nous savons maintenant à quoi aboutit la subtile

1. *Rech. phil. sur les prem. obj. des conn. mor.*, chap. VIII.

Digitized by Google

distinction de l'auteur entre l'*idée innée en elle-même* et *acquise dans son expression*. Il se trahit lui-même et fait périr l'idée sous cette nécessité de l'expression, puisque non-seulement elle est déterminée, mais créée par l'expression, comme les étoiles par la volonté de Dieu. Que lui sert d'observer que, *sans l'idée, l'expression n'est qu'un son?* Si, à son tour, l'idée sans l'expression se perd dans la faculté générale de concevoir, c'est-à-dire n'est rien; si, sans la parole, *notre entendement n'est qu'un lieu obscur*, et si c'est elle qui l'*éclaire*, qui est notre lumière, si elle fait tout en nous, elle est tout pour l'esprit. Mais l'auteur n'a pas encore épuisé sa verve de comparaisons, et celle qui suit est trop curieuse pour ne pas l'ajouter aux précédentes, d'autant qu'il la juge lui-même digne de *quelque attention*. « Les expressions, dit-il, sont à notre esprit ce que le *tain* est à une glace. Sans le *tain*, nos yeux ne verraient pas dans le verre les images des objets; ils ne s'y verraient pas eux-mêmes. Sans les expressions, notre esprit n'apercevrait pas les idées des objets, il ne s'apercevrait pas lui-même; et l'idée, quoique présente, passerait en quelque sorte à travers l'esprit sans laisser de trace, comme, sans le *tain* qui la retient, l'image des objets traverserait le verre sans s'y réfléchir. Et ici encore nous retrouvons ces deux expressions, *réflexion* et réflection, les mêmes au fond (quoique l'orthographe moderne ait mis entre elles, pour la précision des idées, quelque différence), parce qu'elles signifient des opéra-

Digitized by Google

tions semblables dans les choses morales et dans les choses physiques. Si je ne craignais même d'épuiser cette comparaison, je ferais observer qu'une glace non étamée offre, sous certains aspects, quelque ombre vague et sans couleur, et comme un fantôme des objets, à peu près comme notre intelligence, tant que le mot propre ne fixe pas l'idée avec précision, n'a que des aperçus vagues, confus, incomplets, de ses propres pensées [1]. »

Ne trouvez-vous pas intéressant et gracieux de voir les expressions, *étamer* notre âme et y arrêter les idées qui, sans ce *tain*, la traverseraient n'y laissant aucune trace? Que de frais d'esprit, que de peines, que d'arguties, pour n'arriver qu'à matérialiser la pensée? M. de Maistre se félicite « de voir le célèbre auteur de *la Législation primitive*, *rangé enfin* parmi les plus respectables défenseurs des idées innées; il se croit d'accord avec lui sur l'origine immatérielle des idées, et séparé encore seulement par une nuance, qui n'est qu'une question *de famille* dont les matérialistes ne doivent pas se mêler [2]. » Il se trompe grandement : M. de Bonald se tourmente, il est vrai, pour s'arracher au sensualisme, mais son inflexible principe l'y tient enchaîné. M. de La Mennais a eu raison de couper court à ces subtilités vides, et quelquefois grossières,

1. *Rech. phil. sur les prem. obj. des conn. mor.*, chap. VIII.
2. *Soirées de St-Pétersb.*, tome I, page 149; note.

Digitized by Google

et de déclarer nettement qu'il n'y a point d'idées innées.

Nous arrivons à la comparaison de Leibnitz mentionnée par M. de Bonald : pour en saisir le vrai sens, il est bon de voir le passage d'où elle est extraite. « Quant à la question de savoir, dit Leibnitz, si nous voyons toutes choses en Dieu (ce qui est une opinion ancienne qui, entendue dans un bon sens, n'est pas à dédaigner), ou bien si nous avons des idées propres, il faut savoir que, quand même nous verrions toutes choses en Dieu, il serait néanmoins nécessaire que nous eussions aussi des idées propres; je veux dire, non pas de faibles linéaments, mais des affections, des modifications de notre esprit répondant à ce que nous voyons en Dieu. Sans doute, à mesure que les idées se succèdent, il se fait dans notre esprit quelque changement; et les idées des choses auxquelles nous ne pensons pas actuellement sont dans notre esprit comme la figure d'Hercule est dans un bloc de marbre. Tandis qu'il est nécessaire que Dieu n'ait pas seulement en acte ou présente l'idée de l'étendue absolue et infinie, mais aussi celle d'une figure quelconque, qui n'est qu'une modification de celle de l'étendue absolue[1]. »

1. *Quod ad controversiam attinet, utrum omnia videamus in Deo (quæ utique vetus est sententia, et, si sano sensu intelligatur, non omnino spernenda), an vero proprias ideas habeamus, sciendum est, et si omnia in Deo videremus, necesse tamen esse ut habeamus et ideas proprias, id est, non quasi icunculas quasdam, sed affectiones sive modificationes mentis nostræ,*

Digitized by Google

Leibnitz combat ici Malebranche, dont le système, ainsi que nous l'avons dit, renferme toutes les idées en Dieu, exclusivement à notre âme, qui les recevrait de lui par une action intérieure et immédiate ; et il soutient que, pour percevoir les idées qui sont en Dieu, il est nécessaire que nous ayons des idées propres et correspondantes aux idées divines, ce qui cadre peu avec la doctrine de M. de Bonald. Que si Leibnitz, pour marquer la différence entre l'entendement divin, qui a la perception incessante de toutes les idées, et notre entendement, qui ne les perçoit, ni toutes à la fois, ni les mêmes continuellement, ajoute que les idées dont nous n'avons pas la perception actuelle sont dans notre esprit comme la figure d'Hercule est dans un bloc de marbre, il entend qu'elles y sont ensevelies, qu'elles y résident en puissance, et nullement que notre esprit les doit recevoir du dehors comme lui étant étrangères, de même que le bloc de marbre doit recevoir la statue. En effet, « il s'agit de savoir, dit-il ailleurs, si l'âme en elle-même est vide entièrement comme des tablettes où l'on n'a encore rien écrit (*tabula rasa*), suivant Aristote et l'auteur de l'*Essai* (Locke), et si tout ce

respondentes ad id ipsum quod in Deo perciperemus. Utique enim aliis atque aliis cogitationibus subeuntibus aliqua in mente nostra mutatio fit; rerum vero actu a nobis non cogitatarum ideæ sunt in mente nostra, ut figura Herculis in rudi marmore. At in Deo non tantum necesse est actu esse ideam extensionis absolutæ et infinitæ, sed et cujusque figuræ quæ nihil aliud est quam extensionis absolutæ modificatio. (*Opera*, tome II, page 18.)

Digitized by Google

qui y est tracé vient uniquement des sens et de l'expérience ; ou si l'âme contient originairement les principes de plusieurs notions et doctrines, que les objets extérieurs réveillent seulement dans les occasions, comme je le crois avec Platon, et même avec l'école et avec tous ceux qui prennent dans cette signification le passage de saint Paul où il marque que la loi de Dieu est écrite dans les cœurs[1] ? Les stoïciens appelaient ces principes *notions communes*, *prolepses*, c'est-à-dire des assumptions fondamentales, ou ce qu'on prend pour accordé d'avance. Les mathématiciens les appellent *notions communes* (κοινας εννοιας). Les philosophes modernes leur donnent d'autres beaux noms, et Jules Scaliger particulièrement les nommait *semina æternitatis*, item *Zopyra*, comme voulant dire des feux vivants, des traits lumineux, cachés au dedans de nous, que la rencontre des sens et des objets externes fait paraître, comme des étincelles que le choc fait sortir du fusil ; et ce n'est pas sans raison qu'on croit que ces éclats marquent quelque chose de divin et d'éternel, qui paraît surtout dans les vérités nécessaires[2].... Il est vrai, il ne faut point s'imaginer qu'on puisse lire dans l'âme ces éternelles lois de la raison à livre ouvert, comme l'édit du préteur se lit sur son *album*, sans peine et sans recherche ; mais c'est assez qu'on les puisse découvrir en nous à force d'at-

1. Rom., chap. II, v. 15.
2. *Nouveaux essais sur l'ent. hum.*, page 4.

Digitized by Google

tention, à quoi les occasions sont fournies par les sens[1]. »

Il faudrait être difficile pour exiger une expression plus positive et plus claire de la doctrine de Leibnitz sur les idées innées. Mais afin qu'il ne reste aucune possibilité de doute sur le sens de la comparaison du bloc de marbre, que M. de Bonald n'a pas isolée, en la citant, sans quelque dessein, je pense, de lui donner une tournure favorable à sa doctrine, écoutons Leibnitz l'expliquer lui-même après l'avoir reproduite ailleurs. « Je me suis servi, dit-il, de la comparaison d'une pierre de marbre qui a des veines, plutôt que d'une pierre de marbre tout unie, ou de tablettes vides, c'est-à-dire de ce qu'on appelle *tabula rasa* chez les philosophes; car si l'âme ressemblait à ces tablettes vides, les vérités seraient en nous comme la figure d'Hercule est dans un marbre, quand le marbre est tout à fait indifférent à recevoir cette figure ou quelque autre. Mais s'il y avait dans la pierre des veines qui marquassent la figure d'Hercule préférablement à d'autres figures, cette pierre y serait plus déterminée, et Hercule y serait inné en quelque façon, quoiqu'il fallût du travail pour découvrir ces veines et pour les nettoyer par la polissure, en retranchant ce qui les empêche de paraître. C'est ainsi que les idées et les vérités nous sont innées, comme des inclinations, des dispositions, des habitudes, des virtua-

1. *Nouveaux essais sur l'ent. hum.*, page 6.

Digitized by Google

lités naturelles, et non pas comme des actions, quoique ces virtualités soient toujours accompagnées de quelques actions souvent insensibles qui y président[1]. »

Leibnitz pouvait-il mieux faire sentir que les idées générales sont innées dans l'âme, qu'en les comparant à cette préformation d'Hercule dans le marbre? L'artiste qui tire une statue d'un bloc de marbre, la crée réellement, lui donne les formes humaines, la charpente du corps, les muscles qui la recouvrent, les nerfs, les veines, qui l'animent, en un mot, l'organisme tout entier, autant du moins que l'illusion le permet. Mais supposez un bloc où toutes ces choses existassent déjà par la nature même, il est clair que le statuaire ne créerait pas la statue, il ne ferait que la dégager de ce qui l'empêche de paraître, que soulever le voile qui la couvre. C'est ainsi, suivant Leibnitz, que les idées sont dans l'âme; elles y existent par sa constitution même, et n'ont plus besoin que d'en être tirées par la réflexion ou le retour que l'âme fait sur elle-même. C'est ce qu'il exprime par les mots *inclinations*, *dispositions*, *habitudes*, *virtualités*, qui signifient la propriété permanente qu'a l'âme de représenter les objets. Il fait observer qu'il ne faut point confondre ces *virtualités* avec les *actions*, qui ne sont autre chose que la perception actuelle que l'âme éprouve de ces *virtualités*. Et en effet, la propriété naturelle à l'âme

1. *Nouveaux essais sur l'ent. hum.*, Avant-propos, page 7.

Digitized by Google

de représenter les objets est immuable et immanente, comme parle Leibnitz, tandis que ses actions ou perceptions sont accidentelles et fugitives. Telle idée brille actuellement dans l'esprit et disparaît bientôt pour faire place à une autre. Mais la propriété représentative dont cette idée est la perception y subsiste si bien, qu'il peut reproduire cette idée lorsqu'il en a la volonté. Or, par idées innées, on entend la représentation immanente, et non pas la perception actuelle. Aussi Leibnitz se rit de je ne sais plus quel philosophe sensualiste qui croit donner un argument sans réplique contre les idées innées en déclarant qu'il n'avait aucun souvenir d'avoir eu dans le sein de sa mère l'idée du cercle. Sans doute des conditions manquaient à l'âme de ce philosophe pour avoir dans le sein maternel la perception actuelle du cercle; mais, comme toutes les idées générales, l'idée de cette figure géométrique était préexistante dans son âme sans qu'elle y devînt encore perception actuelle. Car par quel moyen le philosophe a-t-il pu juger de la perfection ou de la défectuosité du premier cercle qui s'est offert à ses yeux, sinon par l'idée générale et préexistante de rondeur qu'il portait en lui-même ?

Ce n'est point par une comparaison et par quelques aperçus jetés en passant que se manifeste le sentiment de Leibnitz sur les idées innées. *Les nouveaux essais sur l'entendement humain*, le plus considérable de ses ouvrages, et le plus beau après le *Théodicée*, sont

Digitized by Google

consacrés à établir ce sentiment contre le sensualiste Locke, qu'il poursuit pied à pied et qu'il accable sous le poids de l'évidence. Il le défend également et avec non moins de vigueur contre Malebranche. « Si cette doctrine, dit-il, va jusqu'à dépouiller l'âme de ses actions immanentes (c'est-à-dire de ce qu'il a appelé plus haut les *dispositions*, les *virtualités*), rien de plus absurde, *adeò a mente aliena ut nihil suprà.* Qui oserait douter que notre esprit ne pense et ne veuille par lui-même, et qu'il ne fasse jaillir de son propre fonds et par sa force des pensées et des volontés ? Le nier, ne serait-ce pas d'abord détruire la liberté humaine, renvoyer à Dieu la cause de tout mal ? ne serait-ce pas ensuite, bravant le cri du sens intime, étouffant les lumières de la raison, vouloir que Dieu produisît en nous ce que notre esprit revendique comme son propre fonds; qu'il pensât et voulût en nous, lorsque la plus intime et la plus entraînante conviction nous atteste que c'est nous qui pensons et qui voulons[1] ? » Il est impossible de ne pas sentir l'éner-

1. *Cerie si eo usque producitur hæc doctrina, ut actiones etiam immanentes substantiarum tollantur, adeo a ratione apparet aliena, ut nihil supra. An enim mentem cogitare ac velle, et in nobis a nobis elici multas cogitationes et voluntates, ac spontaneum penes nos esse, quisquam in dubium revocabit ? Quo facto non tantum negaretur libertas humana, et in Deum causa rejiceretur malorum, sed etiam intimæ nostræ experientiæ conscientiæve testimonio reclamaretur, quo ipsimet nostra esse sentimus, quæ nulla rationis specie a dissentientibus in Deum transferrentur.* (*Oper.*, tome II, part II, page 54.)

Digitized by Google

gique vérité de ce langage. Rentrons en nous-mêmes : lorsque nous affirmons une vérité, est-ce par une force, une puissance étrangère, ou bien par une puissance qui nous est propre et qui porte tout notre être garant de cette affirmation ? Et comment la pensée et la volonté pourraient-elles nous être étrangères ? « La connaissance, dit Bossuet, n'est autre chose que la substance de l'âme affectée d'une certaine façon ; et la volonté n'est autre chose que la substance de l'âme affectée d'une autre. Quand je change ou de pensée ou de volonté, ai-je cette volonté ou cette pensée sans que ma substance y entre ? Sans doute elle y entre : et tout cela au fond n'est autre chose que ma substance, affectée, diversifiée, modifiée de différentes manières, mais dans son fonds toujours la même. Car, en changeant de pensée, je ne change pas de substance ; et ma substance demeure une, pendant que mes pensées vont et viennent, et pendant que ma volonté va se distinguant de mon âme, d'où elle ne cesse de sortir, de même que ma connaissance va se distinguant de mon être, d'où elle sort pareillement ; et pendant que toutes les deux, je veux dire ma connaissance et ma volonté, se distinguent en tant de manières, et se portent successivement à tant de divers objets, ma substance est toujours la même dans son fonds, quoiqu'elle entre tout entière dans toutes ces manières d'être si différentes[1]. »

1. *Élévat. sur les myst.*, 2e semaine, 6e élév.

Digitized by Google

Ainsi, selon Bossuet, la pensée et la volonté ne sont autre chose que la substance même de notre âme. C'est pourquoi saint Augustin, après avoir fait le tableau le plus éloquent et le plus riche des connaissances que l'esprit trouve en lui-même sur toutes les branches des sciences, sur la logique, la morale, la religion et les mathématiques, s'écrie : « C'est quelque chose d'étonnant, ô mon Dieu ! que la force de ma mémoire. On est épouvanté quand on considère cette capacité sans bornes, et la multiplicité infinie des choses qu'elle contient. Or, ma mémoire, c'est mon esprit ; et mon esprit, c'est moi-même[2] ! »

MM. de Bonald et de La Mennais ont-ils vu la portée de leur système ? Ont-ils compris qu'en ravissant à l'âme les idées innées, ils lui ravissaient la possibilité de l'intelligence, ils lui ravissaient sa substance spirituelle, et se plongeaient dans le matérialisme, inévitable terme de toute doctrine sensualiste, comme le prouve l'histoire aussi bien que le raisonnement ?

Néanmoins, jusque là encore ils ne font que partager l'absurdité du sensualisme. Mais voici qui leur est particulier : d'un côté, ils reconnaissent la réalité des idées générales et leur source en Dieu, de l'autre ils prétendent que de là elles nous sont communiquées extérieurement par la parole. Malebranche donne bien

2. *Magna vis est memoriæ, nescio quid horrendum, Deus meus, profunda et infinita multiplicitas ; et hoc animus est, et hoc ego ipse sum !* (*Conf.*, lib. X, cap. XVII.)

Digitized by Google

aussi dans l'erreur capitale de faire de notre âme une capacité vide, et de reléguer en Dieu les idées générales, mais il veut, du moins, que, pour éclairer notre âme, Dieu les lui communique par une action intérieure et immédiate. Et en cela Malebranche se rapproche d'autant plus de la vérité, que, dans la vraie doctrine, celle qui donne à l'âme les idées générales, comme ces idées ne sont qu'une image de celles qui sont en Dieu, il est besoin que l'âme soit unie à Dieu, ou que Dieu agisse sur l'âme, pour que les idées générales qu'elle porte en soi aient leur force. C'est pourquoi, lorsqu'il expose ce côté de son système, il est la voix de la vérité, et se montre admirable. Certes on voit clairement qu'il n'aurait jamais imaginé de faire porter les idées à l'âme extérieurement, de les lui faire passer par les sens. Les sensualistes veulent qu'elles lui arrivent par ce canal, il est vrai, mais aussi ils n'admettent point la réalité des idées générales, ils ne voient en elles que de pures abstractions, des combinaisons fugitives, élaborées par la pensée sur les sensations qu'elle éprouve. Et si c'est là une erreur de plus dans les sensualistes, du moins elle s'engendre naturellement de leur premier erreur, qui ôte à l'âme la source des idées et la place dans les sensations ; elle lui est de tout point analogue, et toutes deux se donnent la main pour se soutenir et marcher ensemble. Mais dire que Dieu, qui possède les idées générales, les fait passer hors de lui, dans la parole matérielle, qui à son tour les trans-

Digitized by Google

met à l'âme, à travers les sens, c'est franchir toutes les bornes, se jeter dans des aberrations contradictoires, implanter l'absurdité sur l'erreur. N'est-il pas absurde de supposer les idées, qu'on reconnaît être la substance de Dieu, se détachant de lui pour venir à l'âme à travers l'espace? N'est-ce pas ajouter l'absurde à l'absurde que d'accoler ces idées, qu'on suppose indivisibles, spirituelles, inétendues, immuables, universelles, éternelles, à la parole, qui est étendue, divisible, particulière, muable et fugitive, pour qu'elle les transporte d'un esprit à un autre? N'allez pas arguer de l'union de l'âme et du corps : vous n'avez pas le droit d'invoquer cette analogie ; car, dans cette union mystérieuse, la nature de l'un et de l'autre et leurs opérations respectives demeurent parfaitement distinctes; tandis que, pour vous, l'idée est tellement fondue dans la parole, que vous ne savez plus à laquelle des deux appartient la lumière, et que vous en faites le fruit commun de l'une et de l'autre.

Vous voyez l'instruction naître à la suite de la parole, et vous jugez que c'est la parole qui va la déposer dans l'esprit. Peut-on se laisser abuser à ce point par les apparences? La parole n'est qu'un signe au moyen duquel l'esprit est invité à se replier sur lui-même et à puiser en soi l'instruction par la réflexion. Bossuet, avec sa puissante simplicité, va vous le rendre sensible; écoutez-le : « Qu'est-ce que la vérité? demande-t-il à ses auditeurs; quelle image nous en donnez-vous? sous

Digitized by Google

quelle forme paraît-elle aux hommes ? Mortels grossiers et charnels, nous entendons tout corporellement : nous voulons toujours des images et des formes matérielles. Ne pourrai-je aujourd'hui éveiller ces yeux spirituels et intérieurs qui sont cachés bien avant au fond de votre âme, les détourner un moment de ces images vagues et changeantes que les sens impriment, et les accoutumer à porter la vue sur la vérité toute pure ? Tentons, essayons, voyons. Je vous demande pour cela que vous soyez seulement attentifs à ce que vous faites, et que vous pensiez à l'action qui nous rassemble dans ce lieu sacré. Je vous prêche la vérité, et vous l'écoutez ; et celle que je vous propose en particulier, c'est que celui-là est heureux qui n'est point sujet à l'erreur et qui ne se trompe jamais. Cette vérité est sûre et incontestable, et vous en voyez l'évidence ? Mais où la voyez-vous ? Ce peut être dans mes paroles : nullement, ne le croyez pas. Car où la vois-je moi-même ? sans doute dans une lumière intérieure qui me la découvre ; et c'est là aussi que vous la voyez. Je vous prie, suivez-moi, et soyez un peu attentifs à l'état présent où vous êtes. Car comme, si je vous montre du doigt quelque tableau ou quelque ornement de cette chapelle royale, j'adresse votre vue, mais je ne vous donne pas la clarté, ni je ne puis vous inspirer le sentiment, je fais à peu près de même dans cette chaire. Je vous parle, je vous avertis, j'excite votre attention ; mais il y a une voix secrète de la vérité qui

Digitized by Google

me parle intérieurement, et la même vous parle aussi : sans quoi toutes mes paroles ne feraient que battre l'air vainement et étourdir les oreilles. Selon la sage dispensation du ministère ecclésiastique, les uns sont prédicateurs et les autres auditeurs; selon l'ordre de cette occulte inspiration de la vérité, tous sont auditeurs, tous sont disciples : si bien qu'à ne regarder que l'extérieur, je parle et vous m'écoutez ; mais au dedans, dans le fond du cœur, et vous et moi écoutons la vérité qui nous parle et qui nous enseigne. Je la vois et vous la voyez ; et tous ensemble nous voyons la même, puisque la vérité est une, et la même se découvre encore par toute la terre et à tous ceux qui ont les yeux ouverts à ses lumières[1]. »

Trouvez-vous assez clair que la parole peut exciter l'esprit à chercher en lui-même les idées, mais qu'elle ne saurait les y porter? Et ne dites-vous pas vous-même, par une inconséquence que vous arrache la force de la vérité, qu'on ne tourmente pas toujours impunément, ne dites-vous pas que *sans l'idée la parole n'est qu'un son*[2]? Oui, sans les idées préexistantes dans l'esprit, la parole ne serait qu'un vain bruit; c'est par ces idées qu'elle devient quelque chose de plus, un signe, de sorte qu'elle reçoit tout des idées, loin de leur donner quelque chose. Elle n'a d'autre

1. 3e *Sermon pour la fête de tous les Saints*, 1er point.
2. *Rech. phil. sur les prem. obj. des conn. mor.*, chap. VIII.

Digitized by Google

rapport avec l'idée que celui du signe, et d'un signe arbitraire, à la chose signifiée; et lorsque saint Paul et saint Augustin[1] ont dit que *la vérité n'est ni grecque ni latine*, c'est-à-dire qu'elle est éternelle et invariable, au milieu des incessantes vicissitudes des langues, ils n'ont fait que proclamer les idées générales indépendantes de la parole, et se montrer les organes du bon sens.

Ils allèguent sans cesse ce sublime passage de l'évangéliste : *Le Verbe est la lumière qui éclaire tout homme venant en ce monde*[2]. Cette expression, *le Verbe*, est pour eux l'objet d'une confusion puérile, ou d'un jeu de mots plus puéril encore. Qu'est-ce que le Verbe divin? C'est la seconde personne de la Trinité, la raison souveraine. *Il éclaire tout homme venant en ce monde :* 1° parce que la raison de tout homme est faite à son image, et que dès lors elle tient sa lumière de la lumière du Verbe; 2° parce que la raison de tout homme, de cela seul qu'il est lumière créée, ne peut se conserver d'elle-même et éclairer réellement sans être unie au *Verbe*. En deux mots, le Verbe éclaire tout homme venant *en ce monde*, et comme créateur, et comme conservateur. Ainsi l'entendent, depuis dix-huit siècles, et philosophes, et théologiens, et catéchistes; et il n'est tombé dans aucune tête que le *Verbe* éclaire

1. *Conf.*, lib. X, cap. xx.
2. *Joan.* 1, 9.

Digitized by Google

l'homme par la parole matérielle et par les sens. Lorsque le *Verbe*, *fait chair*, est venu parler aux hommes, il ne les a éclairés par ses discours qu'en les portant à écouter la voix intérieure qu'il faisait parler dans eux, comme raison souveraine. « La raison souveraine, dit saint Augustin, est le Verbe de Dieu, le principe de toutes choses, qui nous parle intérieurement. C'est ce qu'il dit de lui-même dans l'Évangile ; et s'il a fait retentir aux oreilles des hommes sa parole extérieure et sensible, c'est pour les porter d'abord à croire en lui, ensuite à le chercher au dedans d'eux-mêmes et à le découvrir dans l'éternelle vérité, où ce bon et unique maître instruit ceux qui l'écoutent. C'est là, Seigneur, que j'entends votre voix qui me dit que ce qui nous parle, c'est ce qui nous instruit, et que ce n'est point à nous que parle ce qui ne nous instruit point. Or, qui nous instruit, sinon la vérité immuable[1] ? »

1. *Ipsum* (*ratio æterna*) *est Verbum tuum, quod et principium est, quia et loquitur nobis : sic in Evangelio per carnem ait ; et hoc insonuit foris auribus hominum, ut crederetur, et intus quæreretur, et inveniretur in æterna veritate, ubi omnes discipulos bonus et solus magister docet. Ibi audio vocem tuam, Domine, dicentem mihi, quoniam ille loquitur nobis qui docet nos ; qui autem non docet nos, etiam si loquitur, non nobis loquitur. Quis porro docet nos, nisi stabilis veritas ?* (*Conf.* lib. XI, cap. VIII.)

Digitized by Google

CHAPITRE IX.

SUITE DU MÊME SUJET. — EXISTENCE DE LA LOI NATURELLE.

Le système qui dépouille la raison humaine des idées générales qui la constituent et qui forment sa lumière, pour n'en faire qu'une capacité vide, doit nécessairement en déraciner aussi la loi naturelle, qui nous unit à Dieu et à nos semblables immédiatement et sans lien extérieur; car les principes de la loi naturelle font partie des idées générales que nous portons en nous-mêmes. Qu'importe que tout proclame cette loi, et la conscience du genre humain, et les prophètes, et les philosophes, dans le temps même où elle était exclue de la société, soumise à l'empire absolu de la loi positive, soit religieuse, soit civile? Le système de MM. de Bonald et de La Mennais ne peut s'accommoder de son existence, et ils ne balancent pas à la rayer du cœur de l'homme. « Après avoir systématiquement séparé l'homme de la société, dit M. de La Mennais, il a fallu, ou l'abandonner à un athéisme irremédiable, ou soutenir qu'il existe

Digitized by Google

en lui une morale religieuse et indépendante de la tradition, loi certaine et connue de tous, sans révélation primitive et sans enseignement extérieur qui la perpétue. Une juste horreur de l'athéisme a porté la plupart de ces philosophes à prendre ce dernier parti. Ils ont donc imaginé une religion qu'ils appellent *naturelle*, parce que la nature, disent-ils, l'enseigne à tous les hommes, de sorte que chacun, en consultant la raison seule, y découvre ce qu'il doit croire et ce qu'il doit pratiquer. On s'est habitué dès lors à distinguer deux religions différentes par leur origine, l'une naturelle et nécessaire, l'autre révélée et contingente; opposant ainsi la nature et la révélation, comme si la révélation, qui n'est que la manifestation de Dieu à l'homme, le Créateur parlant à sa créature intelligente, le pouvoir à ses sujets, le père à ses enfants, n'était pas tout ce qui se peut concevoir de plus conforme à la nature de l'homme, qui ne sait rien que ce qu'on lui a appris, et à la nature de Dieu, qui n'a créé l'homme que pour en être connu, aimé et servi[1]. »

Voilà une dénégation nette de la loi naturelle. Cette *loi religieuse et morale* qui nous unit à Dieu et à nos semblables, *qui est indépendante de la tradition*, et que l'homme porte en lui-même, cette loi n'est qu'une invention des philosophes, *et une juste horreur pour l'athéisme* a pu seule les porter à l'imaginer. Avant

1. *Essai sur l'indif.*, IV^e^ part., chap. 1.

Digitized by Google

d'examiner les preuves sur lesquelles cette tranchante dénégation se fonde, ferons-nous remarquer la confusion étrange qui termine ce passage ? De ce qu'il est conforme à notre nature que Dieu nous révèle des vérités nécessaires, M. de La Mennais se hâte de conclure que la possibilité, la grande convenance pour nous de recevoir de Dieu cette révélation, forment notre nature même, confondant ainsi l'usage que nous pouvons faire des choses extérieures avec les parties intégrantes de notre être.

Comment prouve-t-il que la loi naturelle ne réside point dans l'âme, et qu'elle n'est qu'une invention des philosophes ? D'abord, parce que pour la connaître nous avons besoin qu'on nous l'enseigne. Ici reparaît encore la misérable confusion entre l'existence de la loi naturelle dans l'esprit et la connaissance actuelle et distincte qu'il en peut obtenir, confusion déjà relevée par M. de Maistre et par Leibnitz. Que nul homme ne découvre seul dans sa raison les rapports intérieurs qui l'unissent immédiatement à Dieu et à ses semblables, qu'il faille qu'un enseignement extérieur vienne les lui apprendre, nous le voulons bien : il en est cependant qui les y ont trouvés, sans autre secours qu'une grande force de pensée. Mais que conclure de là ? que l'enseignement qui vient nous montrer ces rapports en porte l'idée dans notre esprit comme une chose étrangère ? Encore un coup, il est impossible que la parole y porte quoi que ce soit ; elle ne saurait surtout, instrument

Digitized by Google

matériel et fugitif, y transporter rien de spirituel et d'immuable. La seule conclusion admissible, en accordant toute l'hypothèse de l'auteur, c'est que, comme dit M. de Maistre, avec *l'épouvantable puissance dont l'homme n'est que trop réellement en possession d'effacer plus ou moins* les principes *innés* et de transmettre sa dégradation, nul n'a conservé dans sa nature corrompue assez de vigueur de réflexion pour découvrir seul en soi les principes de ses rapports avec Dieu et avec ses semblables, ce qui n'empêche point ces principes d'exister au fond de notre être pensant. Il en est de la religion naturelle comme des autres sciences, que l'homme apprend : quoique les vérités mathématiques n'apparaissent à personne sans le secours d'un enseignement parlé, ou écrit, elles n'en ont pas moins leur fondement dans l'âme.

Nous disons plus, et qu'on nous permette de développer ici un point essentiel que nous n'avons qu'indiqué dans la question des idées innées, qui revient à celle de la loi naturelle ; nous disons plus : Si les principes de cette loi, comme ceux de toute science, n'existaient point au fond de l'esprit, il serait impossible de les lui donner. Ce n'est que par l'idée préexistante qu'il en a qu'il comprend l'enseignement qui s'y rapporte : « Toute doctrine rationnelle, dit M. de Maistre, est fondée sur une connaissance antécédente, car l'homme ne peut rien apprendre que par ce qu'il sait. Le syllogisme et l'induction partent donc toujours

Digitized by Google

de principes posés comme déjà connus ; il faut avouer qu'avant de parvenir à une vérité particulière, nous la connaissons déjà en partie.

« Observez, par exemple, un triangle actuel et sensible : certainement vous l'ignoriez avant de le voir ; cependant vous connaissiez déjà non pas ce triangle, mais le triangle en général ou la *triangulité*, et voilà comment on peut connaître et ignorer la même chose sous différents rapports. Si l'on se refuse à cette théorie, on tombe inévitablement dans le dilemme insoluble du Ménon de Platon, et l'on est forcé de convenir, ou que l'homme ne peut rien apprendre, ou que tout ce qu'il apprend n'est qu'une réminiscence. Que si l'on refuse d'admettre ces idées premières, il n'y a plus de démonstration possible, parce qu'il n'y a plus de principes dont elle puisse être dérivée. En effet, l'essence des principes est qu'ils soient antérieurs, évidents, non dérivés, indémontrables et *causes* par rapport à la conclusion, autrement ils auraient besoin eux-mêmes d'être démontrés ; c'est-à-dire qu'ils cesseraient d'être principes, et il faudrait admettre ce que l'école appelle *le progrès à l'infini*, qui est impossible. Observez de plus que ces principes, qui fondent les démonstrations, doivent être non-seulement *connus* naturellement, mais *plus connus* que les vérités découvertes par leurs moyens : car *tout ce qui communique une chose la possède nécessairement en plus, par rapport au sujet qui la reçoit ;* et comme, par exemple, l'homme

Digitized by Google

que nous aimons pour l'amour d'un autre est toujours moins aimé que celui-ci, de même toute vérité acquise est moins claire pour nous que le principe qui nous l'a rendue visible, *l'illuminant* étant par nature plus lumineux que *l'illuminé*. Il ne suffit donc pas de croire à la science, il faut croire de plus au principe de la science, dont le caractère est d'être à la fois et nécessaire et nécessairement cru : car la démonstration n'a rien de commun avec la parole extérieure et sensible, *qui nie ce qu'elle veut;* elle tient à cette parole plus profonde qui est prononcée dans l'intérieur de l'homme[1]. »

D'après cette doctrine, qui est celle des grands penseurs, et à laquelle nous défions de trouver une réponse raisonnable, ôtez à l'homme l'idée du droit et du devoir, et il sera dans l'éternelle impossibilité de rien concevoir à ce que vous lui direz de ses obligations envers Dieu et envers ses semblables : autant vaudrait aller débiter un cours de théologie et de morale sur la fosse aux ours du Jardin des Plantes. La révélation divine elle-même ne lui ferait pas plus comprendre la partie du Christianisme qui est naturelle et accessible à la raison, que la partie surnaturelle, qui n'est pas de son domaine. « Qu'est-ce que la révélation? dit encore M. de Maistre. C'est un enseignement divin ; et qu'est-ce que l'enseignement humain ? c'est une révélation humaine. Un

1. *Soirées de St.-Pétersb.*, tome I, page 419.

Digitized by Google

théorème mathématique démontré à celui qui l'ignorait est une *révélation*. Or, comment apprendre ce qu'on ne sait point encore, sinon en vertu de ce qu'on sait déjà ? Comment l'homme recevra-t-il une vérité nouvelle, s'il ne porte pas en lui une vérité intérieure, une règle innée sur laquelle il juge l'autre ? Entre Moïse et Hésiode, qui nous force à choisir ? L'un vaut l'autre, s'ils ne sont pas jugés d'après une règle intérieure qui déclare l'un historien et l'autre romancier. Dire que l'idée de Dieu perfectionnée, telle que nous l'avons aujourd'hui par sa grâce, est inaccessible au raisonnement humain, c'est dire, par exemple, que l'homme, incapable de découvrir les propriétés de la cycloïde, est également incapable de les comprendre. Les deux propositions sont également vraies et également fausses. Un homme, ou tous les hommes, n'importe, ne parviendront jamais à telle ou telle vérité, je le suppose ; mais si on la leur enseigne, ils la reconnaîtront et l'adopteront en vertu de ce même raisonnement, qui reprend tous ses droits et s'exerce sur cette vérité, qui lui appartient tout comme s'il l'avait découverte. En général, rien ne peut *donner* une idée à un homme, elle peut seulement être *réveillée ;* car si l'homme, ou une intelligence quelconque, pouvait recevoir une idée qui ne lui est pas naturelle, il sortirait de sa classe et ne serait plus ce qu'il est ; on pourrait donner à l'animal l'idée du nombre ou celle de la moralité....

« En un mot, le but de la révélation n'est que d'ame-

Digitized by Google

ner l'esprit humain à lire dans lui-même ce que la main divine y traça ; et la révélation serait nulle si la raison, après l'*enseignement divin*, n'était pas rendue capable de se démontrer à elle-même les vérités révélées : comme l'enseignement mathématique, ou tout autre enseignement humain, n'est reconnu vrai et légitime que lorsque la raison, examinant les nouveaux théorèmes sur la règle éternelle cachée dans le fond de son essence, dit à la *révélation humaine* : VOUS AVEZ RAISON, c'est-à-dire *vous êtes la raison*[1]. » Il n'est pas besoin de faire remarquer qu'ici M. de Maistre raisonne sur les vérités naturelles, du ressort de la raison, que la révélation enseigne, et nullement sur les vérités surnaturelles, qu'il n'appartient pas à la raison d'atteindre. De celles-ci il ne saurait dire que *le but de la révélation est d'amener l'esprit humain à lire dans lui-même ce que la main divine y traça*, car elles n'y ont point été imprimées, justement parce qu'elles sont d'un ordre surnaturel ; et ce n'est point à notre intelligence, mai bien à notre foi, que la révélation les propose. Ce passage, comme tout le livre dont il est extrait, est dirigé contre la philosophie de Bacon et l'école sensualiste, qui *dégrade la raison en la rendant étrangère à Dieu*[2]. On voit combien les coups portés au sensualisme frappent juste le système que nous discutons, tant il a d'affinité avec lui !

1. *Philos. de Bacon*, tome II, chap. 1.
2. *Id.*, *ib.*

Digitized by Google

Pour avoir meilleur marché des partisans de la loi naturelle, M. de La Mennais feint de les voir tous hors du Christianisme, ou du moins c'est à ceux-ci seulement qu'il s'attaque. Mais jusque-là le combat n'est engagé qu'avec la portion la moins nombreuse, et, pour lui, la moins redoutable de ses adversaires; et, quand il parviendrait à les vaincre, il lui resterait encore à lutter contre les auteurs chrétiens, qui célèbrent tous la réalité de cette loi. Il ne peut regarder son triomphe comme complet et chanter victoire qu'après avoir étouffé leur voix unanime. C'est une entreprise difficile; on voit qu'il appréhende de l'aborder, et qu'il ne se présente qu'avec timidité devant cette nouvelle espèce d'ennemis. A leur tête, il trouve saint Paul, autorité qui ne laisse pas que d'être embarrassante; et, ne pouvant ni la méconnaître ni la décliner, contraint de l'accepter, il la tourmente pour lui donner un aspect favorable à ses vues. « Parmi les chrétiens, dit-il, ceux qui prétendent que chaque homme trouve en soi, sans le secours d'aucun enseignement, les dogmes et les préceptes de la religion primitive qu'ils nomment *naturelle;* ceux-là, dis-je, s'appuient sur l'autorité de saint Paul, dans son épître aux Romains. Mais si l'on examine avec attention le passage qu'ils citent, on verra qu'il n'est rien moins que décisif en leur faveur. Le texte de l'apôtre est celui-ci : *Les nations qui n'ont point la loi* (de Moïse) *accomplissent naturellement les préceptes de la loi; ceux-là n'ayant pas la loi, sont à eux-*

Digitized by Google

mêmes la loi; ils montrent l'œuvre de la loi écrite dans leur cœur, leur conscience leur rendant témoignage, et leurs pensées s'accusant et se défendant les unes les autres[1].

« Il résulte des paroles de saint Paul, 1° qu'il existe chez toutes les nations une loi morale; 2° que cette loi est *naturelle* ou conforme à la nature; 3° qu'elle est écrite dans le cœur; 4° que la conscience la reconnaît et lui rend témoignage. Conclure de là que cette loi, pour être connue, n'a pas besoin d'être enseignée, c'est faire dire à l'Apôtre ce qu'il n'a point dit, c'est ajouter une opinion à une vérité certaine. La loi dont parle saint Paul est universelle; elle appartient à tous les peuples, *gentes*, s'ensuit-il que la connaissance en soit innée dans chaque homme? Pourquoi cette connaissance ne lui viendrait-elle point, comme celle de toutes les vérités universelles, par la société qui en conserve le dépôt? Une fois connue, elle se grave dans le cœur, elle y devient un sentiment, et c'est ce sentiment qui s'appelle conscience[2]. »

Quand on connaît la manière ferme et tranchante de l'auteur, on est tout étonné du ton circonspect, embarrassé, défiant, que respire son commentaire de l'Apôtre.

1. *Cum enim gentes quæ legem non habent, naturaliter ea quæ legis sunt, faciunt, ejusmodi legem non habentes, ipsi sibi sunt lex. Qui ostendunt opus legis scriptum in cordibus suis, testimonium reddente illis conscientia ipsorum, et inter se invicem cogitationibus accusantibus, aut etiam defendentibus.* (*Rom.*, cap. II, v. 14-15.)

2. *Essai sur l'indif.*, IV^e^ partie, chap. I.

Digitized by Google

Est-ce bien de M. de La Mennais qu'est cette forme dubitative ? « Pourquoi la connaissance de la loi naturelle ne viendrait-elle pas à l'homme, comme toutes les vérités universelles, par la société qui en conserve le dépôt? » On dirait, non pas qu'il donne une preuve, mais qu'il sollicite une concession. Passons.

Je ne sais si c'est par une illusion invincible, ou par un stratagème toujours nécessaire à ses vues, qu'il s'obstine à confondre la connaissance de la loi naturelle avec la réalité de son existence en nous ; mais lorsqu'il prétend que les auteurs chrétiens, auxquels il a maintenant à faire, déduisent du texte de saint Paul que la loi naturelle se manifeste d'elle-même sans aucun enseignement, et qu'ensuite il attaque cette conclusion comme fausse et arbitraire, il leur prête gratuitement une manière de raisonner qui n'est pas la leur, il poursuit un fantôme de son imagination troublée, sans s'apercevoir qu'il s'agite toujours à côté de la question. Encore un coup, de quoi s'agit-il ici ? de savoir si c'est par l'enseignement ou par la seule force de la pensée, que nous parvenons à connaître la loi naturelle ? Non, mais si cette loi naturelle réside en nous comme partie de notre être ; que Platon, par exemple, ait emprunté aux traditions antiques de l'Asie, aux livres hébreux, les idées si sublimes qu'il nous a léguées sur cette loi, ou qu'il les ait découvertes par la puissance de la réflexion, comme on le croit communément, peu importe, ce n'est pas là l'état de la question. La loi naturelle, ca-

Digitized by Google

chée ou manifeste, silencieuse ou parlante, reposait-elle dans l'esprit de Platon, comme faisant partie de sa nature raisonnable, oui ou non? Voilà ce qu'il faut décider. Or, Platon ne balance pas à déclarer qu'il la voit dans la lumière de son esprit, comme appartenant à son essence. Et qui ne sait que c'est là la base de son enseignement? N'est-ce pas aussi dans son esprit que la voyait Cicéron, lui qui, ébloui de sa vive lumière, ne craint pas d'assurer que dans l'impossible supposition où toutes les idées, même celles des dieux et des hommes, viendraient à déserter l'âme humaine, l'idée de la loi naturelle y resterait encore? «Si nous avons, dit-il, retiré quelque fruit de l'étude de la philosophie, ce doit être surtout la conviction qu'alors même que nous pourrions nous dérober aux regards et des dieux et des hommes, nous ne devrions pas moins nous interdire tout acte d'avarice, d'iniquité, d'incontinence, de débauche[1]. » Telle est l'idée qu'il se faisait de la loi naturelle. Aussi appelle-t-il cette loi « la raison souveraine, résidant dans notre nature, prescrivant les choses qu'il faut faire, et défendant les choses opposées[2]. »

Après de pareils textes, qui expriment si nettement la doctrine de Cicéron, il serait permis de s'étonner que

1. *Satis enim nobis, si modo aliquid in philosophia profecimus, persuasum esse debet, si omnes deos hominesque celare possemus, nihil tamen avare, nihil injuste, nihil libidinose, nihil incontinenter esse faciendum.* (Cic. *de Officiis*, lib. III, cap. VIII.)

2. *Lex est ratio summa insita in natura, quæ jubet ea quæ facienda sunt, prohibetque contraria.* (*De leg.* lib. I, cap. VI.)

Digitized by Google

M. de La Mennais ait le courage d'invoquer son témoignage, si on ne connaissait sa constante habitude de s'étayer des écrivains les plus opposés à son système, et selon le besoin du moment, de leur emprunter des passages, pour peu qu'en les mutilant il puisse leur donner une apparence favorable à l'idée qu'il développe. Chez lui il n'est guère de pages qui n'en offrent quelque exemple. En voici un qui regarde Cicéron même et la question qui nous occupe. « Je vois, dit Cicéron, que c'était le sentiment des sages, que la loi n'est point une invention de l'esprit de l'homme ni une ordonnance des peuples, mais quelque chose d'éternel, qui régit tout l'univers par des commandements et des défenses pleines de sagesse. C'est pourquoi ils disaient que cette loi première et dernière est le jugement même de Dieu qui ordonne ou défend selon la raison ; et c'est de cette loi que vient celle que les dieux ont donnée au genre humain. » C'est là que s'arrête M. de La Mennais, qui avait à établir que Dieu a révélé à l'homme, par la parole, la loi naturelle. Le sens de cette dernière phrase étant vague, parce qu'elle est suspendue, il en fait son profit. Ajoutons les mots qui la complètent et la déterminent, et qui suivent immédiatement, et elle se tournera contre lui : « La loi est la raison et l'esprit du sage, merveilleusement propre à ordonner et à interdire[1]. »

1. *Lex est enim ratio mensque sapientis, ad jubendum et deterrendum prorsus idonea.*

Digitized by Google

Cette phrase, en effet, dit avec évidence que Dieu a donné la loi naturelle à l'homme en lui donnant la raison, dont elle fait partie, et elle repousse l'hypothèse qu'elle soit un don de l'enseignement.

Revenons au texte de saint Paul : il est extrait de l'épître aux Romains[1]. Quel est le dessein de l'apôtre dans cette lettre? d'établir que la destinée du juif et dupaïen est la même, que l'un et l'autre auront un compte égal à rendre à Dieu de leurs infractions à la loi. Or, sur quoi se fonde-t-il pour prouver cette communauté de destinées? sur ce que la loi est, quant aux préceptes, la même pour tous, qu'à tous elle prescrit ou interdit les mêmes choses. Cependant, elle n'est point notifiée à tous de la même manière. Saint Paul s'empresse de marquer la différence; le peuple juif, qui la tient du législateur inspiré, la lit sur les tables de pierre où elle est écrite; les peuples placés en dehors de la juridiction de Moïse, la trouvent en eux-mêmes; *ils sont à eux-mêmes leur loi : Ipsi sibi sunt lex*[2]. Leur conscience la leur montre écrite au fond du cœur, applaudissant ou murmurant, selon qu'ils sont dociles ou rebelles à ce qu'elle commande. Aussi saint Paul reconnaît à cette loi un double caractère, suivant qu'il l'envisage dans le Juif ou dans le païen : pour le premier, elle est extérieure et positive; pour le second, intérieure et natu-

1. Rom., II-14.
2. Rom., II-14.

Digitized by Google

relle. Or, ce double caractère, que l'apôtre trace formellement, disparaît de la loi si, comme le prétend M. de La Mennais, c'est la tradition ou la société qui la donne au païen, de même que Moïse au Juif, puisqu'alors, pour l'un comme pour l'autre, elle est extérieure, positive, et rien de plus. L'interprétation qu'il offre du texte sacré, le fausse donc complétement. Du reste, il peut en revendiquer l'invention ; non-seulement elle est neuve, mais opposée à celle qu'ont donnée tous les pères de l'Église. « On distingue deux lois, dit saint Ambroise, l'une naturelle, l'autre écrite : la première est dans le cœur, la seconde sur les tables[1]. » Et ailleurs : « Il est une loi qui n'est pas écrite, mais innée. Ce n'est pas l'étude qui la donne ; elle coule dans chaque homme de la source de sa nature[2]. » — « Autant, dit saint Augustin, que la parole peut exprimer la notion de la loi éternelle, qui est gravée en nous, je la définis : Cette loi qui nous montre comme juste que tout soit dans le plus grand ordre[3]. » — « Si nous n'avions dans notre nature le moyen de juger ce qui est juste, dit Origène, le Sauveur n'aurait jamais laissé échapper cette parole :

1. *Lex autem gemina est, naturalis et scripta : naturalis in corde, scripta in tabulis.* (*De fuga seculi*, cap. III, n. 15.)

2. *Est lex quæ non scribitur, sed innascitur, non aliqua percipitur lectione, sed profluo quodam naturæ fonte in singulis exprimitur.* (Amb., epist. LXXIII, n. 5.)

3. *Ut igitur æternæ legis notionem quæ impressa nobis est, breviter quantum valeo, verbis explicem, ea est quâ justum est ut omnia sint ordinatissima.* (Aug. *de lib. arb.*, lib. I, cap. VI, n. 15.)

Digitized by Google

Pourquoi ne jugez-vous pas par vous-mêmes ce qui est juste[1] ? » On couvrirait des volumes de citations, sans épuiser l'enseignement des auteurs chrétiens sur la loi naturelle. Jamais question n'obtint une pareille unanimité de suffrages. Elle a pour elle ce que l'auteur nomme le *sens commun*, qu'il reconnaît pour l'unique source de certitude, et, en la rejetant, c'est son propre principe qu'il rejette.

Après avoir attaqué la réalité de la loi par la nécessité de l'apprendre afin de la connaître, il l'attaque par les nombreuses variations qu'elle présente aux diverses périodes de l'humanité et chez les divers peuples, et croit trouver dans ces changements une lumière qui achève de dissiper l'illusion de son existence. On peut résumer ainsi cette seconde argumentation de M. de La Mennais : « La loi qu'on nomme naturelle doit être, d'après les idées qu'en conçoivent ses partisans, partout et toujours la même. Or, l'histoire atteste les vicissitudes qu'elle a subies en traversant les siècles et les lieux ; cette loi n'est donc qu'une chimère. » A ce raisonnement, qui n'est pas nouveau, Fénelon a depuis longtemps donné une réponse qui en fait ressortir le ridicule. « On objectera peut-être que tout ce qu'on a dit de la loi naturelle, éternelle, immuable et commune à toutes les intelligences, sont des idées romanesques

1. *Nisi esset nobis natura insitum id quod justum est judicandi, nunquam Salvator diceret : Quare autem et a vobismetipsis, non quod justum est judicatis?* (Orig. *in Lucam*, hom. XXXV, *init.*)

Digitized by Google

et chimériques ; que rien n'est plus contradictoire que les sentiments et les coutumes des différents législateurs et des différents peuples sur la loi naturelle ; que Solon permettait aux Athéniens de tuer leurs propres enfants, Lycurgue aux Spartiates d'exposer les leurs, lorsqu'ils naissaient avec quelque vice de conformation ; que les Perses épousaient leurs mères et leurs filles ; que les Scythes mangeaient de la chair humaine ; de sorte qu'il n'y a point de loi fixe et immuable dans laquelle tout le monde convienne ; au contraire, dans chaque pays et dans chaque État, ce que l'un juge honnête, l'autre le condamne comme malhonnête. Mais est-ce raisonner que de parler ainsi ? Tous les hommes ne sont pas raisonnables ; donc la raison n'est qu'une chimère ; tous n'aperçoivent pas, faute de raison et de science, les rapports et les propriétés des lignes, donc il n'y a point de démonstration géométrique. Qui consentirait à se charger de l'absurdité de ces conséquences ? L'homme, à la vérité, n'est pas toujours attentif à cette loi naturelle ; il ne la suit pas, même quand il la découvre. Mais la désobéissance et le défaut d'attention n'anéantissent pas la force et la justice de cette loi. Elle n'est point fondée sur l'accord des nations et le consentement des législateurs, mais sur les rapports immuables de notre être à tout ce qui l'environne. Nous examinons ce que les hommes feraient s'ils étaient raisonnables, et non pas ce qu'ils font quand ils suivent leurs passions ; d'ailleurs la plupart de ces abus ne sont que de fausses consé-

Digitized by Google

quences que les païens tiraient de cette grande loi que nous venons d'établir[1]. »

C'est contre les matérialistes que Fénelon dirigeait ces paroles ; il est étrange qu'elles viennent de si loin tomber si droit sur l'homme qui fait profession du spiritualisme le plus pur et le plus enthousiaste. Mais nous avons déjà observé que le sensualisme ne pouvait recevoir un coup qui ne blessât le système de l'auteur, tant il est, par son principe et par ses conséquences, inhérent au sensualisme, ou plutôt le sensualisme même ! Un des chefs de cette école, Locke, combattait aussi, comme M. de La Mennais, la loi naturelle par la diversité de ses applications. M. de Maistre le réfute de cette manière : « C'est une chose bien étrange, dit-il, qu'il n'ait jamais été possible de faire comprendre, ni à ce grand patriarche, ni à sa triste postérité, la différence qui se trouve entre l'ignorance d'une loi et les erreurs admises dans l'application de cette loi. Une femme indienne sacrifie son enfant nouveau-né à la déesse *Gonza*. Ils disent : *donc il n'y a point de morale innée ;* au contraire, il faut dire : *donc elle est innée*, puisque l'idée du devoir est assez forte chez cette malheureuse mère pour la déterminer à sacrifier à ce devoir le sentiment le plus tendre et le plus puissant sur le cœur humain. Abraham se donna jadis un mérite immense en se déterminant à ce même sacrifice, qu'il

1. *Essai phil. sur le gouv. civil*, chap. II.

Digitized by Google

croyait, avec raison, réellement ordonné ; il disait précisément comme la femme indienne : *la Divinité a parlé, il faut fermer les yeux et obéir*. L'un pliant sous l'autorité divine, qui ne voulait que l'éprouver, obéissait à un ordre sacré et direct ; l'autre, aveuglée par une superstition déplorable, obéit à un ordre imaginaire ; mais, de part et d'autre, l'idée primitive est la même : c'est celle du devoir, portée au plus haut degré d'élévation. *Je le dois !* Voilà l'idée innée dont l'essence est indépendante de toute erreur dans l'application. Celles que les hommes commettent tous les jours dans leurs calculs prouveraient-elles, par hasard, qu'ils n'ont pas l'idée du nombre ? Or, si cette idée n'était innée, jamais ils ne pourraient l'acquérir, jamais ils ne pourraient même se tromper ; car, se *tromper*, c'est s'écarter d'une règle antérieure et connue. Il en est de même des autres idées, et, j'ajoute, ce qui me paraît clair de soi-même, que hors de cette supposition, il devient impossible de concevoir l'*homme*, c'est-à-dire l'*unité*, ou l'*espèce humaine*, ni, par conséquent, aucun ordre relatif à une classe donnée d'êtres intelligents[1]. »

Que si M. de La Mennais demandait maintenant pourquoi cette loi naturelle, *commune à toutes les intelligences*, et de soi immuable, ne se manifeste pas d'elle-même, sans enseignement, et ne reçoit point une application uniforme chez tous les peuples, nous le ren-

1. *Soirées de St.-Pétersb.*, tome I, page 417.

Digitized by Google

verrions au dogme premier du Christianisme, à la chute originelle, dont l'affaiblissement de la raison a été le résultat inévitable ; nous lui dirions qu'à mesure que la raison s'est obscurcie de plus en plus en s'éloignant de Dieu, la loi naturelle, qui n'est que la raison appliquée à la conduite de la vie, aux rapports de l'homme avec Dieu, avec ses semblables et avec lui-même, a dû perdre de plus en plus de sa clarté. De là le besoin de l'apprendre pour la connaître, de là aussi, non seulement ses applications diverses, mais sa suspension entière dans l'homme social, et la nécessité de le conduire par des lois positives. Selon que les législateurs avaient plus ou moins de lumières, les lois positives qu'ils donnaient aux peuples se fondaient plus ou moins sur la loi naturelle. Aussi fut-elle généralement la base de la législation de Moïse, éclairé d'en haut. Le petit nombre d'exceptions qui s'y rencontrent ne touchent que des points secondaires, et on voit qu'elles étaient nécessitées *par la dureté de cœur* des gouvernés, incapables de supporter une législation parfaite : *ob duritiam cordis eorum*[1].

Mais le Christianisme est venu, en réparant l'homme, rendre son cours à la loi naturelle, et la relever à l'immutabilité qui lui est propre. En nier aujourd'hui la réalité, c'est, par le fait, refouler le monde à l'état où il était, lorsqu'elle se trouvait suspendue. Aussi M. de

1. Matth., xix, 8.

Digitized by Google

La Mennais donne-t-il à la société chrétienne la même organisation qu'à la société juive et païenne. Il veut que dans les temps modernes, comme dans les temps anciens, les législateurs s'emparent de l'homme entier par des lois positives qui aient un empire absolu sur lui. Nous ne nous arrêterons pas à faire remarquer qu'à ce compte la régénération chrétienne est réellement méconnue, et que le Christianisme tombe au rang des religions antiques, ou du moins qu'il ne fait pas à l'homme une condition meilleure dans la société. Suivons les idées de l'auteur : L'homme, il le proclame hautement, et, sous ce point de vue, son système a quelque chose de noble, l'homme n'a par lui-même aucun pouvoir sur l'homme, qui ne relève que de Dieu; et c'est au nom de la Divinité que doit s'exercer le pouvoir de tout législateur. Or, à ses yeux, le pontife romain, qui représente la Divinité sur la terre, est la source d'où tout pouvoir découle. De plus, comme représentant de Dieu, le chef de l'Église est dépositaire exclusif de toute vérité; et, à ce double titre, l'homme lui doit une soumission aveugle et complète. S'il la raisonne et s'il la limite, il cesse par là même d'exister comme être raisonnable et moral ou social.

Telle est en effet la conclusion où nous avons déjà vu arriver M. de La Mennais, en examinant l'origine qu'il attribue aux connaissances humaines. Pourquoi s'en étonner, puisque le principe qui nie l'existence de la loi naturelle ne diffère en rien du principe qui nie

Digitized by Google

que nous portons en nous la source de nos connaissances ? L'idée renfermée dans cette conclusion a inspiré l'*Essai sur l'indifférence*. Dans cet ouvrage, l'auteur veut établir que quiconque cesse de reconnaître au pape un empire souverain sur l'homme, s'éloignant par cela seul de la source unique la vérité, tombe nécessairement dans le déisme, de là dans l'athéisme, et enfin dans l'indifférence absolue, d'où il ne peut sortir qu'en revenant au joug pontifical. La même nécessité, qui pèse sur l'homme, pèse sur la société ; et toute société qui cesse d'établir légalement ou de reconnaître la toute-puissance du pape dans l'Église et dans l'État, passant rapidement par les mêmes degrés d'erreur que l'homme, se précipite aussi dans l'indifférence, et n'en sort qu'aux mêmes conditions. C'est ce qu'il développe plus particulièrement dans son ouvrage : *De la religion considérée dans ses rapports avec l'ordre civil et politique*.

Digitized by Google

CHAPITRE X.

SUITE DU MÊME SUJET. — TOLÉRANCE. — MAXIMES DE L'ÉGLISE GALLICANE.

Ce système le conduit à confondre la tolérance légale ou la protection accordée par les lois à l'exercice des divers cultes, avec l'indifférence, qui est l'extinction de la foi, et à déclarer cette tolérance destructive de la religion. On sait assez aujourd'hui que cette tolérance, qu'il poursuit, consacre et favorise la vraie religion, et que l'intolérance qu'il préconise en est la mortelle ennemie. Qu'est-ce en effet pour nous que la vérité de la religion, sinon la connaissance intérieure de nos rapports avec Dieu? Et cette connaissance, qu'elle soit le fruit de la réflexion, ou de l'autorité, n'en réside pas moins au fond de notre pensée, hors du domaine des lois, qui n'atteignent de nous que l'extérieur. Lors donc qu'on établit la vérité de la religion sur les lois, en d'autres termes, qu'on fait intervenir les lois pour l'imposer, on suppose, ou bien

Digitized by Google

que les lois peuvent aller au fond de la pensée saisir la vérité dans son séjour, ou que la vérité en peut être arrachée et amenée sous la prise des lois, deux hypothèses qui anéantissent également la pensée et la vérité, puisque la première donne aux lois civiles accès dans la pensée, et que la seconde rend la vérité extérieure; que l'une matérialise la pensée et par suite la vérité, et l'autre la vérité, et par suite la pensée. Mais la tolérance légale, qui se borne à nous protéger dans l'exercice de notre culte, sans nous imposer ni celui-ci ni celui-là, reconnaît que nous nous élevons intérieurement à Dieu par l'intelligence; et en refusant de s'immiscer dans ce commerce intime que nous soutenons avec lui, et déclarant son incompétence, elle proclame par cela même qu'il se passe hors de l'ordre matériel, unique empire des lois, qu'il se passe au fond de notre être pensant, où la vérité réside; elle proclame à la fois la spiritualité de la pensée et l'existence réelle de la vérité.

Lorsque M. de La Mennais allègue la règle universelle de l'intolérance légale dans les temps antérieurs au Christianisme, et qu'il s'autorise de ces temps pour le perpétuer sous la religion régénératrice, il oublie ou il ignore qu'alors l'homme ne pensant que par les sens, et, dans cet état, incapable de vérité, la vérité n'entrait pour rien dans la religion, qui n'était pour lui qu'un fait. Elle n'était qu'un fait, même pour le Juif; car pour lui il s'agissait de savoir si celle que lui avait

Digitized by Google

donnée Moïse venait de Dieu, et nullement si elle était vraie. L'intolérance était inévitable; la religion faisait essentiellement partie de la loi, était extérieure et matérielle comme elle, et il n'y avait point à la juger, ni à la raisonner. Maintenant, au contraire, que l'homme, rappelé par le Christianisme de la vie des sens à la vie de l'esprit, trouve ses rapports avec Dieu, non plus sur les tables de pierre, mais dans son âme, la religion a cessé d'être un pur fait et s'est élevée au rang de la vérité, et dans sa partie naturelle, que nous atteignons par l'intelligence, et même dans sa partie surnaturelle, que nous croyons sur autorité. Prenons pour exemple les sacrements : outre le fait de l'institution divine, que l'histoire nous atteste, la foi nous montre chacun d'eux comme un remède moral et réel. Et s'il ne nous est pas donné de comprendre comment ces remèdes opèrent dans notre âme, nous comprenons du moins leur parfaite harmonie avec nos besoins. Les sacrements sont donc pour nous plus que des faits, ils sont des objets spirituels, des vérités. C'est ce qui distingue principalement le chrétien du Juif, selon la parole même de Jésus-Christ : l'adoration *en esprit et en vérité* n'appartient qu'à l'homme du Christianisme : *Veri adoratores in spiritu et veritate*[1]. Et cette adoration, il l'adresse à Jésus-Christ, même lorsqu'il se cache sous les voiles eucharistiques.

1. *Joan.*, IV, 23.

Digitized by Google

Dès ce momeut la religion, retirée dans l'âme, échappe éternellement aux prises de la loi, puisque la loi ne saisit que les choses extérieures ou matérielles ; dès ce moment aussi la loi doit être essentiellement et forcément tolérante.

De même que M. de Maistre, M. de La Mennais, qui place dans le pape la source de toute vérité et de tout pouvoir, bouleverse le gouvernement de l'Église. Comme ses raisons contre l'autorité des évêques et celle des conciles généraux sont à peu près de la même nature et de la même force, nous n'en répéterons pas la réfutation. Il nous est impossible cependant de nous taire sur certaines assertions d'une témérité inexprimable, et que nous n'avons laissées passer dans M. de Maistre, où elles se trouvent également, que parce que nous voulions les relever ici pour compléter cette réfutation. A les entendre, les maximes de l'Église gallicane sont un pas vers le schisme, qu'elles doivent nécessairement déterminer en amenant en France *une Église nationale* pareille à l'Église protestante de l'Angleterre. « Qu'on ne s'y trompe pas, dit M. de La Mennais, les maximes qu'on appelle gallicanes renferment tous les principes de cette funeste scission, et les révolutionnaires le savent bien. Une Église qui s'attribue le droit de fixer les limites de la puissance suprême divinement préposée à l'Église universelle, qui fait profession de ne pas reconnaître, en matière de discipline, l'autorité du pontife romain et des conciles œcuméniques, se

Digitized by Google

déclare par cela même indépendante; et si, dans la pratique, elle agissait conformément à sa doctrine, le schisme serait consommé. Tous les sectaires l'aperçoivent clairement, et il se rencontre des catholiques qui ne le voient pas encore[1]! »

Que d'ignorance, ou de mauvaise foi! Où donc avez-vous trouvé que l'Église gallicane *s'attribue le droit de fixer les limites de la puissance suprême divinement préposée à l'Église universelle?* Ignorez-vous, ou ne voulez-vous pas savoir que, dans cette longue lutte contre les prétentions ultramontaines, le but et les efforts de l'Église gallicane n'ont été que de continuer à maintenir les limites fixées, établies, par le divin fondateur, et conservées religieusement par les conciles généraux et par la tradition? Ignorez-vous, ou ne voulez-vous pas savoir, que les maximes de l'Église gallicane, que vous traitez d'*innovation funeste*, et contre lesquelles vous épuisez tous les termes de la colère, ont retenti dans tous les siècles du Christianisme et sont l'écho de la parole même de Jésus-Christ, de l'enseignement des Pères et de la voix constante de l'Église? Vous dépouillez l'Église de sa puissance pour la transporter tout entière au pontife romain et l'étendre encore au delà du domaine spirituel sur tous les intérêts de la terre! Téméraires! c'est vous qui osez vous arroger le droit de déplacer ses limites divinement fixées,

1. *De la Religion considérée dans ses rapports avec l'ordre politique et civil*, chap. VIII.

Digitized by Google

bravant l'enseignement de la tradition, des Pères de l'Église, l'autorité des conciles et celle de Jésus-Christ même !

Où avez-vous trouvé que l'*Église gallicane fait profession de ne pas reconnaître, en matière de discipline, l'autorité du pontife romain et des conciles œcuméniques ?* S'agit-il de la discipline générale, qui tient de près au dogme ? Citez une circonstance où elle ait méconnu l'autorité des conciles œcuméniques et l'autorité du pontife romain, en qui réside le pouvoir exécuteur de leurs décrets ? S'agit-il de cette discipline locale, dont les variations ne dérangent rien à la marche uniforme du gouvernement ecclésiastique ? Ce n'est alors qu'une misérable chicane ; et l'Église de France, comme toutes les autres Églises, suit ses coutumes particulières. C'est ainsi qu'en acceptant du concile de Trente les points de dogme et de discipline générale avec la soumission qu'elle professe pour une autorité souveraine, elle en a refusé les points de discipline particulière opposés à ce que l'usage avait consacré chez elle. Est-ce là se déclarer indépendante ? Dans ce cas, quelle est l'Église qui soit demeurée dans la dépendance ?

Vous félicitez l'Église gallicane de ce que, dans l'intérêt de l'unité, *elle n'agit pas conformément à sa doctrine*. Elle repousse cette approbation comme un outrage à sa gravité : ce qu'elle est dans la théorie, elle l'est dans la pratique. Elle qui, dès les premiers

Digitized by Google

temps, marcha toujours à la tête des autres Églises par son importance, comme par ses lumières et par ses vertus, elle aurait donné au monde le spectacle permanent d'une inconséquence qui ne peut se rencontrer que dans l'individu à la vue courte, à la pensée distraite, au caractère particulier, et qui la rejetterait au dernier rang dans la considération des peuples! De grâce! veuillez indiquer en quoi, dans la pratique, elle déroge à sa doctrine; l'avez-vous vue recevoir du Pape une seule décision dogmatique, ou même disciplinaire, les yeux fermés et sans l'examiner? Et c'est ce qui met M. de Maistre en fureur[1]. Direz-vous pourtant que *le schisme soit consommé?* Est-il une seule Église qui tienne à la chaire de saint Pierre par des liens plus forts? Que signifie donc ce cri d'alarme : *Tous les sectaires aperçoivent clairement que les maximes de l'Église gallicane vont à nous séparer du chef de l'Église, et il se rencontre des catholiques qui ne le voient pas encore!* Oui, il s'en rencontre, et ce sont tous ceux qui ont les plus simples notions du gouvernement ecclésiastique. Mais quels sont les sectaires qui nous voient marcher au schisme? Des écrivains aussi étrangers que vous-même à ce gouvernement, et qui ne le jugent que d'après vos idées. Et vous avez le courage de les invoquer pour confirmer vos fantastiques prévisions! D'abord, c'est le protes-

1. *Églis. gall.*, liv. II, chap. xvi.

Digitized by Google

tantisme : « S'ils ont admis, dit la *Revue protestante*, que *chaque Église nationale a le droit de fixer les limites de la souveraineté spirituelle*, qui les empêche de transporter ce droit à l'individu, et alors *leur réforme commençante* sera accomplie, et alors leur culte s'abaissera, ou, disons mieux, s'élèvera à la simplicité de l'Évangile[1]. » Vous reconnaissez-vous dans ce langage ? il est exactement le vôtre. Mais sachez bien, vous et la *Revue protestante*, que l'Église gallicane ne fixe point *les limites de la souveraineté spirituelle*, qu'elle ne *transporte* aucun *droit*, qu'elle se pose à côté des conciles, à côté des Pères, dans les limites immuablement fixées par Jésus-Christ : et c'est justement pour cela qu'elle ne fera jamais descendre la majesté du culte évangélique au caprice étroit de l'*individu*.

Vient ensuite la philosophie, *qui tient le même langage, et prouve la conformité des maximes gallicanes avec le protestantisme*. « La question, dit donc la philosophie représentée par le *Globe*, va de jour en jour se précisant davantage entre la religion romaine d'une part, le protestantisme et la philosophie de l'autre.... Il faut aujourd'hui, ou rejeter complétement le principe de l'autorité, ou l'accepter sans réserve. Stipuler des libertés particulières à une Église, c'est reconnaître le droit d'examen, c'est proclamer la sou-

1. *Revue protestante*, tome II, 6e liv., page 263 (dans M. de La Mennais, *de la Religion*, etc., chap. IX).

Digitized by Google

veraineté nationale en matière de religion, c'est un protestantisme de discipline qui doit, tôt ou tard, amener le protestantisme contre le dogme[1]. » Est-ce vous qui avez écrit ces lignes dans le *Globe?* On le dirait, tant on y retrouve vos doctrines et vos propres paroles. Qu'avons-nous à y répondre? Que l'Église gallicane ne *stipule* point *de libertés particulières*, pas plus pour elle que pour les autres; qu'elle se borne à conserver les libertés qui lui sont communes avec toutes les Églises, et qui tiennent à la constitution même du gouvernement ecclésiastique. Nous l'avons montré vingt fois : il faut être votre aveugle écho pour dire que l'Église gallicane, de cela qu'elle s'attribue le droit d'examen, proclame la souveraineté nationale en matière de religion. Le rédacteur de l'article du *Globe* s'imagine donc que l'assemblée des évêques de 1682, par exemple, convoquée pour défendre les maximes du gouvernement de l'Église, attaquées de nouveau par l'ultramontanisme, tenait ce droit d'examen et de défense de la souveraineté nationale, ou royale, comme on voudra, et non point de son caractère épiscopal! C'est, en vérité, à n'y pas tenir. Ne vous applaudissez pas trop de cet empressement des sectaires à souscrire à vos idées sur le catholicisme! S'ils l'acceptent tel que vous le faites, ce n'est point parce qu'il leur paraît ainsi plus conforme à sa nature, mais bien parce qu'il

1. Le *Globe*, tome III, n. 15 (dans M. de La Mennais, *de la Religion*, etc., chap. IX).

Digitized by Google

leur semble plus vulnérable. Et c'est vous qui encouragez, et les niaises espérances des protestants, et les prédictions insensées de vos prétendus philosophes. Savez-vous ce que répondait Bossuet à un reproche semblable adressé à la déclaration du clergé de France sur les maximes gallicanes? le voici : « On nous dira qu'elle est tout à fait au goût des hérétiques. Je réponds que c'est tout le contraire : et nous voyons, par expérience, qu'elle est accablante pour les hérétiques obstinés, qui s'aperçoivent fort bien que nous leur avons arraché tous les prétextes qu'ils avaient de calomnier l'Église. Quant à ceux qui sont portés à la modération et à la paix, nous félicitons l'Église de ce que notre déclaration est très-propre à leur donner un nouveau penchant pour l'Église catholique et pour le Saint-Siége [1]. »

Bizarres défenseurs de la haute autorité du pontife romain ! vous poursuivez, dans les maximes gallicanes, la première cause de la guerre qu'on lui a déclarée, et vous ne vous apercevez pas qu'elles en ont toujours été le vrai, l'unique et l'inébranlable soutien; vous les regardez comme une voie ouverte au schisme, lorsqu'elles seules ont sauvé l'unité catholique au milieu du GRAND SCHISME D'OCCIDENT; vous voyez des hommes qui annulent le pouvoir pontifical, et, au lieu de chercher si ce ne serait pas parce qu'il en est d'autres qui

1. *Défense de la décl.*, liv. XI, corollaire, art. 2.

Digitized by Google

l'exagèrent, qui le font tout et l'étendent à tout, et de combattre cette exagération, de forcer les mauvaises passions, qui, la confondant avec le droit, attaquent le droit même, à la reconnaître et à l'en séparer, vous la consacrez, vous l'érigez en droit! Il n'était pas de moyen plus sûr d'appeler le discrédit sur l'autorité du Saint-Siége. C'est ainsi que, dans tous les temps, on lui a suscité des ennemis et qu'on a préparé les scissions. Et sans aller chercher loin de nous et dans l'histoire, des exemples malheureusement trop nombreux, où en êtes-vous aujourd'hui vous-même? Auteur de l'*Essai sur l'indifférence* et de *La Religion considérée dans ses rapports avec l'ordre civil et politique*, tomberez-vous aussi de là dans l'extrême vulgaire des hommes qui, pour n'avoir pas su distinguer l'excès du pouvoir de sa légitimité, ont foulé aux pieds le pouvoir lui-même[1]? Puissent votre raison et votre conscience vous arrêter sur cette pente rapide! Puissent-elles vous montrer le pouvoir pontifical inébranlable à toutes les secousses, quand on le laisse retranché dans la limite que Jésus-Christ lui a tracée et sur la pierre où il l'a bâti!

L'examen du système de M. de La Mennais ramène,

1. Lorsque nous écrivions ces lignes en 1837, nous savions M. de La Mennais irrité par l'improbation qui avait accueilli à Rome les idées qu'il publiait dans le journal *l'Avenir*. Sa foi était ébranlée dans son âme, impatiente de la contradiction. On la voit bientôt après mourante dans son livre des *Affaires de Rome*, éteinte et rejetée avec éclat dans son *Esquisse d'une philosophie*.

Digitized by Google

en se terminant, une conclusion analogue à celle que nous avons déjà déduite contre M. de Maistre. Pour faire du Christianisme une théocratie, M. de La Mennais étant obligé : 1° de nier l'existence de la raison en nous, nécessité qui le jette dans l'absurde, il en résulte que le Christianisme ne saurait être théocratique par essence ; 2° de nier la loi naturelle, et par conséquent de ravir son premier fondement et son objet au Christianisme, qui se fonde en partie sur elle et qui est venu la rétablir ; enfin de bouleverser le gouvernement de l'Église ; il en résulte de plus que le Christianisme est essentiellement contraire à la théocratie et qu'il la repousse de tous côtés.

Rappelons que l'examen des ouvrages de M. de Chateaubriand nous a fourni le droit de conclure qu'il n'est pas non plus un système de poésie.

Néanmoins, en le présentant comme un système de poésie et comme un système de théocratie, pour le justifier des incriminations du dix-huitième siècle, MM. de Chateaubriand, de Maistre, de Bonald et de La Mennais, ont entraîné les générations contemporaines à ne voir en lui que de la poésie et de la théocratie. Or, comme les inspirations poétiques changent avec les époques, comme la théocratie est incompatible avec la civilisation moderne ; que M. de Chateaubriand lui-même s'efforce de faire ressortir ces changements et de marquer la différence qui se trouve entre la poésie polythéiste et la poésie chrétienne, qui l'a remplacée ;

Digitized by Google

que MM. de Maistre, de Bonald et de La Mennais s'efforcent de rendre cette incompatibilité saillante, de montrer que la théocratie et la civilisation actuelle se heurtent sur tous les points, et que l'une ne peut vivre que par la mort de l'autre, ils ont de plus entraîné les générations contemporaines, qui ont foi au progrès et à la civilisation moderne, à croire que le Christianisme avait accompli sa tâche et qu'il s'en allait avec le moyen âge, où il s'était développé en théocratie et en poésie.

Tel est le double effet produit par ce genre de défense, non moins faux que superficiel. Il se manifeste depuis plusieurs années, soit dans les feuilles périodiques et les ouvrages isolés, soit dans les chaires du haut enseignement public; et se répandant par ces deux canaux, il fait tous les jours de nouvelles dupes, trompe et pervertit l'opinion. Voilà où ont abouti les travaux de ces apologistes : au lieu de ranimer dans les âmes les croyances chrétiennes, ils ont fourni de nouvelles armes pour achever de les y détruire. S'ils ont eu réellement à cœur les intérêts du Christianisme, en entendant retentir de toutes parts de sinistres présages sur sa ruine prochaine, il ont dû porter un regard douloureux sur le succès éphémère de leurs efforts ; et ils auraient dû maudire le mauvais génie qui les leur inspira, s'ils avaient voulu comprendre que ce sont ces efforts mêmes qui ont donné naissance à ces prédictions lugubres.

Digitized by Google

Digitized by Google

QUATRIÈME PARTIE

Digitized by Google

Digitized by Google

QUATRIÈME PARTIE.

LE CHRISTIANISME SERA TOUJOURS NÉCESSAIRE POUR SOUTENIR LA RAISON ET LA CIVILISATION.

CHAPITRE I.

MÉLANCOLIE CHRÉTIENNE.

Ne survit-il rien cependant à l'objet de ces apologies, je veux dire au Christianisme, qu'elles étaient destinées à prémunir contre de nouvelles attaques; toute trace de religion est-elle effacée dans les âmes dépeuplées des vérités chrétiennes? Non; car il n'est pas plus donné à l'homme de dépouiller entièrement le caractère religieux, qui le distingue des autres êtres, que de dépouiller sa nature. Il peut bien déserter telle ou telle religion; mais le besoin d'une religion quelconque, il ne parviendrait à l'étouffer que par une dégradation

Digitized by Google

dont il offre rarement le triste spectacle. Des ruines mêmes des vérités du Christianisme, sort aujourd'hui ce qu'on appelle le *sentiment religieux;* toutefois ce sentiment est vague, indéterminé, isolé de tout dogme, de toute croyance précise, de tout culte, et sans action réelle sur les âmes. Sans action sur les âmes! je me trompe, il engendre en elles une inquiétude qui les agite, les dévore, et qui lui a fait donner le nom de *mélancolie du siècle;* il ne révèle pas moins le besoin ardent que l'absence d'une religion. Comment donner une idée nette de ce sentiment, incertain, vaporeux, sans consistance, qui échappe quand on croit le saisir? Peut-être y parviendrons-nous par l'idée de la mélancolie chrétienne; en disant ce qu'il n'est pas, peut-être aiderons-nous à comprendre ce qu'il est.

En quoi consiste la mélancolie prise dans un sens général? dans la tristesse, mais dans une tristresse particulière. Qu'est-ce que la tristesse? la douleur causée par la privation d'un objet qu'on désire posséder; et c'est ce qui la distingue du chagrin, qui est la douleur causée par la perte d'un objet qu'on possédait. Aussi n'est-il point de piété réelle sans tristesse; car on ne peut avoir cet amour ardent pour Dieu, qui constitue la vraie piété, sans être affecté de ne le point posséder. D'où cette expression consacrée, *les saintes tristesses de la piété.* La tristesse suppose donc que l'âme a une idée nette de l'objet dont l'absence lui est douloureuse. Eh bien! concevons qu'elle n'en ait qu'une idée con-

Digitized by Google

fuse, alors elle éprouvera la mélancolie, et si l'objet est Dieu, la mélancolie religieuse, qu'on appelle aujourd'hui proprement mélancolie. Ainsi la piété est toujours plus ou moins mélancolique, parce que l'homme le plus capable de s'élever à Dieu intérieurement par l'intelligence, s'y élève aussi extérieurement par les merveilles de la création, et qu'alors la création, se trouvant jetée à travers, lui offusque la vue de Dieu, tout en lui en prouvant l'existence; en second lieu, parce que le métaphysicien le plus sublime ne saurait voir Dieu dans la vie présente comme dans la vie future. C'est ce que saint Paul a exprimé admirablement, lorsqu'il a dit qu'ici-bas nous n'apercevons Dieu qu'à travers un voile, mais qu'au delà du temps il nous sera donné de le contempler face à face : *nunc per speculum et in ænigmate, tunc autem facie ad faciem videbimus*[1].

Sûre de jouir un jour de son objet, c'est-à-dire de Dieu, cette mélancolie de la piété n'a rien que de délicieux. Elle berce l'âme dans un charme ineffable, en la tenant suspendue et flottante entre le désir et l'espérance. C'est elle que respirent la plupart des chants du roi-prophète. On sent tout ce qu'elle a de suave dans les deux psaumes : *Lætatus sum in his quæ dicta sunt mihi*, etc. ; et *Memento, Domine, David et omnis mansuetudinis ejus*, etc. ; tout ce qu'elle a de plaintif et de touchant dans le psaume : *Super flumina Baby-*

1. I Cor., XIII, 12.

Digitized by Google

lonis, illic sedimus et flevimus, cum recordaremur Sion, etc. N'est-ce pas elle qui a inspiré à l'âme de saint Paul, toujours soupirante, toujours élancée vers Jésus-Christ, le roi du ciel, cette parole, ou plutôt ce cri : *Desiderium habens dissolvi et esse cum Christo*[1] ; qui règne dans toutes ses épîtres, et qui anime surtout la peinture simple, mais delectable, qu'il fait de la charité ?

Nous la produisons ici et dans le texte latin, car la mélancolie y ressort des formes des pensées aussi bien que des pensées elles-mêmes. La traduction est placée au bas de la page pour qui voudra y recourir.

« Si linguis hominum loquar, et angelorum, caritatem autem non habeam, factus sum velut æs sonans, aut cymbalum tinniens. Et si habuero prophetiam, et noverim mysteria omnia, et omnem scientiam, et si habuero omnem fidem, ita ut montes transferam, caritatem autem non habuero, nihil sum ; et si distribuero in cibos pauperum omnes facultates meas, et si tradidero corpus meum ita ut ardeam, caritatem autem non habuero, nihil mihi prodest. Caritas patiens est ; beni-

« Quand je parlerais toutes les langues des hommes et des anges mêmes, si je n'ai point la charité, je ne suis qu'un airain sonnant et une cymbale retentissante. Et quand j'aurais le don de prophétie, que je pénétrerais tous les mystères, que je posséderais toute science ; et quand j'aurais toute la foi possible et capable de transporter les montagnes, si je n'ai point la charité, je

1. Philip., 1, 23.

Digitized by Google

gna est : caritas non æmulatur, non agit perperam, non inflatur, non est ambitiosa, non quærit quæ sua sunt ; non irritatur, non cogitat malum Non gaudet super iniquitate, congaudet autem veritati : omnia suffert, omnia credit, omnia sperat, omnia sustinet. Caritas nunquam excidit ; sive prophetiæ evacuabuntur, sive linguæ cessabunt, sive scientia destruetur. Ex parte enim cognoscimus, et ex parte prophetamus ; cùm autem venerit quod perfectum est, evacuabitur quod ex parte est. Cùm essem parvulus, loquebar ut parvulus, sapiebam ut parvulus, cogitabam ut parvulus; quando autem factus sum vir, evacuavi quæ erant parvuli» (c'est-à-dire, de même que le langage, la sagesse et les pensées

ne suis rien. Quand j'aurais distribué tout mon bien pour nourrir les pauvres, et livré mon corps pour être brûlé, si je n'ai point la charité, tout cela ne me sert de rien.

« La charité est patiente, elle est bienveillante ; la charité n'est point envieuse, elle n'agit point avec témérité, elle ne s'enfle point d'orgueil. Elle n'est point ambitieuse, elle ne cherche point ses propres intérêts, elle ne s'irrite point, elle ne s'abandonne point aux soupçons mauvais. Elle ne se réjouit point de l'injustice, mais elle trouve sa jouissance dans la vérité. Elle supporte tout, elle croit, elle espère tout, elle souffre tout. Les prophéties disparaîtront, les langues cesseront, la science aura son terme; mais la charité ne tombera jamais. Ce que nous avons de science et de prophétie est imparfait. Mais, lorsque sera venu l'état parfait du ciel, alors disparaîtra toute l'imperfection de notre intelligence. Quand j'étais enfant, je parlais en enfant, je jugeais en enfant, je pensais en enfant ; mais, lorsque je suis devenu homme, j'ai dépouillé tout ce qui tenait de l'enfant.

Digitized by Google

incomplètes de l'enfance s'évanouissent avec cet âge, de même l'imperfection de la science humaine s'évanouit avec la vie de la terre). « Videmus nunc per speculum in ænigmate, tunc autem facie ad faciem ; nunc cognosco ex parte, tunc cognoscam sicut et cognitus sum. Nunc manent fides, spes, caritas, tria hæc : major autem horum est caritas[1]. »

Grand apôtre, génie sublime! pourquoi vous plaisez-vous ainsi à abaisser, à anéantir, devant la charité, toute l'intelligence, toute la mélodie du langage de l'homme et de l'ange même, toute la profondeur de la science, toute la puissance de la foi, toute l'étendue de la générosité, tout le courage du sacrifice! Ah! c'est que toutes ces choses sont enfermées dans la limite du temps, et que la charité s'en échappe pour subsister éternelle ; c'est que, par elles-mêmes, elles sont stériles en biens infinis, si la charité ne les féconde. Que sont toutes les autres vertus si la charité ne les anime? des œuvres mortes. Elle prépare sur la terre la possession de Dieu, qui est la félicité véritable et suprême, et la

Nous ne voyons Dieu maintenant que comme à travers un miroir et les voiles de l'énigme ; mais alors nous le verrons face à face ; je ne le connais maintenant que d'une manière imparfaite; mais alors je le connaîtrai, comme je suis moi-même connu de lui. Sur la terre subsistent unies, la foi, l'espérance et la charité, ces trois vertus nécessaires; dans le ciel, la charité, qui est la plus grande, survivra seule. »

1. I Cor., XIII.

Digitized by Google

conserve, la constitue même dans l'éternité. A côté d'une vertu qui assure un bonheur sans terme, que pourraient donc être des avantages que le temps emporte? que pourraient être, aux yeux de cet homme inspiré, dont la charité fait toute l'âme, une intelligence, un savoir, dont la sensible imperfection l'offusque, dont la borne le froisse? rien, si ce n'est une épreuve temporelle à subir et à traverser pour parvenir à une perfection sans limite. Là se portent tous ses soupirs, là est toute son attente. *Maintenant*, s'écrie-t-il, *je ne vois Dieu que comme reflété par un miroir, mais alors je le contemplerai face à face; aujourd'hui je ne le connais qu'imparfaitement, alors je le connaîtrai comme je suis moi-même connu de lui.* Quelle ardeur de désir, mais en même temps quel repos, quelle sécurité d'espérance! voilà la mélancolie de la piété.

Comme l'âme de David et celle de saint Paul, l'âme éminemment tendre et religieuse de saint Augustin se nourrit aussi de cette douce mélancolie. Il en exhale un parfum délicieux dans un entretien qu'il eut avec sa mère sur la félicité du paradis, et qu'il rapporte dans ses *Confessions*[1]. Ils quittaient l'Italie pour retourner en Afrique, et ils étaient à Ostie sur les bords du Tibre, se préparant à continuer leur navigation. Il n'était pas donné à cette mère vertueuse, qui avait poursuivi à travers les mers la conversion de son fils, de revoir sa

1. Lib. IX, cap. x.

Digitized by Google

patrie. C'était à Ostie même qu'elle devait déposer sa dépouille mortelle. Quelque vague pressentiment d'une séparation si prochaine et si douloureuse agitait-il ces deux âmes si étroitement unies? on est tenté de le croire, tant leur entretien respire je ne sais quoi de touchant, et à la fois d'élevé et de solennel, qui semble leur présager que l'une d'elles n'appartient déjà plus à la terre, et qui ressemble à un dernier adieu.

Voici ce morceau ; le même motif qui nous a fait préférer, dans le tableau de la charité, le latin à la traduction française, même la plus littérale, subsiste ici, et plus fort peut-être.

« Impendente autem die quo ex hac vitâ erat exitura, quem diem tu noveras, ignorantibus nobis, provenerat (ut credo), procurante te occultis tuis modis, ut ego et ipsa soli staremus incumbentes ad quamdam fenestram, unde hortus intra domum quæ nos habebat prospectabatur ; illic apud ostia Tiberina, ubi remoti a turbis, post longi itineris laborem, instaurabamus nos navigationi : Colloquebamur ergo soli valde dulciter ;

« Il courait nous surprendre ce jour connu de vous, Seigneur, où elle devait sortir de cette vie, et ce fut sans doute par une disposition secrète de votre providence que nous nous trouvâmes seuls, elle et moi, appuyés à une fenêtre, d'où le regard s'étendait sur le jardin de la maison où nous étions logés. Là, sur l'embouchure du Tibre, retirés de la foule, après les fatigues d'un long voyage, nous disposant à prendre la mer, nous nous livrions à un entretien délicieux. Nous séparant du passé pour nous répandre sur l'avenir, nous cherchions, à la lumière de la

Digitized by Google

et præterita obliviscentes[1] in ea quæ ante sunt extenti, quærebamus inter nos apud præsentem veritatem, quod tu es, qualis futura esset vita æterna sanctorum, quam nec oculus vidit, nec auris audivit, nec in cor hominis ascendit[2]. Sed inhiabamus ore cordis in superna fluenta fontis tui, fontis vitæ qui est apud te[3], ut inde, pro captu nostro, aspersi, quoquo modo rem tantam cogitaremus.

Cumque ad eum finem sermo perduceretur, ut carnalium sensuum delectatio quantalibet, in quantalibet luce corporeâ, præ illius vitæ jucunditate, non comparatione, sed ne commemoratione quidem digna videretur, erigentes nos ardentiore affectu in idipsum, perambulavimus gradatim cuncta corporalia, et ipsum

vérité, qui brille à nos âmes, et qui n'est autre que vous-même, ce que devait être la vie éternelle des saints, que jamais œil n'a vue, que jamais oreille n'a entendue, que jamais cœur d'homme n'a goûtée ; cependant nous tenions notre âme ouverte sous la source céleste d'où coule la vie qui est en vous, afin qu'abreuvés de ces eaux, selon notre mesure, nous pussions monter notre pensée à la hauteur d'un si grand objet.

« Amenés à conclure que, quel que soit le charme des choses sensibles et de quelque éclat qu'il s'environne, non seulement il n'est pas digne d'être comparé au charme de cette vie du ciel, mais qu'il ne mérite pas même un regard, nous reprenons notre essor avec plus d'ardeur encore vers celui qui est cette vie même : nous parcourons graduellement tout ce qu'il y a de corporel

1. Philipp., cap. III, v. 13.
2. I Cor. cap. II, v. 9.
3. Psal., XXXV, v. 10.

Digitized by Google

cœlum, unde sol et luna et stellæ lucent super terram. Et adhuc ascendebamus interius cogitando, et loquendo, et mirando opera tua ; et venimus in mentes nostras, et transcendimus eas, ut attingeremus regionem ubertatis indeficientis, ubi pascis Israël in æternum veritatis pabulo, et ubi vita sapientia est, per quam fiunt omnia ista, et quæ fuerunt, et quæ futura sunt ; et ipsa non fit, sed sic est ut fuit, et sic erit semper ; quin potius, fuisse et futurum esse non est in ea, sed esse solum, quoniam æterna est : nam fuisse et futurum esse, non est æternum. Et dùm loquimur et inhiamus illi, attigimus eam modice toto ictu cordis ; et suspiravimus, et reliquimus ibi religatas primitias spiritûs, et remeavimus ad strepitum oris nostri, ubi verbum et incipitur

jusqu'au firmament, d'où le soleil, la lune et les étoiles lancent leur lumière sur la terre. Pleins d'admiration pour les merveilles de vos mains, nous portons plus haut nos pensées et nos discours, nous arrivons à nos propres âmes et passons au delà, pour atteindre cette région d'inépuisables délices où vous repaissez à jamais vos élus de la vérité, et où la vie est la sagesse, qui a fait tout ce qui est, tout ce qui a été et tout ce qui doit être, sagesse incréée, puisqu'elle est ce qu'elle a toujours été et ce qu'elle sera toujours, ou plutôt à qui il n'appartient, ni d'avoir été, ni de devoir être, mais seulement d'être, car elle est éternelle, et, pour ce qui est éternel, il n'y a ni passé, ni futur. Et, tandis que nous parlons d'elle, que nous aspirons à elle avec toute la puissance du désir, par un dernier et soudain transport de nos cœurs, nous l'atteignons un instant. A cette vue nous soupirons d'amour, nos désirs et nos espérances, ces prémices de notre renouvellement, y demeurent attachés ; mais nous, nous retombons bientôt dans le bruit de la conversation, où la parole commence et finit.

Digitized by Google

et finitur. Et quid simile Verbo tuo Domino nostro, in se permanenti sine vetustate, atque innovanti omnia[1] ?

Dicebamus ergo : si cui sileat tumultus carnis, sileant phantasiæ terræ et aquarum et aeris, sileant et poli, et ipsa sibi anima sileat, et transeat se non se cogitando, sileant sommia et imaginariæ revelationes, omnis lingua et omne signum, et quidquid transeundo fit, si cui sileat omnino ; quoniam si quis audiat, dicunt hæc omnia : non ipsa nos fecimus, sed fecit nos qui manet in æternum[2]. His dictis, si jam taceant quoniam erexerunt aurem in eum qui fecit ea, et loquatur ipse solus, non per ea, sed per se ipsum, ut audiamus verbum ejus, non per linguam carnis, neque per vocem angeli, nec per

Et qu'a de commun cette parole fugitive avec votre VERBE, qui est notre Seigneur, qui subsiste en soi, sans vieillir, et qui renouvelle toutes choses ?

« Nous disions donc : si dans une âme se taisait le tumulte des sens, si les images de la terre, de la mer, de l'air et du ciel même venaient à se taire, si cette âme ne se parlait plus à elle-même, si elle s'élevait au-dessus de ses propres pensées, si les songes et les révélations imaginaires, si toute parole, tout signe, tout ce qui est fait pour passer, gardaient un profond silence ; car, pour qui sait les comprendre, toutes ces choses crient de concert : ce n'est pas nous qui nous sommes faites, c'est celui qui subsiste dans l'éternité : Si donc elles se taisaient, après avoir poussé ce cri qui éveille l'âme et tourne son oreille vers le Créateur; si lui-même venait à parler seul, non plus par ses merveilles, non plus par l'organe de l'homme, ni par la voix de

1. Sap., XII, 37.
2. Psal., XCIX, 3, 5.

Digitized by Google

sonitum nubis, nec per ænigma similitudinis; sed ipsum quem in his amamus, ipsum sine his audiamus, sicut nunc extendimus nos, et rapida cogitatione attigimus æternam sapientiam super omnia manentem; si continuetur hoc, et subtrahantur aliæ visiones longe imparis generis, et hæc una rapiat et absorbeat et recondat in interiora gaudia spectato em suum, ut talis sit sempiterna vita, quale fuit hoc momentum intelligentiæ, cui suspiravimus; nonne hoc est, *intra in gaudium Domini tui*[1]? Et istud quando? An cum omnes resurgemus, sed non omnes immutabitur[2]?

« Tunc ait illa : Fili, quantum ad me attinet, nulla jam re delector in hac vitâ. Quid hic faciam adhuc, et

l'ange même, non plus par le bruit du tonnerre, ni par les énigmes des paraboles, mais par lui-même, de manière à faire entendre à l'âme, sans ces ouvrages, celui que l'âme aime en eux, comme nous avons nous-mêmes atteint la sagesse éternelle, qui subsiste au-dessus de toutes choses; si ce qui n'a fait que passer pour nous comme un éclair, était continu pour l'âme, si toutes les pensées étrangères venaient à s'éloigner, pour la laisser saisie, absorbée et comme retirée dans les joies de ce spectacle de la sagesse éternelle, et que sa vie fût éternellement ce qu'a été pour nous ce moment rapide de pure intelligence, qui nous a fait soupirer d'amour; ne serait-ce pas là cette *joie du Seigneur*, dont parle l'Evangile? Et cette joie, quand viendra t-elle? Sera-ce lorsque *nous ressusciterons tous, sans être tous changés?*

« A ces mots, ma mère s'écrie : « O mon fils! moi, je ne « trouve plus d'attrait à cette vie. Qu'y ferais-je encore, et pour-

1. Matth., xxv, 21.
2. I Cor., xv, 51.

Digitized by Google

cur hic sim nescio ? jam consumpta spe hujus seculi. Unum erat propter quod in hac vita aliquantum immorari cupiebam, ut te christianum catholicum viderem, priusquam morerer. Cumulatius hoc mihi Deus meus præstitit, ut te etiam, contempta felicitate terrena, servum ejus videam : quid hic facio ? »

Là finit ce sublime et mélancolique entretien.

Un homme que son esprit et son cœur entraînaient de concert vers le Christianisme, mais que le préjugé de son siècle, et surtout l'aspect de la théocratie, qu'il ne savait comprendre, empêchaient de s'y livrer tout entier, Rousseau, sentit aussi quelque chose de cette mélancolie pieuse. Voici ce qu'il écrivait à M. de Malesherbes, qu'il faisait confident des plaisirs de ses promenades solitaires :

« Je ne saurais vous dire, monsieur, combien j'ai été touché de voir que vous m'estimez le plus malheureux des hommes. Le public, sans doute, en jugera comme vous, et c'est ce qui m'afflige. Oh ! que le sort dont j'ai joui n'est-il connu de tout l'univers ! Chacun voudrait s'en faire un semblable !.... Quel temps croiriez-vous que je me rappelle le plus souvent et le plus volontiers

« quoi y resterai-je ? N'ai-je pas épuisé toutes ses espérances ? « Une seule chose me faisait souhaiter d'y passer encore quel- « ques jours, c'était le désir de te voir chrétien catholique avant « de mourir. Mon Dieu a comblé ce vœu et au delà, puisqu'il « m'a donné de te voir fouler aux pieds le bonheur de la terre, « pour te dévouer à son service : que fais-je ici ? »

Digitized by Google

dans mes rêves? Ce ne sont point les plaisirs de ma jeunesse, ils furent trop rares, trop mêlés d'amertume, et sont déjà trop loin de moi : ce sont ceux de ma retraite, ce sont mes promenades solitaires, ce sont ces jours rapides, mais délicieux, que j'ai passés tout entiers avec moi seul,.... avec la nature entière et son inconcevable auteur.... J'allais d'un pas tranquille chercher quelque lieu sauvage dans la forêt, quelque lieu désert, où rien, ne montrant la main de l'homme, n'annonçât la servitude et la domination, quelqu'asile où je pusse croire avoir pénétré le premier, et où nul tiers importun ne vint s'interposer entre la nature et moi. C'est là qu'elle semblait déployer à mes yeux une magnificence toujours nouvelle. L'or des genêts et la pourpre des bruyères frappaient mes yeux d'un luxe qui touchait mon cœur; la majesté des arbres qui me couvraient de leur ombre, la délicatesse des arbustes qui m'environnaient, l'étonnante variété des herbes et des fleurs que je foulais sous mes pieds, tenaient mon esprit dans une alternative continuelle d'observation et d'admiration.... Mon imagination ne laissait pas longtemps déserte la terre ainsi parée; je la peuplais bientôt d'êtres selon mon cœur, et, chassant bien loin l'opinion, les préjugés, toutes les passions factices, je transportais dans les asiles de la nature des hommes dignes de les habiter; je m'en formais une société charmante, dont je ne me sentais pas indigne; je me faisais un siècle d'or à ma fantaisie; et, remplissant ces beaux jours de toutes les scènes de ma

Digitized by Google

vie qui m'avaient laissé de doux souvenirs, et de toutes celles que mon cœur pouvait désirer encore, je m'attendrissais jusqu'aux larmes sur les vrais plaisirs de l'humanité : plaisirs si délicieux, si purs, et qui sont désormais si loin des hommes. Oh! si dans ces moments quelque idée de Paris, de mon siècle et de ma petite gloriole d'auteur, venait troubler mes rêveries, avec quel dédain je la chassais à l'instant, pour me livrer sans distraction aux sentiments exquis dont mon âme était pleine! Cependant, au milieu de tout cela, je l'avoue, le néant de mes chimères venait quelquefois la contrister tout à coup : quand tous mes rêves se seraient tournés en réalité, ils ne m'auraient pas suffi; j'aurais imaginé, rêvé, désiré encore. Je trouvais en moi un vide inexplicable que rien n'aurait pu remplir, un certain élancement de cœur vers une autre sorte de jouissance dont je n'avais pas l'idée et dont pourtant je sentais le besoin ; eh bien ! cela même était une jouissance, puisque j'en étais pénétré d'un sentiment très-vif et d'une tristesse attirante que je n'aurais pas voulu ne pas avoir. Bientôt de la surface de la terre j'élevais mes idées à tous les êtres de la nature, au système universel des choses, à l'être incompréhensible qui embrasse tout ; alors, l'esprit perdu dans cette immensité, je ne pensais pas, je ne raisonnais pas, je ne philosophais pas : je me sentais, avec une sorte de volupté, accablé du poids de cet univers, je me livrais avec ravissement à la confusion de ces grandes idées ; j'aimais à me perdre en

Digitized by Google

imagination dans l'espace; mon cœur, resserré dans les bornes des êtres, s'y trouvait trop à l'étroit; j'étouffais dans l'univers, j'aurais voulu m'élancer dans l'infini. Je crois que si j'eusse dévoilé tous les mystères de la nature, je me serais senti dans une situation moins délicieuse que cette étourdissante extase à laquelle mon esprit se livrait sans retenue, et qui, dans l'agitation de mes transports, me faisait écrier quelquefois : O grand être ! ô grand être ! sans pouvoir dire ni penser rien de plus. Ainsi s'écoulaient dans un délire continuel les journées les plus charmantes que jamais créature humaine ait passées[1]. »

Que Rousseau se trompe ! que sa mélancolie, quoique douce encore, est loin des délices enivrantes de celle de saint Augustin ! Pourquoi ? parce qu'elle le laisse en quelque sorte sur la terre, ou que du moins ses croyances, moins précises, moins arrêtées, lui donnent du bonheur du ciel une idée plus vague, et partant, moins d'ardeur à son désir, moins de fermeté à son espérance.

Il ne faut pas croire que la mélancolie chrétienne soit réservée au génie, qu'elle exige une puissante intelligence pour développer et répandre ses douceurs. Sans doute elle est plus saillante et plus profondément sentie dans les âmes sublimes, mais elle est aussi le bien des âmes vulgaires. Il est un livre qui, après l'Évangile, semble le plus particulièrement destiné à la nourrir en elles.

1. 3e Lettre à M. de Malesherbes.

Digitized by Google

Qui ne nomme ici l'*Imitation de Jésus-Christ*? Voyez comme, dans son admirable ordonnance, il s'applique d'abord à affranchir l'homme des vanités du monde, en dénouant un à un les liens qui l'y attachent, à le rendre ensuite à lui-même, à la liberté de la vie intérieure, dont il lui fait considérer successivement les biens réels et les beautés, pour de là l'élever à un entretien avec le Verbe éternel, où respirent, pour la simplicité comme pour le savoir, toutes les délectables tristesses de la piété. On ne peut rien citer de ce livre, il faut le lire.

Ainsi, la mélancolie chrétienne résulte, premièrement de l'idée toujours plus ou moins confuse que l'âme conçoit de Dieu, en second lieu du désir qui la sollicite sans cesse de percer ces nuages, pour le posséder, et par l'intelligence, et par l'amour, enfin de l'espoir d'entrer un jour dans cette possession, comble de ses vœux. Heureux, mille fois heureux celui qui connaît cette mélancolie et s'y abandonne! Le désir et l'espérance, chaque jour plus vifs, l'agitant doucement, l'emportent à travers les tribulations de la vie, dans une ravissante activité, dans un charme ineffable, vers le séjour de la suprême félicité.

Digitized by Google

CHAPITRE II.

MÉLANCOLIE DU SIÈCLE.

Quel effrayant contraste présente la mélancolie qui travaille notre siècle avec la mélancolie pieuse! Nous l'avons dit, la mélancolie actuelle est un sentiment religieux, vague, indéterminé, qui ne se lie à aucun dogme, à aucune croyance précise, qui ne s'appuie sur aucun culte. Cherchez l'objet de cette mélancolie; elle n'en a point de fixe. Est-elle avertie par la soif de bonheur que chacun éprouve au fond de l'âme, que ce bonheur inconnu est notre fin naturelle? Elle demeure incertaine. Ce bonheur, où le chercher? Est-il sur la terre, dans le ciel? Elle l'ignore. Quelle route y conduit? Elle ne sait. Une incroyable indécision, voilà son insaisissable caractère. Aussi ne produit-elle sur l'âme qu'une agitation douloureuse, qu'une anxiété tourmentante.

D'où vient-elle, quelle est sa cause? Elle se déclare surtout dans les grandes révolutions de la pensée re-

Digitized by Google

ligieuse, aux époques où un culte tombe pour faire place à un culte nouveau. Le monde la vit paraître sur les ruines du paganisme renversé par le progrès de l'esprit humain, et qui achevait de s'écrouler devant le Christianisme naissant. Elle se montre aussi lorsqu'un culte établi dépouille une forme pour en revêtir une autre. Ainsi le Christianisme abandonne-t-il la forme accidentelle et provisoire du moyen âge, pour reprendre sa forme véritable et primitive, l'Europe la voit surgir encore. Pourquoi cette mélancolie choisit-elle pour apparaître les temps de la ruine ou de la transformation des cultes ? Quoique l'âme puise en elle-même sa force de penser, cette force, néanmoins, se trouve tant affaiblie par la chute originelle, qu'elle ne peut plus se soutenir toute seule dans ses rapports avec Dieu, et qu'elle a besoin d'institutions religieuses. Tant qu'elles existent, l'âme semble sortir d'elle-même, pour s'épandre sur ces institutions et y trouver son repos. Mais cet appui vient-il à lui manquer, elle se trouve rejetée en elle-même, contrainte de se porter seule et accablée sous le poids de son impuissance. Les croyances attachées à ces institutions disparaissant avec elles, n'ont laissé à l'âme que l'idée et le sentiment de la divinité. Cette idée et ce sentiment, qui étaient déterminés par les croyances, s'évanouissent dans une indétermination et un vague absolus. Or, comme ces révolutions des cultes n'arrivent jamais qu'à la suite d'une grande civilisation, l'esprit humain, qui y avait

Digitized by Google

puisé un vaste exercice, n'en tombe que dans un vide plus grand. Qui pourrait peindre les angoisses de l'âme dans cet état? Refoulée sur elle-même, et poursuivie dans sa solitude par l'idée de la divinité, qu'elle ne peut ni détruire, parce que cette idée sort de son fond même, ni s'éclaircir, parce qu'elle-même est trop faible, elle se roule dans ses propres pensées avec une anxiété incroyable. Pour comprendre ce qu'elle éprouve, il faudrait pénétrer l'intérieur d'un Augustin.

Cet homme semble, dans une vie orageuse, avoir passé par toutes les situations, avoir épuisé toutes les émotions de l'âme. Rien d'humain ne lui est étranger; toujours il fournit une lumière vive à l'étude de notre nature, quelque direction que cette étude puisse prendre. Je le regarde donc dans le temps où son intelligence, qui s'était développée au sein des débris du paganisme, l'avait jeté en dehors de la vieille religion, sans le conduire encore à la foi nouvelle. C'est l'âge de la mélancolie. Il est à Carthage, entouré de systèmes qui jaillissent du vague où est plongé l'esprit humain; il prête l'oreille à tout, il étudie tout, avec l'ardeur la plus inquiète, la persévérance la plus opiniâtre. Fauste le gagne à la doctrine des Manichéens. Une doctrine, quelle qu'elle soit, présente des idées faites, des croyances arrangées, positives. Augustin accepte donc celle-là, subjugué par une première apparence de vérité, et surtout par le besoin d'une trêve à ses agitations dévorantes. Mais il n'était pas donné à cette raison

Digitized by Google

d'une droiture inflexible, à ce génie perçant, de jouir longtemps du repos au sein de l'erreur. Bientôt attaqué par le doute, il est chassé de cet asile. Où fuir ? A Carthage, il a tout vu, tout entendu, et le démon de la mélancolie l'obsède plus que jamais. Il faut partir, il faut aller chercher, dans de lointains climats, des lumières qui dissipent ces lueurs vacillantes, mille fois pires que les ténèbres mêmes. Que va devenir sans lui sa vieille mère, sa mère si touchante de vertu, de tendresse, et si tendrement aimée, cette mère qui ne vit qu'en lui? Il n'importe; l'invincible besoin de s'arracher à cet intolérable vague crie plus fort que la piété filiale. Il trompe sa mère, lui échappe par une ruse, se jette sur un vaisseau, traverse les mers et court à Rome. Pour débrouiller le chaos et donner quelque fixité à ses idées flottantes, il se met à l'œuvre, il cherche, il interroge, il s'épuise en efforts, se consume en veilles. Qu'obtient-il de tant de fatigues ? une anxiété plus poignante. Tout concourt à aigrir ses tourments, et la vérité, qui le fuit, et la pauvreté, qui l'empêche de se procurer les livres qui la recèlent peut-être. On l'envoie à Milan occuper la chaire d'éloquence. Cet emploi lui procure sans doute de la considération et le retire d'une existence précaire et gênée, mais en lui suscitant des embarras nouveaux; et il n'en a pas plus tôt commencé l'exercice, qu'il s'irrite contre des fonctions qui usurpent un temps qu'il brûle de consacrer à la poursuite de la vérité.

Digitized by Google

Dans ces perplexités effroyables, quinze années se sont écoulées, lentes comme quinze siècles. Enfin l'heure du repos approche. Augustin a vu Ambroise; il a été saisi de l'air de sérénité qui s'exhalait du vénérable évêque de Milan. La parole solennelle du vieillard, empreinte de gravité et de raison, retentit avec autorité dans son âme, ébranle ses doutes et porte le premier coup à ce redoutable scepticisme; l'étude passionnée de la doctrine platonicienne, qui l'avait préparé à cette impression nouvelle, la fortifie. Mais il appartenait à l'enseignement du grand apôtre de déterminer le triomphe; et la méditation profonde des épîtres de saint Paul achève de conquérir à l'Église un homme qui le retrace lui-même, et qui, après lui, en doit être la lumière et l'ornement. Augustin est entré dans la foi catholique; là disparaît le vague devant les croyances positives, et au sein de la vérité commence cette paix ineffable après laquelle il soupire haletant depuis son enfance, et qui fera le charme de sa vie. Jamais âme humaine n'avait passé par de si affreux combats.

Les personnes qui pensent ne sont pas seules la proie de la mélancolie : elle agite également le vulgaire. La même nature étant chez tous les hommes, la religion est pour tous une nécessité, et son absence laisse dans tous un vide qui trouble leur existence. La mélancolie pénètre dans le peuple, différente sans doute, mais plus terrible encore. Celui qui vit de la pensée, tombe-t-il dans le doute, il s'y débat violemment, jusqu'à ce

Digitized by Google

qu'il l'ait vaincu et expulsé. Toutefois, ses combats intérieurs n'éclatent qu'en recherches pénibles, qu'en efforts douloureux de l'intelligence. Mais que la multitude, et sous ce nom je comprends tout homme qui ne se rend point compte de ses idées, à quelque classe de la société qu'il appartienne; que la multitude, plongée dans le train des affaires ou des plaisirs, perde les institutions religieuses qui fixaient ses croyances et reposaient son âme, elle est bientôt saisie d'un délire frénétique. Comme il lui faut des croyances quelconques, et qu'elle est incapable de s'en former, elle se trouve à la merci du premier imposteur ou du premier fanatique qui lui en présente. Les superstitions les plus extravagantes, les plus stupides, et souvent les plus sanguinaires, ne la font point reculer. Si on est tenté d'accuser ce langage d'exagération, qu'on regarde le tableau suivant de l'état de l'esprit humain, dans l'intervalle qui sépare la chute de la religion païenne de l'élévation du Christianisme : il est tracé par un écrivain moderne, mais tous les traits en sont empruntés aux historiens de cette époque.

« Voyez, écrit Benjamin Constant, les habitants du monde civilisé, tels que Plutarque les décrit, durant les trois premiers siècles de notre ère. A côté de ce scepticisme, invincible dans ses arguments, péremptoire dans ses dénégations, triomphant dans son ironie, un déluge de superstitions grossières et souvent féroces envahit tout l'univers policé. L'ancien polythéisme est

Digitized by Google

tombé, un autre le remplace, occulte, sombre, bizarre, auquel chacun se livre, et dont chacun rougit. Aux cérémonies régulières des pontifes, succèdent les courses tumultueuses des prêtres isiaques, derniers auxiliaires et alliés suspects d'un culte expirant. Missionnaires turbulents et méprisés, danseurs indécents, prophètes fanatiques, mendiants importuns, les cheveux épars, le corps déchiré, la poitrine sanglante, privés de leur raison qu'ils ont étourdie, ils promènent les simulacres ou les reliques des divinités dans les bourgs et les villages. Ils remplissent l'air de leurs hurlements; ils étonnent la foule par des contorsions grotesques, ils l'effrayent par des convulsions hideuses : et cette foule, que ne touchaient plus les pompes antiques, sent sa dévotion ranimée par cette irruption de jongleurs sauvages, chez des peuples qu'on croit éclairés. Les pratiques ordinaires, qui ne suffisent plus à la superstition devenue barbare, sont remplacées par le hideux taurobole, où le suppliant se fait inonder du sang de la victime. De toutes parts pénètrent dans les temples, malgré les efforts des magistrats, les rites révoltants des peuplades les plus dédaignées. Les sacrifices humains se réintroduisent dans la religion et déshonorent sa chute, comme ils avaient souillé sa naissance. Les dieux échangent leurs formes élégantes contre d'effroyables difformités; ces dieux empruntés de partout, réunis, entassés, confondus, sont d'autant mieux accueillis que leurs dehors sont plus étranges. C'est leur foule que

Digitized by Google

l'on invoque, c'est de leur foule que l'imagination veut se repaître. Elle a soif de repeupler, n'importe de quels êtres, le ciel qu'elle s'épouvante de trouver muet et désert. Les sectes se multiplient, les inspirés parcourent la terre; l'autorité politique ne sait plus comment conjurer à la fois l'incrédulité qui menace ce qui existe, et les doctrines délirantes qui veulent remplacer ce qui existait....

« Ces erreurs ne sont point le partage exclusif de la classe ignorante. Le délire envahit tous les rangs de la société. Les Romains les plus efféminés, les femmes les plus délicates, gravissent prosternés les degrés du Capitole, et se félicitent d'arriver au faîte les genoux ensanglantés. Dans le palais des empereurs et dans les appartements des dames romaines, on voit tous les monstres de l'Égypte, des simulacres à tête de chien, de loup, d'épervier.... et ces statues panthées, indiquant l'énigmatique assemblage et le mélange de tous les dieux. Tout cela néanmoins ne satisfait pas l'espèce humaine. Elle retrouve la terreur, mais elle cherche en vain la croyance, et c'est de croyance qu'elle aurait besoin. Le même Plutarque nous peint les hommes de tous les états, riches, pauvres, vieux, jeunes, tantôt saisis, sans cause visible, d'un désespoir frénétique, déchirant leurs vêtements, se roulant dans la fange, criant qu'ils sont maudits des dieux; tantôt reprenant, en parlant de ces dieux, par habitude et par vanité, le ton du persiflage et de l'ironie, puis consultant,

Digitized by Google

dans quelque réduit obscur, des sorciers, des vendeurs d'amulettes et de talismans, parcourant la nuit les cimetières pour y déterrer les restes des morts, égorgeant des enfants ou les faisant périr de faim sur des tombes pour lire le destin dans leurs entrailles; enfin, malgré leur nature énervée, bravant la douleur ainsi que le crime, et soumettant à des macérations incroyables leurs corps fatigués de voluptés, comme pour faire violence à la puissance inconnue qu'ils semblent chercher à tâtons, et pour arracher aux enfers ce qu'ils n'espèrent plus obtenir des cieux[1]. »

Voyons ce qu'est la mélancolie, aujourd'hui que le Christianisme, dépouillant la forme théocratique provisoirement revêtue au moyen âge, reparaît sous sa forme pure et libre des premiers siècles. Si, dans le peuple, elle ne présente pas le spectacle des inepties, des fureurs, des scandales hideux, et des superstitions sanglantes, qui souillèrent l'époque que nous avons décrite, et la rendirent effroyable, nous en dirons plus bas les raisons. En attendant, nous avançons qu'elle se déploie plus vaste dans les âmes qui vivent de l'exercice de la pensée. En effet, comparez le vide où elles s'agitent avec celui où saint Augustin s'agitait. Tandis qu'à présent l'idée de l'infini se déclare de tous côtés, et entraîne l'homme avec une force irrésistible, elle ne se montrait alors que sur un seul. Que pour-

1. *De la religion consid.*, etc., liv. I, chap. II.

Digitized by Google

suivaient saint Augustin et les hommes réfléchis de son époque ? l'idée de Dieu et la connaissance de nos rapports avec lui. Que sur ce point la foi nouvelle leur offre des croyances nettes, qui satisfassent leur raison, aussitôt l'inquiétude tombe, le vide est comblé, et leur âme entre dans le calme. L'infini dans la relation de la créature avec le Créateur était le seul dont l'idée travaillât l'homme à cette première période de la mélancolie. Mais après la rénovation du moyen âge, retrouvant pleinement en lui-même cette idée, il est emporté par elle dans tous les sens. C'est elle qui, tout à coup et lorsqu'on touche à peine au déclin de cette longue nuit, pousse à travers les mers et leurs tempêtes, dans un nouveau monde, Colomb, froissé par les bornes du monde connu; c'est elle qui pousse Descartes dans les cieux, pour les explorer et en révéler l'immensité, qui le pousse dans le fond de l'esprit, où il la voit faisant la force de la pensée; c'est elle enfin qui préside à la perfectibilité indéfinie où marchent les peuples chrétiens. Que le moraliste, que le poëte même saisisse la plume, aussitôt il en laisse échapper des peintures de l'infini, des images qui portent l'âme dans l'infini. « Si je jette la vue devant moi, s'écrie Bossuet, quel *espace infini* où je ne suis pas! si je la retourne en arrière, quel suite effroyable où je ne suis plus! et que j'occupe peu de place dans cet *abîme immense du temps*[1]! »

1. *Sermon sur la mort*, 1er point.

Digitized by Google

Écoutons Pascal : « Que l'homme, dit-il, contemple la nature entière dans sa haute et pleine majesté, qu'il considère cette éclatante lumière, mise comme une lampe éternelle pour éclairer l'univers; que la terre lui paraisse comme un point, au prix du vaste tour que cet astre décrit ; et qu'il s'étonne de ce que ce vaste tour n'est lui-même qu'un point très-délicat à l'égard de celui que les astres qui roulent dans le firmament embrassent. Mais si notre vue s'arrête là, que l'imagination passe outre, elle se lassera plutôt de concevoir que la nature de fournir. Tout ce que nous voyons du monde n'est qu'un trait imperceptible dans l'ample sein de la nature. Nulle idée n'approche de l'étendue de ses espaces. Nous avons beau enfler nos conceptions, nous n'enfantons que des atomes, au prix de la réalité des choses. C'est une sphère infinie, dont le centre est partout, la circonférence nulle part.... Qu'est-ce que l'homme dans l'infini ?... Mais pour lui présenter un autre prodige aussi étonnant, qu'il recherche, dans ce qu'il connaît, les choses les plus délicates. Qu'un ciron, par exemple, lui offre, dans la petitesse de son corps, des parties incomparablement plus petites, des jambes avec des jointures, des veines dans ces jambes, du sang dans ces veines, des humeurs dans ce sang, des gouttes dans ces humeurs, des vapeurs dans ces gouttes; que, divisant encore ces dernières choses, il épuise ses forces et ses conceptions, et que le dernier objet où il peut

Digitized by Google

arriver, soit maintenant celui de notre discours; il pensera peut-être que c'est là l'extrême petitesse de la nature. Je veux lui faire voir là dedans un abîme nouveau; je veux lui peindre, non-seulement l'univers visible, mais encore tout ce qu'il est capable de concevoir de l'immensité de la nature, dans l'enceinte de cet atome imperceptible. Qu'il y voie une infinité de mondes, dont chacun a son firmament, ses planètes, sa terre, en la même proportion que le monde visible; dans cette terre, des animaux, et enfin des cirons, dans lesquels il retrouvera ce que les premiers ont donné, trouvant encore la même chose dans les autres, sans fin et sans repos. Qu'il se perde dans ces merveilles aussi étonnantes par leur petitesse, que les autres par leur étendue.... Qui se considérera de la sorte, s'effrayera sans doute de se voir comme suspendu dans la masse que la nature lui a donnée entre ces *deux abîmes de l'infini* et du néant, dont il est également éloigné. Il tremblera dans la vue de ces merveilles...; car enfin, qu'est-ce que l'homme dans la nature? un néant, à l'égard de l'*infini*, un tout à l'égard du néant. Il est infiniment éloigné de ces deux extrêmes; et son être n'est pas moins distant du néant d'où il est tiré, que de l'*infini* où il est englouti[1]. »

M. de Chateaubriand, après avoir décrit le spectacle d'une belle nuit dans les déserts du Nouveau-Monde,

1. *Pens.*, Ire part., art. 4.

Digitized by Google

ajoute : « La grandeur, l'étonnante mélancolie de ce tableau ne sauraient s'exprimer dans les langues humaines. Les plus belles nuits en Europe ne peuvent en donner une idée. En vain, dans nos champs cultivés, l'imagination cherche à s'étendre; elle rencontre de toutes parts les habitations des hommes. Mais dans ces pays déserts, l'âme se plaît à s'enfoncer dans un océan de forêts, à errer au bord des lacs *immenses*, à planer sur le gouffre des cataractes, et pour ainsi dire à se trouver *seule devant Dieu*. » Veut-il peindre ailleurs la prière du soir à bord d'un vaisseau, c'est ainsi qu'il s'exprime : « Le globe du soleil, dont nos yeux pouvaient alors soutenir l'éclat, prêt à se plonger dans les vagues étincelantes, apparaissait entre les cordages du vaisseau, et versait encore le jour dans des espaces sans bornes.... Des larmes coulèrent malgré moi de mes paupières lorsque tous mes compagnons vinrent à entonner leur simple cantique à *Notre-Dame de Bon-Secours*, patronne des mariniers. Quelle était touchante la prière de ces hommes qui, sur une planche fragile, au milieu de l'Océan, contemplaient un soleil couchant sur les flots ! Comme elle allait à l'âme, cette invocation du pauvre matelot à la mère de douleur ! Cette humiliation devant celui qui envoie les orages et le calme ; cette conscience de notre petitesse à la vue de l'*infini ;* ces chants s'étendant au loin sur les vagues; les monstres marins, étonnés de ces accents inconnus, se précipitant au fond de leurs gouffres; la nuit s'ap-

Digitized by Google

prochant avec ses embûches, la merveille de notre vaisseau au milieu de tant de merveilles, un équipage religieux saisi d'admiration et de crainte; Dieu penché sur l'abîme, d'une main retenant le soleil aux portes de l'occident, de l'autre élevant la lune à l'horizon opposé, et prêtant, à travers l'*immensité*, une oreille attentive à la faible voix de sa créature : voilà ce qu'on ne saurait peindre, et ce que tout le cœur de l'homme suffit à peine pour sentir. » Bernardin de Saint-Pierre termine ainsi une description des plus pittoresques qu'on puisse lire, qui prête la vie et toutes les passions humaines aux arbres agités par les vents : « Ce bruissement des prairies, ces gazouillements des bois ont des charmes que je préfère aux plus brillants accords; mon âme s'y abandonne, elle se berce avec les feuillages ondoyants des arbres, elle s'élève avec leurs cimes dans les cieux, elle se transporte dans les temps qui les ont vus naître et dans ceux qui les verront mourir; ils étendent dans l'*infini* mon existence circonscrite et fugitive. »

Pour Bossuet et Pascal, pour M. de Chateaubriand et Bernardin de Saint-Pierre, plus de barrière à la pensée, à l'imagination; elles franchissent tout. *L'espace infini, l'abîme immense du temps, les deux abîmes de l'infini et du néant, les espaces sans bornes, l'immensité, la vue de l'infini*, leur sont nécessaires; c'est là qu'elles aiment à se déployer, et là seulement qu'elles se trouvent à l'aise.

Digitized by Google

Cherchez cet infini universel de la littérature moderne, cherchez-le dans la littérature antique, vous ne l'y trouverez point, quelle que soit d'ailleurs la vigueur naturelle de méditation et d'imagination qui y règne. Elle ne présente l'infini que dans le rapport de l'homme avec la divinité; et encore cet infini unique, qu'atteignent seulement quelques esprits rares et par d'extraordinaires efforts, n'étant point dans la vie commune, a-t-il je ne sais quoi de timide et de grêle. Aujourd'hui l'*infini* et toujours l'*infini*, c'est l'élément de l'esprit humain. Que les croyances qui le soutenaient le délaissent, il tombe dans un vide sans fond comme sans limite. Quels eussent été les tourments de saint Augustin si, partageant l'erreur si commune qui croit voir la fin du Christianisme dans la fin de la théocratie, il eût vécu, avec son âme de feu, à une époque où ce même Christianisme, après avoir lancé l'esprit humain tout entier dans l'infini, le lui a rendu familier et indispensable par un exercice de dix-huit siècles! Ajoutez qu'aux jours de saint Augustin, l'ordre social, malgré les nombreuses révolutions qui, depuis son origine, l'avaient fait passer et repasser par les diverses formes de gouvernement, monarchique, aristocratique, démocratique, n'avait cependant jamais changé de base, et, demeuré fixe au milieu de ce flux et de ce reflux presque périodiques des institutions, il fournissait un appui à l'âme destituée des croyances religieuses. Maintenant, et pour la première fois, enlevé de cette antique

Digitized by Google

base, *que l'homme est la propriété de l'État*, il périt; et jusqu'à ce qu'il soit reconstruit sur la base nouvelle, *que l'homme est la propriété de lui-même*, il laisse l'âme privée de ce dernier appui.

Pour bien juger cette situation actuelle de l'esprit humain, il faut la comparer à celle d'une époque antérieure, du seizième ou du dix-septième siècle, par exemple. A cette époque, l'enfant arrivé à l'âge de comprendre trouvait les croyances religieuses assises au foyer domestique. Respectées, pratiquées par ses parents avec zèle et avec une foi sincère, elles lui apparaissaient comme un noble et précieux héritage de famille. Hors du toit paternel, il voyait dans le monde le même respect, le même attachement pour ces croyances. Fortes de cette double consécration de la famille et de la société, elles prenaient dans son âme une consistance et une autorité éminemment tutélaires.

Comme dans les croyances, il voyait la même fixité dans les principes politiques; un respect religieux et universel pour la forme du gouvernement et pour le pouvoir régnant. Dès lors ferme sur ces deux grands appuis des principes religieux et sociaux, il entrait et marchait dans la vie d'un pas tranquille, sinon heureux.

Que la situation de l'homme de nos jours est différente dans la crise de transition qui nous travaille! Si l'enfant a le bonheur de voir dans la maison paternelle les croyances religieuses pratiquées par les parents, ce bonheur est un privilége rare. Que la mère leur

Digitized by Google

donne souvent une place dans sa vie, le père les en exclut ordinairement et ne montre pour elles que de l'indifférence. Elles ne peuvent avoir dès lors dans l'âme de l'enfant qu'une autorité faible que l'âge ne tarde pas à effacer. S'il sort de sa famille, et les nécessités sociales, et le soin de sa carrière l'en tiennent bien plus tôt et plus longtemps éloigné que dans les temps antérieurs, que voit-il dans le monde ? Les croyances de sa mère négligées, délaissées, décriées, combattues, et ce spectacle achève de les amortir et de les éteindre en lui.

Sur les principes politiques et sociaux, quelle confusion, quel pêle-mêle dans les systèmes ! Aussi quel tumulte dans les esprits. Où s'arrêter ? où se prendre ?

Dans cet abandon simultané des soutiens extérieurs qui reposaient l'âme dans ses rapports religieux et sociaux, elle contemple avec effroi son isolement au milieu de ce vide absolu, infini, comme un malheureux que le sol entr'ouvert sous ses pas laisserait tomber seul au milieu d'une mer inconnue et sans rivages. Elle se tourne et se retourne dans cet océan, elle s'y débat avec d'indicibles efforts, et cherche avec d'intolérables angoisses le port mystérieux où elle puisse prendre appui et se soulager d'elle-même. Mais impuissante à porter comme à fixer ses pensées tumultueuses, en vain voudrait-elle, épuisée de fatigues et de tourments, s'endormir dans ce scepticisme ; l'immense et dévorante activité qu'a suscitée en elle la civilisation du Christia-

Digitized by Google

nisme, ne lui permet aucun relâche. Il faut qu'elle se délivre de cet état contre nature, qu'elle se décharge de cet écrasant fardeau du doute. Et le repos de l'indifférence, qu'elle accepterait dans son épuisement et son désespoir, lui est tout aussi impossible que le repos de la certitude qui la fuit.

Voulez-vous voir la mélancolie de notre époque déployer sa frénésie? suivez, dans l'existence la plus tourmentée, un poëte que l'Angleterre vit naître et la Grèce mourir. Saint Augustin, doué d'une intelligence pénétrante et sévère, combattait, par la recherche infatigable de la vérité, l'incertitude qui le travaillait. Lord Byron exhale ce tourment de son âme en laves sombres et brûlantes de poésie. Mais loin de l'apaiser, ces chants furieux semblent le nourrir et l'irriter encore. Un [1] de nos critiques, intelligent et ingénieux, a dit du poëte anglais, que, « témoin du renouvellement d'une civilisation, il a été l'interprète le plus puissamment inspiré de tous les sentiments, de toutes les passions, de toutes les frénésies, qui s'éveillent dans l'intervalle orageux où se confondent les essais d'une société naissante et les convulsions d'une société qui tombe. » Il y a de la vérité et de la profondeur dans cet aperçu. Toutefois le critique ne dit point assez. Nul doute, lord Byron a puisé une inspiration puissante dans le spectacle du vague frénétique qui consume l'esprit humain à cette

1. M. Ch. Nodier.

Digitized by Google

époque confuse de dissolution et de renaissance. Mais la source d'inspirations plus puissantes encore, le poëte la portait en lui-même, dans ses propres transports, dans ses propres tourments. On sent en le lisant que c'est de ceux-là surtout qu'il a été l'interprète. Avec quel opiniâtre acharnement ils le harcèlent! on dirait qu'ils font partie de sa nature. Tantôt ils le jettent au milieu des flots d'une mer agitée, tantôt ils le poussent au sein des rochers affreux, sur le bord des gouffres. L'Océan en courroux, les montagnes sauvages, c'est là tout ce qu'il aime, c'est là seulement qu'il se supporte, comme s'il ne trouvait quelque soulagement que dans ces lieux en harmonie avec le tumulte et le désordre de son âme. Pour se dérober à lui-même, il veut courir le monde; mais l'implacable démon de la mélancolie monte sur son vaisseau et le poursuit dans les plus lointains climats. Un instant sa fureur semble endormie par la douce image de l'innocente Ada, qui sourit à l'âme paternelle de Byron. Enchantement trompeur, songe fugitif!

« Je me réveille en tressaillant, s'écrie le poëte. Les vagues se soulèvent autour de moi, les vents remplissent l'air de leur voix. Je pars. Où allons-nous? je l'ignore. Mais il n'est plus ce temps où mes yeux pouvaient être affligés ou réjouis par les rivages d'Albion, disparaissant dans l'horizon lointain. Encore une fois sur les mers! oui, encore une fois! Les vagues bondissent sous moi comme un coursier qui connaît son ca-

Digitized by Google

valier. Salut à leur mugissement ! qu'elles me conduisent avec toute leur vitesse !... n'importe en quels lieux. Quand le mât du navire, près de rompre, tremblerait comme le roseau, quand même les voiles déchirées voleraient en lambeaux dans les airs, je poursuivrais encore ma route. Je suis comme une herbe marine arrachée du rocher et lancée sur l'écume de l'Océan, pour voguer à la merci des courants de l'abîme et du souffle de la tempête. Au printemps de mes jours, j'entrepris de chanter le pèlerinage d'un exilé volontaire qui fuyait son propre cœur. Je reprends une histoire qui ne fut qu'ébauchée, je la porte avec moi comme le vent impétueux porte un nuage. »

Telle est l'âme de Byron ; il la peint lui-même, dans ces stances, telle que la mélancolie l'a faite. Comme Augustin, trouvera-t-il un terme à ses angoisses, aboutira-t-il au calme ? Non, ce n'est pas en chantant qu'on arrive à la vérité qui le donne. Souvent la poésie en éloigne, elle n'y conduit jamais. Du reste, il y a renoncé lui-même, *il a dit à l'espérance un éternel adieu*, comme parle un de nos poëtes qui a su si bien le comprendre et le peindre.

A l'entendre lui-même, on croirait qu'il est désormais incapable de sentir le repos et les consolations de la vérité, tant son être est usé par l'agitation et les perplexités du doute ! « Notre âme flétrie, dit-il, convertit tout notre sang en larmes, et teint l'avenir des couleurs de la nuit. Le voyage de la vie n'est plus qu'une fuite

Digitized by Google

sans espoir pour ceux qui marchent dans les ténèbres. Sur la mer, le navigateur le plus hardi vogue toujours vers un port connu; mais sur l'océan de l'éternité, il est des pilotes égarés dont la barque erre au hasard, et qui ne seront jamais à l'ancre. » Telle fut aussi sa destinée; il rendit à Missolonghi une vie jeune encore, mais dévorée par les tortures du scepticisme et de la mélancolie.

En Byron, la mélancolie est sombre comme le ciel qui le vit naître, sauvage comme les rochers où il aimait à errer, mugissante comme les vagues de l'Océan, où il trouvait une sorte de volupté à se lancer.

Quoique, dans les climats plus riants, dans les pays plus calmes, elle prenne une teinte moins noire, moins furibonde, elle déchire aussi impitoyablement ses victimes. De même que le Childe-Harold de Byron, le René de M. de Chateaubriand veut fuir son propre cœur. Pour se dérober aux agitations qui le dévastent, il court aussi de contrée en contrée, erre de situation en situation, se jetant sur les flots orageux, se cachant dans la silencieuse obscurité des bois, dans la retraite paisible des campagnes, ou allant au milieu des cités se mêler à la foule, *vaste désert des hommes*. Inutiles efforts! les vagues et insatiables désirs tourbillonnent dans son sein; la mélancolie l'obsède en tous lieux; son âme s'agite incessamment dans le vide, sans trouver un point d'arrêt pour prendre haleine.

Écoutons-le lui-même :

Digitized by Google

« Cette vie, dit-il en parlant du séjour qu'il était venu faire dans cette capitale après de longues courses, cette vie qui m'avait d'abord enchanté, ne tarda pas à me devenir insupportable. Je me fatiguai de la répétition des mêmes scènes et des mêmes idées. Je me mis à sonder mon propre cœur, à me demander ce que je désirais. Je ne le savais pas; mais je crus tout à coup que les bois me seraient délicieux. Me voilà soudain résolu d'achever, dans un exil champêtre, une carrière à peine commencée, et dans laquelle j'avais déjà dévoré des siècles. J'embrassai ce projet avec l'ardeur que je mets à tous mes desseins, je partis précipitamment pour m'ensevelir dans une chaumière, comme j'étais parti autrefois pour faire le tour du monde. On m'accuse d'avoir des goûts inconstants, de ne pouvoir jouir longtemps de la même chimère, d'être la proie d'une imagination qui se hâte d'arriver au fond de mes plaisirs, comme si elle était accablée de leur durée; on m'accuse de passer toujours le but que je puis atteindre. Hélas! je cherche seulement un bien inconnu dont l'instinct me poursuit. Est-ce ma faute, si je trouve partout des bornes, si ce qui est fini n'a pour moi aucune valeur?

« La solitude absolue, le spectacle de la nature me plongèrent bientôt dans un état presque impossible à décrire.... Quelquefois je rougissais subitement, et je sentais couler dans mon cœur comme des ruisseaux d'une lave ardente; quelquefois je poussais des cris involontaires, et la nuit était également troublée de mes songes

Digitized by Google

et de mes veilles. Il me manquait quelque chose pour remplir l'abîme de mon existence. Mais comment exprimer cette foule de sensations fugitives que j'éprouvais dans mes promenades? Les sons que rendent les passions dans le vide d'un cœur solitaire ressemblent au murmure que les vents et les eaux font entendre dans le silence d'un désert : on en jouit, mais on ne peut les peindre. L'automne me surprit au milieu de ces incertitudes; j'entrai avec ravissement dans les mois des tempêtes : tantôt j'aurais voulu être un de ces guerriers errant au milieu des vents, des nuages et des fantômes; tantôt j'enviais jusqu'au sort du pâtre que je voyais réchauffer ses mains à l'humble feu de broussailles qu'il avait allumé au coin d'un bois; le jour je m'égarais sur de grandes bruyères terminées par des forêts; souvent je suivais des yeux les oiseaux de passage qui volaient au-dessus de ma tête; je me figurais les bords ignorés, les climats lointains où ils se rendent : j'aurais voulu être sur leurs ailes. Un secret instinct me tourmentait; je sentais que je n'étais moi-même qu'un voyageur; mais une voix du ciel semblait me dire : Homme, la saison de ta migration n'est pas encore venue. Attends que le vent de la mort se lève, alors tu déploieras ton vol vers ces régions inconnues que ton cœur demande. Levez-vous vite, orages désirés qui devez emporter René dans les espaces d'une autre vie! Ainsi disant, je marchais à grands pas, le visage enflammé, le vent sifflant dans ma chevelure, ne sentant

Digitized by Google

ni pluie, ni frimas, enchanté, tourmenté, et comme possédé par le démon de mon cœur. »

Ce n'est plus la mélancolie lugubre et furieuse de Childe-Harold ; mais celle de René est aussi vaste, aussi puissante. Un écrivain que nous avons déjà cité, Benjamin Constant, inspiré par le spectacle que présentait l'esprit humain, après les efforts du dix-huitième siècle pour renverser les institutions théocratiques et l'ancienne société, a peint cette situation de l'âme dans notre époque. « L'homme, dit-il, sorti vainqueur des combats qu'il a livrés, jette un regard sur le monde dépeuplé de puissances protectrices, et demeure étonné de sa victoire. L'agitation de la lutte, l'idée du danger qu'il aimait à braver, la soif de reconquérir des droits contestés, toutes ces causes d'exaltation ne le soutiennent plus. Son imagination, naguère toute occupée d'un succès qu'on lui disputait encore, maintenant désœuvrée et comme déserte, se retourne sur elle-même. Il se trouve seul sur une terre qui doit l'engloutir. Sur cette terre, les générations se suivent, passagères, fortuites, isolées. Elles paraissent, elles souffrent, elles meurent ; nul lien n'existe entre elles. Aucune voix ne se prolonge des races qui ne sont plus aux races vivantes, et la voix des races vivantes doit s'abmer bientôt dans le même silence éternel. Que fera l'homme sans souvenir, sans espoir, entre le passé qui l'abandonne et l'avenir fermé devant lui ? Il a repoussé tous les appuis dont ses prédécesseurs l'avaient entouré. Il s'est réduit

Digitized by Google

à ses propres forces : c'est avec elles qu'il doit affronter la satiété, la vieillesse, le remords, la foule innombrable des maux qui l'assiégent. Dans cet état violent et contre nature, ses actions sont un démenti perpétuel de ses raisonnements, ses terreurs une constante expiation de ses railleries. On le dirait frappé d'un double vertige, tantôt insultant à ce qu'il révère, tantôt tremblant devant ce qu'il vient de fouler aux pieds. Une loi éternelle semble avoir voulu que la terre fût inhabitable, quand toute une génération ne croit plus qu'une puissance sage et bienfaisante veille sur les hommes. Cette terre, séparée du ciel, devient pour ses habitants une prison, et le prisonnier frappe de sa tête les murs du cachot qui l'enferme. Le sentiment religieux s'agite avec frénésie sur des formes brisées[1]. »

Voilà la mélancolie moderne et ses incertitudes, et ses terreurs, et ses angoisses. Chose singulière, qu'elle puisse séduire ! Cela arrive pourtant, et même ce phénomène n'est pas rare. Les charmes que le génie lui prête lui livrent bien des âmes, qui goûtaient le calme au sein des croyances. Rien de dangereux comme les productions qui respirent la mélancolie en l'embellissant ; le péril qu'elles recèlent est d'autant plus à craindre qu'il attire par l'appât du plaisir et se cache sous la trompeuse apparence de l'instruction. Jeunes gens, nous ne saurions trop vous le dire, fuyez, fuyez le commerce

1. *De la Relig.*, liv. I, chap. II.

Digitized by Google

du génie mélancolique, si vous donnez quelque prix à votre repos et à votre avenir. Vous êtes dans cet âge critique où l'âme, qui n'a suivi jusqu'à présent que l'impulsion de la pensée étrangère, commence à se replier sur elle-même et à vivre de sa propre vie. La vie de l'âme est dans les idées et dans les sentiments : à votre âge, les idées et les sentiments, loin d'avoir la fixité qu'ils recevront des années, ne sont point encore formés ; ils n'existent qu'en germe et dans un état de fermentation sourde et profonde. Vainement l'âme s'efforce de les développer pour s'en nourrir, elle n'enfante que de vagues désirs, ne se repaît que d'illusions. C'est le moment où elle s'ouvre comme d'elle-même à la mélancolie ; qu'elle la rencontre sous de séduisantes couleurs, elle en devient la facile et inévitable proie. Et ne nous dites pas que vous êtes assez sûrs de vous-mêmes pour affronter impunément de telles lectures, ce serait une présomption qui prouverait par elle seule la réalité du danger. Que cherche-t-on dans ces productions ? une image, un reflet de son âme : c'est l'appât qui attire ; elles ne plaisent que parce qu'elles sont en harmonie avec elle. Or, nous le répétons, à votre âge, l'âme n'éprouve que de vagues et ardents désirs, et la mélancolie, qui n'est autre chose que ces désirs confus, portés au plus haut degré d'exaltation, ne fait que les nourrir et les exalter. Il n'est pas plus possible au jeune homme qui entre dans l'exercice de la pensée d'échapper à l'action de la mélancolie, sitôt qu'il ose en contempler la

Digitized by Google

peinture, qu'au salpêtre de résister à celle de la flamme. Or la mélancolie réserve à cette témérité une cruelle expiation ; car elle détruit toujours le repos, et souvent emporte l'avenir. On ne se protége contre elle, dans cette première effervescence du cœur, dans ces premiers essais de la pensée, que par des croyances religieuses bien déterminées, par les études graves et positives de la philosophie, des sciences, de l'histoire.

La mélancolie a, dans ce siècle, des effets encore plus terribles que ceux dont nous avons mis le tableau sous les yeux. Souvent elle renverse les facultés de l'âme, jette au loin la raison et la volonté, et conduit au tragique dénouement de la folie ou du suicide. Lamentable extrémité, où n'aboutit point la mélancolie antique, quelque affreuse qu'elle fût ; on ne trouve nulle part que l'aliénation mentale, d'ailleurs beaucoup plus rare qu'à présent, ait été attribuée à cette cause. Le suicide, qui se montre quelquefois sous les empereurs romains, est une suite de l'exaltation stoïcienne, qui cherche dans la mort un refuge contre l'abject despotisme qui souillait alors la terre, et quelquefois aussi du désir de priver un pouvoir toujours tremblant, et par cela même jaloux et cruel, du barbare plaisir d'envoyer au supplice quiconque, par des vertus, des talents, avait eu le malheur d'acquérir la considération et d'exciter son ombrage. Aujourd'hui, jetez les yeux sur notre civilisation, si belle, si propice à l'humanité, et déjà si riche d'améliorations, vous la verrez attristée et comme déparée

Digitized by Google

par ces deux plaies de la mélancolie moderne, qui ravagent toutes les conditions, tous les âges, tous les sexes, et semblent se disputer leurs victimes. Qui ne sait avec quelle effrayante rapidité l'aliénation mentale a peuplé ces asiles nouveaux élevés au sein de chacun de nos départements pour dérober au pays le spectacle hideux ou terrible de la folie stupide ou furieuse courant les rues des cités. Le suicide, se répandant comme une épidémie, gagne toutes les classes. L'homme qui aspire aux honneurs et aux avantages des fonctions publiques, est-il entravé dans sa marche par un effet souvent naturel des circonstances ? c'est par la mort qu'il se soustrait au coup, à ses yeux toujours injuste, qui le frappe. Que deviendront ses parents, dont il est le soutien ? Il laisserait sa fiancée l'attendre seule à l'autel devant le ministre qui doit bénir leur union. Le jeune littérateur ne ravit pas, dès son début, l'admiration de ses concitoyens : attendra-t-il que des fruits nouveaux de son esprit, mûri par l'expérience, par les années et par des études plus fortes, lui conquièrent les suffrages refusés à un premier essai ? il ne peut plus vivre dans une société ingrate et aveugle qui méconnaît le talent et le décourage. Qu'un accident imprévu, ou même provoqué, apporte quelque dérangement à la fortune du financier, de l'industriel ; qu'une passion traversée, un chagrin fugitif, une souffrance passagère, que sais-je ? des maux plus frivoles encore surviennent : aussitôt l'existence est intolérable, et le jeune homme comme le vieillard,

Digitized by Google

le pauvre comme le riche, l'ouvrier comme l'opulent oisif, jusqu'à la femme, à l'enfant même, tous se hâtent de la briser. Chaque matin, dans les feuilles publiques, des lignes sanglantes annoncent de pareilles catastrophes.

Comment s'étonner de ce délire? La mélancolie n'est-elle pas la privation des grands principes religieux et moraux, qui sont le vrai fondement de la vie humaine? Tant que nous sommes emportés par le torrent des affaires, dans les carrières diverses ouvertes à notre activité, nous y trouvons une sorte d'appui factice, qui remplace momentanément ces principes. Mais qu'un obstacle vienne nous arrêter dans cette course étourdissante, nous dérober ou seulement reculer le but que nous poursuivons, nous détournons notre regard découragé de ce point extérieur, qui l'absorbait, pour nous replier sur nous-mêmes, où nous nous retrouvons seuls avec nous, dépourvus des principes religieux qui nous élèvent jusqu'à Dieu, notre bien suprême, le seul qui, survivant dans la ruine de tous les autres, nous fait supporter les tribulations de la terre, et nous place au-dessus de ces passagères vicissitudes. Que faire alors d'une vie ainsi dépouillée de son véritable objet moral, abandonnée du seul enchantement qu'on lui demandait, et qui n'offre que traverses là où s'étaient réfugiées toutes les espérances? On la rejette comme un fardeau qui accable, on la brise comme l'enfant le jouet dont il ne veut plus.

Que si on ne voit pas de nos jours le fléau de la mé-

Digitized by Google

lancolie s'abattre sur le peuple entier et le précipiter en masse dans d'aveugles et hideuses superstitions, comme à la chute du paganisme, c'est que le peuple n'est plus cette populace oisive, méprisée de la société romaine, l'égout impur où tombait tout ce qu'il y avait de corrompu, de gangrené dans les rangs supérieurs, mais cette immense multitude d'hommes qui a mérité et reçu aujourd'hui la noble dénomination de classe laborieuse; c'est que le peuple de nos jours est sorti du sein du Christianisme, renouvelé, affermi dans la raison et dans la moralité, rendu à lui-même, à ses devoirs, à ses droits, à ses intérêts individuels, aux soins de la famille; c'est enfin que la mélancolie pénètre peu dans l'âme de ce peuple, protégé par le travail, défendu encore par les croyances religieuses. Mais ces croyances, refroidies par l'atmosphère de doute qui environne notre siècle, ne pourraient longtemps vivre dans cet état d'affaiblissement et d'incertitude; elles finiraient par s'éteindre, et laisseraient tomber le peuple de la hauteur de raison et de dignité où l'a élevé le Christianisme, sinon, dans les superstitions anciennes, du moins dans une dégradation semblable et peut-être pire encore. Heureusement cette humiliante révolution est impossible; la marche de l'humanité, comme celle d'un fleuve, ne saurait être rétrograde, et il faut bien que la mélancolie disparaisse devant l'immuable fixité des croyances religieuses, ravivées par les formes pures et primitives du Christianisme.

Digitized by Google

CHAPITRE III.

SYSTÈME DE BENJAMIN CONSTANT SUR LA RELIGION. — RÉALITÉ DU SENTIMENT RELIGIEUX; ABSURDITÉ DE L'ATHÉISME.

Rappelons que la mélancolie qui travaille et bouleverse le siècle doit son origine à la disparition de la forme théocratique donnée au Christianisme par le moyen âge, et au changement que la société a, pour la première fois, subi dans sa base. Eût-il été possible de conjurer une semblable calamité, effet de cette double crise? Peut-être. Mais il aurait fallu, aux appuis extérieurs que l'âme venait de perdre, substituer à l'instant les appuis destinés à les remplacer. C'eût été l'œuvre du vrai génie. Malheureusement, dans ces crises formidables, il se rencontre rarement de ces intelligences au regard perçant et immense, qui, dans le chaos du présent, qui fuit, débrouillent et développent les germes de l'avenir, qui s'avance; plus rarement elles obtiennent, au milieu de l'étourdissement général, ce haut ascendant qui rallie les esprits et leur commande le repos.

Digitized by Google

Toutefois de grandes tentatives ont été faites; et, sous le rapport politique, l'homme extraordinaire qui étonna le monde, qui, pendant quinze ans, tint l'Europe en arrêt et marcha l'arbitre des rois et des peuples, fit croire un moment qu'il lui appartenait d'opérer ce prodige, de calmer la fermentation sociale, de rasseoir l'esprit français sur les fondements de la société nouvelle, tandis que les ruines de l'ancienne fumaient encore. Il présida en effet à la création du Code civil, qui est celui de la société moderne. Mais il sortait du principe nouveau, qui crée au pouvoir une source nouvelle; et par cette origine autant que par ce génie de la guerre, qui le plaçait déjà à côté, sinon au-dessus des grands capitaines les plus admirés, il excita l'ombrage des potentats de l'Europe. A travers les formes de l'ancienne monarchie qu'il avait ramenées, ils voyaient en lui l'enfant et le représentant redoutable de la révolution. Cette défiance ou plutôt cette terreur, voisine d'une coalition armée, n'échappa pas à son œil pénétrant; et son génie impétueux le poussant au-devant des batailles, il dut susciter dans l'esprit français une exaltation belliqueuse qu'il sut entretenir à force de gloire et d'admiration. Par elle il suspendit, pendant son rapide passage, la fermentation politique, mais il ne l'éteignit pas. Sous le rapport religieux, les écrivains qui ont entrepris de ranimer les croyances, ont, nous l'avons vu, achevé de les détruire en refoulant aussi le Christianisme vers le passé du moyen âge; et, dès que Napoléon a disparu,

Digitized by Google

la mélancolie, un moment assoupie, se réveille et gronde plus effrayante au milieu des générations revenues de la stupeur et du paroxisme de l'enthousiasme.

Cependant les ouvrages de ces écrivains exercent des influences différentes, selon qu'ils sont philosophiques, ou poétiques. Les ouvrages poétiques, fondés sur le sentiment et sur l'imagination, nourrissent la mélancolie en entretenant le vague du sentiment religieux ; les ouvrages philosophiques, fondés sur le raisonnement, font naître dans les intelligences sévères le besoin de chercher une religion, et ont provoqué le mouvement, pour la trouver, que nous voyons éclater de toutes parts, et qui a produit le livre de Benjamin Constant[1]. Ce livre demeure jusqu'ici le plus important, sans contredit, par l'étendue et l'exactitude des recherches, souvent par la finesse, quelquefois par la profondeur des vues. Si, malgré ces qualités, malgré la réputation de l'auteur, il est passé presque inaperçu, c'est qu'il ne donne qu'une ébauche de religion, ou plutôt qu'il laisse au temps le soin de la donner. Or, s'il y a quelque chose au monde qui ne doive pas être ébauché, et que l'homme ne veuille pas recevoir par pièces, c'est assurément la religion, dont le premier caractère est l'immutabilité. L'idée fondamentale de l'ouvrage de Benjamin Constant est donc inacceptable et trompe la promesse de son titre. A côté d'erreurs capitales et aujourd'hui assez ré-

1. *De la Religion considérée dans sa source, ses formes et ses développements*,

Digitized by Google

pandues, cet ouvrage renferme d'utiles vérités, et sous ce double rapport il mérite d'occuper ici une place.

Quoique les parties n'en soient pas rigoureusement marquées par l'auteur, l'intelligence attentive peut cependant y en discerner deux très-distinctes. La première a pour objet de prouver contre le matérialisme et l'athéisme la réalité de la religion, son fondement dans la nature humaine; la seconde de montrer que le sentiment religieux, bien qu'immuable dans son germe, de même que notre nature, se développe progressivement avec la marche de l'esprit humain, c'est-à-dire, avec la civilisation, à l'aide des formes successives qu'il revêt toujours de plus en plus parfaites.

Parmi les esprits que la mélancolie travaille, il en est où cette absence de religion trop prolongée en affaiblit et tue le besoin; il en est que l'inutilité des efforts pour découvrir la religion, décourage. Les uns et les autres viennent se perdre dans l'athéisme. L'athéisme peut avoir deux autres causes générales : d'abord, l'intolérance; et il n'est alors qu'une insurrection de l'âme contre des croyances qu'elle aurait acceptées, si la persuasion les lui eût offertes, et qu'elle repousse de cela seul qu'on veut la contraindre à les recevoir. Ce genre d'athéisme s'est montré souvent dans le cours du moyen âge. La législation de cette époque, celle de saint Louis, par exemple, atteste sa présence. C'est contre lui que, plus tard, Descartes, à la prière du célèbre Père Mersenne, écrivait ses *méditations métaphysiques*, qui opé-

Digitized by Google

rèrent une aussi sublime révolution dans l'enseignement de la religion que dans celui de la philosophie; que Pascal préparait son grand ouvrage sur la religion; c'est contre lui que Bossuet lançait sa foudroyante éloquence; c'est lui que la Bruyère peignait en traits si vifs et si caractéristiques. Comme la mélancolie, l'intolérance n'est qu'une cause accidentelle d'athéisme; il en a une autre qui est permanente, je veux dire le système philosophique qui n'assigne à nos connaissances d'autre origine que les sens. Et il est manifeste que les sensualistes conséquents doivent aboutir toujours à l'athéisme. Je sais que de célèbres partisans de ce système, tels que Bacon, Gassendi, Locke, Condillac, reculent devant l'abîme, mais c'est d'horreur, et malgré la logique qui les pousse.

Le sensualisme, l'intolérance et la mélancolie, voilà donc les trois causes principales de l'athéisme, dont chacune fournit à notre époque son contingent. Nous n'exceptons pas même l'intolérance, quoique déjà si loin de nous; car elle nous a légué quelques athées du siècle précédent, vieillards acharnés et incorrigibles, dont l'incrédulité, déterminée par un ordre de choses dès longtemps et à jamais anéanti, subsiste incompréhensible pour la génération actuelle, comme ces monuments d'un autre âge, où le temps a effacé l'inscription de l'événement qui les fit élever. De laquelle de ces sources que descende l'athéisme, il pose aujourd'hui son fondement dans la constitution de l'homme. Et regardant la pensée

Digitized by Google

elle-même comme une fonction de l'organisme, il ne reconnaît de réel que les faits, c'est-à-dire ce qui tombe sous les sens, et peut être vérifié par l'expérience. A ses yeux, l'âme et Dieu ne sont que de vaines abstractions, puisqu'ils échappent complétement à l'expérience et aux sens. Mais aussi l'athéisme accepte pour réels tous les faits qui peuvent être observés dans la constitution de l'homme, quelque inexplicables qu'ils lui paraissent; et, en effet, il ne saurait en méconnaître un seul, sans choquer ses propres principes. Si donc le besoin de religion est un de ces faits qui peuvent être observés, s'il se révèle à l'expérience dans l'homme, il faudra bien que l'athéisme l'accepte comme vrai, comme inhérent à la constitution de l'homme, et faisant partie de sa nature. Voilà ce que Benjamin Constant établit avec la dernière évidence. Ainsi il combat l'athéisme par ses propres armes. Cette preuve, d'ailleurs inébranlable, a encore ceci d'excellent qu'elle n'en exclut aucune autre, et qu'elle est la plus populaire, la plus accessible à tous les esprits. Peut-être aussi convient-elle particulièrement à la trempe d'esprit de l'auteur, doué d'une rare sagacité d'observation, mais peu propre aux raisonnements profonds et aux hautes spéculations de la métaphysique.

Il commence par établir que la religion, ou le sentiment religieux, car, dans son langage, c'est la même chose, est une propriété de la nature humaine. « Selon la judicieuse pensée de Montesquieu, dit-il, tous les

Digitized by Google

êtres ont leurs lois, la Divinité comme le monde, le monde comme les hommes, les hommes comme les autres espèces d'êtres animés [1]. Ces lois constituent la nature de chaque espèce; elles sont la cause générale et permanente du mode d'existence de chacune; et lorsque des causes extérieures apportent quelque changement partiel à ce mode d'existence, le fond résiste et réagit toujours contre les modifications. Il ne faut donc point vouloir assigner de causes à ces lois primordiales: il faut partir de leur existence pour expliquer les phénomènes partiels. Pourquoi telle classe d'animaux vit-elle en troupe, tandis que, dans telle autre classe, chaque individu vit isolé? On ne saurait dire autre chose, sinon que ces espèces sont ainsi; c'est un fait dont la vérité est constatée, et dont les explications sont souvent arbitraires.

« Si donc il y a dans le cœur de l'homme un sentiment qui soit étranger à tout le reste des êtres vivants, qui se reproduise toujours, quelle que soit la position où l'homme se trouve, n'est-il pas vraisemblable que ce sentiment est une loi fondamentale de sa nature? Tel est le sentiment religieux. Les hordes sauvages, les tribus barbares, les nations qui sont dans la force de l'état social, celles qui languissent dans la décrépitude de la civilisation, toutes éprouvent la puissance de ce sentiment indestructible. Il triomphe de tous les intérêts.

1. *Esp. des Lois*, liv. I, chap. 1.

Digitized by Google

Le sauvage, à qui une pêche ou une chasse pénible ne fournit qu'une subsistance insuffisante, consacre à son fétiche une portion de cette subsistance précaire. La peuplade belliqueuse dépose ses armes pour se réunir au pied des autels. Les nations libres interrompent leurs délibérations pour invoquer les dieux dans les temples. Les despotes accordent à leurs esclaves des jours de relâche. Le tyran s'agite sur son trône, importuné par des puissances invisibles, et se rassure à peine en les imaginant mercenaires. Ainsi que les intérêts, les passions se soumettent. Quand les suppliants embrassent les genoux des statues sacrées, la vengeance se tait, la haine se calme. L'homme impose silence à ses penchants les plus impérieux. Il s'interdit le plaisir, se précipite dans les souffrances et dans la mort[1]. »

Le sentiment religieux est donc universel, et l'athéisme lui accorde ce caractère, mais il le regarde comme une déception, et, ne voulant pas l'attribuer à la nature de l'homme, il en fait le fruit de la peur, de l'ignorance, de l'autorité et de la ruse. Telles sont, à l'entendre, les premières causes de la religion. « Ainsi, réplique d'abord l'auteur, des causes toutes passagères, extérieures et accidentelles, auraient changé la nature intérieure et permanente de l'homme, et lui auraient donné une autre nature, et, chose bizarre, une nature dont il ne peut se défaire, même lorsque ces causes

1. *De la Rel.*, liv. I, chap. 1.

Digitized by Google

n'existent plus[1]. » Après cette réponse générale et accablante, il passe à la réfutation particulière de chacune de ces causes. « On nous a montré, dit-il, en parlant de la première, le sauvage rempli de crainte à l'aspect des phénomènes souvent malfaisants de la nature, et divinisant, dans sa crainte, des pierres, des troncs d'arbres, la peau des bêtes farouches, tous les objets, en un mot, qui s'offraient à ses yeux. On en a conclu que la terreur était la source de la religion. Mais, en raisonnant de la sorte, on négligeait précisément la question fondamentale. On n'expliquait point d'où venait cette terreur de l'homme à l'idée de puissances cachées qui agissent sur lui. On ne rendait point compte du besoin qu'il éprouve de découvrir et d'adorer des puissances occultes. Plus on se rapproche des systèmes contraires à toute idée religieuse, plus cette disposition devient difficile à expliquer[2]. » La crainte naît donc dans l'homme du sentiment religieux, loin d'en être la source.

L'ignorance l'aurait-elle produit? Écoutons encore Benjamin Constant : « C'est en vain que les connaissances de l'homme s'étendent, et qu'en lui expliquant les lois physiques du monde, elles lui apprennent à ne plus leur assigner pour moteurs des êtres qu'il importune de ses adorations ou qu'il fléchisse par ses prières. Les enseignements de l'expérience repoussent la religion sur un autre terrain, mais ne la bannissent pas du cœur

1. *De la Rel.*, liv. I, chap. 1. — 2. *Ibid.*

Digitized by Google

de l'homme. A mesure qu'il s'éclaire, le cercle d'où la religion se retire, s'agrandit. Elle recule, mais ne disparaît pas. Ce que les mortels croient et ce qu'ils espèrent, se place toujours, pour ainsi dire, à la circonférence de ce qu'ils savent[1]. » Vous l'entendez : l'homme qui, au dernier degré de l'ignorance, place la divinité tout près de lui, dans les plantes, les pierres, les animaux, les fleuves, à mesure qu'il s'éclaire et qu'il connaît mieux ces divers objets, la transporte dans les astres, pour l'élever, enfin, lorsque les astres sont entrés aussi dans le domaine de ses connaissances, hors de l'univers, et la dégageant de l'espace et du temps, l'assoit sur le trône de l'indivisible et immuable éternité. Et c'est devant ce trône que l'ange se prosterne et adore.

Que l'ignorance donc enfante des idoles, elle est incapable de créer ce sentiment qui fait de la Divinité un besoin pour notre race, qui résiste à toutes les lumières, à toutes les conquêtes de l'intelligence, ou plutôt qui s'élève et grandit avec elle. Lorsque l'esprit humain semble arrivé à son dernier degré de développement ; lorsque sous ses progrès tombent tous les voiles, que la nature reste, pour ainsi dire, sans mystère, le sentiment religieux dévoilé aussi, secoue les formes grossières et bizarres que lui prêtait l'ignorance, et n'apparaît que plus pur, n'exerce qu'un plus noble empire.

En vain l'athéisme s'évertue à nous montrer la crainte

1. *De la Rel.*, liv. I, chap. 1.

Digitized by Google

et l'ignorance saisissant le sauvage au sein des forêts, et le traînant, comme un captif aveugle et tremblant, au pied de divinités chimériques, il faut bien qu'il renonce à donner cette source à la religion, quand il voit l'homme qui a pénétré les éléments par sa pensée, les a subjugués par son industrie, offrir encore au sein de la sécurité et des lumières, ses adorations à la puissance qui règne sur l'univers. Que dis-je ? au sein de la sécurité et des lumières, ni les commodités, ni les jouissances les plus raffinées, les plus délicates, dont il peut entourer et enchanter sa vie, ne sauraient enfermer ici-bas ses désirs, comprimer l'élan de son cœur vers la divinité.

« Au milieu de ses succès et de ses triomphes, dit l'auteur, ni cet univers qu'il a subjugué, ni ces organisations sociales qu'il a établies, ni ces lois qu'il a proclamées, ni ces plaisirs qu'il diversifie, ne suffisent à son âme. Un désir s'élève sans cesse en lui et lui demande autre chose. Il a examiné, parcouru, conquis, décoré la demeure qui le renferme, et son regard cherche une autre sphère. Il est devenu maître de la nature visible et bornée, et il a soif d'une nature invisible et sans bornes. Il a pourvu à des intérêts qui, plus compliqués et plus factices, semblent d'un genre plus relevé. Il a tout connu, tout calculé, et il éprouve de la lassitude à ne s'être occupé que d'intérêts et de calculs. Une voix crie au fond de lui-même, et lui dit que toutes ces choses ne sont que du mécanisme, plus ou moins

Digitized by Google

ingénieux, plus ou moins parfait, mais qui ne peut servir de terme, ni de circonscription à son existence, et que ce qu'il a pris pour un but n'était qu'une série de moyens. Il faut bien que cette disposition soit inhérente à l'homme, puisqu'il n'est personne qui n'ait, avec plus ou moins de force, été saisi par elle, dans le silence de la nuit, sur les bords de la mer, dans la solitude des campagnes. Il n'est personne qui ne se soit, pour un instant, oublié lui-même, senti comme entraîné dans les flots d'une contemplation vague, et plongé dans un océan de pensées nouvelles, désintéressées, sans rapport avec les combinaisons étroites de cette vie. L'homme le plus dominé par des passions actives et personnelles a pourtant, malgré lui, subitement, de ces mouvements qui l'enlèvent à toutes les idées particulières et individuelles. Ils naissent en lui lorsqu'il s'y attend le moins. Tout ce qui au physique tient à la nature, à l'univers, à l'immensité ; tout ce qui au moral excite l'attendrissement et l'enthousiasme ; le spectacle d'une action vertueuse, d'un généreux sacrifice, d'un danger bravé courageusement, de la douleur d'autrui secourue ou soulagée, le mépris du vice, le dévouement au malheur, la résistance à la tyrannie, réveillent et nourrissent dans l'âme de l'homme cette disposition mystérieuse ; et si les habitudes de l'égoïsme le portent à sourire de cette exaltation momentanée, il n'en sourit néanmoins qu'avec une honte secrète qu'il cache sous l'apparence de l'ironie, parce qu'un instinct sourd l'avertit qu'il outrage

Digitized by Google

la partie la plus noble de son être. En nous étudiant bien dans ces heures si courtes et si peu semblables à tout le reste de notre existence, nous trouverons qu'à l'instant où nous sortons de cette rêverie et nous laissons reprendre par les intérêts qui nous agitent, nous nous sentons comme descendre dans une atmosphère plus dense et moins pure, et nous avons besoin de nous faire violence pour rapprendre ce que nous nommons la réalité[1]. »

Il est difficile d'observer avec plus de finesse et de peindre avec plus de noblesse et de vérité ce penchant religieux qui nous domine. Ainsi, que dans l'état de barbarie, l'homme se trouve nu, dépourvu de tout, jeté au milieu de cet univers comme un hors-d'œuvre de la nature et un jouet des éléments, il implore la Divinité et l'appelle au secours de sa misère et de sa faiblesse; qu'au sommet de la civilisation, il se voie environné de ressources, de puissance qui font de lui le chef-d'œuvre et le roi de la création, il implore la Divinité, pour combler le vide que ces biens et ces grandeurs laissent dans son âme. Antérieur aux civilisations, le sentiment religieux les traverse et leur survit. Nul instant dans la vie de l'homme où il s'efface et disparaisse. Aux deux extrémités, comme sur tous les points, de la chaîne, il tient l'homme suspendu à Dieu; il est donc une propriété de son être.

1. *De la Rel.*, liv. I, chap. 1.

Digitized by Google

C'est trop se hâter, dira l'athéisme, si le sentiment religieux ne provient pas de la crainte et de l'ignorance, il est au moins l'invention de l'autorité et de la ruse. L'athéisme recule, et ne pouvant plus placer l'origine du sentiment religieux dans l'influence du monde physique sur l'homme, il la transporte dans l'influence de l'homme sur l'homme même. Voyons si, dans ce nouveau poste, il se défendra avec plus de bonheur.

C'est donc l'autorité et la ruse qui ont inventé et propagé le sentiment religieux. Mais si l'homme ne le possède pas dans sa nature, où est-il allé l'emprunter pour l'imposer à son semblable, et à quel trait celui-ci a-t-il pu le reconnaître pour l'accepter? En fait d'idées premières, l'homme n'invente rien; bien plus, il est contradictoire de supposer qu'il invente. Comme ces idées sont le fond même de son intelligence, si l'intelligence les inventait, elle s'inventerait elle-même, et ce serait, pour employer l'expression superbe de M. Maine de Biran[1], *le prodige du néant créant l'être et se constituant une existence*. Or, c'est sur ces idées premières que repose, en dernière analyse, toute connaissance; elles seules en rendent l'acquisition possible. Nous ne craignons point de répéter ici cette importante vérité, dont l'oubli produit les erreurs les plus déplorables et les plus opposées. Qu'un esprit fût dépourvu de l'idée de l'être, de l'idée de cause, d'effet, d'égalité,

1. *Examen des Leçons*, de M. Laromiguière.

Digitized by Google

de parties, de tout, je ne dis pas de la perception actuelle de cette idée, mais de l'idée elle-même, qu'on ne voit pas toujours, et que cependant on trouve toujours en soi, lorsque l'attention se tourne vers elle, qu'un esprit, dis-je, fût dépourvu de cette idée fondamentale, rien au monde ne lui donnerait l'intelligence de la philosophie; qu'un esprit fût dépourvu de l'idée de grandeur, d'unité, de nombre, il ne faudrait pas entreprendre de l'initier aux mathématiques; qu'un esprit fût dépourvu de l'idée du beau, en vain étalerait-on devant lui les plus ravissants chefs-d'œuvre de la littérature et des arts, il n'y comprendrait rien, et en leur présence il demeurerait éternellement insensible. Que fera donc l'esprit humain, s'il ne possède en lui-même l'idée fondamentale de l'être suprême? Que l'autorité et la ruse ne viennent pas lui parler religion, l'effrayer de menaces, ou lui prodiguer l'espérance; il n'entendra jamais cet énigmatique langage. Que dis-je? mais elles-mêmes où trouveront-elles ce langage trompeur? qui pourrait le leur révéler? qu'elles se retirent donc; ou si elles s'obstinent à imposer un joug à l'esprit humain, qu'elles prennent pour base une de ces notions primitives qui le constituent, qu'elles la faussent, la dénaturent à leur gré, et bâtissent là leur artifice. Oui, « l'autorité et l'imposture, dit l'auteur, peuvent abuser de la religion, mais n'auraient pu la créer; et cet abus même, loin de la produire, la suppose essentiellement existante. Si elle

Digitized by Google

n'était pas d'avance au fond de notre âme, le pouvoir ne s'en serait pas fait un instrument, des castes ambitieuses un métier[1]. » J'ajoute, lorsque Lycurgue et Numa ont fait descendre du ciel des lois qu'ils avaient créées eux mêmes, ils ont voulu assurer à ces lois l'inviolable respect des peuples en les leur présentant revêtues de l'imposante sanction divine, et leur patriotique fiction n'était qu'un éclatant hommage rendu à la présence du sentiment religieux dans l'homme.

Quoi ! l'autorité et la ruse auraient créé le sentiment religieux ! Mais comment l'athéisme, qui revendique pour lui l'amour exclusif de la liberté, ne s'aperçoit-il pas que le sentiment religieux est le plus redoutable adversaire de la ruse et de l'autorité injuste et despotique ; que c'est lui qui suscite et nourrit la liberté ; et que c'est son absence qui favorise la tyrannie et ses odieuses prétentions. « Si les destinées de l'espèce humaine, dit Benjamin Constant, sont livrées aux chances d'une fatalité matérielle et aveugle, est-il étonnant que, souvent, elles dépendent des plus ineptes, des plus féroces ou des plus vils des humains ? Si les récompenses de la vertu, les châtiments du crime ne sont que des illusions vaines d'imaginations faibles et timides, pourquoi nous plaindre lorsque le crime est récompensé et la vertu proscrite ? si la vie n'est, au fond, qu'une apparition bizarre, sans avenir comme sans

1. *De la Rel.*, liv. I, chap. 1.

Digitized by Google

passé, et tellement courte qu'on la croirait à peine réelle, à quoi bon s'immoler à des principes dont l'application est au moins éloignée ? Mieux vaut profiter de chaque heure, incertain qu'on est de l'heure qui suit, s'enivrer de chaque plaisir, tandis que le plaisir est possible, et, fermant les yeux sur l'abîme inévitable, ramper et servir au lieu de combattre, se faire maître si l'on peut, ou, la place étant prise, esclave, délateur pour n'être pas dénoncé, bourreau pour n'être pas victime. L'époque où le sentiment religieux disparaît de l'âme des hommes est toujours voisine de leur asservissement. Des peuples religieux ont pu être esclaves, aucun peuple irréligieux n'est demeuré libre. La liberté ne peut s'établir, ne peut se conserver, que par le désintéressement; et toute morale étrangère au sentiment religieux ne saurait se fonder que sur le calcul. Pour défendre la liberté, on doit savoir immoler sa vie, et qu'y a-t-il de plus que la vie, pour qui ne voit au delà que le néant ? Aussi quand le despotisme se rencontre avec l'absence du sentiment religieux, l'espèce humaine se prosterne dans la poudre, partout où la force se déploie Les hommes qui se disent éclairés, cherchent dans leur dédain pour tout ce qui tient aux idées religieuses, un misérable dédommagement de leur esclavage. L'on dirait que la certitude qu'il n'existe pas d'autre monde leur est une consolation de leur opprobre dans celui-ci. Ne croyez pas que ce que vous nommez lumière y gagne. Quand le fouet des inquisi-

Digitized by Google

teurs se lève, cette tourbe incrédule retourne à genoux au pied des autels, et l'athéisme mendie, en sortant des temples, le salaire de l'hypocrisie. État déplorable d'une nation parvenue à ce terme! Elle ne demande à la puissance que des richesses, à la loi que l'impunité; elle sépare l'action du discours, et le discours de la pensée. Elle se croit libre de trahir son opinion, pourvu qu'elle se vante, même aux indifférents, de sa duplicité; elle considère la force comme légitimant tout ce qui sert à lui plaire. L'adulation, la calomnie, la bassesse, se prétendent innocentes en se disant commandées. Chacun se proclamant contraint, se regarde comme absous. Le courage, créé par le ciel pour de magnanimes résistances, se constitue l'exécuteur d'indignes arrêts. On risque sa vie, non pour renverser des oppresseurs, mais pour écraser des victimes. On combat avec héroïsme pour des causes que l'on méprise. La parole déshonorée vole de bouche en bouche, bruit oiseux, importun, qui, ne partant d'aucune source réelle, ne portant nulle part la conviction, ne laisse à la vérité et à la justice aucune expression qui ne soit souillée. L'esprit, le plus vide des instruments quand il est séparé de la conscience, l'esprit, fier encore de sa flexibilité misérable, vient se jouer avec élégance au milieu de la dégradation générale. On rit de son propre esclavage et de sa propre corruption, sans être moins esclave, sans être moins corrompu; et cette plaisanterie, sans discernement comme sans bornes,

Digitized by Google

espèce de vertige d'une âme abâtardie, est elle-même le symptôme ridicule d'une incurable dégénération [1]. »

De quelle accusation flétrissante et méritée ces pages éloquentes accablent l'athéisme ! Lui qui imputait la servitude des peuples au sentiment religieux, le voilà convaincu de préparer lui-même l'esclavage, de façonner les nations au joug, en tarissant dans les âmes les sources de la grandeur, de la dignité, du désintéressement, de la vertu, de la probité même. Cependant l'athéisme se ménage une dernière objection. Qu'importe, dit-il, que le sentiment religieux soit indépendant de la crainte et de l'ignorance, de l'autorité et de la ruse, qu'il ait son fondement dans l'homme ? nul objet réel ne lui répond dans la nature ; il n'est qu'une vague rêverie, nourrie par une vaine abstraction, et il n'implique aucunement l'existence d'un Dieu à qui il s'adresse. Le sentiment religieux n'a point d'objet réel ! quelle épouvantable désharmonie dans l'homme ! La piété a son objet, c'est l'être souffrant ; l'amitié a son objet, c'est l'être aimable ; l'admiration a son objet, c'est l'être beau, grand ; l'amour paternel, l'amour filial, tous les sentiments enfin, ont leur objet ; et le sentiment religieux, qui est le plus universel, le plus profond, le plus permanent, lui qui domine tous les autres pour les exalter et les régler s'il est droit, pour les pervertir s'il est faussé, lui, qui quelquefois

1. *De la Religion*, liv. I, chap. IV.

Digitized by Google

les absorbe et les remplace tous, le sentiment religieux seul, sans objet, ne serait qu'une illusion fantastique ! Quelle monstruosité ! Qu'on veuille donc nous expliquer ce que c'est qu'un sentiment sans objet. Qu'est-ce, par exemple, que la pitié sans êtres souffrants ? qu'est-ce que l'amour paternel sans fils ? l'amour filial sans père ? Ces sentiments sont-ils concevables, sont-ils possibles ? non, manifestement non ; car un sentiment ne subsiste pas moins par l'objet auquel il se rapporte, que par le cœur où il réside. Ces deux termes sont aussi essentiels à son existence, que deux extrémités à une ligne, que deux pôles à une sphère ; et le sentiment religieux suppose aussi nécessairement l'existence d'un Dieu, que l'amour filial l'existence d'un père.

Méprises, contradictions, absurdités, voilà de quoi s'étaye l'athéisme. Il se vante de n'écouter que la nature, et la nature entière s'élève contre lui ; de ne reconnaître que des faits, et tous les faits le confondent ; de n'être dupe d'aucune illusion, et il en est le perpétuel jouet. C'est que la nature, les faits, la réalité, ne sont pour lui que des mots pompeux dont souvent il couvre son ignorance, une arme avec laquelle il brave le sentiment universel, et peut-être le cri de sa propre conscience.

Digitized by Google

CHAPITRE IV.

SUITE DU MÊME SUJET. — EXAMEN DE L'OPINION DE BENJAMIN CONSTANT, QUE LE PAGANISME, LE JUDAÏSME ET LE CHRISTIANISME SONT PERFECTIBLES. — LE CHRISTIANISME EST PARFAIT.

Le second objet de Benjamin Constant est de réfuter ceux qui, admettant la religion, n'en distinguent pas le fond d'avec la forme, que par suite ils immobilisent comme le fond.

Contre ces nouveaux adversaires, il s'efforce d'établir que le sentiment religieux, quoique immuable dans son germe comme la nature de l'homme à laquelle il est inhérent, se développe néanmoins avec la marche de l'esprit humain, à l'aide des formes qu'il revêt toujours de plus en plus parfaites.

Il définit le sentiment religieux, la croyance à des puissances invisibles. Voilà, selon lui, le fond de la religion, ce qui dans elle est invariable. Les idées particulières que l'homme conçoit sur ces puissances invi-

Digitized by Google

sibles, les attributs qu'il leur donne, les dogmes et le culte qu'il fonde sur cette croyance, voilà la forme de la religion, et cette forme varie, se perfectionne avec l'esprit humain, et partage ses progrès successifs. Quoique par la pensée, on puisse la concevoir distincte du sentiment religieux, elle en est cependant inséparable, et il n'existe jamais sans elle. En principe, est-il possible de se former de la Divinité une idée tellement vague, qu'elle ne porte sur aucun attribut, sur rien de déterminé? Non. En fait, le sentiment religieux s'est-il jamais montré isolé d'une forme ? non encore, on l'a vu toujours à mesure qu'il en dépouille une, en revêtir aussitôt une nouvelle. Le principal reproche que l'auteur intente aux hommes qui reconnaissent une religion, soit révélée, soit purement naturelle, c'est de confondre le sentiment religieux avec sa forme ; de ne pas voir que tandis qu'il reste toujours le même, cette forme change et se perfectionne ; de vouloir qu'elle soit immuable comme lui, c'est-à-dire, que la religion soit stationnaire. « Les uns, dit-il, considérant la religion comme inaccessible à l'homme livré à ses propres forces et à ses propres lumières, communiquée à lui par l'Être suprême d'une manière positive et immuable, ne pouvant que perdre en étant modifiée par l'esprit humain, et devant, lorsque le laps de temps l'a ainsi modifiée, être ramenée le plus qu'il est possible à son premier état, à sa pureté primitive, ont dit qu'il fallait raffermir à tout prix les croyances ébranlées. Mais ils n'ont point

Digitized by Google

recherché si cette entreprise était au pouvoir d'une autorité quelconque. L'histoire nous montre toutes les précautions inutiles, toutes les sévérités impuissantes. Socrate empoisonné, Aristote fugitif, Diagoras proscrit, n'arrêtèrent pas l'incrédulité d'Athènes. La philosophie grecque, chassée de Rome, revint bientôt pour y triompher. Les autres, repoussant également la révélation et l'athéisme, ont cru devoir n'admettre qu'une doctrine qu'ils nomment la religion naturelle, et qu'ils réduisent aux dogmes les plus purs, aux notions les plus simples, et, comme les premiers, ils supposent que l'homme peut être mis en possession d'une vérité absolue, et par conséquent toujours la même, toujours stationnaire [1]. »

Dans cette doctrine ainsi généralisée, quel mélange, quelle confusion de vérités et d'erreurs! Que l'homme ne possède pas la vérité absolue en matière de religion; que ce qu'il en possède se perfectionne et se complète, et que par conséquent la religion ne doive pas être ramenée à son état originel, cela est bien vrai, sous le paganisme, de l'ensemble des dogmes qui, suivant l'auteur, constituent la forme du sentiment religieux; mais cela ne l'est point de chaque dogme pris isolément, car l'histoire de la philosophie montre que, depuis Platon jusqu'au Christianisme, non-seulement le temps n'a rien ajouté à l'idée particulière que ce philosophe avait conçue de l'unité et de la spiritualité de Dieu, mais qu'il

1. *De la Religion*, liv. I, chap. VI.

Digitized by Google

n'avait rien pu y ajouter, puisque cette idée était complète, et que le Christianisme lui-même n'a fait que la rendre plus explicite, la tirant de l'enceinte étroite de l'école pour la répandre dans l'univers. Mais considérée dans son ensemble, on ne peut nier que la forme de la religion n'ait été progressive. La mythologie d'Homère présente sensiblement plus d'imperfection que celle d'Euripide ; les notions de Rome naissante sur les dieux, plus de grossièreté que celles de Rome au déclin de la république. Le judaïsme même, quoique immobile dans ses dogmes et ses rites jusqu'à l'heure marquée pour sa chute, est à son dernier âge entendu d'une manière plus relevée.

Après que les Juifs se furent mêlés aux platoniciens, et surtout qu'ils se furent éclairés du premier rayon de l'Évangile, ils arrivèrent à la notion intérieure de Dieu ; ils le reconnurent dans leur raison, tandis que jusque-là ils ne l'avaient vu que dans leurs lois et dans leurs livres ; de sorte que cette idée devint une conquête pour leur intelligence. Alors aussi l'idée de la spiritualité et de l'immortalité de l'âme leur apparut pour la première fois nette et dégagée de nuages ; et pour la première fois ils virent la religion embrasser dans son objet, non plus seulement les choses du temps, mais celles de l'éternité[1]. Parmi les écrivains, Aristobule et le sublime

1. « Moïse, dit Bossuet, était envoyé pour réveiller par des récompenses temporelles les hommes sensuels et abrutis. Puisqu'ils étaient

Digitized by Google

Philon, surnommé le Platon des Juifs, dans le peuple la noble secte des Esseniens, attestent ce progrès.

Mais ce progrès qui se manifeste dans le paganisme et même à un autre égard dans la religion de Moïse, peut-il atteindre le Christianisme ? La première pensée de l'auteur sur ce point le porte à le croire : voyons s'il est dans le vrai. Le Christianisme se divise en deux

devenus tout corps et tout chair, il les fallait d'abord prendre par les sens, leur inculquer par ce moyen la connaissance de Dieu et l'horreur de l'idolâtrie à laquelle le genre humain avait une inclination si prodigieuse. Tel était le ministère de Moïse.... C'est pourquoi la loi de Moïse ne donnait à l'homme qu'une première notion de la nature de l'âme et de sa félicité.... Dieu avait répandu quelques étincelles de cette lumière dans les anciennes Écritures. Salomon avait dit que *comme le corps retourne à la terre d'où il est sorti, l'esprit retourne à Dieu qui l'a donné**. Les patriarches et les prophètes ont vécu dans cette espérance, et Daniel avait prédit qu'il viendrait un temps *où ceux qui dorment dans la poussière s'éveilleraient, les uns pour la vie éternelle, et les autres pour une éternelle confusion, afin de voir toujours***. Mais en même temps que ces choses lui sont révélées, il lui est ordonné *de sceller le livre, et de le tenir fermé jusqu'au temps ordonné de Dieu****, afin de nous faire entendre que la pleine découverte de ces vérités était d'une autre saison et d'un autre siècle. Encore donc que les Juifs eussent, dans leurs Écritures, quelques promesses des félicités éternelles, et que, vers les temps du Messie où elles devaient être déclarées, ils en parlassent beaucoup davantage, comme il paraît par les livres de la Sagesse et des Machabées; toutefois cette vérité faisait si peu un dogme formel et universel de l'ancien peuple, que les Sadducéens, sans la reconnaître, non-seulement étaient admis dans la synagogue, mais encore élevés au sacerdoce. C'est un des caractères du peuple nouveau de poser pour fondement de la religion la foi de la vie future; et ce devait être le fruit de la venue du Messie. » (*Disc. sur l'Hist. univ.*, IIe partie, chap. XIX.)

* *Eccl.*, XII, 7. — ** *Dan.*, II, 3. — *** *Ibid.*, 4.

Digitized by Google

parties : l'une naturelle, comprenant l'existence de Dieu et ses attributs, la spiritualité et l'immortalité de l'âme, ses rapports avec Dieu, les peines et les récompenses futures; l'autre, surnaturelle, révélée, comprenant l'incarnation du Verbe divin, la rédemption de l'homme, et les sacrements, par lesquels cette rédemption s'opère. D'abord, et en fait, le Christianisme a-t-il reçu du temps quelque perfectionnement dans l'une ou dans l'autre de ces deux parties? Cherchons avec scrupule, fouillons dans les détails ; car c'est sous les détails que souvent la vérité se cache, de même que souvent l'erreur s'enveloppe de pompeuses généralités. Serait-ce la partie naturelle qui devrait au temps quelque progrès ? Avons-nous aujourd'hui une idée plus parfaite de Dieu et de ses attributs, de la spiritualité, et de l'immortalité de l'âme, de ses rapports avec le Créateur, de ses futures destinées? Pour le prétendre, il faudrait abjurer toute science de l'histoire religieuse, être étranger à la connaissance la plus vulgaire des premiers temps de l'Évangile. Qui aurait le courage de se poser aujourd'hui devant saint Augustin, saint Paul, les évangélistes, et de dire : Enrichi des progrès des siècles, je possède sur ces dogmes du Christianisme plus de lumières que ces hommes antiques, qui les ont propagés, popularisés, et qui, par eux, ont changé la face de l'univers ? Le temps m'a fait plus éclairé que Jésus-Christ !

Quant à la multitude, en supposant, ce qui est très-contestable, qu'elle soit plus avancée dans ces vérités

Digitized by Google

que les premiers fidèles, sa supériorité sur ce point change-t-elle quelque chose à la nature de ces vérités, et serait-elle un progrès comme l'était la supériorité des contemporains d'Euripide, qui purifiaient les dieux des passions humaines que leur attribuaient les temps homériques, ou comme la supériorité des Juifs contemporains de Jésus-Christ, qui passèrent de la notion extérieure de Dieu et de la notion extérieure et aussi vague de la spiritualité et de l'immortalité de l'âme, à la connaissance intérieure et nette de ces vérités religieuses?

Que le temps ait donné moins encore, s'il est possible, à la partie surnaturelle, c'est une chose trop évidente pour demander une preuve, et nous ne pensons pas qu'il soit besoin d'un grand effort de modestie pour confesser qu'on ne saurait mieux connaître aujourd'hui l'incarnation, la rédemption et les sacrements, qui ne sont que des faits, que les contemporains, que les témoins oculaires, que l'auteur lui-même de ces faits prodigieux.

Mais on dira peut-être, et l'auteur, qui est protestant, ne manque pas de l'invoquer à l'appui de sa doctrine du progrès religieux, on dira que le protestantisme a réformé au seizième siècle les croyances de l'Église, qu'il les a perfectionnées, ou comme parle Benjamin Constant lui-même, mises d'accord avec les lumières d'un siècle postérieur. Observons d'abord que le protestantisme n'a touché en rien à la partie naturelle, et que sa prétention de réforme s'est circonscrite dans la

Digitized by Google

partie révélée. Mais encore dans ce cercle, qu'a-t-il ajouté? Rien. Bien plus, le protestantisme aspirait-il à autre chose qu'à posséder des dogmes surnaturels de la foi chrétienne, la même intelligence qu'en avaient les premiers temps, intelligence qu'il disait avoir été altérée au moyen âge? Et comme l'indique le nom même de *réforme*, sous lequel il s'annonçait au monde, eut-il d'autre intention que de ramener le Christianisme à sa pureté primitive, en le dégageant des abus que, selon lui, le temps y avait introduits? Sans doute il a fort mal réussi, puisqu'avec ces abus il a détruit l'institution du Christ elle-même, et a ouvert la voie qui conduit infailliblement aujourd'hui ses partisans au déisme, ou à la négation de la divinité du Christ. Quoi qu'il en soit de ses efforts malheureux, le protestantisme dément, par son caractère, sa tendance et son nom même, la doctrine du progrès religieux, et la réforme, que l'auteur porte en preuve de ce progrès, n'est qu'une protestation contre lui.

Plus tard, à l'entendre, la philosophie vient à son tour, au dix-huitième siècle, payer son tribut de lumières au Christianisme. Voyons. Elle travaille à isoler la partie naturelle, et, n'acceptant que celle-là, elle semble la prendre sous sa protection spéciale, et se porte sa seule vraie interprète. Eh bien! que nous a légué de nouveau cette philosophie? Son plus illustre représentant, l'homme qui a parlé avec le plus d'élévation, de dignité comme d'éloquence de la religion naturelle, n'a

Digitized by Google

abordé aucun de ses dogmes sans leur faire perdre cette netteté, cette précision, avec laquelle ils brillaient à l'esprit humain depuis l'apparition du Christianisme, et quelquefois sans les altérer par ses perpétuelles fluctuations. Qu'y eut-il de plus clair, de plus arrêté que l'unité de Dieu, par exemple, et la création du monde? Cependant, que Rousseau touche à ces deux dogmes, et, malgré son âme naturellement religieuse, il les ébranle et les détruit, autant qu'il est en lui, en suggérant par hypothèse l'éternité de la matière, qui devient par là un second principe coexistant avec le premier principe, qui est l'esprit éternel. C'est donc un fait incontestable que le Christianisme, ni dans sa partie surnaturelle, ni dans sa partie naturelle, n'a rien reçu des progrès de l'esprit humain. Il s'avance cependant, laissant déjà derrière lui plus de dix-huit siècles. Et si l'on considère, d'une part, que cet immense intervalle est incomparablement plus considérable que celui qui a marqué un ou même plusieurs progrès, dans les religions antérieures; d'autre part, que l'esprit humain n'avait jamais fait des pas aussi grands et aussi rapides, l'expérience donne le droit d'affirmer que le temps ne peut rien sur la religion chrétienne. Examinons si le raisonnement ou le Christianisme considéré en soi nous fournit le même droit.

La religion embrasse Dieu et l'homme. Si elle donne de l'un et de l'autre, ainsi que des rapports qui les unissent, une idée vraie et complète, fondant sur cette idée un culte et une morale qui lui répondent, c'est-à

Digitized by Google

dire, également vrais et complets, la religion est parfaite. Si elle est parfaite, elle ne peut faire aucun progrès, recevoir aucun perfectionnement ; car la possibilité seule de recevoir le perfectionnement le plus léger supposerait qu'elle n'est pas parfaite, puisque ce perfectionnement lui manquerait. Sa perfection absolue implique donc évidemment son immutabilité. Examinons si tel est le Christianisme.

Pour le chrétien, Dieu, c'est l'être souverainement parfait, lequel a créé l'univers et l'homme par sa puissance, les régit par sa sagesse, et les conserve par sa bonté. Mais qu'est-ce que cette puissance, cette sagesse, cette bonté, qui constituent la nature de Dieu? Comme Être suprême, rien de réel dans les autres êtres, rien de possible en général, qu'il ne renferme aussi en lui et au plus haut degré. Et c'est cette universalité d'être, qui fait sa puissance, qui lui rend tout possible. Mais cette universalité, cette plénitude d'être subsiste-t-elle en Dieu, confuse, désordonnée, telle, par exemple, que Platon nous peint sa matière éternelle, bouillonnante, agitée en tout sens d'un mouvement aveugle ? Non, ce ne serait que le désordre, le chaos, le néant même, car nul être ne se soutiendrait sans un ordre quelconque. L'ordre, c'est l'ensemble des rapports par lesquels chaque chose se produit. Et chaque chose n'a-t-elle pas d'autant plus d'être ou n'est-elle pas d'autant plus parfaite, que l'ensemble de ses rapports est plus nombreux et renferme des combinaisons plus profondes et plus

Digitized by Google

variées ? Regardez au degré le plus infime de la nature, voyez la pierre que vous foulez sous les pieds : elle vous paraît irrégulière, sans forme. Et cependant la science vous la montre se produisant invariablement sous certaines formes géométriques. Les diverses parties qui la composent ne demeurent unies entre elles qu'en vertu de lois également invariables. Brisez cette pierre, brisez-la encore, et dans chacun de ses débris jusqu'à l'infini se reproduiront la même structure, les mêmes lois. Et qui pourrait épuiser les innombrables rapports que renferme le minéral le plus informe ? Que cependant de là vous portiez successivement vos regards sur le règne végétal, sur le règne animal, vous verrez les rapports se multiplier encore et de plus en plus, l'ordre grandir graduellement, l'être augmenter ou se perfectionner davantage. Qu'on s'élève ensuite au règne des êtres pensants, des esprits, on verra redoubler les merveilles. L'être qui pense, connaissant, par leurs rapports et par leurs lois, les êtres qui ne pensent pas, porte dans sa pensée ces lois et ces rapports, qui forment ses idées et leurs combinaisons infinies. Par conséquent, l'être pensant réunit en lui-même, sous un mode d'existence propre à sa nature, tous les rapports et toutes les lois des autres êtres. L'ordre a donc ici une étendue entièrement nouvelle, puisqu'il embrasse tout, une excellence entièrement nouvelle, puisque, dans les trois autres règnes, il existait sans se connaître, et qu'ici il est intelligent, il se comprend lui-même.

Digitized by Google

Est-ce de l'esprit créé, ou de l'esprit créateur que je parle? De l'esprit créé, si je veux, de l'homme; car en lui réside cet ordre merveilleux que je viens de peindre dans l'être pensant. Mais il n'y est que par emprunt, par image. Voulez-vous contempler cet ordre en soi, dans son éternelle réalité, dans son immuable magnificence? montez jusqu'à l'esprit créateur, que saint Augustin appelle *la sagesse éternellement vivante*[1], et Leibnitz *la région des essences*[2] ou des raisons des choses, et là vous apparaîtra non-seulement la source d'où sont sortis tous les autres êtres, mais aussi la source de toutes les lois, de tous les rapports qui les constituent tous, à quelque règne qu'ils appartiennent. Dans la puissance souveraine de Dieu, il est donc un ordre souverain qui la règle. Cet ordre, c'est la sagesse de Dieu. Et comme il n'y a en lui aucune partie de la puissance ou de l'être, qui ne soit réglée, qui échappe à l'ordre, sa sagesse est aussi étendue que sa puissance, par conséquent, elle lui est absolument égale. Or, cette égalité parfaite entre la puissance et la sagesse de Dieu constitue sa bonté souveraine, je veux dire, l'excellence de sa nature.

Être souverainement bon, c'est n'avoir rien qui ne soit soumis à l'ordre; et avoir tout ce que l'ordre peut atteindre, c'est posséder, et la plénitude de la puissance,

1. *Conf.*, lib. IX, cap. x.
2. *Oper.* tom. II, pag. 25.

Digitized by Google

et la plénitude de la sagesse; que si la puissance ou l'être dépassait la sagesse, il y aurait quelque chose en elle qui serait privé d'ordre, et cette exubérance d'être serait désordre, maladie, tendance au néant. Si au contraire la sagesse débordait la puissance ou l'être, cette exubérance de sagesse ne s'appliquant à rien, ne portant sur rien, serait encore désordre, maladie, tendance au néant. Ainsi, que Dieu ne possédât pas la plénitude de la puissance et la plénitude de la sagesse, ou que l'une et l'autre ne fussent pas également infinies en lui, sa bonté, l'excellence de sa nature tomberait, son être serait tronqué, il ne serait plus le Dieu du chrétien. Le chrétien conçoit son Dieu comme être souverainement parfait, sous l'indivisible idée d'unité et de trinité suprêmes. Si on remarque en même temps que l'unité et la trinité sont le fondement de toute conception, puisque pour comprendre une chose, il faut, non-seulement que la chose soit, mais qu'elle soit d'une certaine manière, c'est-à-dire, déterminée, et que cette détermination réponde à tout ce qu'est cette chose, lui soit égale, on verra que cette idée d'unité et de trinité, sous laquelle se présentent Dieu et la conception, constituant la racine même de l'être et de la pensée, est le plus haut terme où l'esprit humain puisse s'élever, et que Dieu lui-même ne saurait se concevoir autrement, sans quoi la raison, ce fonds commun des intelligences, se démentant, toute connaissance serait impossible. Aussi, lorsqu'il a plu à Dieu de révéler les profondeurs de sa na-

Digitized by Google

ture à l'intelligence humaine, déchue de sa lumière primitive, il s'est annoncé comme étant à la fois triple et un, comme enfermant dans un seul être trois personnes essentiellement distinctes. Encore un coup, voilà ce qu'est Dieu pour le chrétien.

Maintenant qu'est l'homme ? Pour le chrétien, l'homme c'est l'être fait à l'image de Dieu, c'est-à-dire, portant en soi des traces de la puissance, de la sagesse, de la bonté infinies de Dieu, à qui il est uni par une dépendance intérieure et essentielle. Mais il faut comprendre ce qu'entend le chrétien par cette ressemblance et cette union de l'homme avec Dieu. L'homme trouve dans son esprit un fonds inépuisable de pensées, la possibilité d'en produire sans fin. Aussi saint Augustin, qui a pénétré si avant dans ce fonds, qui l'a sondé avec tant d'énergie, et l'a peint avec tant d'éloquence, s'écrie, épouvanté de sa propre grandeur : « *Cette capacité sans bornes, cette multiplicité infinie de choses qu'elle contient, c'est mon esprit, et mon esprit c'est moi-même. Que suis-je donc, quelle sorte de nature suis-je*[1] ? »

Eh bien ! cette capacité sans bornes de produire, qui est le fonds de l'esprit humain, fait la puissance de l'homme. La pensée qui en sort et qui comprend la puissance ou l'être dans toute son étendue, fait son intelligence, sa sagesse, laquelle, comme la puissance,

1. *Conf.*, lib. X, cap. XVII.

Digitized by Google

participe de l'infini, non-seulement par sa nature ou l'ensemble de ses idées, mais par chacune de ses idées générales, car il n'est pas une de ces idées à laquelle on puisse imposer une limite. Prenez l'idée de vertu, par exemple, et vous verrez que, depuis l'effort le plus léger de notre volonté vers le bien, jusqu'à la vertu même de Dieu, cette idée embrasse la série infinie des actes particuliers de vertu. La correspondance parfaite de la puissance et de la sagesse, leur mutuelle égalité, constituent la bonté de l'être humain.

Mais ces merveilles, enveloppées dans notre être pensant, leur sublimité même les dérobe à notre attention, ou plutôt, elles nous sont d'autant moins familières qu'elles nous sont plus intimes, parce que notre attention se replie rarement sur nous-mêmes et va toujours errant au dehors. Voulons-nous les amener sous son regard et les lui rendre sensibles? Montrons-les dans l'empire que l'homme exerce sur la terre. Les antiques forêts abattues, les déserts s'ouvrant à la culture, les villes s'élevant, le cours des fleuves suspendu ou détourné, les routes percées de toutes parts, les canaux creusés et promenant au sein des peuples le commerce, l'industrie et la civilisation; les mers franchies, les éléments domptés, la nature à ses pieds recevant ses lois, voilà sa puissance. L'homme, par la pensée, se pénétrant lui-même et s'élevant jusqu'à Dieu, découvrant les secrets et les lois de l'univers, se jouant dans la création entière, et contemplant le créateur, voilà sa sa-

Digitized by Google

gesse. L'homme faisant servir sa connaissance de la nature et la puissance qu'il exerce sur elle à se rendre sans cesse meilleur, à se perfectionner toujours davantage, voilà sa bonté.

Oui, la puissance, la sagesse et la bonté de l'homme éclatent dans l'univers, parce qu'il le connaît, qu'il le domine et le tourne à son usage et à sa perfection, de même que la puissance, la sagesse et la bonté de Dieu y éclatent, parce qu'il l'a créé, qu'il le gouverne et le conserve.

Considérez-vous donc, d'une part, la constitution intérieure de notre être? elle vous offre une image de la constitution de l'être divin. Considérez-vous, d'autre part, l'homme portant son activité hors de soi, sur tout ce qui existe? il vous retrace l'activité de Dieu se développant par la création.

Ainsi, pour le chrétien, l'homme conduit à l'intelligence de Dieu; et, à son tour, Dieu explique l'homme. Bien plus, ce n'est qu'en Dieu que l'homme peut s'expliquer lui-même, et tant qu'il ne sera pas remonté jusque-là pour se rendre compte de sa propre nature, il ne pourra se connaître, et sera pour lui un mystère impénétrable. En effet, cette empreinte d'infini que l'homme trouve en soi, dans sa puissance, dans sa sagesse et dans sa bonté, par cela même que ce n'est qu'une empreinte, une image, suppose nécessairement un original. Or c'est l'original, qui seul peut rendre raison de la copie. C'est donc dans la puissance, dans la sa-

Digitized by Google

gesse, dans la bonté absolues de Dieu, que l'homme va comprendre la puissance, la sagesse, la bonté relatives, empruntées, qui le constituent. Mais que fait l'homme, lorsqu'il s'élève ainsi, qu'il pénètre jusqu'au sein de Dieu, pour s'y reconnaître, pour s'y mirer lui-même? Il s'unit à Dieu de la manière la plus intime, et il comprend alors que cette union lui est indispensable, non-seulement pour s'expliquer sa propre nature, mais encore pour lui procurer l'action, la vie et la conservation. Car en présence de Dieu, se reconnaissant être contingent et créé, comment ne verrait-il pas qu'il ne peut agir, vivre et se soutenir hors du néant, sans s'appuyer sur l être créateur et nécessaire? Aussi c'est dans ce triple sens que saint Paul a dit que nous puisons en Dieu la vie, le mouvement et l'être : *in Deo vivimus, et movemur, et sumus*[1].

Présenté, comme Dieu, sous l'indivisible idée d'unité et de trinité, image de l'unité et de la trinité divines, et qui l'attire sans cesse vers son modèle, l'homme est conçu aussi de la manière la plus haute et la plus complète. Pour le chrétien, voilà l'homme.

Lorsque le chrétien, se repliant sur lui-même jusqu'au fond de son être, y découvre la puissance, la sagesse et la bonté qui le constituent, et qu'il voit qu'elles n'existent point par elles-mêmes et ne sont qu'une empreinte de la puissance, de la sagesse et de la bonté infi-

1. *Act. ap.*, cap. XVII, v. 28.

Digitized by Google

nies qui constituent l'être divin, il s'incline devant cet être, lui offre l'hommage de tout ce qu'il est, l'adore comme la souveraine grandeur. Cette adoration est parfaite, et on ne pourrait le contester qu'en montrant dans Dieu une grandeur supérieure à celle que le chrétien y reconnaît, ou bien, dans l'homme une dépendance plus étroite. Mais le moyen de concevoir de la grandeur de Dieu une idée plus haute que celle où le chrétien s'élève? Il ne pose aucune limite à la sagesse, à la bonté qui constituent la nature divine. Pour lui, la grandeur de Dieu, qui résulte de ces trois attributs, est donc sans terme, ou infinie. Qu'on tente d'aller au delà! La dépendance de l'homme pourrait-elle être imaginée plus grande! Lorsque vous avez compris que l'homme, créé par Dieu et à son image, tient de Dieu tout son être, et que sans une action immédiate et permanente de Dieu sur lui, il ne peut se soutenir hors du néant, ni même exercer ses facultés, vous avez fixé la dernière limite de sa dépendance. Arrêtez-vous; la reculer encore, ce serait détruire la réalité de notre être, son individualité, le fondre en Dieu et tomber dans l'abîme du panthéisme. L'esprit humain ne saurait donc supposer une adoration plus haute et plus vraie que l'adoration chrétienne, qui proclame la grandeur infinie de Dieu et la complète dépendance de l'homme.

Notre susceptibilité s'offusquera peut-être d'une telle dépendance, elle la regardera comme un joug humiliant. Je sais combien la vaniteuse admiration de soi-

Digitized by Google

même est prompte à verser le dédain et le ridicule sur la vertu chrétienne qui déclare cette dépendance, et que le Christianisme recommande sans cesse comme la première des vertus et le fondement de toutes les autres. Eh bien! apprenons une fois ce qu'est cette humilité chrétienne, tant et si aveuglément dédaignée. L'humilité chrétienne, c'est l'acte, la disposition de l'esprit dans l'adoration. Elle abaisse en effet, et, pour ainsi dire, fait rentrer dans le néant, l'homme, être d'emprunt, en présence de la réalité du grand Être. Mais embrassant du même regard tout ce qu'est Dieu et tout ce qu'est l'homme, l'humilité chrétienne est l'acte le plus sublime, le plus vaste, le plus profond, en un mot, le plus excellent de l'esprit. Est-il sur la terre un spectacle plus imposant, plus majestueux, plus digne de Dieu même, que celui d'une créature intelligente qui, s'arrachant avec effort à toutes les choses de la vie, s'élève jusqu'à lui, le place sous le regard immédiat de son âme, contemple sa souveraine grandeur, s'absorbe en lui et l'adore! A l'homme seul cependant, sur la terre, il appartient de donner un tel spectacle, parce que seul, l'homme, créé à l'image de Dieu, peut le connaître et comprendre sa propre dépendance. Qu'il y pense donc : c'est cette même dépendance, qui l'avertit qu'il ne relève que de Dieu; c'est elle qui, l'assimilant et l'unissant à ce maître suprême, mais unique, est la source de l'empire qu'il exerce sur la nature entière. Tant qu'il reconnaît cette dépendance et la con-

Digitized by Google

serve pure, il demeure libre et souverain dans l'univers. Qu'il ose la méconnaître et l'altérer, aussitôt se détachant de Dieu, il descend de sa hauteur naturelle, il tombe dans l'esclavage de lui-même, de ses erreurs, de ses passions, en attendant que son impuissance et ses factices besoins achèvent de l'entourer de chaînes. Homme aveugle! cesse de calomnier ta dépendance; elle fait ta grandeur, et jamais tu ne trouveras dans ton âme assez de respect, assez de gratitude, pour un si glorieux privilége.

Encore un coup, l'adoration, qui déclare l'entière dépendance de l'homme et la grandeur infinie de Dieu, est parfaite. Or, cette adoration, qu'est-elle autre chose que le fondement, ou plutôt l'essence même du culte? Consultez l'origine de ce mot : que signifie *colere?* honorer, rendre ses devoirs. Qu'il passe dans la langue religieuse, qu'il s'applique à Dieu, le mot culte prend alors son acception la plus élevée, et il exprime un honneur, un devoir, un hommage souverains rendus à la Divinité. Eh bien! je le demande, n'est-ce pas là ce que fait l'adoration, telle que le Christianisme la montre?

Ce n'est pas tout. Lorsque l'homme, dans le recueillement de l'adoration, contemple la souveraine grandeur de Dieu, peut-il distraire son regard, et n'être pas saisi de l'infinie beauté qui reluit en elle? La beauté, en effet, n'est que l'éclat de l'ordre. Considérez ces monuments, chefs-d'œuvre de l'art, qui vous transportent d'admiration. Par quoi vous paraissent-ils beaux, sinon

Digitized by Google

par l'exactitude de leurs proportions, par l'harmonie de toutes les parties qui les composent, en un mot, par l'ensemble des rapports dans lesquels ils se déploient. Là est leur beauté et l'attrait puissant qui vous captive et vous enchante. Et pourtant, qu'est cette beauté extérieure et matérielle au prix de la beauté intérieure et idéale conçue par la pensée de l'artiste? Jamais, malgré leur fidélité merveilleuse, jamais le ciseau de Phidias, ou le pinceau de Raphaël, ont-ils retracé dans toute leur délicatesse, dans toute leur pureté, les admirables conceptions de ces immortels génies? Et à son tour, qu'est cette beauté idéale, que sont toutes les beautés que peut concevoir l'esprit humain? un faible rayon, un pâle reflet de la beauté éternelle. Dans la grandeur de Dieu, où règne l'ordre parfait, puisqu'elle résulte de l'harmonie parfaite qui existe entre sa puissance, sa sagesse, sa bonté, et entre les innombrables rapports que chacun de ces trois attributs enferme, dans la grandeur de Dieu brille avec toute la pureté de son éclat la beauté parfaite, la beauté modèle. Ah! que se passe-t-il dans une âme, quand, au milieu du silence des sens, elle s'élève à cette ravissante contemplation? Transportée, elle tombe en extase et ne sent plus la vie que par le bonheur qui l'inonde. Ame du disciple bien-aimé, âme de saint Paul, âme de saint Augustin! dites-nous les délices qui vous abreuvaient, lorsque prenant votre sublime essor et vous envolant jusqu'au troisième ciel, vous jouissiez du spectacle de l'éternelle beauté! dites-

Digitized by Google

nous vos douloureux regrets, lorsque, oppressées de félicité, vous retombiez sur vous-mêmes! Mais qui suivrait dans leur vol ces âmes extraordinaires? Dans une sphère moins haute, l'âme commune, éclairée par une intelligente foi, peut contempler aussi la beauté de Dieu; elle y puise son bonheur, elle s'y attache comme à son bien suprême, et de l'adoration, qui admire la souveraine grandeur, elle passe à l'amour, qui se délecte dans la souveraine beauté. Ai-je besoin de dire que cet amour, comme l'adoration, est parfait, puisqu'il s'engendre du spectacle de la perfection même. Or, avec l'adoration, l'amour forme tout le culte, et un culte parfait, car il est visible qu'il renferme et qu'il exprime tout ce que la nature humaine doit à la Divinité. Tel est celui que l'homme offrait à Dieu au sortir de ses mains créatrices, et qu'il lui aurait éternellement offert, s'il avait conservé son être dans cette intégrité primitive, où son union intime avec Dieu le remplissait de lumière et de pureté.

La morale, qui résulte de l'idée que le chrétien conçoit de Dieu et de l'homme, correspond à ce culte. Simple et parfait comme lui, elle consistait uniquement, au jour pur de la création, et se fût bornée toujours, si l'état heureux de l'intégrité primitive s'était perpétué, à respecter et à aimer en nous l'image de la Divinité, et à honorer et à aimer cette image dans nos semblables.

Digitized by Google

CHAPITRE V.

SUITE DU MÊME SUJET. — CULTE ET MORALE DE L'HOMME DÉCHU.

Voilà donc le culte et la morale qui découlent de la nature humaine telle que le Créateur l'avait faite. Ils sont tout cela, et ne peuvent être rien de plus. On ne saurait en retrancher quelque chose sans les mutiler, y ajouter quelque chose sans les surcharger, et corrompre leur grande et admirable simplicité.

En effet, adorer la grandeur souveraine, aimer la beauté infinie de Dieu dans le sanctuaire de son âme, les célébrer spontanément au dehors par des chants, des cérémonies publiques et libres, où chacun étant pontife pour soi, le sacerdoce eût appartenu également à tous; entourer de son respect et de son amour l'image de Dieu partout où elle se serait montrée, dans les autres comme en soi-même, n'était-ce pas embrasser tous les rapports de l'homme avec Dieu, avec lui-même et avec ses semblables, n'était-ce pas mettre en

Digitized by Google

jeu tous les ressorts religieux et moraux de notre nature dans sa primitive pureté ?

Mais l'homme a voulu chercher son bien hors de Dieu, mettre sa propre volonté à la place de la volonté divine, qui était la règle naturelle de sa conduite, et il a brisé le lien qui le tenait attaché à Dieu, et il est tombé sur lui-même. Dans cet isolement a péri la simplicité primitive de ses rapports. Affaibli dans son intelligence et dans sa volonté, parce qu'il est séparé de la source de la lumière et du bien, il ne peut offrir à Dieu, qu'il ne connaît plus, ou qu'il ne connaît qu'imparfaitement, qu'une adoration et un amour faux ou incomplets ; coupable, parce qu'il a lui-même et librement rompu cette union avec Dieu, qui faisait la perfection de son être, il ne saurait d'ailleurs lui faire accepter ce double tribut d'un cœur souillé et odieux, il a besoin d'être purifié aussi bien que fortifié. Désormais donc il ne s'agit plus seulement pour l'homme d'adorer et d'aimer, il faut qu'il implore, qu'il sollicite de Dieu le pardon de sa faute et les moyens d'en réparer les suites. De là la prière, qui vient s'ajouter à l'adoration et à l'amour, se fonde sur ces deux sentiments et s'exhale avec eux. Est-elle dans la bouche du chrétien tout ce qu'elle doit être ? Voyez le modèle que lui en a donné le fondateur du Christianisme.

Notre Père qui êtes dans les cieux, dit-il, en commençant ; et, dans ce premier mot, où apparaît tout ce qu'est Dieu et tout ce qu'est l'homme, éclatent l'ado-

Digitized by Google

ration et l'amour, début naturel et indispensable de la prière; *que votre nom soit sanctifié*, faites que nous vous connaissions tel que vous êtes dans votre infinie sainteté et dans l'excellence de votre nature, non d'une connaissance purement spéculative qui serait stérile, mais d'une connaissance pratique, qui, portant dans notre âme la lumière de la vérité, y excite l'amour du bien; *que votre règne arrive*, faites que nous remontions à cette union intime avec vous, où votre intelligence éclaire notre intelligence, votre volonté règle notre volonté, et que, non-seulement elle lui imprime la droiture et l'activité de la vertu, mais encore la soumette à tous vos décrets, qui sont l'ordre éternel, et la dispose à les accepter d'avance lorsqu'ils se manifestent dans les événements prévus et imprévus; et qu'ainsi *votre volonté soit faite sur la terre!* Que votre providence paternelle ne se borne pas à pourvoir aux besoins de notre âme; aux petits des oiseaux elle donne la pâture; qu'elle dispense aussi à notre corps les nécessités de la vie : *donnez-nous notre pain quotidien*. Jusqu'ici le suppliant n'a fait entendre que le langage de l'être dégénéré et pauvre; mais de plus il est coupable et enclin à faillir encore; il faut donc qu'il demande grâce pour le passé, protection pour l'avenir : *pardonnez-nous nos offenses, et ne nous laissez pas succomber à la tentation*. Là se termine la prière du chrétien. Voyez si, dans sa sévère concision, elle oublie un seul besoin de l'homme déchu, et si, dans

Digitized by Google

sa touchante simplicité, elle ne prête à chacun de ces besoins l'expression la plus convenable.

Par la prière, l'homme tombé implore donc un secours qui l'aide à remonter à la force et à l'innocence qu'il a perdues dans sa chute, et qu'il sent bien ne pouvoir recouvrer par lui même. Attentif à sa voix suppliante, Dieu viendra-t-il de sa puissante main le remettre debout, pour le livrer ensuite à lui-même? En d'autres termes, viendra-t-il lui verser dans l'âme, une fois pour toutes, cette force et cette innocence, objet de ses soupirs? Si on considère que ce moyen de régénération, tout instantané, nous laisserait soumis au danger d'une nouvelle chute, laquelle rendrait cette régénération inutile, on s'aperçoit bientôt qu'un mode de régénération permanent, qui ne nous abandonne jamais, est plus conforme, que dis-je? seul conforme à la gravité de l'intervention divine. Mais du moins l'homme sera-t-il relevé par Dieu directement et sans aucune coopération de sa part? Lorsqu'on réfléchit que c'est par une action immédiate sur nous que Dieu nous conserve l'être, l'analogie conduit d'abord à croire que c'est aussi sans notre concours et par une action immédiate sur nous que Dieu nous régénère. Cependant une méditation attentive ne tarde pas à avertir que cette action immédiate de Dieu, tout à fait indépendante de la créature tombée, n'étant jamais interrompue, ferait tout dans l'âme, la rendrait purement passive, et détruirait sa liberté; on repousse

Digitized by Google

ce mode de régénération, qui, ne donnant rien à faire à l'homme, et attribuant tout à Dieu, jette invinciblement dans le panthéisme. Non, Dieu n'a pu réparer l'homme que par des moyens qui laissent dans leur jeu et dans leur exercice naturel son intelligenc et sa volonté, et respectent la liberté qui appartient à sa nature. Il s'est associé l'homme et lui a donné sa part dans ce grand œuvre, qu'il n'a opéré qu'en lui fournissant des secours. Ces secours, ce sont les sacrements, institution divine, toujours présente, toujours indispensable sans doute à notre régénération, mais toujours aussi librement offerte. Nous disons les sacrements, pour tout comprendre sous un seul mot, parce que l'un d'eux, l'Ordre, constitue le sacerdoce et par là même le gouvernement de l'Église, gouvernement nécessaire pour assurer à cette institution l'objet et la perpétuité que son fondateur lui avait attribués. Nous n'envisageons ici les sacrements que par occasion et comme faisant partie du culte chrétien que nous examinons ; ailleurs, nous traiterons avec détail et pour elle-même cette théorie, sur laquelle il s'est élevé de si vulgaires préjugés et quelquefois de si stupides dédains. Quel est le but des sacrements? c'est de fortifier l'âme et de la purifier, de lui rendre la force et l'innocence. Et avez-vous jamais remarqué comme ils concourent merveilleusement à ce double objet, où se trouve tout entière la régénération de l'homme? Les uns, le Baptême et la Pénitence, sont institués pour purifier;

Digitized by Google

tel est leur objet principal : leur objet accessoire est de fortifier. Les cinq autres ont pour destination de fortifier ; tel est leur objet principal : leur objet secondaire est de purifier. Dans leur admirable économie, sans toucher à la liberté de l'homme, car ils ne produisent leur effet que sur l'âme qui s'ouvre spontanément à eux, sans toucher à la liberté de l'homme, ils le poursuivent de l'alternative d'être saint ou de le devenir. Est-il coupable ? ils lui communiquent la justification à la condition du repentir. Est-il justifié ? ils lui communiquent la force avec l'amour. Toujours à sa disposition, toujours en sa présence, ils s'obstinent à sa régénération et lui en font une loi.

Si donc la partie naturelle du culte chrétien, formée de l'adoration, de l'amour et de la prière, et que nous appelons ainsi, parce qu'elle se fonde sur la nature ou qu'elle est accessible à la raison, est parfaite, comme nous l'avons vu tout à l'heure, la partie du culte formée des sacrements, et que nous appelons surnaturelle, parce qu'elle est au-dessus de la nature ou hors du domaine de la raison, est également parfaite, puisqu'elle supplée ce qui manque à l'autre, qu'elle donne à l'homme la force et l'innocence, qu'il ne saurait trouver dans l'adoration, l'amour et la prière.

Voyons la morale. Nous l'avons déjà dit, respecter et aimer dans soi et dans ses semblables l'image de Dieu, était l'unique devoir moral de l'homme dans l'intégrité originelle de sa nature. Descendant de la

Digitized by Google

même source que le culte primitif ou l'adoration et l'amour, et simple comme lui, cette morale n'imposait à l'homme, durant les jours sereins de son innocence, d'autre obligation que d'honorer en soi et dans autrui l'image de la perfection divine, de l'aimer et de lui conserver sa pureté native. Mais, en désobéissant au créateur, vient-il à lui imprimer une tache? comme celle du culte, la simplicité de la morale disparaît, les devoirs de l'homme se compliquent; et, à l'obligation d'honorer et d'aimer en soi et dans les autres ce qui reste de ressemblance avec Dieu, s'ajoute l'obligation de recouvrer ce qu'il a perdu de cette ressemblance et de compléter en soi l'image de la perfection divine autant qu'il lui est donné de le faire dès cette vie, où sa régénération ne doit point se consommer.

Cette seconde obligation fait la base de la morale chrétienne, puisque le Christianisme se propose de relever l'homme à sa hauteur originelle et à sa primitive perfection. Or, qu'était cette perfection de l'homme? Lumière dans l'esprit, empire sur les passions ou vertu dans le cœur, biens du corps, c'est-à-dire ce qui est nécessaire à la vie, la santé, enfin la vie elle-même. C'est de là que l'homme est déchu et qu'il est tombé dans l'ignorance, dans l'esclavage des passions, et par une conséquence et un châtiment que la voix de Dieu lui déclarait d'avance, dans le dénûment, dans la nécessité de pourvoir aux besoins de la vie par des efforts laborieux, dans l'assujettissement

Digitized by Google

aux maladies et à la mort : *In sudore vultus tui, vesceris pane*[1]..... *morte morieris*[2]. Aujourd'hui même, outre la mort, le dénûment, l'infirmité ordinaire, effet direct de la corruption originelle, les morts prématurées, les misères et les infirmités particulières n'escortent-elles pas chaque jour sous nos yeux l'ignorance et le vice ? C'est de cet état que l'homme doit se relever. Raviver dans son esprit la lumière de la vérité, dans son cœur le désir et la force de la vertu, et, par ce moyen, rentrer en possession des biens du corps, qui sont le fruit des biens de l'âme ; car on voit l'aisance, la santé, le bien-être, attachés à la suite des lumières et de la vertu, par une loi aussi régulière que celle qui les fait disparaître, lorsque les lumières et la vertu sont exilées ; tel est l'objet et la portée de la morale chrétienne. Il est visible qu'elle pousse l'homme à restaurer en soi la puissance, la sagesse et la bonté dont Dieu avait composé son être, en y imprimant l'image de lui-même. C'est ce que l'Évangile caractérise par l'expression profondément philosophique, *édifier*, qui, dans l'acception religieuse, signifie exciter au bien soi-même et les autres, par l'instruction et par l'exemple. Le bien, qui répare les ravages du mal, qui rétablit en nous l'image de Dieu, que le mal y dégrade, reconstruit en effet notre être spirituel, comme on reconstruit un édifice en ruines.

1. *Gen.*, cap. III, v. 19.
2. *Ibid.*, cap. II, v. 17.

Digitized by Google

Aussi le scandale, contraire à l'édification et qui renverse son ouvrage, reçoit-il de Jésus-Christ, du grand réparateur de l'homme, ce foudroyant anathème : *Væ illi per quem scandalum venit*[1] !

La morale chrétienne nous impose donc l'obligation de travailler sans relâche à notre perfectionnement et à celui de nos semblables. Je dis : *Travailler sans relâche*, puisqu'elle ne reconnaît à la perfection qu'elle exige de nous d'autre limite que la perfection divine elle-même. D'où il suit qu'une perfection indéfinie est, pour nous, la grande loi de la vie. Jésus-Christ la rappelle à ses disciples, lorsqu'il dit : *Soyez parfaits comme votre Père céleste est parfait*[2]. Que la faiblesse et l'irréflexion s'effraient de ce précepte, et en regardent l'accomplissement comme impossible ; il n'en paraîtra pas moins légitime à qui prendra la peine de rentrer en soi et d'y considérer cette empreinte d'infini qui est au fond de nos idées et de nos désirs, et par laquelle il nous est donné de nous unir à Dieu, de retracer sa perfection suprême, de l'égaler selon la mesure de notre être créé. Il n'est pas même besoin de rentrer en soi. Je le demande à l'homme qui, vivant hors de lui-même, traverse tous les plaisirs des sens et y consume son existence : a-t-il toujours échappé à cet inexorable dégoût qui l'attend au fond de chacune de

1. *Matth.*, cap. XVIII, v. 7.
2. *Matth.*, cap. V, v. 48.

Digitized by Google

ses jouissances? n'a-t-il pas senti, dans son cœur épuisé, des désirs fermenter et s'agiter encore? Oui, l'expérience a fait une maxime vulgaire de cette vérité, que le cœur humain est ici-bas insatiable et que tous les biens accumulés laissent en lui un vide et n'assouvissent jamais sa puissance de jouir. Or, cette vérité proverbiale est pour tout homme un avertissement solennel qu'il porte en lui-même l'empreinte de l'infini, et, par conséquent, la puissance de s'élever, de s'améliorer sans cesse.

En fait, où rencontrer quelqu'un d'une raison tellement faussée, d'une volonté tellement pervertie, descendu à une dégradation si profonde que, malgré les lumières et le secours que le Christianisme lui présente, il soit incapable de vérité et de bien? Nul n'est réduit à ce déplorable état, sans quoi il serait déchu du rang d'être intelligent et moral, tombé dans la classe des brutes. Cependant toute vérité acquise, tout bien opéré, quelque faibles qu'ils soient, excitent et aident en même temps à parvenir à une vérité nouvelle, à un bien nouveau. Les efforts mêmes tentés pour faire ce pas en avant, augmentent la force, qui s'accroît par l'action. N'est-ce point par la continuelle agitation, par l'incessante mobilité, dont la nature donne au premier âge l'instinct et le besoin, que l'enfant développe ses membres? N'est-ce point par des courses répétées, par l'habitude de soulever de lourds fardeaux, par des exercices pénibles, que l'athlète se disposait

Digitized by Google

au combat et se préparait les couronnes du cirque ? Oui, la force s'accroît par l'action, et cela est vrai au moral comme au physique.

Ajoutons que l'idée de la perfection divine fait naître dans l'âme le désir de la reproduire en soi. Ce désir, qui devient plus impérieux, à mesure qu'elle se rapproche davantage du souverain modèle, démontre par lui-même la possibilité d'arriver à ce terme; car nul désir bon ne saurait être chimérique.

Il est vrai, cette amélioration successive de l'âme, ces progrès dans la vérité et dans le bien, inaccessibles aux regards matériels, ne se montrent au dehors que par leurs effets. Pour les voir en eux-mêmes, il faut entrer dans l'intérieur, où ils s'opèrent. Que de ressources, que d'efforts dans l'âme chrétienne, pour s'élever à la perfection ! Comme elle s'applique à connaître ses devoirs, à se rendre compte de ce qu'elle en pratique et de ce qu'elle en néglige, à faire, pour ainsi dire, l'inspection, la revue de ses penchants, à se préciser les bons et les mauvais, à déterminer jusqu'à quel point chacun l'approche ou l'écarte du but où elle marche, à trouver les moyens de seconder les uns, de combattre les autres, à balancer par intervalle leurs résultats, pour savoir ce qu'elle a fait et ce qui lui reste à faire ! Comme elle est attentive à ne laisser jamais ralentir ses efforts, à soutenir toujours sa vigilance, parce qu'elle sent bien que les bons penchants ne sont jamais épuisés et les mauvais jamais taris !

Digitized by Google

Avertie par son expérience qu'ils reçoivent toujours du dehors une influence plus ou moins grande, l'âme chrétienne porte aussi sa sollicitude sur ses rapports extérieurs, sur les événements de la vie. Elle regarde, elle considère ce qui, dans ces rapports, dans ces événements, peut favoriser ou contrarier le développement de ses inclinations heureuses, affaiblir ou fortifier ses inclinations perverses; et elle apprend ainsi à profiter de ce qui s'y rencontre pour assurer et accélérer sa marche vers la perfection, et à triompher des obstacles qui viendraient la retarder.

Lorsque, sollicité par ce désir inquiet du perfectionnement, on s'est donné tous ces soins, qu'on a exercé sur soi cette active surveillance, qu'on s'est entouré de ces précautions protectrices, on a beaucoup fait; on a fait le plus difficile, le plus important; on a travaillé à son amélioration intérieure, et, dans la conscience de ces progrès, on puise une douce et encourageante récompense. Toutefois, on n'a pas encore accompli ce qu'impose la morale chrétienne. Destiné à vivre en société et obligé d'aimer ses semblables comme lui-même, le chrétien doit les associer à son propre perfectionnement, leur communiquer son amélioration, et il la tronquerait en la concentrant en lui-même et ne la répandant pas au dehors; il anéantirait le précepte évangélique : *Tu aimeras ton prochain comme toi-même*[1]. Et n'allez pas croire que

1. *Matth.*, cap. XIX, v. 19.

Digitized by Google

cette seconde partie de la tâche du chrétien nuise à la première, je veux dire, à son amélioration personnelle, la rende plus lente, plus difficile et moins certaine. Elle se combine merveilleusement avec celle-ci, elle l'active, la facilite et l'assure. Et il ne saurait faire du bien à son semblable, sans cultiver, par cela même, et augmenter son propre bien ; il ne saurait exciter son semblable au bien, soit par le conseil, soit par l'exemple, sans s'y exciter lui-même; le spectacle des vertus qu'il a créées vient à son tour agir sur lui, l'édifier, l'affermir dans les siennes, et il s'améliore et s'enrichit de tout le bien qu'il a pu répandre.

Dans l'accomplissement de cette double et indivisible tâche est la marche de l'amélioration chrétienne. Quand s'arrête-t-elle ? sur la terre, jamais. Le besoin et le devoir la pressent incessamment et lui crient : Avance, avance, avance! as-tu la raison assez droite, le cœur assez pur? as-tu touché la limite du bien à faire à autrui pour avoir le droit de t'arrêter ? Que répondre? qui possède assez de lumières pour oser dire qu'il ne peut en acquérir davantage ? qui peut se flatter d'exercer sur ses passions un assez grand empire pour n'avoir plus à combattre ? d'avoir donné assez de développement à ses bonnes inclinations, d'en avoir tiré assez de fruit, pour n'avoir plus rien à leur demander ? qui a fait assez de bien au dehors pour croire sa dette acquittée? qui osera dire qu'il est parfait ? Celui-là ne se connaîtrait point; il ignorerait ce qui lui reste de mal à

Digitized by Google

détruire, de bien à atteindre; il n'aurait pas même l'idée de la perfection. Nul progrès accompli qui ne soit à la fois l'instrument et le devoir d'un progrès nouveau. Chaque lumière révèle une autre lumière, chaque vertu montre une autre vertu; toute conquête découvre un horizon plus reculé qu'il faut conquérir encore. L'œil toujours fixé sur son modèle, qui brille éternellement au plus haut des cieux, l'âme chrétienne s'efforce de franchir les degrés qui la conduisent jusqu'à lui, de raccourcir de plus en plus la distance qui l'en sépare, et ne se détourne point pour mesurer celle qu'elle a déjà parcourue. Ou, si quelquefois elle reporte son regard en arrière, elle cherche dans la vue de l'espace traversé, non pas le droit de faire halte, mais le courage de poursuivre sa route; tant qu'elle n'est pas parvenue au terme, tant qu'il lui reste un pas à faire, tous ces pas antérieurs ne lui sont rien. C'est à elle qu'on peut appliquer avec une vérité rigoureuse cette parole du poëte qui caractérise seule si complétement l'âme la plus active, la plus puissante peut-être de l'antiquité, l'âme vaste de César, qui embrassait dans ses desseins et dans ses travaux l'univers connu : *Nil actum reputans, si quid superesset agendum*[1]. Mais il appartient au grand apôtre, dont la vie entière fut un élan continuel vers la perfection infinie, il appartient à saint Paul de nous peindre cette sublime

1. Lucain.

Digitized by Google

vocation du chrétien, de nous en fournir en lui-même un modèle vivant. Voici ce qu'il écrit aux Philippiens, qu'il a convertis à la foi évangélique, et qu'il veut prémunir contre les docteurs judaïsants qui s'attachaient à ses pas pour enter leur doctrine sur la doctrine qu'il a répandue : « Les grands avantages, dit-il, dont l'Hébreu se glorifie, nul ne peut les revendiquer à plus juste titre que moi ; nul plus que moi n'est issu d'un sang national et pur de tout mélange avec le sang des autres peuples ; nul ne s'est montré plus ardent défenseur de la loi dans son intégrité ; nul ne l'a pratiquée avec une sévérité plus scrupuleuse, et, à ses yeux, n'a été plus irréprochable. Jusqu'au moment où s'est révélée à moi la haute connaissance de Jésus-Christ ou l'idée de la perfection suprême, ces avantages faisaient aussi mon orgueil, ils étaient l'objet de ma vie, mon bien, mon tout. Mais en présence de cette grande idée, en face de Jésus-Christ, ils ont perdu leur prestige et ne m'ont plus paru qu'un mal, parce que, par les impressions et les souvenirs qu'ils laissent, ils détournent de la perfection à laquelle Jésus-Christ nous attire : *Quæ fuerunt mihi lucra, hæc arbitratus sum propter Christum detrimenta.* Aujourd'hui dégagé de leur empire, je suis tout entier à cette perfection ; non point que je l'aie encore acquise, ou que je sois près de la posséder : *Non quod jam acceperim, aut perfectus sim ;* mais je la poursuis sans cesse : *sequor autem.* Et une chose que je sens indispensable pour

Digitized by Google

l'atteindre, *unum vero*, c'est d'oublier tout ce que j'ai fait pour elle jusqu'à ce jour, de compter pour rien le passé, et m'épandant sur l'avenir, d'y aspirer de toute l'énergie de mon être et de toute la puissance des secours que Dieu m'accorde, *quæ quidem retro sunt obliviscens, ad ea verò quæ sunt priora extendens me ipsum, ad destinatum persequor, ad bravium supernæ vocationis Dei in Christo Jesu.* Et de ce même sentiment doit être animé quiconque court dans cette carrière de la perfection, ou il ne sait point ce qu'il ambitionne. *Quicumque ergo perfecti sumus, hoc sentiamus*[1]. »

Ainsi parle saint Paul. Par la forme qu'il donne à cette peinture du perfectionnement chrétien, par les termes qu'il emploie, on voit qu'il le comparait dans son esprit aux courses du cirque. Était-il possible de mieux faire sentir que le passé de ce perfectionnement, quelque grand qu'il soit, n'est rien, et que l'avenir est tout. Qui emporte la palme au cirque? Est-ce celui qui s'élance d'abord avec le plus de vitesse, pour tomber ensuite devant le but, qu'il n'a pas touché? Non, mais bien celui qui, soutenant toujours sa célérité, fournit sa course et parvient à l'atteindre. La vie humaine est aussi une arène immense où nous courons tous, pour conquérir la félicité éternelle, prix de la perfection. Mais, dans cette arène, tous sont concur-

1. *Philipp.*, cap. III.

Digitized by Google

rents, il n'est point de rivaux, on ne voit qu'encouragement mutuel, concert d'efforts, tous se donnent la main pour arriver ensemble, le même prix est réservé à qui ne se lasse point, et le triomphe de chacun s'embellit du triomphe des autres.

Avons-nous besoin maintenant de faire remarquer que, si saint Paul secoue la loi de Moïse, c'est qu'elle le faisait citoyen d'une étroite localité, d'une époque circonscrite, qu'elle créait en lui un homme factice et stationnaire; s'il embrasse avec ardeur la loi de Jésus-Christ, c'est qu'elle le fait citoyen de l'univers, citoyen de l'éternité, l'homme de la nature, dont le progrès est la loi ici-bas et le ciel l'ultérieure patrie. Encore un coup, telle est la portée de la morale chrétienne; entraînant l'homme à une perfection infinie, elle est donc parfaite.

Digitized by Google

CHAPITRE VI.

BENJAMIN CONSTANT QUI PRÉTEND LE CHRISTIANISME PERFECTIBLE, SE RÉFUTE LUI-MÊME.

Il est établi que le Christianisme conçoit de Dieu, de l'homme et de leurs rapports, une idée vraie et complète, en d'autres termes, parfaite ; que sur cette idée il fonde un culte et une morale également vrais et complets, ou parfaits : c'est pourquoi il est une religion parfaite. Comme toute religion, il n'est et ne peut être dans sa doctrine, que la connaissance de Dieu et de l'homme, des rapports de l'homme à Dieu, qui constituent le culte, des rapports de l'homme à l'homme, qui constituent la morale. Ce sont ses parties intégrantes, essentielles ; il ne saurait en comporter ni plus ni moins. Que chercher dans une religion, après qu'on en a examiné et connu le Dieu, l'homme, le culte et la morale ? Que devient une religion, si on en retranche l'un de ces quatre termes ? Si donc le Christianisme est parfait dans chacune de ses parties constitutives, et

Digitized by Google

qui le forment par leur indissoluble unité, il est parfait en lui-même. Or, nous défions quiconque voudra méditer sérieusement et avec pleine indépendance, sur la nature de Dieu et sur celle de l'homme, en prendre une notion exacte, la confronter ensuite avec celle que le Christianisme en donne, et étudier le culte et la morale qu'il fonde sur elle, nous le défions de lui dénier cette perfection.

Mais pourquoi, rompant le fil de nos idées, nous sommes-nous arrêté si longtemps à la mettre en évidence ? C'est que nous avions à combattre Benjamin Constant, qui veut que le Christianisme, comme toutes les autres religions, soit perfectible. Et, cette opinion n'est pas venue se placer accidentellement sous sa plume, comme une idée secondaire qu'on jette en passant ; elle a fermenté longtemps dans son esprit, elle a été pour lui une préoccupation vive et opiniâtre. Quoiqu'elle se montre avec timidité dans son grand ouvrage sur la religion, on voit cependant que c'est elle qui l'a inspiré et qu'elle le domine. Toutefois, si nous n'avions eu à réfuter que lui seul dans cette fausse application de sa théorie générale du perfectionnement, nous aurions pu nous épargner les frais d'une démonstration si longue. Il eût suffi de lui opposer son livre, et on verra tout à l'heure qu'il se charge de se réfuter lui-même et qu'il s'acquitte admirablement de cette tâche Mais cette erreur, qui ravit au Christianisme sa perfection absolue et le condamne à en demander une successive au mou-

Digitized by Google

vement des siècles, le ravalant ainsi au niveau des religions antiques juive et païenne, qui n'étaient que des religions provisoires ; cette erreur, émise d'abord, ou du moins répandue en France par Benjamin Constant, accréditée par la juste réputation de cet écrivain et par les heureuses et séduisantes applications de sa doctrine du progrès, a obtenu bientôt du retentissement, et trouvé de nombreux et brillants échos dans la génération contemporaine et savante. Et comment se défendre de ce prestige ? comment croire à l'immobilité d'une institution religieuse, au milieu du mouvement universel et rapide qui emporte aujourd'hui tout le reste ? Ce n'est donc plus un homme isolé, mais le siècle lui-même qui se soulève contre l'immutabilité du Christianisme, et qui crie . « Comme toute chose, le Christianisme est perfectible ; comme toute chose, il doit recevoir de la main du temps ! » C'est à ce cri général qu'il fallait répondre : « Non, le Christianisme n'a rien à recevoir du temps, il n'est point perfectible, car il est parfait ! Et comment faire accepter cette réponse, qu'en portant sous les regards la perfection du Christianisme ? Pourquoi veut-on qu'il soit perfectible, sinon parce qu'on ne voit pas qu'il est parfait ? Or, pour montrer sa perfection, pour la rendre sensible et incontestable, suffisait-il de jeter sur lui un coup d'œil général, d'en parcourir les dehors ? N'était-il pas indispensable de pénétrer dans sa constitution intime, et, si j'ose ainsi parler, de le démonter pièce à pièce, pour faire examiner chacune

Digitized by Google

d'elles avec soin, et forcer à reconnaître qu'elles sont toutes ce qu'elles doivent être, et que, soit qu'on les considère séparément, soit qu'on les considère dans leur ensemble, elles répondent à l'idée de perfection que sur la religion peut concevoir l'intelligence humaine?

Avant d'aller plus loin et d'examiner les subtilités que l'esprit superficiel et immodérément novateur du siècle suggère contre le Christianisme aux hommes qui viennent à la suite de Benjamin Constant, leurs tentatives pour créer une religion qu'ils voudraient substituer à celle qui existe, il est important et curieux d'entendre leur chef, plus pénétrant, plus réfléchi et moins empressé qu'eux à communiquer au public ses premières impressions, reconnaître la perfection du Christianisme. Il n'a pas craint de la proclamer, malgré ses principes arrêtés d'avance sur le progrès universel, aimant mieux heurter sur ce point sa théorie, dévier une fois de ses propres idées que de la vérité, sa raison éclairée, et la voix de sa conscience l'emportant sur l'entraînement d'un système. « De toutes les formes, dit-il, que le sentiment religieux peut revêtir, le Christianisme est la plus satisfaisante à la fois et la plus pure. Tel que l'enseignait son divin auteur, il apaise toutes les douleurs de l'âme ; il respecte toutes les libertés de l'intelligence, en la délivrant néanmoins de l'angoisse du doute ; et depuis le palais jusqu'à la chaumière, dans sa sympathie ingénieuse et variée, il offre à tous les consolations dont tous ont besoin. Inaltérable, et cependant flexible,

Digitized by Google

il grave dans les cœurs les vérités essentielles, et il accueille les tributs des siècles et les perfectionnements qu'ils lui apportent. Et que les hommes religieux ne s'offensent pas de ce que nous parlons des perfectionnements du Christianisme! *Dans sa doctrine morale, dans ses préceptes, dans toute la portion émanée de son auteur, le Christianisme n'est pas perfectible, car il est parfait;* mais dans ses formes et surtout dans les opinions partielles que ses sectateurs ont adoptées, il peut y avoir lieu à perfectionnement[1]. »

Vous l'entendez, *dans sa doctrine morale, dans ses préceptes, dans toute la portion émanée de son auteur,* le Christianisme n'est pas perfectible, car il est parfait. Il serait difficile de faire un aveu plus formel, plus explicite, et il faudrait être sévère pour exiger davantage. Et qui pourrait avoir l'idée, d'une part, d'étendre la perfection du Christianisme au-delà de ce qu'il tient de son auteur : d'autre part, de reconnaître comme partie essentielle et intégrante du Christianisme, ce que les hommes y ont ajouté ou ce que n'a pas institué Jésus-Christ lui-même? A l'institution seule émanée de Jésus-Christ appartient la perfection et par suite l'immutabilité. Tout le reste n'est qu'accidentel, opinions, usages locaux et temporaires. Voilà l'enseignement général, permanent de l'Église, et on ne peut s'en départir sans tout confondre. N'a-t-on pas toujours distingué

1. *De la Religion*, etc., livre V, chap. VII.

Digitized by Google

dans le Christianisme deux parties entièrement différentes, le dogme et la discipline, comprenant, sous le nom de dogme, le dogme proprement dit, ou les croyances, puis le culte et la morale, et sous le nom de discipline, la manière dont le dogme est appliqué. Des exemples rendront cette distinction sensible : dans le sacrifice chrétien, où le Christ, sacrificateur et victime, offre à Dieu pour les hommes sa sainteté essentielle et se donne à eux pour nourrir et féconder l'innocence de leurs âmes, les paroles puissantes de la consécration, qui l'appellent sur l'autel et y réalisent sa présence, la communion ensuite; voilà le sacrifice, voilà l'institution de Jésus-Christ, voilà le dogme. Les prières et les cérémonies qui préparent et qui suivent ce moment solennel, voilà la discipline. Dans le baptême, qu'est-ce qui constitue le sacrement, l'institution de Jésus-Christ, sinon l'infusion de l'eau, et ces paroles : *Baptisez au nom du Père, du Fils et du Saint-Esprit*, que le régénérateur adresse et recommande comme sacramentelles à ses apôtres, qu'il envoie, revêtus de sa puissance, chez tous les peuples du monde? C'est là le dogme; les prières et cérémonies qui précèdent et qui accompagnent, tout le reste est discipline. De ces deux parties, l'une, le dogme, a Jésus-Christ pour auteur; l'autre, la discipline, est l'œuvre des hommes; la première est parfaite et immuable, la seconde perfectible, mobile et peut changer au gré des temps.

N'est-ce pas ce que déclarent les lignes de Benjamin

Digitized by Google

Constant que vous venez de lire? Donc, entre lui et nous, parfait accord sur le point capital, sur l'unique objet en discussion, savoir, que le Christianisme est parfait en ce qui le constitue essentiellement ou dans ce qu'il tient de Jésus-Christ, c'est-à-dire, dans le dogme, qui comprend les croyances, le culte et la morale. Qu'importe ensuite que l'écrivain protestant ne compte pas le culte parmi les parties du Christianisme émanées du divin fondateur! ceci n'est qu'une erreur de détail et de fait, qui n'affaiblit nullement le point convenu, et qui tient sans doute à ses préjugés de secte.

Le protestantisme en effet a tellement défiguré le culte chrétien, qu'il l'a presque réduit à de pures cérémonies, qui ne portent en rien le sceau de l'institution divine. Si du reste il eût été prouvé à Benjamin Constant que le culte remonte à Jésus-Christ, comme les croyances et la morale, il eût bien fallu, d'après son principe, qu'il lui reconnût la même perfection qu'aux préceptes et à la morale. Je dis plus, il ne lui en eût pas coûté d'avouer au culte cette origine et cette perfection, qui se révèlent par de si certains et si manifestes caractères, s'il eût voulu se donner la peine de l'étudier tel qu'il a été constamment pratiqué dans l'église catholique, de chercher sa pureté à travers les pratiques et tout ce que les temps ont pu y mêler d'étranger, sans cependant jamais le corrompre.

Quoi qu'il en soit, il suffit qu'il avoue parfaite la partie de la religion qui vient de Jésus-Christ; et cet

Digitized by Google

aveu ne saurait être plus positif et plus net. Maintenant, quel est le côté du Christianisme que l'auteur trouve ouvert à la perfectibilité? Ce sont *ses formes et les opinions partielles que ses sectateurs ont adoptées*. Évidemment par formes, il entend le culte, et ce que nous avons désigné sous le nom de discipline, pour le distinguer du dogme, c'est-à-dire, des croyances, du culte et de la morale. Que le culte appartienne au dogme, à la partie immuable de la religion, cela a été longuement prouvé. Sur la discipline, nous avons rappelé que toujours dans l'Église on l'a proclamée variable, et destinée par cette flexibilité même à répondre aux besoins des temps, à se mettre en harmonie avec eux. Quant aux opinions particulières qui s'élèvent au sein de l'Église, non certes, elles ne jouissent pas du privilége de l'imperfectibilité ; et leur côté le plus favorable est au contraire d'être quelquefois susceptibles de se perfectionner, car souvent la même époque voit ces opinions naître et mourir. Mais qu'ont-elles de commun avec le Christianisme! rien; il n'a que faire avec elles, lorsque surtout dans leur passage plus ou moins rapide, elles ne s'étendent pas comme un voile qui dérobe aux hommes son inaltérable lumière et son incorruptible beauté. Oh! qu'il est étrange de voir cette religion, qui règne et subsiste toujours la même dans l'immuable et sereine région du vrai, soumise à la commune loi de la perfectibilité, parce qu'on ne la regarde qu'à travers ce flux d'opinions erronées, contradictoires, incomplètes, que les

Digitized by Google

jours engendrent et que les jours dissipent, et qui, passant comme des nuages chassés par le vent, ne laissent arriver que par intervalles quelques rayons de son immortel éclat à l'œil distrait de l'observateur! Tel est pourtant le spectacle que l'auteur nous donne. Nous nous expliquons.

Seule dépositaire des moyens extérieurs, sensibles, de régénération, institués par Jésus-Christ, l Église a toujours déclaré que dans son sein se trouve la voie commune, visible pour aller à Dieu. Mais a-t-elle quelque part nié que Jésus-Christ ménage des voies particulières, invisibles, aux hommes de bonne volonté, placés dans l'impuissance de profiter des secours qu'elle présente? a-t-elle prétendu que le régénérateur du monde ait déposé dans elle toute sa miséricorde, toute sa providence pour les hommes? Ainsi, le célèbre *hors de l'Église point de salut*, a toujours eu cette double signification, savoir : 1° que l'Église possède le moyen ordinaire, général, visible, de se sauver ; 2° que, hors de son sein, il n'y a que moyens extraordinaires, particuliers, providentiels. Cependant, dans les ténèbres et la barbarie du moyen âge, où on ne comprenait que ce qui est accessible aux sens, on enferma la portée de cette maxime dans sa première signification. Et comme, sous ce règne de la théocratie, les intérêts du temps étaient immolés à ceux de l'éternité, la vie présente à la vie future, et que le pouvoir civil était l'instrument de l'autorité religieuse, celle-ci, se croyant obligée d'appeler

Digitized by Google

les hommes dans l'unique voie qui pouvait les conduire au bonheur, employa quelquefois la force pour les y pousser. Quiconque opposait de la résistance, hérétique ou infidèle, était déclaré ennemi de Dieu, et comme tel jugé digne du dernier supplice. Dès lors à la persuasion, à la douceur, seuls moyens de conquête, seules armes que lui ait léguées son fondateur, succède le glaive. Le tribunal sanglant de l'inquisition se dresse ; les Albigeois sont égorgés à Toulouse, le soleil de la Saint-Barthélemy éclaire le massacre des protestants. l'Amérique voit tomber sous le fer espagnol ses enfants timides. Eh bien! pour établir la perfectibilité des opinions particulières sur la religion, Benjamin Constant invoque cette maxime sanguinaire du moyen âge, et déroule les atrocités qu'elle a enfantées. Puis, rappelant qu'elle a été condamnée au dix-huitième siècle par la Sorbonne, et de nos jours par M. Frayssinous, dans ses graves et solennelles conférences, il s'écrie : « C'est donc un pas immense, c'est un perfectionnement incontestable dans la doctrine pratique d'une église fière de son immutabilité, que ce désaveu d'une maxime qui, nous le répétons, ne fut jamais la sienne en théorie, mais qu'elle a trop longtemps permise ou accréditée. Ainsi le Christianisme se perfectionne, en ce sens qu'il se dégage des additions qui le défiguraient il y a moins d'un siècle[1]. »

1. *De la Religion*, etc., livre V, chap. VII.

Digitized by Google

Vous le voyez, de ce qu'une opinion particulière qu'engendrent et propagent des temps grossiers et barbares, tombe ensuite devant des temps plus éclairés, l'auteur conclut que le Christianisme se perfectionne. Mais cette opinion a-t-elle donc appartenu au Christianisme? non jamais, et personne ne l'affirme plus énergiquement que lui. « Sans doute, dit-il, les hommes versés dans l'histoire du dogme savent que le catholicisme n'a jamais prononcé formellement la condamnation des infidèles demeurés tels par le hasard de la naissance, une ignorance invincible, ou d'autres circonstances indépendantes de leur volonté. Nous nous plaisons à le reconnaître dans notre esprit de justice; la religion catholique ne calomnie pas la providence, elle ne fait point peser un épouvantable anathème sur ce qu'elle ne peut qualifier que de malheur involontaire. C'est à tort qu'on a interprété de la sorte l'axiome trop fameux; *hors de l'Église point de salut*[1]. » Fallait-il, après cette déclaration, conclure que le Christianisme se perfectionne? La maxime intolérante s'élève et meurt étrangère au Christianisme, il est donc étranger à sa destinée. Mais passons. Le Christianisme, dit l'auteur, *se perfectionne en se dégageant des additions qui le défiguraient*. Singulier perfectionnement que celui qui consiste à retourner à son point de départ! Le progrès présenta toujours l'idée d'un pas en avant, ici c'est un pas rétrogade.

1. *De la Religion*, etc., livre V, chap. VII.

Digitized by Google

L'axiome intolérant n'appartient point à l'Église en théorie; elle ne l'a permis qu'un temps en pratique, pour le proscrire ensuite de toute manière, pour reprendre sa règle naturelle et première de tolérance et de douceur. Est-ce là du progrès? Disons-le donc hautement; on ne saurait assez le comprendre : rien ne démontre plus invinciblement la perfection absolue du Christianisme que cette inévitable nécessité qui ramène toujours à son état primitif, pour trouver en lui ce qu'on avait cru lui manquer, pour voir resplendir en lui cette perfection idéale et ultérieure que l'esprit humain cherche et appelle de ses vœux dans une religion. Le soleil s'obscurcit aussi lorsque des nuées qui portent des tempêtes s'amoncèlent sous lui. Montez au-dessus de la région des tempêtes, si vous voulez le contempler dans son inaltérable et majestueux éclat. L'Océan se trouble aussi, lorsqu'il se répand en fleuves à travers les terres. Que le vaisseau rapide vous porte au milieu de son immense et naturel domaine, et vous admirerez le calme et la sérénité de ses flots.

Digitized by Google

CHAPITRE VII.

EXAMEN DE LA DOCTRINE DU PROGRÈS OU DE LA PERFECTIBILITÉ. — ABSENCE DU PROGRÈS VÉRITABLE DANS LA SOCIÉTÉ ANTIQUE. — CAUSE DE CETTE IRRÉMÉDIABLE IMPERFECTION.

Il ne nous suffit pas d'avoir établi que le Christianisme est parfait. Persuadé que c'est la vue du progrès social qui a éveillé dans Benjamin Constant l'idée du progrès religieux, et que c'est dans l'intérêt de l'un qu'il a tenté de prouver l'autre, nous voulons montrer que non-seulement le Christianisme est parfait et immuable, mais que sa perfection et son immutabilité sont la condition de tout progrès réel dans la société.

Le développement de cette grande et importante vérité mettra chacun en mesure d'apprécier à leur juste valeur les systèmes faux et chimériques qui s'écrivent et se débitent de toutes parts, et qui, à l'aide des formes pompeuses, vagues, tranchantes, rehaussées des mots magiques de *mouvement*, de *perfectibilité indéfinie*,

Digitized by Google

captivent une génération facile, par irréflexion, ou par défaut de savoir, mais noblement disposée à accepter des idées où elle croit apercevoir un côté généreux. Oui, une perfectibilité indéfinie est la destinée du monde. Et qui pourrait se le dissimuler, en le voyant emporté par un mouvement irrésistible, dont personne ne voit le terme? Est-il besoin de l'apprendre à un siècle qui se sent en marche et qui a déjà fait des pas si grands et si rapides, que le point de départ se dérobe à ses yeux dans un lointain obscur? Mais ce qu'il faut lui répéter, lui démontrer, afin qu'il le comprenne bien et ne l'oublie jamais, c'est que du Christianisme est partie la première impulsion qui entraîne l'Europe; qu'à lui seul il appartient de la soutenir et de la communiquer au reste de la terre; et que, justement, parce qu'il ne peut rien acquérir et rien perdre, il préside et présidera jusqu'à leur dernier jour à la marche des empires.

Entendons-nous d'abord sur le progrès, car on en rencontre deux de genre très-différent dans l'histoire des sociétés: l'un a une limite et ne peut aboutir qu'au mal; l'autre n'a pas de terme et ne peut conduire qu'au bien; l'un est faux, trompeur; l'autre est véritable, réel.

Explorez, scrutez les temps antérieurs au Christianisme, vous n'y découvrirez jamais le dernier. Et nous n'oublions pas ici que nous avons reconnu comme véritable le progrès signalé par Benjamin Constant dans les

Digitized by Google

religions juive et païenne. Le mouvement qui, dans le judaïsme, transporte de la connaissance matérielle et extérieure de Dieu à la connaissance spirituelle et intérieure, et dans le paganisme, des idoles au Dieu créateur et unique, paraît un progrès véritable, vu qu'il prépare au Christianisme, lequel appelle l'homme à une perfection indéfinie ou à un progrès sans terme dans le bien. Mais qui a pu franchir cet intervalle immense entre le culte des sens et la religion de l'esprit? Ici, quelques hommes illuminés d'en haut; là, quelques autres soutenus par un génie puissant. Tandis que ces hommes rares passaient des ténèbres à la lumière, de l'erreur à la vérité, et qu'ils les communiquaient aux disciples groupés autour d'eux, à la classe éclairée, si l'on veut, que devenait la multitude, dont le perfectionnement constitue le progrès social, le seul qui nous occupe? Elle restait ensevelie dans les sens, prosternée aux pieds des idoles; ou s'il lui arrivait d'épurer de tels dieux, en les dépouillant des passions et des formes humaines, c'était pour perdre bientôt sa confiance et sa foi dans ces dieux réformés. Des dieux qui cessaient d'être les protecteurs dévoués de la patrie contre les peuples étrangers et qui ne tombaient plus sous les sens, s'évanouissaient inutiles et incompréhensibles. Quant à la portion minime de la nation juive qui avait été élevée à la connaissance intellectuelle de la loi, que seraient devenues ses croyances, sans l'Évangile qu'elle embrassa?

Digitized by Google

Si donc la religion, considérée en soi et par rapport à l'individu, qui en obtient une connaissance plus haute, soit par inspiration divine, soit par force d'esprit, a fait, dans l'antiquité, des progrès réels, ils n'appartiennent point à la religion considérée par rapport à l'État, à la religion publique. Celle-ci ne connut que des progrès trompeurs. Ainsi la foi aux idoles allait-elle s'affaiblissant, nulle autre plus élevée ne la remplaçait; et du dédain pour les divinités matérielles, les peuples tombaient dans l'incrédulité, mortelle aux États, et, par conséquent, mille fois pire que l'idolâtrie, qui était un des principaux éléments de leur conservation. Ce résultat fatal des progrès de la religion publique, qui, en l'épurant, l'anéantissaient, les magistrats et les hommes instruits le sentaient bien; ils en étaient effrayés. On les voit s'efforcer de soutenir par tous les dehors d'une ardente piété le culte qui s'affaisse. Mieux encore que les magistrats, les philosophes, éclairés par leurs méditations sur l'état de l'homme, apercevaient dans la décadence de la foi populaire un infaillible symptôme de la décadence sociale; et ces hommes si passionnés pour la vérité qu'ils ont conquise au prix de tant et de si pénibles recherches, et qui les place si haut au-dessus du vulgaire, Socrate, Platon et Cicéron, formé à leur école, s'imposent comme un devoir civique l'hypocrisie religieuse, et viennent dans les temples se mêler à la foule afin de réchauffer son zèle par l'autorité de leurs feintes adorations, et rendre à ses dieux, qu'ils méprisent au

Digitized by Google

fond du cœur, le crédit qu'elle commence à leur retirer. Montesquieu a consacré son livre *de la Politique des Romains dans la religion* à développer ce grand secret d'État dans l'antiquité. Et Pascal, cet inexorable ennemi du mensonge, qui se complaît à inscrire la vérité sur sur son front, qui foudroie la duplicité, alors surtout qu'elle se couvre du manteau religieux, n'hésite point à sanctionner ce même secret; il applaudit en la reproduisant avec sa parole énergiquement familière, à cette maxime de celui qu'il appelle le plus sage des législateurs (anciens) : *Pour le bien des hommes, il faut souvent les piper*[1]; et à cette autre qu'il dit partir d'un bon politique : *Cum veritatem qua liberetur ignoret* (*homo*), *expedit quod fallatur*[2].

Ainsi, nul progrès véritable dans la religion chez les anciens. En trouverons-nous quelque trace dans la morale? Cherchons. Dans l'antiquité, la morale ne s'occupant de l'individu que par rapport à la cité, elle immole l'intérêt de l'homme à celui de l'État. Un seul exemple rend cette tendance manifeste : l'amour des parents pour leurs enfants et des enfants pour leurs parents, le premier, le plus intime, le plus instinctif de nos sentiments, elle le sacrifie à l'amour de la patrie. Cependant, en soi et aux yeux de la raison, la morale doit déterminer les devoirs de l'homme, régler sa con-

1. *Pens.*, Ire partie, chap. VI, art. 9.
2. *Ibid.*

Digitized by Google

duite afin de le rendre bon et heureux. C'est donc lui qu'elle a pour objet immédiat ; c'est de lui, de son intérêt qu'il faut qu'elle s'occupe ; et loin de le subordonner à l'État, c'est l'État qu'elle doit subordonner à l'homme. Dès lors, pour ne pas sortir de l'exemple cité, changer l'ordre des affections, et faire passer l'amour des parents avant l'amour de la patrie, semblerait un progrès véritable. Néanmoins, pour qui veut y regarder de près, combien il est faux et trompeur! Car, d'abord, ce progrès ruine la morale qu'impose l'État, puisqu'il tend à en affranchir l'homme ; ensuite, s'il pousse l'individu dans le sens de ce qui lui est personnel, de ce qui forme son bien propre, réel, ce n'est point pour l'y fixer en l'y soumettant à la raison, c'est pour l'y livrer sans règle à ses passions et à ses caprices.

Par ce progrès, la morale de l'État tombe, et aucune autre ne vient la remplacer. Or, quoique l'État dans l'antiquité impose à l'individu des devoirs contraires à ceux que lui prescrit sa nature, encore ces devoirs valent-ils mieux pour lui que l'absence de toute loi, puisqu'au moins ils le gouvernent dans un but déterminé et utile, je veux dire, la conservation de la société, à laquelle se rattache sa conservation personnelle ; tandis que, sans ce guide, il flotterait à l'aventure, pour aboutir infailliblement à sa ruine.

Et en effet, l'époque où l'homme, se jetant en dehors de la morale de l'État, ne prend conseil que de lui-même ou de son intérêt personnel, est partout, avant

Digitized by Google

le Christianisme, une époque de corruption et de décadence. Dans quelque direction qu'il marche, il ne peut faire un pas en avant sans qu'aussitôt il touche au vice. Qui doute, par exemple, qu'aller de l'ignorance et de la pauvreté aux lumières et à l'aisance, ne soit un progrès réel, puisque c'est acquérir les biens de l'esprit et du corps, se perfectionner et tendre à son bien-être ? Viennent cependant la lumière et la fortune, et aussitôt apparaissent avec elles, comme si c'était leur fruit naturel, avec elles se développent l'insatiable avidité, la licence des mœurs, l'intempérance, la mauvaise foi, l'injustice. Toutes les vertus ont péri ; ou, si elles ont survécu quelque temps, rares, languissantes, la déconsidération, le mépris ont bientôt achevé de les anéantir. Vous chercheriez vainement dans les siècles de lumières et de richesses la frugalité, les bonnes mœurs, la probité, le désintéressement, la justice : le souvenir même en est éteint. Voulez-vous les retrouver vivantes ? remontez les âges, jusqu'au berceau des peuples et aux temps primitifs et heureux de leur pauvreté et de leur ignorance. L'histoire de Rome, de la Grèce et celle des empires orientaux le prouvent clairement. C'est un fait aussi universel qu'incontestable, que les peuples de l'antiquité ne sortaient de la privation que pour courir à l'abus, qui préparait leur ruine, ne rencontrant jamais l'usage droit des choses, dans lequel seul est le progrès. Voilà ce qui a fait dire à Pascal, dont les méditations sur la nature

Digitized by Google

humaine naissent ordinairement et s'assombrissent de la contemplation de l'homme antique, que *la justice et la vérité sont deux pointes si subtiles que nos instruments sont trop émoussés pour y toucher exactement. S'ils y arrivent, ils en écachent la pointe, et appuient tout autour, plus sur le faux que sur le vrai*[1]. Dans la pensée de Pascal, la justice et la vérité qui échappent à l'homme ne sont que le juste et vrai point des choses ou le bon usage. L'homme n'acquiert que pour user. S'il use bien, il se perfectionne et avance; s'il use mal, il se dégrade et recule. Là est la vie humaine.

Jusqu'ici l'antiquité ne nous a présenté, en morale comme en religion, que le mauvais usage, et par là même, non-seulement l'absence, mais le contraire du progrès véritable que nous cherchons. Se dérobera-t-il toujours à nos investigations? Peut-être s'est-il retiré dans la politique tant admirée, tant exaltée par les publicistes modernes? En tournant les regards de ce côté, on voit en effet s'opérer deux changements principaux qui décident de tous les autres : la classe des citoyens se multiplie par sa propre fécondité, par l'affranchissement des esclaves, et par la naturalisation des étrangers; les propriétés, d'abord immobilisées dans les familles, sont ensuite livrées à la circulation. Est-ce bien deux progrès? oui certes, et immenses, s'il

1. *Pens.*, 1re partie, chap. XVI.

Digitized by Google

était permis de juger ces deux changements sur les résultats qu'ils ont produits chez les nations modernes, et notamment dans notre France ! D'où sont sortis ces quarante millions d'hommes libres qui habitent le même sol, ce peuple français, qui a fourni au monde étonné le premier exemple du plus ardent, du plus énergique patriotisme, joint à la bienveillance la plus généreuse, la plus dévouée, pour toutes les nations ? Ce peuple que la réalité, et non point l'amour-propre national, proclame le premier des peuples par la puissance de ses armes et surtout par sa civilisation, d'où est-il sorti ? Au sein de la barbarie du moyen âge, je découvre une poignée d'hommes qu'on appelle *communes*, vivant de la vie du citoyen et du propriétaire. Ce groupe imperceptible se multiplie chaque jour de lui-même, s'accroît chaque jour à l'aide des affranchissements successifs, et devient enfin la nation entière : voilà le peuple français. La libre circulation des biens, divisant sans cesse les fortunes, a déjà appelé à la possession du sol plus des deux tiers de la population, et tient incessamment ouverte à l'autre tiers la carrière de la propriété. Mais ce n'est pas d'après cette fécondité si heureuse et si puissamment civilisatrice déployée dans les temps modernes, qu'il faut juger ces deux grands changements. Aujourd'hui l'antiquité nous occupe, nous venons les apprécier par les fruits qu'ils ont produits dans l'antiquité. Interrogeons l'histoire ; que nous répond-elle sur la Grèce et sur Rome ?

Digitized by Google

A mesure que la classe des citoyens se développe, l'esprit public s'affaiblit, le patriotisme s'éteint. On dirait une eau stérile qu'aucune source n'alimente et qui s'étend sur un terrain aride; elle tarit bientôt, le pénétrant à peine et le laissant encore plus desséché. Ces nations abâtardies n'offrent plus qu'un ramas d'hommes dégénérés, sans liens comme sans mœurs, que disperse en passant le pied dédaigneux du barbare. La libre circulation des biens, loin de multiplier, comme parmi nous, les possesseurs du sol, et d'affermir la tranquillité publique, en y intéressant le plus grand nombre, concentre les fortunes dans quelques mains avides, et abandonne le reste des citoyens au prolétariat et à la misère, en fait le docile instrument de ces riches ambitieux qui, rassasiés d'or, convoitent le pouvoir, agitent l'État par leurs querelles, leurs sanglantes révoltes, et le livrent tour à tour à l'anarchie et au despotisme. Nous espérions trouver le progrès dans ces deux changements, qui résument toute la politique, et ils nous offrent la dissolution de l'État et l'anéantissement des peuples.

D'après ce que nous venons de dire, il est visible que l'antiquité ne sut sauver l'homme de la superstition que par l'incrédulité, de ses passions qu'en l'accablant sous le despotisme de l'État; les nations de la misère, de l'anarchie et de la ruine, qu'en restreignant le nombre des citoyens et l'usage des propriétés; enfin, qu'elle ne combattit un vice que par un autre vice.

Digitized by Google

C'est ce qu'a parfaitement compris, sinon bien exprime, Condorcet. « Dans l'antiquité, dit-il, on découvre un principe général, auquel l'histoire présente à peine un très-petit nombre d'exceptions; c'est de chercher moins à faire disparaître les causes d'un mal qu'à en détruire les effets, en opposant les causes l'une à l'autre; c'est de vouloir tirer parti des préjugés, des vices, plutôt que de les dissiper ou les réprimer; c'est de s'occuper plus souvent des moyens de dénaturer l'homme, d'exalter, d'égarer sa sensibilité, que de perfectionner, d'épurer les inclinations et les penchants, qui sont le produit nécessaire de sa constitution morale[1]. »

C'est là un fait éclatant et qui fait saillie dans l'histoire des peuples. Quelle en est la cause? d'où vient que les sociétés anciennes n'ont su faire que des pas malheureux, n'avancer que vers la corruption et la ruine? L'examen de cette question nous disposera à comprendre pourquoi le Christianisme est la condition des progrès qui distinguent la société moderne et la poussent à la perfection.

A la vue de ce mouvement qui nous élève, tandis qu'il précipitait les anciens, on se demande donc d'où peut provenir cette opposition étrange? pourquoi chez eux cette absence complète de progrès véritables? Serait-ce qu'arrivés au faîte de la perfection, ils ne pouvaient que déchoir en marchant encore? L'ordre social

1. *Esquis. d'un tabl. hist. des prog. de l'esp. hum.*, IVe époque.

Digitized by Google

alors existant était-il fermé au perfectionnement parce qu'il était parfait, comme nous l'avons dit du Christianisme? L'admiration n'a pas manqué aux institutions antiques; portée jusqu'à l'enthousiasme, elle les a proclamées le dernier effort du génie politique. Et, en effet, empreintes d'une profonde intelligence de l'état de l'homme, elles étaient combinées de manière à lui donner la seule direction qu'il pût alors recevoir, à tirer de lui tout ce qu'il était capable de rendre. Mais est-ce à dire que cet état social fût parfait? Ah! il n'était pas même sur la voie de la perfection! C'est ce qu'a mis en évidence l'examen que nous avons fait; il nous a découvert un désordre secret et universel, caché sous cet ordre superficiel et factice des institutions si vantées. Et n'est-ce pas le sentiment de cet effrayant désordre qui a inspiré aux moralistes, observateurs profonds, de lamentables tableaux sur la misère de l'homme? n'est-ce pas sous cette impression que Pascal a écrit ces lignes amères : « On ne voit presque rien de juste et d'injuste qui ne change de qualité en changeant de climat. Trois degrés d'élévation du pôle renversent toute la jurisprudence. Un méridien ou peu d'années de possession (c'est-à-dire le temps) décident de la vérité. Les lois fondamentales changent; le droit a ses époques. Plaisante justice qu'une rivière ou une montagne borne[1]! »

1. *Pens.*, 1re partie, chap. VI, art. 8.

Digitized by Google

Quel trait flétrissant dans chacune de ces paroles, qui nous peignent les temps antérieurs au Christianisme! Et cependant ont-elles rien d'exagéré? Qui ne sait que les États étant partout les arbitres souverains du penser et du faire, chacun, en toute chose, le tournait à sa convenance? De là il arrivait que la vérité et la justice, quoique essentiellement immuables, et devant être toujours et partout les mêmes, variaient au gré des circonstances, et recevaient des pays et des temps un corps et une nature différente. De là encore, voyait-on poser ici comme vertu ce qu'ailleurs on proscrivait comme vice. Il n'y eut point de vice qui n'usurpât un rang parmi les vertus, point de vertu qui ne tombât au rang des vices. « Le larcin, dit encore Pascal, l'inceste, le meurtre des enfants et des pères, tout a eu sa place entre les actions vertueuses[1]. » Dans cet effroyable bouleversement des principes premiers, on cherche en vain la nature, on ne trouve que le préjugé, la coutume, dont la puissance arbitraire règle tout, fait tout dans le monde. « Il y a sans doute, continue Pascal, des lois naturelles; mais cette belle raison corrompue a tout corrompu : *Nihil amplius nostri est; quod nostrum dicimus, artis est; ex senatus consultis et plebiscitis crimina exercentur; ut olim vitiis, sic nunc legibus laboramus.* Il ne reste plus rien de nous; ce que nous disons nôtre appartient à l'art. Ce sont les sénatuscon-

1. *Pens.*, art. 9, 1re partie, chap. VI, art. 8.

Digitized by Google

sultes et les plébiscites qui font le crime. Si jadis nous fûmes travaillés par les vices, nous le sommes aujourd'hui par les lois[1]. »

Voilà comment la considération de l'ordre social antique affecte les hommes qui, pour l'étudier, pénètrent jusque dans ses entrailles. Ce n'est donc point de sa perfection que résulte l'absence de progrès véritable, c'est au contraire de son irrémédiable imperfection, causée elle-même par l'extrême faiblesse de la raison, qui, comme Pascal vient de nous le dire, étant *corrompue avait tout corrompu*. Dans cet état de dégradation, elle ne pouvait, même avec le secours de la loi, aider l'homme à se conduire; elle restait inerte, ou ne se réveillait que pour le pousser au mal. Elle abandonna aux préjugés et à l'autorité, l'empire que le Créateur l'avait destinée à exercer. Et semblable à l'enfant qui, n'ayant point en lui de guide au premier âge, est dirigé par ses parents ou par ses maîtres, incapable de marcher seul sans s'égarer, l'homme, dépourvu aussi de son guide intérieur, en reçut un du dehors, et passa en tutelle sous les institutions. Pour peu qu'il voulût s'y soustraire et marcher en ne s'appuyant que sur lui-même, il tombait aussitôt. En religion, en morale et en politique, vous l'avez vu aboutir à l'incrédulité, au caprice, à l'anarchie et à la misère, lorsqu'il a osé prendre conseil

1. *Pens.*, 1re partie, chap. VI, art. 9. Nous avons traduit le texte latin cité par Pascal.

Digitized by Google

de sa raison. Si elle avait eu quelque force et quelque droiture, est-il possible qu'elle eût toujours failli, toujours dévié ? est-il possible qu'une fois ou une autre, elle n'eût rencontré la vérité et le bien, et dès lors le progrès ? car une vérité connue en amène une autre, un pas dans le bien en détermine un nouveau. Mais non, elle était si énervée, si faussée, qu'elle ne pouvait rien pour l'homme, ou qu'elle ne pouvait lui préparer que des chutes. Et cependant, hors de la raison, quel autre moyen de sortir de cet abaissement social et de tendre vers le perfectionnement, qui est dans notre destinée ? La raison n'est-elle pas en définitive l'unique dépositaire de la vérité et du bien, qui sont la source de tout progrès ? Pourquoi l'animal tourne-t-il éternellement dans l'étroit et invariable cercle de son instinct, sinon parce qu'il est privé de cet instrument indispensable pour le franchir ? O raison ! lumière céleste et glorieux privilége de l'homme ! toi, dont la puissance a donné le branle au monde et le tient aujourd'hui en marche vers une perfection sans limite ! d'où te venait cette incurable faiblesse qui laissait le genre humain se débattre sous les chaînes des institutions, et s'épuiser en efforts inutiles dans cette immobilité contre nature ? Sans doute tu n'étais plus toi-même ; ce n'est pas ainsi que tu avais été faite. Rien ne sort des mains du Créateur qui ne soit parfait en son genre. Et toi, son plus noble ouvrage, tu en serais sortie manquée, tout le contraire de ce que tu dois être, n'emportant qu'igno-

Digitized by Google

rance et erreur, au lieu de la lumière et de la vérité, qui sont ton partage! Non, une épouvantable catastrophe t'avait défigurée, paralysée, en te précipitant du haut de ta perfection native. La chute originelle, voilà la véritable cause de cette prodigieuse faiblesse que tu étales avant le Christianisme!

La chute originelle! Que les esprits inattentifs repoussent tant qu'ils voudront ce dogme écrit au frontispice de la Bible, il n'en sera pas moins un fait entouré d'évidence, un fait qu'annoncent d'une manière constante, quoique confuse, les traditions de tous les peuples, que proclame la grande école platonicienne, que tout homme, qui pense, sent accompli au dedans de lui-même, et que le Christianisme met au grand jour. Qu'on tente d'expliquer sans lui les révolutions fondamentales de l'esprit humain et de la société, ou l'on ne verra que la superficie des choses, ou, si l'on s'efforce de pénétrer plus avant, on n'aboutira qu'à l'absurde. C'est ainsi que Rousseau, qui s'agite pour trouver en dehors du dogme biblique, la cause de ce mystérieux mélange de bien et de mal dont l'âme humaine lui présente le spectacle, va s'en prendre à la société, qu'il proscrit, et place le beau idéal de l'homme, son état naturel, dans le caractère et la vie du sauvage, errant solitaire, sans affection, sans pensée, dans l'immensité des forêts. La chute originelle! Oui, il faudra toujours, malgré qu'on en ait, recourir à ce dogme lumineux, si l'on veut arriver, sur le grand problème de l'homme et

Digitized by Google

des civilisations qui roulent sur lui, à une solution dont la raison se contente. Qu'on nous permette de rappeler ici brièvement ce que nous avons exposé fort au long dans la première partie de cet ouvrage.

Par la première insurrection de l'âme contre Dieu, la raison rompant le lien qui l'unissait à la raison éternelle, et qui faisait sa force, s'affaiblit par degrés, à mesure que la séparation devenait plus grande, et finit par ne plus fournir à l'homme son flambeau. Privé de ce guide intérieur et naturel, il lui en fallut chercher un autre pris en dehors de lui-même. Les législateurs le trouvèrent dans les institutions, auxquelles ils donnèrent un empire absolu sur l'homme, devenu incapable de remplir par lui-même sa destination d'être sociable, et ils les chargèrent de le conduire et de suppléer son impuissance. Les institutions, le saisissant tout entier, travaillaient sans relâche à détruire ses idées et ses sentiments, sa raison et sa volonté. Sur ces ruines, il leur restait encore à créer un être artificiel et de leur façon. C'est ce qu'elles faisaient en pliant l'homme à des objets divers selon les lieux et les temps. Ainsi la religion était l'objet du Juif; là aussi était son âme entière. L'immobilité des coutumes était l'objet de l'Égyptien; la guerre, celui du Spartiate; la liberté de la vie et les jouissances, celui de l'Athénien; la conquête et la domination, celui du Romain; là aussi était leur âme entière. Dans l'anéantissement plus ou moins complet de la nature de l'homme, dans sa transformation plus

Digitized by Google

ou moins absolue en citoyen, se trouvait la mesure de la durée d'un État. C'est ce que Rousseau a parfaitement compris lorsqu'il dit : « Plus les forces naturelles sont mortes et anéanties, plus les acquises sont grandes et durables, plus aussi l'institution est solide et parfaite[1]. »

Détruire la nature et l'empêcher de renaître ensuite, étaient les deux conditions nécessaires à cette existence factice et à la société qui portait sur elle. De là la nécessité d'écarter de l'homme tout ce qui pouvait le rappeler à lui-même, réveiller sa nature, et par là même affaiblir en lui le citoyen. Les sciences, les lettres, les arts, l'industrie, le commerce, menaçaient sans cesse de ce péril chaque société : le génie tutélaire des législateurs consistait à les proscrire inexorablement. Plus cette proscription était sévère et prolongée, plus longtemps aussi l'État restait debout. C'est pour avoir repoussé loin d'elle les sciences, les lettres, les arts, le commerce et l'industrie, que Sparte a subsisté six cents ans l'arbitre et la sauvegarde de la Grèce. Sa rivale, qui leur ouvrait quelque accès, n'a guère fait sentir sa puissance que pendant un siècle. Mais il était un danger qui bravait toute la prudence des législateurs, c'était la guerre, toujours prête à s'allumer entre les peuples; car elle naissait naturellement de l'opposition que leurs constitutions diverses engendraient dans leur caractère,

1. *Contr. soc.*, livre II, chap. VII.

Digitized by Google

leurs intérêts et leur politique. Or, que la guerre vînt à mêler deux nations, ce contact, quoique ennemi, leur présentant le spectacle d'institutions différentes, laissait dans elles des souvenirs qui altéraient leur amour pour leurs propres institutions. Enfermé dans l'enceinte de ses montagnes, le Spartiate vivait isolé de tous les autres peuples, et étranger au reste de l'univers. La guerre vient l'arracher de cette retraite, l'entraîne sur la scène du monde, et il en rapporte des impressions étrangères, funestes au génie national. Après avoir contemplé la vie libre et facile d'Athènes, les délices de ses festins, il lui en coûte de retourner à la sévérité lacédémonienne, à la frugalité et à la contrainte de ses repas. Ces diverses causes désorganisatrices, agissant tour à tour, ou à la fois, devaient enfin détruire cette existence artificielle, cet homme des institutions, et, plus tôt, plus tard, emporter l'État lui-même.

Ce principe des anciens États était indépendant des formes du gouvernement; et partout, dans les démocraties tumultueuses et animées de la Grèce, et dans l'immobilité morte du despotisme oriental, l'homme de la nature était absorbé par l'homme des institutions; partout les institutions l'avaient également envahi, et le tenaient également sous le joug. Qu'on n'oppose pas ici la liberté des républiques Cette liberté, dont on fait tant de bruit, le citoyen ne la puisait point en lui-même, il la recevait de l'État comme un don gratuit qu'on pouvait lui refuser et lui retirer; car, dit Aristote,

Digitized by Google

« il faut que tout homme se persuade que nul n'est à soi, mais que tout appartient à l'État[1]. » Du reste, cette liberté politique, toute factice, n'avait rien de commun avec la liberté naturelle de l'homme. L'une n'était qu'une illusoire compensation accordée au sacrifice violent que l'État commandait de l'autre. Ainsi, nul État qui ne portât dans le principe de son existence le principe de sa ruine, puisque cet homme artificiel, qui lui donnait naissance, finissait toujours par lui donner aussi la mort, en se dissolvant lui-même sous l'inévitable action des sciences, des lettres, des arts, du commerce, de l'industrie, et surtout de la guerre.

Voyez-vous maintenant se montrer à nu l'irrémédiable imperfection de l'ordre social antique? La raison, nous l'avons établi, est l'unique source du progrès, et cet ordre reposait sur l'inactivité complète de la raison. Mais du moins lui était-il donné de durer longtemps dans cette imperfection telle quelle? Sparte, Thèbes, Rome, Athènes surtout, répondent par de précoces ruines. Pourquoi s'en étonner? Outre que le temps mine sans relâche l'œuvre de l'art, et qu'il n'y a de durable que l'œuvre de la nature, les causes destructives que nous avons signalées, ne frappent-elles pas continuellement à la porte de chaque État, opiniâtres et menaçantes? Comment soustraire à leur action et à la main du temps cette organisation sociale tout

1. *Politique*, livre VIII, chap. 1.

Digitized by Google

artificielle ? La nature, qu'on avait beau comprimer, mais qu'on ne pouvait éteindre, luttant infatigablement contre cette oppression, ne tardait pas à la renverser. Mais, en se dégageant, où entraînait-elle l'homme, incapable de se conduire par lui-même ? à un état pire encore que cette société, à tous les caprices, à toute la licence des passions, à l'anarchie, qui disloquait et dévorait la nation. Une société nouvelle se formait avec des hommes nouveaux, ou sur le même sol, ou sur un sol étranger, pour recommencer la même existence d'abaissement et d'imperfection ; elle ne pouvait trouver d'autre base pour s'établir, ni d'autre condition pour obtenir quelque durée, que celles qui avaient fondé et maintenu la société précédente. Point de milieu pour l'homme antique entre l'immobilité absolue, exclusive du progrès, et un mouvement rétrograde. Heureux quand il pouvait remonter à sa première servitude ; car c'est presque toujours dans ce téméraire affranchissement que les peuples étaient envahis, qu'ils recevaient de l'étranger des chaînes plus pesantes que celles de leurs institutions, et qu'ils tombaient du rang des nations, en attendant qu'ils eussent disparu de la face du monde.

Digitized by Google

CHAPITRE VIII.

LE CHRISTIANISME, EN TENANT L'HOMME ENCHAÎNÉ A DIEU, AU MOYEN DE LA THÉOCRATIE, LUI A FAIT RECOUVRER LA FORCE DE LA RAISON ET LA PUISSANCE DE COMMENCER LE PROGRÈS VÉRITABLE.

Cet ordre de choses, indépendant, nous le répétons, des formes du gouvernement, a subsisté, passant de l'une à l'autre et de pays en pays, tant que la faiblesse de la raison a permis et exigé, pour le bien de l'homme, qu'on le retînt sous l'empire absolu des institutions, c'est-à-dire, jusqu'à ce que le Christianisme, ayant rendu à la raison une partie des forces qu'elle avait perdues dans la chute primitive, a mis l'homme en état de se conduire par lui-même avec le concours de la loi, l'a introduit dans la voie du progrès véritable, et lui a fait produire les merveilles de la civilisation moderne.

Nous disons que le Christianisme a fait produire à l'homme la société moderne, et nullement qu'il l'a

Digitized by Google

produite lui-même; en d'autres termes, que cette société est le fruit de la force que le Christianisme a rendue à la raison, et nullement de l'action immédiate du Christianisme lui-même, qui n'a point pour objet d'agir immédiatement sur la société. Le Christianisme s'est borné à réparer l'homme, à guérir la blessure qu'il avait reçue de la chute originelle, à le mettre en état d'élaborer progressivement, selon la mesure de ses forces recouvrées, une société en harmonie avec notre nature.

Sans doute, jusqu'ici, il n'a pas manqué d'écrivains qui font sortir directement du Christianisme notre civilisation. Depuis cinquante ans, c'est un lieu commun qu'exploitent à l'envi les philosophes et les littérateurs. Les uns, et plus particulièrement ceux qui écrivent en dehors de la pensée catholique, voient le Christianisme enfanter la société libre en proclamant la liberté et l'égalité fraternelles; les autres, dans leur zèle pour le catholicisme, acceptent ce moyen de régénération sociale, que leur fournissent leurs frères des communions différentes; mais ils regardent comme cause principale de la civilisation moderne, l'influence que le Christianisme a exercée comme gouvernement, c'est-à-dire, l'action de l'Église catholique, dans laquelle il s'est organisé. A leurs yeux, cette Église, par les décrets des conciles, les bulles des papes, l'intervention permanente des évêques et du clergé dans l'administration et dans la législation civile, a détruit les mœurs et les

Digitized by Google

lois du monde antique, et mis à la place les mœurs et les lois qui ont créé le monde nouveau. Les uns et les autres se sont arrêtés à la surface des choses, et en ne cherchant pas au delà le mot de l'énigme, ils ont laissé contre eux l'accablante évidence des faits.

Si la prédication de la liberté et de l'égalité fraternelles était la source de la société moderne, ne l'en verrait-on pas sortir, lorsque ces maximes prêchées avec tant d'ardeur et d'entraînement, acceptées avec tant d'enthousiasme et réalisées dans l'intérieur de l'Église naissante, forçaient les grands du siècle à venir se mêler, avec les hommes de la condition la plus simple, à la table dressée à tous par la charité ; le riche à verser dans le sein du pauvre, non pas le superflu de ses plaisirs, mais le superflu de ses besoins ; les classes élevées à adopter les enfants nés dans l'obscurité et la misère, pour les confondre avec leurs propres enfants, dans une même éducation, une même destinée ? Est-ce pourtant dans cette touchante et admirable époque, où les âmes, toutes palpitantes de la foi nouvelle, éclataient en œuvres propres à la société moderne, qu'a paru l'aurore de cette société ? Ses premiers rayons ne se montrent que lorsque l'enthousiasme est éteint, la foi pure dégénérée en superstitions, et que les maximes sublimes qu'elle avait popularisées n'offrent plus qu'une affreuse dérision, je veux dire, au treizième siècle, où l'aristocratie, envahissant l'Église, y traite le peuple avec le plus insultant dédain.

Digitized by Google

Est-ce de l'influence que le Christianisme a exercée comme gouvernement, qu'est née la civilisation moderne? Mais cette influence, ou l'action de l'Église, qui peut l'ignorer? n'a abouti d'abord qu'à la théocratie du dixième siècle, c'est-à-dire, au régime le plus opposé à la société actuelle. Non, dans la prédication de la liberté et de l'égalité fraternelles et dans l'influence du gouvernement ecclésiastique, on ne saurait trouver que deux causes qui ont concouru en effet à produire cette société, mais secondairement et d'une manière tout à fait extérieure.

Pour trouver la cause première et intime, il faut percer les apparences et remonter à l'objet même du Christianisme. Or, quel est cet objet, sinon de réparer notre nature, altérée par la chute primitive, de la ramener non pas à la perfection où l'avait laissée la main du Créateur, mais à la puissance de remplir sa destinée sur la terre à l'aide des institutions religieuses et civiles : c'est dans notre raison séparée de Dieu qu'était le mal, c'est là que le Christianisme a concentré le remède. Lorsqu'elle a été rattachée à Dieu, et ainsi, rendue à elle-même, au mouvement et à la vigueur qui lui appartiennent, elle a formé successivement cette civilisation, où elle vit aujourd'hui comme dans son élément, puisqu'elle y jouit des droits et des biens qui lui sont propres. Est-il besoin de prouver que tel est l'objet du Christianisme? Il se montre dans son existence entière. Et, depuis le moment solennel

Digitized by Google

où Dieu, reprochant à l'exilé d'Éden son funeste crime, lui annonce un rédempteur, jusqu'au moment plus solennel encore où ce rédempteur, après avoir accompli sa mission, quitte la terre étonnée de la lumière qu'il vient de répandre et ses apôtres chargés de la propager et de la perpétuer, tout signale une œuvre de réparation. Sa parole le proclame, *veni instaurare*[1]. Aussi je ne sache pas qu'il se soit jamais élevé une contestation sur ce point. Mais comme le Christianisme est une institution religieuse, on n'a envisagé la réparation qu'il a opérée en nous que sous le rapport religieux ou à l'égard de la vie future, sans songer à la considérer sous le rapport politique, ou à l'égard de la vie présente. De sorte que la question n'a été envisagée que sous une face, que deux choses inséparables ont été séparées, et que la conséquence est demeurée isolée de son principe. Nul doute, le Christianisme a pour objet principal le rapport religieux de notre être. Et quoi de plus naturel, puisque le rapport religieux domine le rapport politique, qui en dérive ? Mais notre être pensant, qui est un par sa nature, peut-il être réparé d'un côté qu'il ne le soit aussi de l'autre ? Pouvons-nous retrouver la force de notre raison pour nous en servir dans l'ordre religieux, et en rester privés dans l'ordre politique ? Qu'on y songe : lorsque la chute primitive a blessé la raison humaine, n'en

1. *Eph*, cap. I, v. 10.

Digitized by Google

est-il résulté qu'une altération des rapports de l'homme avec Dieu ? le mal n'a-t-il pas saisi l'homme tout entier, le frappant du même coup dans son existence religieuse et dans sa vie sociale ? Comment donc la réparation pourrait-elle ne pas relever l'homme social, lorsqu'elle relève l'homme religieux ?

La réparation sociale a passé inaperçue, il est vrai; mais c'est qu'elle marchait en se cachant sous les moyens mêmes dont le Christianisme s'est servi pour la produire. Était-il facile de la voir s'opérer sous la théocratie du moyen âge, si contraire à la liberté, aux lumières et à la civilisation modernes ? Cependant le Christianisme n'a revêtu la forme théocratique du moyen âge que pour accomplir cette réparation, qui devait conduire l'homme à la liberté, aux lumières et à la civilisation présentes. N'examinez que l'extérieur des choses, vous serez frappé de l'opposition qui existe entre l'instrument que le Christianisme a choisi et l'œuvre qu'il projette, et vous trouverez étrange qu'il fasse traverser à l'homme la servitude de la théocratie pour l'amener à la liberté. Néanmoins si vous vous souvenez qu'il ne doit point lancer l'homme dans la liberté, mais le rétablir et le préparer ainsi à se créer lui-même une société où il trouvera les droits que sa nature comporte, et si en même temps vous considérez l'homme antique, tel qu'il le surprit à son avénement, et tel que nous l'avons peint plus haut, votre étonnement se changera en admiration devant

Digitized by Google

la sagesse profonde que le Christianisme a déployée dans l'œuvre de notre régénération. Non-seulement la chute originelle avait précipité l'homme de la hauteur de sa raison sous la domination des sens, mais les institutions, venant le prendre dans cet état, lui avaient créé une existence artificielle. Cette existence valait mieux que la vie animale qu'il aurait traînée dans l'esclavage de ses appétits grossiers; car, quoiqu'elle fût toute de préjugés et de coutumes, elle lui donnait cependant un moral énergique, et souvent l'élevait à une grande hauteur. Voyez l'immense intervalle qui sépare le Grec et le Romain du sauvage! Mais cette existence supérieure n'en tenait pas moins l'homme hors de lui-même et sous le joug; il fallait donc, pour le ramener à sa nature, où il trouve seulement sa liberté et sa véritable grandeur, briser cette existence et la société qui l'avait créée. Or, si les législateurs anciens avaient été contraints de saisir l'homme puissamment pour lui façonner un être artificiel, le Christianisme a dû le saisir plus puissamment encore, puisqu'il avait à la fois à détruire en lui l'œuvre des législateurs, et à l'arracher à la domination des sens.

Je cherche le moyen par lequel les législateurs antiques s'emparaient de l'homme et le transformaient en citoyen, et partout je trouve la théocratie; partout je les vois parler et agir au nom de la Divinité, dont ils sentaient bien que l'autorité seule pouvait leur soumettre les esprits et les fléchir à l'obéissance absolue

Digitized by Google

nécessaire à leurs desseins. Et comme cet instrument ne fut déposé par la Divinité que dans les mains du législateur hébreu, tous les autres furent obligés de feindre l'en avoir reçu. Une théocratie plus développée, plus active, plus pénétrante, devait servir aussi au Christianisme à détruire l'œuvre de la théocratie juive et païenne, pour refaire l'œuvre de la nature. Mais entre cette dernière et celles qui l'ont précédée, quelle prodigieuse différence! Par quelle étrange préoccupation les écrivains, même les plus graves, s'obstinent-ils à les confondre! Tandis que les théocraties de l'antiquité s'appesantissent sur l'homme afin de le transformer en citoyen, et le retenir dans cette existence contre nature, de sorte que, s'identifiant avec les sociétés, elles naissent avec elles et ne meurent qu'avec elles; la théocratie du moyen âge, qui n'a d'autre but que de soustraire l'homme aux liens des vieilles théocraties et aux liens non moins forts peut-être de ses propres sens, pour le rendre à lui-même, se désorganise et disparaît lorsque sa tâche est accomplie, laissant la société qui s'échappe de son sein, pleine de liberté, de vie et d'avenir.

Comment cette théocratie, que repoussent également l'objet, la doctrine, le caractère du Christianisme, a-t-elle pu se former au milieu de ses institutions? comment lui a-t-elle servi à renouveler l'homme? Pour le renouveler il fallait, on ne saurait trop répéter ce point essentiel, il fallait rattacher intérieurement sa raison à la

Digitized by Google

raison éternelle, d'où elle vient et qui reste la source principale de sa force. Comment le Christianisme a-t-il renoué ce lien rompu dans la chute primitive ? en s'appliquant tout entier, par son enseignement et ses institutions, à dégager l'homme des sens, qui l'avaient envahi, à le faire rentrer en lui-même, et de là à l'élever à Dieu. Entendez cette parole qu'il fait retentir sans cesse à ses oreilles : *Fuis le monde, fuis-toi toi-même; retourne à la Divinité, qui est la patrie de ta raison. Fuis le monde, je veux dire, éloigne-toi de la société, qui ne te repaît que de préjugés et de mensonges, dépouille cette existence artificielle qu'elle t'a faite. Mais ce n'est point assez de déserter le monde ; car en t'isolant, tu trouves en toi-même non-seulement la vie purement animale des sens que le sauvage retrace, mais une vie animale dépravée encore par la civilisation corruptrice que tu as traversée. Fuis-toi donc toi même, sors de la domination des sens, rentre en toi, dans la vie de ta raison, élève toi à Dieu.* Entraîné par cette pénétrante parole, l'homme se dérobe aux distractions, aux affaires, aux pensées de la vie sociale, et s'ensevelit en lui-même dans la pensée de Dieu. Si cette solitude lui paraît troublée par le bruit trop voisin du monde, il va la chercher plus profonde dans le silence du désert ou du cloître ; et au sein de la vie de famille comme dans la vie solitaire, il soumet son corps aux plus rudes austérités, livre à ses sens une guerre implacable, jusqu'à ce qu'il les ait rendus esclaves.

Digitized by Google

C'est ainsi qu'il dégage sa raison de leurs entraves, qu'il dissout l'existence artificielle, fruit des institutions, et qu'il sape la société, à laquelle elle servait de base. Cependant le sacerdoce, organe de cette parole régénératrice et agent du Christianisme, prend un ascendant prodigieux. Par l'effet même de cet ascendant, qui exige dans le pouvoir qui l'exerce une énergie toujours croissante, ce pouvoir, ou le sacerdoce, se concentre chaque jour dans les mains du chef de l'Église, et par là aussi son ascendant devient chaque jour plus universel et plus absolu. Ce mouvement de dissolution, qui s'opère à mesure que la puissance ecclésiastique s'appesantit sur les peuples, va se généralisant toujours davantage, accéléré par la décadence de la civilisation romaine et par les invasions des Barbares. Il forme ainsi par degrés la théocratie chrétienne, qui se développe pleinement au dixième siècle, et constitue la monarchie universelle du pape.

Cependant l'homme est-il encore régénéré? Non; mais sa régénération se prépare; et déjà la vie artificielle, les institutions qui l'avaient produite, l'empire des sens, tout ce qui faisait obstacle, est tombé. Retiré en lui-même, l'homme est réduit à ce qu'il a de plus intime, et qu'on ne pourrait lui enlever, sans anéantir son essence pensante. Mais, par cet état même, il se trouve seul à seul avec Dieu, puisque c'est dans cette partie intime de nous-mêmes que nous sommes unis à lui, et qu'il agit sur nous. Cet état extraordinaire, la

Digitized by Google

théocratie, qui l'a produit, le maintient, le régularise, et en fait pour ainsi dire l'état normal du monde. Quel spectacle présente alors la chrétienté ! quel repos ! quel silence ! La vie extérieure semble s'être entièrement retirée. Le genre humain, à cette époque, réalise vraiment, sous le rapport politique, ce que saint Paul exige de chacun de nous sous le rapport religieux ; il est mort, il est enseveli avec Jésus-Christ; comme lui il sortira du tombeau, pour vivre d'une vie nouvelle, de la vie de la raison et de la nature.

C'est cette vie, qui crée et anime les Communes au douzième siècle ; et parce que cela n'a pas été aperçu, leur origine est demeurée un problème qui agite si vivement les écrivains de nos jours. Les uns n'y voient qu'une descendance et un développement des municipalités romaines ; les autres, qu'une manifestation de l'ancien esprit de liberté et d'association germanique, et, que sais-je ? toutes les causes qu'on a supposées à leur apparition soudaine et mystérieuse. Cependant quelques hommes, plus positifs et peu satisfaits de ces diverses solutions plus ou moins singulières, se bornent à constater le fait, et à le donner comme le premier signe de vie de la civilisation moderne Ceux-ci sont les plus près de la vérité, ou plutôt les plus éloignés de l'erreur. Les Communes viennent donc des municipalités romaines ! On pourrait nier d'abord que, hors certains endroits de la France méridionale, les municipalités romaines aient survécu à l'invasion des peuples du Nord, à l'éta-

Digitized by Google

blissement de la féodalité et de la théocratie chrétienne. Admettons qu'il s'en soit conservé quelques débris, il faut un étrange besoin de féconder des ruines pour en faire éclore les Communes du douzième siècle. Ces Communes peuvent bien offrir quelques dénominations, quelques formes des anciennes municipalités romaines, mais leur esprit a-t-il quelque chose qui permette même de les en rapprocher ? Nous le verrons tout à l'heure. En attendant, ce qui tranche matériellement la question, c'est que leur constitution, loin de se lier aux municipalités romaines, dérive des constitutions monastiques, sur lesquelles elle est modelée, et qu'on accordera sans doute être étrangère au régime municipal romain. Les Communes seraient-elles le fruit de l'esprit germanique ? Qui ne voit que cet esprit s'est éteint dans la féodalité, de même, par exemple, que l'esprit dorien, si analogue à l'esprit germanique, et qui portait une individualité aussi saillante et une indépendance aussi forte, alla s'éteindre dans l'institution de Lycurgue, mortelle à l'individualité indépendante?

Qu'on se tourmente à trouver aux Communes une autre origine ; pour tout homme qui les étudiera sérieusement et sans se laisser distraire par le préjugé anticatholique, il sera manifeste qu'elles sont le produit du moyen âge. Dans leur organisation, on reconnaît le monastère ; dans leur esprit, il faudra bien reconnaître l'homme qui vient de se retremper intérieurement au sein de la divinité, et qui exerce sa nature régénérée.

Digitized by Google

Que leur apparition soudaine ait étonné les esprits qu'intéresse la marche de la civilisation, nous le concevons. Jamais phénomène plus extraordinaire! Elles surgissent tout à coup au milieu de la plus profonde barbarie, comme un météore au sein de la nuit, non pour s'éteindre aussitôt comme lui, mais pour s'étendre et grandir sans cesse, et étaler en elles la société moderne tout entière. Jusque-là, les sciences, les lettres, les arts, l'industrie, le commerce, ne se sont montrés qu'à la décadence des États et pour en hâter la chute; à l'époque de régénération qui nous occupe, on les trouve, quoique bien faibles encore, près du berceau des Communes, présidant à leur naissance, et secondant leurs progrès successifs. Pour la première fois, l'industrie, le commerce, les arts, les lettres, les sciences, contribuent à l'amélioration morale et au bien-être de l'individu. Pour la première fois encore, et ce trait nous paraît caractéristique, ces éléments, ces principes vitaux de la civilisation moderne, créent cette classe moyenne, son fondement impérissable, *qui tient tout en balance*[1], selon l'expression de Bossuet, et que l'antiquité ne connut point. Il est vrai, l'antiquité offre quelques exemples de fortunes particulières qui se forment, de quelques individus qui trouvent dans l'industrie des moyens d'agrandissement et de bien-être; mais ce mouvement universel et permanent d'ascension des classes infé-

1. *Disc. sur l'hist. univ.*, IIIe partie, chap. VII, *sub fin.*

Digitized by Google

rieures, l'antiquité n'en eut ni le spectacle, ni l'idée. Pourquoi? parce qu'elle ne renferma dans son sein que l'homme des institutions, et non l'homme de la nature, dont ces merveilles sont le fruit et le partage exclusifs. Cet esprit des Communes peut-il être plus opposé à celui des municipalités romaines, et mieux prouver qu'il n'existe entre elles aucune filiation, aucune parenté?

Mais cet homme, que le Christianisme s'efforce de produire par l'action de la théocratie, comprend-il, obtient-il d'abord tous ses droits et tous ses avantages dans les Communes? Les choses ne marchent pas si vite, et l'enfantement social de la grande famille humaine exige plus d'un siècle. Dirigé par l'esprit nouveau qu'il puise dans sa régénération, l'homme commence par se créer une condition sociale qui lui donne, avec le bien être, le sentiment de sa propre dignité et de son indépendance. L'aisance amène le loisir et le goût de la réflexion et de l'étude; par la réflexion et l'étude, l'idée encore confuse de ses droits naturels se débrouille dans son âme. Déjà, au quinzième siècle, il réclame la liberté de conscience, qui est le premier de ces droits et la condition des autres; car il suppose que l'homme s'élève intérieurement à Dieu; que, par son intelligence, il trouve dans la raison éternelle la source de ses droits et de ses devoirs; qu'il comprend que le seul but de la loi est désormais d'en régler l'exercice. Ce droit capital, que l'irréflexion et le préjugé dénoncent comme subversif du Christianisme, comme matérialiste, comme

Digitized by Google

athée, révèle, au contraire, le triomphe de l'esprit dans l'homme, la réalité de ses rapports les plus intimes avec Dieu, et, par conséquent, la vérité du Christianisme, dont l'action surnaturelle a pu seule opérer cet affranchissement de l'esprit humain, et le rattacher à l'esprit éternel.

Cependant les intérêts et les idées se développent; les Communes, qu'on semble flétrir par la dénomination méprisante de *tiers état*, attirant à elles les richesses, les lumières, les vertus, la considération, absorbent l'influence sociale, et forment la nation presque entière vers la fin du dix-huitième siècle; c'est alors que le travail de la régénération arrive à son terme. Aussi ce siècle, qu'on nomme *siècle philosophique*, et qui serait plus digne de ce titre s'il n'avait terni sa haute mission par de déplorables écarts, proclame tous les droits, tous les intérêts naturels de l'homme, et en revendique pour lui la jouissance légale dans la société. Et lorsque la puissance législative vient l'en investir, elle ne fait que reconnaître avec solennité un fait accompli et lui donner sa sanction.

Voilà donc la société naturelle établie en France, et qui travaille à s'élever dans toutes les contrées où le Christianisme a exercé une influence durable. Que devient cependant la théocratie, que nous avons vue au dixième siècle lui servir d'instrument pour opérer cette vaste régénération? elle se retire peu à peu et disparaît devant les progrès de cette société même et donne lieu

Digitized by Google

au Christianisme de reprendre la discipline libre, les formes de gouvernement pures, simples, qu'il reçut de son fondateur, et qu'il déploya dans les premiers siècles, avant d'être envahi par la théocratie, et qu'il doit porter maintenant dans la société moderne pour marcher en harmonie avec elle.

Digitized by Google

CHAPITRE IX.

SUITE DU MÊME SUJET. — EXAMEN DE L'OPINION DE M. GUIZOT SUR LA CAUSE DE L'ORDRE SOCIAL MODERNE.

Nous croyons avoir montré, dans le chapitre qui précède, que la théocratie du moyen âge, en tenant l'homme longtemps séparé de la société païenne et artificielle, l'a préparé à devenir membre d'une société nouvelle et conforme à sa nature; en l'enfermant dans la solitude et dans un commerce intime avec Dieu par une vie exclusivement religieuse, lui a fait retrouver là la force d'intelligence et de volonté qu'il avait perdue dans l'exil lointain de l'idolâtrie où il avait vécu pendant tant de siècles.

Telle est la cause véritable et principale de la société moderne. Elle est restée voilée, malgré les études ardentes et vastes qu'a suscitées, dans notre époque, le vif besoin de la connaître. La découvrir, lorsqu'elle se cachait si profondément sous la couche épaisse de la théocratie du moyen âge; voir cette longue incubation

Digitized by Google

de l'esprit humain en Dieu, qui le dégage, le ravive et le féconde, c'est un trait de génie qui suffirait pour immortaliser un penseur; car il jette une lumière décisive sur le caractère de notre civilisation, nous la montre prenant sa source en Dieu, pour de là s'épandre sur l'humanité entière et faire entrer dans ses lois les principes de la justice éternelle. Ce trait de génie appartient au grand philosophe de notre génération, Bordas-Demoulin. Si nous avons publié ayant lui cette origine de la société moderne, c'est à lui que nous la devons, et nous remplissons, avec la joie la plus sentie, le devoir de probité scientifique de lui en rapporter l'honneur. Il eût reçu cet hommage dès notre première publication, si sa volonté ne l'eût obstinément refusé.

Il n'échappe pas à notre pensée que, dans l'abaissement où notre époque, oublieuse des grands siècles, a laissé tomber les études philosophiques, l'opinion publique n'est pas près encore de reconnaître la cause mystérieuse et profonde de l'ordre social moderne. Nous voulons néanmoins tenter d'y ramener et d'y fixer son regard, en examinant à fond les causes que lui présentent ses écrivains les plus accrédités.

Qu'on veuille ou non reconnaître avec le Christianisme, avec la raison, avec la conscience permanente de l'humanité, que l'homme s'est librement séparé de Dieu à l'origine, toujours est-il que l'esprit humain n'a de force qu'autant qu'il est uni à Dieu, à l'esprit souverain; car la force de l'esprit humain est dans les idées générales qui

Digitized by Google

le constituent ; et les idées générales elles-mêmes tirent leur force de leur union intime avec les idées générales correspondantes et supérieures qui existent dans l'esprit souverain qu'elles constituent également. C'est un principe hors de contestation aux yeux de tous les vrais philosophes. L'école platonicienne, qui le professe, y a puisé les grandes découvertes dans les sciences dont elle seule a doté le monde. C'est elle qui, donnant des notions nettes et complètes sur Dieu, sur l'homme et sur leurs rapports, fournit à la théologie naturelle, à la morale et à la politique leurs vérités essentielles ; c'est elle qui a enfanté les mathématiques, qui les porta dans l'antiquité aussi loin que le permettait alors l'état de l'esprit humain, et qui, dans les temps modernes, inventant par Descartes et Leibnitz la géométrie analytique et le calcul différentiel, les a faites ce qu'elles sont, c'est-à-dire le prodige de la pensée ; c'est à elle que la physique, l'astronomie, les sciences naturelles doivent leurs grandes vues ; c'est elle enfin qui a changé toujours la face de l'esprit humain, l'a poussé en avant par d'immenses pas, et, vers le dix-septième siècle surtout, lui a imprimé cette impulsion incroyable, qui dure encore et se manifeste par des découvertes de détails et d'application dont notre siècle s'enrichit, en les rapportant, par un étrange aveuglement ou une superbe ingratitude, à je ne sais quelle influence d'un sensualisme chétif venu plus tard. Ce sont là des faits vulgaires pour quiconque a la moindre notion de l'histoire de la philosophie.

Digitized by Google

Avant le Christianisme, l'esprit humain, qui ne s'élevait à Dieu que par les efforts sublimes de quelques rares génies, et en restait séparé dans les peuples, comme l'atteste l'idolâtrie universelle, ne put donc que languir dans une extrême faiblesse. Incapable, en cet état, de soutenir ses rapports avec Dieu, puisqu'il ne le connaissait pas, incapable de soutenir ses rapports avec les hommes, car ces rapports dépendent des précédents, et d'ailleurs il ne connaissait ni les hommes ni lui-même, il tomba sous le joug de religions positives, idolâtres, ou du moins toutes sensuelles, et d'institutions civiles qui s'emparèrent de lui souverainement, le façonnèrent, à leur gré, pour la vie sociale, et le créèrent, si nous osons ainsi parler, Juif, Égyptien, Grec, Romain, effaçant ainsi l'homme.

Voilà dans quel état le Christianisme le surprit, lorsqu'il venait l'élever et l'unir à Dieu, et dans cette union lui faire retrouver la force. S'il n'avait eu qu'à détruire l'erreur de l'idolâtrie et les vices qui en sont la suite, qu'à faire connaître et adorer Dieu, et pratiquer la vertu, peut-être que la persuasion dans l'enseignement et la douceur dans l'action lui auraient suffi. Mais il avait à défaire ce citoyen juif, égyptien, grec, romain, que les institutions avaient forgé, c'est-à-dire, à extirper des préjugés, des habitudes si profondes qu'elles pénétraient l'âme entière et étaient devenues sa seconde nature. Ici la persuasion et la douceur étaient impuissantes; pour détruire cette œuvre des anciennes insti-

Digitized by Google

tutions, il fallait une institution nouvelle, qui, se substituant à leur place, exerçât un empire aussi absolu et plus énergique. Telle fut la théocratie du moyen âge, que le Christianisme fut obligé de joindre provisoirement à la persuasion et à la douceur qui lui sont propres. Par elle, il s'efforce d'arracher violemment l'homme au monde et à lui-même, pour l'entraîner à Dieu et l'y ensevelir. Mais effacer de l'homme, jusqu'à la dernière trace, les idées, les sentiments, les habitudes, les souvenirs qui avaient fait sa vie, rompre tous ces liens presque indestructibles qui l'enchaînaient à la société depuis des milliers d'années, quelle effrayante entreprise! Aussi ne coûta t-elle pas moins de dix siècles de travail et d'efforts au Christianisme armé de la théocratie. Commencée sous Constantin et poursuivie avec la persévérance la plus énergique, elle ne s'acheva qu'au dixième siècle. C'est alors que *le monde aspirant à entrer dans l'Église*, selon l'heureuse expression de M. Michelet, c'est-à-dire à revêtir la vie monacale, c'est alors que l'homme accomplit dans toute sa sévérité cette parole que le Christianisme n'avait cessé de faire retentir à son oreille : fuis le monde, fuis toi-même, pour posséder Dieu. Dans ce long éloignement du monde, dans cette complète interruption de la vie sociale, dans cette retraite profonde, au sein de la vie religieuse, s'évanouissent les préjugés, les affections, les mœurs que les anciennes institutions avaient enracinées dans l'homme. Regardez-le dans cette morne époque du dixième siècle :

Digitized by Google

vous le verrez ignorant, superstitieux, mais aussi dépouillé de tout ce que la vieille société avait implanté en lui. Il n'a plus aucun trait du citoyen antique; c'est un être tout à fait nouveau. Les idées de spiritualité, d'immortalité, de biens éternels, d'action toute-puissante de Dieu sur lui, et de sa propre nullité, remplissent son esprit et occupent son existence entière.

Ainsi dégagé du vieil être social que l'idolâtrie lui avait créé et qui était un obstacle invincible à son union complète avec Dieu, il consomme cette union, et bientôt il se sent animé d'une force extraordinaire. Transporté par ce sentiment qui frémit en lui, il est impatient du repos, il ne supporte plus l'inaction de sa vie contemplative, il retourne à la vie civile et y signale sa rentrée par une ardente application à l'industrie. L'industrie opère dans les classes inférieures un mouvement inouï d'ascension, dont le premier résultat est la formation des communes. Ce mouvement, qui à son tour développe et féconde l'industrie, va, dans son incessant progrès, communiquant à ces classes l'aisance, les lumières, l'esprit de travail et d'ordre, la moralité, la considération, un accroissement continuel de population; enfin une importance qui, au dix-huitième siècle, les fait paraître la nation entière, et les agite d'un irrésistible besoin de jouir dans la société des droits que l'homme tient de sa nature.

La force, que l'esprit humain a puisée dans son union intime et complète avec Dieu, ne se concentre pas dans

Digitized by Google

l'industrie, elle éclate aussi par un essor non moins inouï de la pensée, qui se jette sur l'univers, l'explore dans tous les sens, découvre la figure de la terre, le système du monde, les lois selon lesquelles se meuvent les astres; opère des prodiges dans les mathématiques, crée les sciences naturelles; enfin, reportant sur elle-même ce regard perçant et fier qu'elle a promené sur la nature, se proclame le droit de tout peser à sa balance, de ne céder qu'à l'évidence de ses idées et de n'obéir à l'autorité qu'autant qu'elle lui est démontrée.

Ces deux mouvements, l'un intellectuel, l'autre social, marchent de front et de concert, changent la face de la science, changent les mœurs et la situation des peuples, et forment la civilisation moderne, qui, en France, se constitue par la législation sur la fin du dix-huitième siècle, et tend à se constituer ainsi dans tous les peuples chrétiens.

Voilà l'ordre social nouveau. Comme l'ordre social ancien avait pour cause la faiblesse de l'esprit humain séparé de Dieu, pour fondement l'assujettissement total de l'homme à l'État, l'ordre actuel, qui lui est opposé, tire son origine de la force de l'esprit humain uni à Dieu, d'abord sous le rapport religieux par l'enseignement et l'action libre du Christianisme, ensuite sous le rapport social par la théocratie violente du moyen âge. C'est là sa cause principale et réelle; son fondement à lui, c'est l'affranchissement de l'homme établi en possession de lui-même.

Toutefois, cette cause que signalent à l'envi la philosophie et l'histoire, qui répond si bien au grand et

Digitized by Google

incomparable effet que nous avons sous les yeux, est restée inconnue. Aucun ne l'a découverte parmi les nombreux écrivains, qui ont tenté de remonter à la source de l'ordre nouveau; tous se sont embarrassés et perdus dans les détails, même celui qui a porté dans les études historiques le plus de curiosité, de pénétration et peut-être d'impartialité, et qui, à travers les ténèbres et le chaos du moyen âge, a su le mieux démêler des causes générales, mais secondes. Plus qu'aucun autre, cependant, il s'est approché de cette cause première; quequefois même on dirait qu'il va la toucher, mais elle s'évanouit devant sa main comme un fantôme. Voici celle qu'il a pu saisir et qu'il donne comme principale :

« Avant que Constantin s'avisât de décréter que le peuple romain serait chrétien, la société chrétienne reposait sur ces deux bases : la fraternité de tous les hommes dans la foi en Jésus-Christ. — L'égalité de tous les hommes devant Dieu. Qui eût dit, qui eût pensé de telles choses au sein de la société civile, devant ses maîtres et au nom de ses seuls intérêts? Mais la société religieuse les professait, les proclamait avec enthousiasme, parlant devant Dieu et au nom du salut. Quand la foi religieuse passa dans l'ordre civil, quand l'État fut devenu chrétien, les deux sociétés cependant ne se confondirent point; malgré leur adoption réciproque, malgré leur intime union, elles demeurèrent distinctes, chacune avec son gouvernement; et de la rivalité de leurs gouvernements naquirent bientôt des luttes qui

Digitized by Google

maintinrent la distinction. Ce fut alors le constant travail de la société religieuse et de son gouvernement de s'assimiler de plus en plus la société civile, d'y faire de plus en plus prévaloir ses idées, ses sentiments, ses maximes, sa loi. Que l'État vive à l'exemple de l'Église; que l'État croie, et parle et agisse comme l'Église; que le peuple de l'État ne soit qu'un avec le peuple de l'Église; c'est ce qu'a voulu, ce qu'a poursuivi sans relâche l'Église chrétienne; c'est son utopie. Utopie dont l'arme la plus efficace était la propagation, l'application de ces principes, pleins d'empire et d'attrait, sur lesquels reposait dans son existence distincte la société religieuse : de la fraternité des croyants en Jésus-Christ et de l'égalité des hommes devant Dieu, c'est-à-dire des principes les plus favorables à l'extension, à l'accélération du mouvement démocratique, déjà si étendu et si animé dans la société civile.... Dès que l'Église parut plus froide sur ces deux maximes démocratiques, la fraternité des chrétiens entre eux et leur légalité morale, les libres penseurs s'en emparèrent et les sécularisèrent hardiment, appliquant au monde et à la vie actuelle ce que l'Église appliquait au ciel et à la vie future. Entre les mains de la philosophie laïque, la fraternité des croyants en Jésus-Christ devint la fraternité générale des hommes, l'humanité; l'égalité des hommes devant Dieu devint l'égalité devant la loi. Voilà les faits; voilà sous l'empire de quelles idées se sont développées les sociétés modernes. »

Digitized by Google

Lorsque M. Guizot voit *la société religieuse s'assimiler, par un constant travail, la société civile*, ne semble-t-il pas, comme nous disions tout à l'heure, marcher droit à la cause première de la civilisation moderne? Il a compris à coup sûr que l'Église ne pouvait s'assimiler l'État, *y faire prévaloir ses idées, ses sentiments, ses maximes, sa loi*, sans détruire par le même effort les idées, les sentiments, les maximes, la loi du paganisme. Or, que l'Église arrache de la société civile toutes ces implantations du paganisme, qu'elle l'imprègne infatigablement de l'esprit chrétien, n'unit-elle pas la société, c'est-à-dire, l'homme social, ne l'unit-elle pas à Dieu par le côté civil, comme elle l'y avait uni primitivement par le côté religieux? Le moyen que dans cette double et intégrale union avec l'esprit souverain, l'esprit humain ne puise pas la force qu'elle procure? Le moyen que, portant ensuite cette force dans la vie civile, il n'élabore pas une société analogue à son nouvel état? M. Guizot s'est donc arrêté en belle route. Doué d'une rare sagacité d'observation, et à un haut degré de la puissance de généraliser, il saisit et compose admirablement le fait de la société religieuse s'assimilant la société civile; mais il ne va pas au delà de ce fait d'assimilation. Pour en pénétrer la conséquence, pour voir l'esprit humain ramené à Dieu par cette assimilation et se retrempant à ce foyer de sa force, ce n'était point assez de la sagacité d'observation et de la puissance de généraliser, il lui fallait la lu-

Digitized by Google

mière philosophique ou la connaissance de la constitution de l'esprit humain, et cette connaissance lui a manqué.

Ainsi la fraternité de tous dans la foi en Jésus-Christ, — l'égalité des hommes devant Dieu, ces deux maximes introduites dans la société civile par l'action énergique et envahissante de la société religieuse, telle est à ses yeux la cause de la civilisation ou *démocratie* moderne, comme on l'appelle aujourd'hui. Déjà cette origine lui avait été souvent assignée, souvent on avait répété que la prédication de ces deux maximes avait commencé la démocratie. Mais ce que nul autre n'avait vu jusque-là, ce qui appartient vraiment à M. Guizot, c'est que la prédication de la fraternité en Jésus-Christ, de l'égalité devant Dieu, et la pratique de ces deux maximes dans l'Église ne suffisaient point pour les faire passer dans l'État, qu'elles ne pouvaient y être introduites, établies que lorsque, par un travail profond, la société religieuse se serait assimilé et aurait en quelque sorte absorbé la société civile. Ce pas vers la vérité est grand, et M. Guizot doit l'honneur de l'avoir fait à la patience intelligente avec laquelle il a suivi le laborieux enfantement de la société moderne.

Néanmoins en ne montant pas plus haut, en acceptant pour cause de la démocratie moderne l'introduction dans la société civile des deux maximes évangéliques, il laisse à résoudre des problèmes capitaux. Si la civilisation actuelle ne se signalait que par le besoin de l'égalité

Digitized by Google

civile, on comprendrait que la fraternité en Jésus-Christ et l'égalité devant Dieu, prêchées avec enthousiasme au nom du Ciel et des intérêts les plus élevés, pratiquées avec une sévérité persévérante, soutenues par de vigoureuses et imposantes institutions, pouvaient, devaient même, à la longue, amener ce besoin, et l'origine assignée par M. Guizot serait tout à fait plausible. Mais est-ce là le seul caractère, ou, du moins, le caractère principal de notre civilisation? Antérieurement au besoin de l'égalité civile et dans une sphère plus haute, elle s'annonce au monde par d'autres caractères plus manifestes, plus propres et qui la séparent plus profondément du passé. Vous l'avez vue poindre dans la révolution qu'elle a opérée au sein de la famille dont elle a ramené tous les rapports à la vérité de la nature. La voyez-vous aussi poindre et grandir dans cette ardeur dévorante, et toute nouvelle pour le travail et l'industrie, qui n'avaient été, aux temps antiques, que la corvée stérile et corruptrice de l'esclave, et qui deviennent, aux temps modernes, la noble occupation de l'homme libre, la source de sa moralité et de son bien-être, et en élevant tous les jours les classes inférieures, forment la classe moyenne, c'est-à-dire les peuples? La voyez-vous éclater dans cette explosion subite de l'esprit humain, qu'une soif insatiable d'infini et une puissante audace lancent partout, rendent maître de la nature entière et enrichissent de ces grandes découvertes dont nous ne faisons encore aujourd'hui que pour-

Digitized by Google

suivre les applications et les détails ? Et qu'on n'objecte point que cet essor de la pensée humaine n'a rien de nouveau, qu'elle n'a pas montré moins d'audace et de puissance dans les philosophes de l'antiquité, Thalès et Pythagore; car elle ne parvint point alors à soulever le voile qui couvrait l'univers, elle ne produisit sur lui que de vaines hypothèses renversées depuis par la science et l'observaion, tandis que les conquêtes modernes, qui mettent l'univers à nu, sont sanctionnées par les observations les plus scrupuleuses de la science.

Cette ardeur de travail et d'industrie, cet élan de l'esprit humain, si extraordinaires et si féconds en résultats décisifs, sont les deux caractères principaux de la civilisation moderne; l'égalité civile n'en est que le complément et l'expression politique. Or comment rattacher ces deux caractères à l'introduction dans la société civile des deux maximes évangéliques ? quel est le lien qui les unit à elles comme l'effet à la cause ? Pourquoi l'égalité et la fraternité, qui existaient aussi dans la société de Moïse, n'y ont-elles produit rien de semblable ? Ces problèmes s'élèvent contre la doctrine de M. Guizot : s'il veut la maintenir, il ne peut les passer sous silence et les dissimuler ni aux autres, ni à lui-même. Il les rencontre à la naissance de la démocratie; et lorsqu'il veut descendre son cours progressif, il les retrouve sur ses pas et de plus en plus pressants, et peut-être lui ont-ils fait quelquefois jeter

Digitized by Google

un regard de défiance sur l'origine qu'il attribue à la civilisation moderne.

Tout se tient dans la marche des choses; et l'esprit humain, relevé par une révolution intérieure et puissante de l'idolâtrie et de la vie des sens au culte du vrai Dieu et à la vie intellectuelle, c'est-à-dire de l'erreur et de la faiblesse à la source première de la vérité et de la force, ne pouvait enfanter un ordre social nouveau et le laisser ensuite sur le fondement où reposait l'ancien. Si sa faiblesse faisait de l'assujettissement total de l'homme à l'État le fondement de la société antique, sa force fait à la société moderne une nécessité aussi impérieuse de prendre pour base l'affranchissement de l'homme, la reconnaissance des droits inhérents à son être. Cette base, les idées, les sentiments, les mœurs l'avaient posée, lorsque la législation est venue la consacrer. M. Guizot, qui s'est tenu aux faits extérieurs, qui n'a point pénétré la révolution intérieure que la théocratie du moyen âge a produite dans l'esprit humain, qui a manqué cette cause première de la civilisation moderne, pouvait-il voir au juste son fondement nouveau ? D'autres écrivains l'ont compris, qui étaient restés davantage encore à l'extérieur des faits et plus loin de la cause véritable. Qu'est-ce à dire ? Moins complets et moins suivis dans leur doctrine, ces écrivains ont saisi la dernière extrémité de la chaîne, sans s'apercevoir qu'elle n'appartenait pas au premier anneau qu'ils tenaient à la main. Aussi l'affranchisse-

Digitized by Google

ment de l'homme, comme fondement de l'ordre nouveau, n'est-il pour eux qu'un fait isolé, sans lien avec le reste de leurs principes, qu'un pressentiment de l'instinct, plutôt qu'une découverte de l'intelligence. Mais, dès que M. Guizot a pris pour cause capitale de la démocratie nouvelle l'introduction dans la société civile des deux maximes, *la fraternité en Jésus-Christ et l'égalité devant Dieu*, il suivra toujours cette cause; il n'est pas homme à la perdre de vue. Et comme elle ne le conduit qu'à des changements opérés à la surface de la société, il n'acceptera rien de plus. Ne pensez pas qu'il descende jusqu'à la base : son fil ne l'y mène point. Cette base reste donc telle qu'il l'a vue toujours dans le passé. Et pourquoi en effet verrait-il la société changer de base, lorsqu'il ne voit pas l'esprit humain subir de changement fondamental? Ce n'est pas que le sentiment, aujourd'hui si général et si profond, de l'affranchissement de l'homme n'impose aussi quelquefois à M. Guizot; mais l'ascendant plus fort de sa doctrine le pousse en dehors de ce sentiment. Et s'il ne dit pas avec précision et netteté que le fondement de la société actuelle est le même que celui de la société ancienne, à savoir l'empire absolu de l'État sur l'homme, il dira que *l'unité persévérante de la pensée sociale est représentée par le gouvernement*, ce qui, quoique plus circonspect, plus timide, plus vague, revient absolument au même. Car que le gouvernement soit la représentation permanente de la pensée sociale,

Digitized by Google

cela signifie, dans la pensée de M. Guizot, qu'il en est le dépositaire et le maître, et non pas seulement un moyen légal pour elle de se manifester et d'agir. Ne nous laissons point abuser par un côté spécieux de la doctrine de M. Guizot, qui, en faisant une large part aux libertés publiques, semble reconnaître l'affranchissement de l'homme. Il proclame l'égalité de tous devant la loi, pour tous le droit de conscience, le droit de testament et de donation, le droit d'industrie et de commerce, le droit d'action et de parole; et en cela il s'éloigne réellement du principe de la société antique, qui n'acceptait point du tout quelques-uns de ces droits, et donnait aux autres une limite très-étroite. Mais aux yeux de M. Guizot quelle est la source de ces droits ? Est-ce la nature de l'homme, et lui sont-ils tellement inhérents que la société n'ait rien à y voir et ne puisse se proposer d'autre objet que de lui en garantir la jouissance? Non, il les fait dériver de l'État, qui les accorde, pouvant les refuser. Ici, et c'est le point capital, il rentre tout à fait dans le principe ancien de l'assujettissement complet de l'homme à l'État.

Voilà où le laisse la cause qu'il assigne à l'ordre social nouveau; et en effet, les longs efforts de la société religieuse pour s'assimiler la société civile et faire ainsi pénétrer dans son sein les maximes évangéliques ne pouvaient pas le mener plus loin. Pour sortir du cercle ancien, il lui fallait voir la transformation

Digitized by Google

intérieure de l'homme sous l'action énergique de la théocratie du moyen âge; il lui fallait voir d'un côté la théocratie tenant l'homme hors de la société, enfermé avec Dieu dans la vie religieuse des institutions chrétiennes, de l'autre l'homme se retrempant dans ce commerce, source de lumière et de force, et en sortant un être tout nouveau et tout préparé à une société nouvelle en harmonie avec sa nature régénérée. Là il aurait trouvé la première et véritable cause de la civilisation moderne, celle qui explique à la fois et le besoin d'égalité et de fraternité dans la vie sociale, et le besoin non moins impérieux de travail et d'industrie, et cette soudaine et incomparable explosion de l'esprit humain dans tous les ordres de la pensée. Mais cette haute et large vue demandait, nous le répétons, non-seulement la connaissance approfondie des faits historiques, mais encore et surtout la connaissance de la nature de l'esprit humain et des conditions de sa force et de sa vie.

Digitized by Google

CHAPITRE X.

IMPUISSANCE DE LA RAISON A COMMENCER, SEULE OU SANS UN SECOURS SURNATUREL, LE PROGRÈS VÉRITABLE. — RÉFUTATION DE LA DOCTRINE CONTRAIRE.

On a vu dans quelle inexprimable faiblesse la raison était tombée chez les peuples de l'antiquité; elle ne touchait à rien sans y porter le désordre; et tout État, pour être possible, devait l'exclure de son sein.

Mais en parlant de faiblesse dans la raison antique, avons-nous oublié qu'elle s'est signalée dans la littérature et dans les arts par une foule de chefs-d'œuvre, modèles impérissables du beau comme du grand, dernier terme du goût comme du génie? De ce côté, hâtons-nous de le reconnaître, jamais la raison ne s'est montrée plus puissante. Et lorsque, de nos jours, nous entendons répéter à satiété que le Christianisme a épuré et perfectionné le goût, nous repoussons cet éloge comme également faux et indigne de lui; car il n'est pas venu pour former des littérateurs et des ar-

Digitized by Google

tistes. Sans doute le Christianisme a fourni aux lettres et aux arts des sujets nouveaux ; en transportant l'esprit humain dans un ordre d'idées et de sentiments plus élevés, il leur a rouvert les sources de l'originalité, qui semblaient épuisées par les anciens ; mais a-t-il rendu l'exécution plus parfaite ? Comparez, dans ce qui est du ressort du goût, les temps antérieurs au Christianisme et ceux qui l'ont suivi : les poëmes d'Homère et de Virgile décèlent-ils moins de force dans la conception et l'ordonnance, surtout moins de bonheur et de poésie dans les détails, moins de vérité dans la peinture des caractères et des événements, que ceux du Tasse et de Milton ? Pindare et Horace sont-ils surpassés par Rousseau et tel autre lyrique de nos jours ? Démosthènes est-il moins orateur que Bossuet ? Cicéron que Massillon ! Qui opposer, dans les temps nouveaux, aux Thucydide, aux Salluste et aux Tacite ? Que dire des arts ? Quoique le temps n'ait respecté d'Apelles et de Zeuxis que leur haute renommée, elle seule atteste qu'ils ne le cédaient point à Raphaël et à Michel-Ange. Et si, de l'impossibilité de comparer, il naissait quelque doute sur le fini de la peinture antique, il tomberait devant la perfection incontestée des œuvres de la sculpture que le temps a laissées à notre admiration. Comment séparer deux sœurs qui se donnent la main et marchent ensemble ? Croyons-en le siècle de Louis XIV, juge compétent en pareille matière : il se glorifia toujours d'être l'élève de l'antiquité, et jamais il ne conçut

Digitized by Google

l'idée bizarre que le Christianisme avait perfectionné le goût.

Puisque le goût n'est que la raison appliquée aux beaux-arts, d'où vient qu'elle y déploya chez les anciens tant de force et de droiture, tandis qu'elle ne laissa paraître que faiblesse et corruption en religion, en morale et en politique? C'est qu'ici il lui fallait s'élever aux principes éternels de l'ordre, s'arracher à l'imagination comme aux sens, rentrer en elle pour s'y contempler avec l'esprit incréé, dont elle porte l'image, enfin s'exercer par l'entendement pur, ou plutôt n'être que l'entendement lui-même. Là, au contraire, ne s'appliquant qu'à des objets extérieurs, représentation lointaine et grossière de ces principes premiers, elle était servie puissamment par l'imagination et s'identifiait avec elle. Célébrer les grands événements, la gloire des héros, peindre les caractères, le jeu des passions et des intérêts, toutes choses accessibles aux sens et du domaine de l'imagination, c'est ce que faisait la poésie; c'est où l'éloquence puisait ses moyens oratoires, l'histoire ses récits, l'art ses sujets. Mais remonter aux principes qui doivent diriger la conduite de l'homme, embrasser ses grands rapports avec Dieu, avec lui-même et avec ses semblables, c'est s'élever dans un empire supérieur à celui de l'imagination, et que ne saurait atteindre la raison envahie par elle.

Aussi remarquons-nous que les sciences, qui exigent quelque chose de cet effort qui transporte dans une

Digitized by Google

région purement intellectuelle, furent comme inconnues des anciens, ou ne franchirent pas chez eux la limite des premiers éléments. Par exemple, les mathématiques, qui, vivant de l'idée de l'infini, la première dans l'ordre intellectuel, supposent un haut exercice de l'intelligence, n'ont paru dans leur grandeur qu'aux temps modernes. La physique, dont l'objet est la connaissance des corps, semble bien être du ressort de l'imagination, et l'affaire de la science antique. Mais d'abord, comme elle doit s'appuyer sur des rapports abstraits d'étendue ou des vérités enseignées par les mathématiques, elle réclame évidemment la même force d'intelligence. Ensuite, si on considère que, pour connaître les corps, je veux dire leurs propriétés, leurs lois générales, dans le ciel et sur la terre, il ne faut rien moins que pénétrer et embrasser l'univers entier par la pensée, et par conséquent remonter jusqu'à Dieu, car on ne peut, sans se placer en quelque sorte au point de vue du Créateur, planer sur la création et la comprendre, trouvera-t-on étonnant que la physique soit restée inaccessible aux anciens, captifs dans cette étroite enceinte que les sens donnent à l'univers, qu'ils n'aient bâti que de vains systèmes et ne nous aient légué que des erreurs? Il faut le dire cependant, une science non moins abstraite et plus relevée que les mathématiques, puisqu'elle est la science même de la pensée, dont les mathématiques ne sont qu'une application à une certaine classe d'idées, la métaphysique fut

Digitized by Google

connue dans l'antiquité. Mais de qui ? de quelques esprits pénétrants qu'une vigueur extraordinaire rend capables des plus sublimes efforts, et qui n'apparaissent que comme de rares exceptions dans le cours des siècles. Et jusqu'où allèrent ces hommes privilégiés, dans la connaissance de la métaphysique ? jamais au delà des principes fondamentaux, qui se manifestent immédiatement à l'esprit, dès qu'il vient à se replier sérieusement sur lui-même. De sorte que la force manquant encore à leur intelligence pour dépasser cette limite, et arriver aux conséquences qui découlent de ces principes et qui fondent la religion, la morale et la politique, ils laissèrent la métaphysique stérile et privée de ses fruits ? que Platon, le grand métaphysicien de l'antiquité païenne, dont le puissant regard scrutant son âme, parvient à y découvrir la présence de l'éternelle vérité et l'hommage intérieur que l'homme doit lui rendre, ou la religion naturelle, que Platon rêve une société ! on croira qu'éclairé par cet aperçu fécond, qui conduit à la morale et à la politique naturelles, il va l'établir sur cette base : eh bien ! ses vives lumières, puisées dans la contemplation de lui-même, semblent s'éteindre, et il ne trouve à son projet social d'autre fondement qu'une religion toute sensuelle, une morale toute arbitraire, une politique toute d'asservissement. La raison n'y entre pour rien, elle en est complétement exclue. Voyez sa *république*, qu'on appelle *imaginaire* ou chimérique, je ne sais encore

Digitized by Google

un coup par l'effet de quel préjugé, car rien de plus positif et de plus réel; sa *république* n'est, selon la remarque même de Montesquieu, qu'une copie *corrigée*[1] et perfectionnée en rigueur de la république de Lycurgue.

Qu'on ne dise pas que Platon a vu l'application qu'on pouvait faire à la société des conséquences de ses principes métaphysiques, mais qu'il n'a pas voulu les porter dans la sienne, jugeant les hommes incapables de soutenir un état social élevé sur un pareil fondement. Rien n'indique dans ses ouvrages qu'il ait compris une autre société que celle qui existait alors; toutes ses idées sociales roulent dans le cercle ancien, et lorsqu'il appelle sa république *le règne de la justice*, il montre clairement qu'il la suppose aussi parfaite que possible. Un homme qui a marché son égal dans la métaphysique, Plotin, que saint Augustin appelle *le Platon ressuscité*[2], Plotin, venu six siècles plus tard, demeure sous ce rapport enchaîné au passé; et, rempli d'admiration pour les théories de son illustre prédécesseur, il sollicite de l'empereur Gallien la permission de les réaliser dans la Campanie[3]. C'est que se dégager de son temps et se transporter dans un ordre

1. Les lois de Crète étaient l'original de celles de Lacédémone; celles de Platon en étaient la correction. (*Esprit des lois*, livre IV, chap. VI.)

2. *In Platone Plotinus revixisse putandus sit.* (*Contra acad.*, lib. III, art. 41. *nov. edit.*)

3. *Plotin vit. auct. Porphyr.*

Digitized by Google

de choses qui n'existe point encore et qui se cache dans l'avenir, est un effort d'intelligence au-dessus de l'esprit humain! Il n'a été donné qu'à quelques hommes de franchir, sur l'aile de l'inspiration divine, l'immense abîme ouvert entre les deux grandes périodes de l'humanité, et du milieu de la théocratie judaïque de prophétiser la société naturelle et libre des temps modernes, et les biens qu'elle procure[1]. L'intelli-

1. Les prophètes séparent rarement les biens temporels des biens spirituels, car ces biens marchent ensemble. Jérémie annonce-t-il la loi nouvelle *écrite dans les cœurs* et connue de tous, l'alliance entre Dieu et les générations humaines, il annonce en même temps leur affranchissement politique et l'abondance des biens de la terre. *Dabo legem meam*, fait-il dire à Dieu, *in visceribus eorum, et in corde eorum scribam eam, et ero eis in Deum, et ipsi erunt mihi in populum.* (*Jérém.*, chap. LI, v. 33.) Il ajoute lui-même : *Liberabit eos de manu potentioris, et venient* (*gentes*), *et laudabunt in monte Sion; et confluent ad bona Domini, super frumento, et vino, et oleo, et fœtu pecorum et armentorum, eritque anima eorum quasi hortus irriguus, et ultra non esurient.* (*Ibid.*, II et I2.) David chante-t-il l'homme pieux qui se complaît dans la loi de Dieu, il ne manque pas de célébrer aussi sa puissance, sa gloire, ses richesses. *Beatus vir qui timet Dominum, in mandatis ejus volet nimis. Potens in terra erit semen ejus; generatio rectorum benedicetur. Gloria et divitiæ in domo ejus.* (*Psal.* III.) Et dans le psaume 64, avec quelle magnificence sont prophétisés les biens de la terre! *Visitasti terram, et inebriasti eam, multiplicasti locupletare eam Flumen Dei repletum est aquis, parasti cibum illorum; quoniam ita est præparatio ejus. Rivos ejus inebria, multiplica genimina ejus, in stillicidiis ejus lætabitur germinans. Benedices coronæ anni benignitatis tuæ, et campi tui replebuntur ubertate. Pinguescent speciosa deserti, et exultatione colles accingentur. Induti sunt arietes ovium, et valles abundabunt frumento.* C'est avec la même richesse et le même éclat qu'Isaïe peint les biens que la venue du Réparateur doit apporter au monde : *Et egredietur virga de radice Jesse, et flos de radice ejus ascendet. Et requiescet super eum spiritus Domini, spiritus sapientiæ et intellectus, spiritus consilii et fortitudinis, spiritus scientiæ et pietatis. Et*

Digitized by Google

gence de cet état de choses s'acquiert à peine par le spectacle de la réalité même. Saint Augustin, doué d'un génie aussi perçant et aussi élevé que les deux grands hommes qu'on vient de nommer, saint Augustin, qui a vu le Christianisme initier la multitude à la connaissance et à la pratique des hautes vérités de la religion et de la

replebit eum spiritus timoris Domini. Non secundum visionem oculorum judicabit, neque secundum auditum aurium arguet : sed judicabit in justitia pauperes, et arguet in æquitate pro mansuetis terræ : et percutiet terram virgæ oris sui, et spiritu labiorum suorum interficiet impium. Et erit justitia cingulum lumborum ejus, et fides cinctorium renum ejus. Habitabit lupus cum agno, et pardus cum hœdo accubabit, vitulus et leo et ovis simul morabuntur, et puer parvulus minabit eos. Vitulus et ursus pascentur : simul requiescent catuli eorum : et leo quasi bos comedet paleas. Et delectabitur infans, ab ubere super foramine aspidis; et in cavernâ reguli, qui ablactatus fuerit, manum suam mittet. Non nocebunt et non occident in universo monte sancto meo. Quelles admirables images de la paix profonde qui, après de longues haines, des guerres dévastatrices, doit unir les nations régénérées, et de la sécurité, des douceurs, des facilités de la vie, que l'avenir leur réserve! D'où viendront tous ces biens? *Quia*, dit le prophète, *repleta est terra scientia Domini, sicut aquæ maris operientes. In die illa, radix Jesse* (le rejeton de Jessé, le Messie), *qui stat in signum populorum, ipsum gentes deprecabuntur, et erit sepulcrum ejus* (son repos) *gloriosum. Et erit in die illa : adjiciet Dominus secundo manum suam ad possidendum residuum populi sui, quod relinquetur ab Assyriis, et ab Ægypto, et a Phetros, et ab Æthiopiâ, et ab Ælam, et a Sennaar, et ab Emath, et ab insulis maris. Et levabit signum in nationes, et congregabit profugos Israël, et dispersos Juda colliget a quatuor plagis terræ. Et auferetur zelus Ephraim, et hostes Juda peribunt : Ephraim non æmulabitur Judam, et Judas non pugnabit contra Ephraim.* (*Isaiæ proph.*, cap. XI.) Qui n'a dans la mémoire le chant sublime où la Vierge, mère du Sauveur, saisie de l'esprit prophétique, célèbre avec transport les bontés de Dieu, l'affranchissement, les réparations d'injustice ou de tyrannie, les biens qu'il destine et qu'il perpétuera de génération en génération aux peuples qui recevront sa loi et la garderont *avec crainte, timentibus eum?*

Digitized by Google

morale conformes à la nature de l'homme, n'a pas eu idée de la politique naturelle, qui en découle immédiatement, parce qu'il ne l'avait pas sous les yeux. Et longtemps après que cette politique a commencé de s'introduire dans la société, des hommes supérieurs qui dirigeaient de ce côté leurs méditations, Machiavel, Bodin, Domat, Bossuet, ne se sont pas douté de son existence. Que dis-je? Montesquieu et Rousseau, vivant à la veille du jour où elle allait s'emparer du monde, ne l'ont point aperçue. Chose plus étonnante, Rousseau, qui a compris l'homme naturel, les droits sociaux qui lui appartiennent, qui a consacré la moitié de ses ouvrages à le peindre, à tracer la manière de l'élever, n'a su cependant le constituer en société que selon les idées antiques! D'où vient que la société nouvelle, fondée sur la religion, la morale et la politique conformes à la nature humaine, échappait ainsi à tous ces regards? c'est qu'elle était voilée et couverte encore des dehors de la société ancienne. Comment donc Platon eût-il pu la comprendre, lui qui vivait plus de vingt siècles avant son existence!

Nous avons étudié l'état de la raison humaine depuis l'origine des sociétés. Demeurer asservie, réduite à une inactivité complete, ou bien miner et dissoudre l'ordre social, et descendre plus bas encore que cet asservissement, lorsque, par l'impulsion des sciences, des lettres, des arts et de l'industrie, elle venait à se remuer et à donner quelque signe d'indépendance,

Digitized by Google

telle est l'alternative dans laquelle nous l'avons vue pressée durant les temps antiques. Considérée dans les hommes dont le génie a dû lui prêter tout ce qu'elle pouvait humainement recevoir de force, dans Platon, dans Plotin, elle n'a pas soupçonné une situation meilleure, un ordre de choses où il lui aurait été donné de s'exercer en liberté. Bien plus, elle n'a pu moralement le soupçonner, puisque cet ordre de choses, qui se cachait pour elle dans un avenir éloigné, n'a été aperçu ni de Bossuet, ni de Montesquieu, ni de Rousseau, quoiqu'il se développât devant eux et qu'ils vécussent dans son sein. Que si, sortant enfin de cet état de stagnation et de servitude antiques, elle est entrée dans une voie de progrès et de libre exercice, nous avons vu que ce n'est ni à l'aide de la marche du temps, ni par les lumières que lui ont pu fournir les philosophes, les hommes destinés à la conduire, mais bien à l'aide du Christianisme, qui seul l'a mise en mouvement et en liberté, et, à son insu, lui a fait produire la société moderne.

Dès lors, quelle probabilité reste-t-il que d'elle-même la raison humaine aurait pu se tirer de là et emporter l'humanité? Mais pour épuiser ce point capital et ne pas y laisser de place au doute, demandons-nous encore s'il n'y avait pas dans notre raison quelque impossibilité naturelle qui lui rendît indispensable le secours étranger qu'elle a reçu dans le Christianisme.

Sans doute la raison humaine puise une partie de sa

Digitized by Google

force dans les idées générales que notre esprit porte en soi et qui forme son fond; mais est-ce là l'unique source de sa force? elle la puise aussi et principalement dans les idées générales qui sont en Dieu, et desquelles dépendent les idées que nous portons en nous-mêmes. Qui n'a remarqué, ou ne peut remarquer à l'instant, que dans les idées générales il est quelque chose d'immuable, d'éternel, d'infini? Prenez l'idée générale du cercle : on sait que c'est une courbe dont tous les points sont également distants d'un point intérieur qui en est le centre. Cette idée était hier, elle sera demain et toujours ce qu'elle est aujourd'hui : elle est donc immuable. Pour l'homme qui l'aperçoit une première fois, elle a eu un commencement; mais en soi elle n'a point commencé, elle ne peut finir; elle est donc éternelle. N'étant bornée à aucun cercle particulier, mais convenant également à tous les cercles dont le nombre est illimité, elle est donc infinie. Prenez l'idée générale du vrai, du bon, du juste, du beau; prenez toutes les idées générales en mathématiques, en religion, en morale, en politique, en littérature, vous les trouverez toutes immuables, éternelles, infinies. Or, cette immutabilité, cette éternité, cette infinité, que nous remarquons en elles, ne sauraient appartenir primitivement et essentiellement qu'aux idées générales qui sont en Dieu, puisqu'elles seules sont réellement et absolument immuables, éternelles, infinies comme Dieu, dont elles forment la substance.

Digitized by Google

Vouloir que cette immutabilité, cette éternité, cette infinité, appartinssent primitivement et essentiellement aux idées générales qui sont en nous, ce serait rendre ces idées immuables, éternelles, infinies, et nous avec elles, ou nous faire Dieu, ce qui est absurde. Ce triple caractère ne peut donc appartenir à nos idées que par dérivation, par emprunt. Cependant, lorsque nous venons à le considérer dans les idées générales, nous ne l'y voyons nullement comme quelque chose d'emprunté ni de dérivé, mais comme y subsistant en propre et en original, comme ne dépendant de rien qui soit plus élevé. D'où il suit que nous ne contemplons point ce triple caractère dans les idées générales qui constituent notre esprit, mais bien dans les idées générales qui constituent l'esprit incréé. Seulement nous nous servons de l'empreinte d'immutabilité, d'éternité, d'infinité, que nous portons dans nos idées, pour nous élever à la contemplation de l'immutabilité, de l'éternité, de l'infinité modèles, qui appartiennent aux idées divines, dont par conséquent dépendent les nôtres, et et auxquelles elles sont intimement unies.

C'est pourtant cette immutabilité, cette éternité, cette infinité, qui font ce qu'il y a de réel et de vrai dans les idées générales. Il s'ensuit donc que ce qu'il y a de réel et de vrai, nous le voyons dans son existence propre et absolue en Dieu, et dans son existence empruntée et relative en nous-mêmes. Or, comme ce qu'il y a de réel et de vrai dans les idées générales, fait la

Digitized by Google

force de notre raison, il s'ensuit encore que notre raison la puise en Dieu comme dans sa source principale, et en nous comme dans sa source secondaire. C'est ainsi que les livres saints expliquent la raison humaine par une seule parole, en disant : *que l'homme est fait à l'image de Dieu*[1]; 'est ainsi que l'ont expliquée les grands métaphysiciens que la Providence semble avoir échelonnés dans les âges pour éclairer le monde, Platon, Plotin, saint Augustin, Descartes, Leibnitz et Bossuet.

Si donc, d'une part, la métaphysique démontre avec la rigueur inflexible, souveraine de ces principes, que la raison puise encore plus en Dieu qu'en elle-même, sa force ; si, d'autre part, l'histoire étale à tous les regards cette raison déchue, affaiblie, corrompue jusqu'à l'inertie, dans les sociétés antiques, il y a une invincible nécessité de conclure que c'est plus en Dieu qu'en elle-même qu'elle doit trouver sa réparation. Mais le moyen d'aller, par ses propres efforts, se retremper à cette source élevée? Perdue, abîmée dans les sens, et jetée par sa corruption à une distance infinie de Dieu, pour revenir à lui, c'est-à-dire, se relever à la hauteur où elle était primitivement, il faudrait qu'elle possédât justement cette force qui lui manque, puisque c'est la possession de cette force qui constitue le haut état de sa perfection, je veux dire, son union avec Dieu, où elle jouit pleinement de tout ce qu'elle est. Donc, d'elle-

1. *Gen.*, cap. I, v. 26, 27. — *Col.*, cap. III, v. 10, *et alibi passim*.

Digitized by Google

même, la raison n'aurait jamais pu remonter à Dieu, afin d'y recouvrer cette force nécessaire pour sortir de l'incomparable abaissement où nous l'avons vue plongée. Il fallait donc que Dieu descendît jusqu'à elle pour la relever jusqu'à lui. D'où l'absolue nécessité d'un secours surnaturel, venu de Dieu vers la raison ; de là aussi, la raison divine, qui vient relever la raison humaine ; de là, Jésus-Christ, qui n'est autre chose que cette raison divine, revêtue de notre nature ; de là, le Christianisme.

Ainsi, il est indubitable que, non-seulement le Christianisme a brisé les entraves qui tenaient la raison dans la servitude et l'inertie, que non-seulement il lui a rendu sa force, et, par suite, le mouvement et le libre exercice, comme nous l'avons développé, mais que lui seul pouvait opérer ce double prodige. Pour expliquer ce nouvel état de la raison et de la civilisation moderne, qui en résulte, on nous parle de *marche générale et graduelle du genre humain depuis son origine, de progrès continu*. Mots retentissants, mais vagues, qui n'expliquent rien, et avec lesquels on ne saurait déguiser cet élan extraordinaire qui, sous le Christianisme, a fait franchir à la raison des peuples l'intervalle infini qui sépare la région des sens de celle de l'intelligence, non plus que la révolution fondamentale qui en a été l'inévitable suite, et qui a transporté la société dans un ordre de choses complétement opposé. Pourquoi cette heureuse révolution apparaît-elle dans les

Digitized by Google

lieux où règne le Christianisme, tandis que, dans les lieux où dominent d'autres religions, comme celles de Confucius, de Manou, de Mahomet, se perpétuent l'asservissement et la misère, sinon parce que le Christianisme a mission et pouvoir de régénérer la nature humaine, et que toute activité régénératrice est impossible aux cultes qui ne viennent pas d'en haut ? Nous serions curieux d'entendre les partisans du *progrès continu* donner une autre explication de ce phénomène.

Lorsque l'examen de la perfectibilité religieuse de Benjamin Constant, nous a conduit à examiner la perfectibilité sociale, dont le spectacle, nous le répétons, lui avait certainement inspiré l'idée de l'autre, nous avons montré que, sous le nom de progrès, on confondait deux choses qui n'ont rien de commun que ce nom, nous voulons dire, le progrès véritable et le progrès trompeur. Le premier, disions-nous, n'a point de terme et ne peut conduire qu'au bien ; il n'appartient qu'à la société moderne. Le second a une limite, et ne peut conduire qu'au mal ; il se rencontre seul dans la société ancienne. Aujourd'hui, le gouvernement, les lois, la morale dans ses applications, la religion même dans ce qu'elle a de variable, dans sa discipline, tout est en mouvement, tout s'avance dans une perfectibilité indéfinie, développant et ordonnant sans cesse la société, améliorant sans cesse l'homme et sa condition civile. Dans l'antiquité, au contraire, le gouvernement, les lois, la religion, la morale, ne pouvaient sortir de l'im-

Digitized by Google

mobilité que pour aller en décadence, dissoudre les empires, corrompre l'homme et le jeter de l'anarchie dans la misère.

Toutefois ce mouvement imprimé, en général, par les sciences, les lettres et les arts ; ce progrès, si funeste sous le rapport social, ne laissait pas d'être utile sous le rapport intellectuel. Exerçant les esprits, les appelant à la réflexion, les dégageant des préjugés, il les préparait à recevoir et à comprendre les grandes vérités qui sont la source du progrès véritable, et que le Christianisme vint établir et faire régner sur la terre. Souvent même il les proposait par l'organe de l'école platonicienne. Tel est le progrès que nous avons reconnu avec Benjamin Constant dans les temps antiques. Il a, comme on le voit, tout le caractère du progrès trompeur : il conduit au mal, puisqu'il corrompt l'homme, détruit en lui le citoyen, et dissout la société; dans le bien qu'il fait, il a une limite, puisqu'il se borne à préparer l'institution de laquelle est sortie le progrès véritable. C'est son but et le terme dans lequel il expire. Ensuite commence le progrès véritable. Tandis que celui-ci est sans bornes, qu'il ne conduit qu'au bien, et que, changeant le cœur et la condition de l'homme, il le rend toujours meilleur et plus heureux, le progrès trompeur, qui précipitait les peuples dans un état pire, restait tout au plus sans influence sur l'âme des philosophes, ne donnait à leur vie aucune direction nouvelle. Quelle opposition plus tranchée, dans les résultats, comme dans la

Digitized by Google

nature de ces deux progrès! est-il possible de les unir de manière que l'un découle naturellement de l'autre, et qu'ils ne forment qu'une suite de progrès homogènes? L'infini est entre eux, ils appartiennent à deux ordres totalement opposés, et pour passer de l'un à l'autre, le genre humain a dû franchir un abîme. S'il l'a franchi, ce n'est point de lui-même, ce n'est qu'à l'aide du Christianisme.

Les partisans du progrès continu, de quelque nom et de quelque nuance qu'ils revêtent cette doctrine, ne parviennent guère à se le dissimuler; on les voit, inquiets de cette large brèche qui se trouve entre les deux progrès et rompt leur continuité, se tourmenter pour la réparer, ou du moins pour la couvrir.

Ce Christianisme, avec son action toute-puissante, les embarrasse; qu'en font-ils? un résumé des doctrines alors régnantes, ou de la philosophie. Quelle illusion! quel pitoyable subterfuge! Le Christianisme, un résumé de la philosophie! Qu'entendent-ils donc par Christianisme? Les dogmes qui forment la partie naturelle de la religion, cette partie qui est du domaine de la raison? Nous le voulons bien, et ce n'est point une découverte nouvelle; saint Augustin disait, il y a quatorze siècles que Jésus-Christ avait fait passer dans les croyances et la vie pratique des peuples, les vérités que Platon avait découvertes.

Aux Platoniciens qui revendiquaient comme leur bien propre les vérités enseignées par le Christianisme, et

Digitized by Google

qui, pour cela, s'en tenaient à leur école et refusaient d'embrasser le culte nouveau, il répondait ainsi : « Sans vouloir offenser ceux qui aiment avec une sorte d'opiniâtreté les livres des Platoniciens, je dirai en toute confiance qu'aux temps du Christianisme on ne peut avoir un doute sur la religion qu'il faut suivre, et qui mène à la vérité et au bonheur. Car si Platon vivait et s'il daignait me répondre, ou plutôt lorsqu'il s'efforçait de persuader que la vérité ne se découvrait point aux yeux corporels, mais à l'esprit purifié ; que les âmes qui s'y tenaient unies devenaient heureuses et parfaites ; que rien n'empêchait davantage de la connaître que la corruption des mœurs et les fausses images des choses sensibles qui, passant de ce monde sensible, viennent à travers nos sens s'imprimer dans notre esprit et y engendrent une multitude d'opinions et d'erreurs : qu'il fallait donc d'abord guérir notre âme, pour pouvoir contempler la forme immuable de toutes choses, et cette beauté qui demeure toujours en même état et en tout semblable à elle-même, qui ne reçoit, ni d'étendue par les lieux, ni de changement par les temps, mais qui se conserve toujours une et toujours la même en tout ce qu'elle est ; cette beauté que les hommes s'imaginent n'être point, et qui cependant possède elle seule l'être souverain et véritable ; que toutes les autres choses naissent et meurent, s'écoulent et se perdent, et que néanmoins tant qu'elles sont, elles ne subsistent que par ce Dieu éternel qui les a toutes créées par sa

Digitized by Google

vérité ; que parmi ces choses il n'y a que la seule âme raisonnable et intellectuelle, qui puisse jouir de la contemplation de l'éternité de Dieu, en tirer son bonheur et son éclat, et mériter la vie éternelle ; mais que, blessée par l'affection qu'elle met aux choses qui naissent et qui passent, et par la douleur qu'elles lui causent, et livrée aux habitudes de cette vie et aux sens du corps, elle s'évanouit dans le vague de ses imaginations chimériques, jusqu'à se rire de ceux qui disent qu'il y a quelque être qui ne se voit point par les yeux du corps, qui ne se représente point par les fantômes de l'imagination, mais qui ne peut être atteint que par le seul esprit et par la lumière de l'intelligence ; lors donc que Platon s'efforçait de persuader ces choses, supposons que l'un de ces disciples lui eût adressé cette question : S'il se rencontrait un homme grand et divin qui persuadât aux peuples qu'ils devraient croire au moins ces vérités, s'ils n'étaient pas capables de les comprendre, ou qui fît que ceux qui pourraient les comprendre ne se laissassent point emporter aux opinions du vulgaire et aux erreurs communes des peuples, jugeriez-vous un pareil homme digne des honneurs divins ? Platon aurait répondu, je crois, qu'une telle œuvre était impossible à l'homme, à moins que la vertu même et la sagesse de Dieu n'en formât un placé par elle-même hors de la nature des choses, et qu'après l'avoir éclairé dès son berceau, non par des instructions humaines, mais par l'infusion d'une lumière secrète et intérieure, elle embellît son âme de

Digitized by Google

tant de grâces, la fortifiât d'une constance si ferme, et enfin l'élevât à un tel point de grandeur et de majesté, que, méprisant tout ce que les hommes vicieux souhaitent, souffrant tout ce qu'ils craignent et faisant tout ce qu'ils admirent, il pût changer le monde et le porter à une foi si salutaire par un amour et par une autorité souveraine. Quant aux honneurs qu'il fallait lui rendre, il était inutile de le demander, puisqu'il était aisé de voir quels honneurs revenaient à la sagesse divine qui le portait en elle et le dirigeait, et lui faisait mériter, pour le véritable salut du genre humain, d'être honoré d'une manière particulière, et élevé au dessus des honneurs qu'on rend aux hommes[1]. »

Mais là justement était la difficulté ; il fallait enlever les peuples de cette prostration profonde et universelle où ils languissaient sous la domination des sens et de tous les vices qu'elle engendre, pour les élever et les porter à suivre ces hautes et incorruptibles vérités. Or, comment s'y est pris le Christianisme ? Est-ce en enseignant, comme Platon, ces vérités, et n'employant, comme lui, que le raisonnement ? Si vous voulez le persuader, brûlez, anéantissez l'histoire de son établissement, et prenez garde qu'une seule page vous échappe, car une seule suffirait pour vous démentir ; il n'en est pas une qui ne prouve que, si le Christianisme a popularisé et transporté dans les mœurs, dans la conduite de

1. *De la Vraie religion*, chap. III.

Digitized by Google

la vie, les vérités de la religion naturelle, c'est au moyen de ses sacrements, de son sacerdoce, de son gouvernement, en un mot, de sa partie surnaturelle, par laquelle il est bien plus une institution qu'un enseignement, qui seule le distingue de tout le reste, et fait qu'il a nom Christianisme. Comme il n'est pas en vous d'abolir une vérité de fait qui a éclaté dans l'univers entier, que dix-huit siècles et tant de monuments proclament, vous ne ferez pas qu'on ne voie que c'est le levier avec lequel il a soulevé le monde et l'a lancé, par la révolution la plus extraordinaire, de l'ordre ancien dans l'ordre nouveau, de la servitude dans la liberté. Et voilà le secours surnaturel dont tout à l'heure nous démontrions la nécessité métaphysique; voilà le Christianisme.

Vous semble-t-il qu'il diffère de la philosophie? Aussi, même dans ce qui le rapproche d'elle, dans son enseignement, procède-t-il par une autre marche. A son exemple, il ne disserte pas sur ce qu'est Dieu, sur ce qu'est l'homme, sur la nature de leurs rapports; il se borne à le dire ou plutôt à le rappeler comme une chose oubliée, et veut qu'on le croie, sans exiger qu'on le comprenne. Mais il s'applique tout entier à faire que les hommes adorent Dieu comme il convient, qu'ils se corrigent de leurs vices et mènent une vie pure. Pour parler son langage si vrai, il leur dénonce qu'ils sont pécheurs, c'est-à-dire, coupables et corrompus; il leur répète continuellement qu'ils doivent se repentir et se renouveler; que telle est la volonté expresse de Dieu;

Digitized by Google

qu'il est descendu lui-même sur la terre pour le déclarer, et donner le moyen de l'accomplir. Ce moyen, il le tient sans cesse à la disposition des hommes; il exhorte, il presse, il obsède.

C'est pourquoi, au lieu de former, comme la philosophie, des Écoles, où il aurait laissé à chacun le soin de pratiquer à sa guise les vérités enseignées, et dont les disciples n'auraient eu guère d'autre lien social entre eux que des préventions de secte, il fonde des Églises, dont les membres *ne font qu'un cœur et qu'une âme*[1]. Il philosophe si peu, que ce sont principalement les classes de la société les moins propres à comprendre qu'il appelle et qu'il attire.

Mais, pour prendre une route si contraire, il fallait être ce qu'il était, Dieu, raison suprême; il fallait pouvoir parler aux hommes d'une manière souveraine, résolue, infaillible. Au lieu que la philosophie ne saurait conduire la vérité que de la théorie à la pratique, par cette marche du Christianisme si déconcertante pour toutes les idées humaines, la vérité est remontée de la pratique à la théorie. L'homme a travaillé d'abord à se réformer sur la foi de principes qu'il ne comprenait pas; et lorsque par ses mœurs et par son cœur il s'est trouvé en harmonie avec ces principes, il a commencé à les comprendre, allant ainsi par la vertu à l'intelligence. Ce qui se passe dans l'individu se reproduit dans les

1. *Act. apost.*, cap. IV. v. 32.

Digitized by Google

peuples; car le Christianisme est monté des classes ignorantes aux classes éclairées. Cependant lorsqu'il règne sur les peuples, que la philosophie vienne le sommer de lui dire ce qu'il est. C'est alors qu'il s'explique lui-même et dans le langage qu'elle parle, qu'il sonde avec elle la nature humaine et la nature divine, calcule leurs rapports, et semble se jouer avec ces grandes vérités, dont la conquête est le dernier effort de la philosophie.

Le Christianisme est donc le résumé de la philosophie! oui, plus ce qu'il a fallu pour introduire la philosophie dans la vie des peuples et renouveler le genre humain. Il est la philosophie! oui, plus la puissance divine, à qui seule il était possible de tirer la philosophie de ses spéculations sans influence, et de la rendre pratiquante et régénératrice. Pour le devenir, la philosophie sentait si bien elle-même la nécessité de cette intervention surnaturelle, qu'elle ne craint pas de la proclamer toutes les fois qu'elle vient à considérer sa propre impuissance; tant elle se juge mieux que ses prôneurs d'aujourd'hui! Platon, dans le second Alcibiade[1], dans *l'Epinomis*,

1. Il serait à craindre, dit Socrate, qu'on se trompât, en demandant à Dieu de véritables maux, que l'on prendrait pour des biens. Il faut donc attendre jusqu'à ce que quelqu'un nous enseigne quels doivent être nos sentiments envers Dieu et envers les hommes — Alcibiade. Quel sera ce maître, et quand viendra-t-il? Je verrai avec une grande joie cet homme quel qu'il soit. — Socrate. C'est celui à qui dès à présent vous êtes cher. Mais, pour le connaître, il faut que les ténèbres qui offusquent votre esprit, et qui vous empêchent de discerner clai-

Digitized by Google

dans ses Lettres, répète de toutes les manières que *nul ne saurait enseigner la piété, la justice, si Dieu ne lui sert de guide*[1]. Encore moins pourra-t-il les faire pratiquer, et renouveler les hommes. « Vous demeurerez éternellement ensevelis dans la léthargie de vos vices, fait-il dire par Socrate aux Athéniens, si, lorsque vous m'aurez perdu, Dieu ne vous envoie à ma place quelqu'un qui vous réveille[2]. » Socrate entendait-il un de ces hommes supérieurs que la nature enfante à de longs intervalles, un de ces rares génies que la providence semble parfois accorder aux peuples? Pour qui connaît Socrate, telle n'était point sa pensée. Ce philosophe, qui ne s'attribuait que la qualité commune du bon sens, se regardait comme suscité extraordinairement de Dieu, afin de réformer ses concitoyens; cette mission

rement le bien du mal, soient dissipées; de même que Minerve, dans Homère, ouvre les yeux de Diomède pour lui faire distinguer le Dieu caché sous la figure d'un homme. — Alcibiade. Qu'il dissipe donc cette nuée épaisse, car je suis prêt à faire tout ce qu'il m'ordonnera pour devenir meilleur. — Socrate. Je vous le dis encore, celui dont nous parlons, désire infiniment votre bien. — Alcibiade. Alors il me semble que je ferai mieux de remettre mon sacrifice jusqu'au temps de sa venue. — Socrate. Certainement : cela est plus sûr que de vous exposer à un si grand danger. — Alcibiade. Eh bien! nous offrirons des couronnes et les dons que la loi prescrira, lorsque je verrai ce jour désiré, et j'espère de la bonté des cieux qu'il ne tardera pas à venir. » (*Plat., Alcibiad.*, II, sub fin.)

1. Ἀλλ' οὐδ' ἂν διδάξειεν, εἰ μὴ θεὸς ὑφηγοῖτο.

2. *Apol. de Soc.*, tome I, trad. de M. Cousin.

Εἶτα τὸν λοιπὸν χρόνον καθεύδοντες διατελοῖτε ἄν, εἰ μή τινα ἄλλον ὑμῖν θεὸς ἐπιπέμψειε, κηδόμενος ὑμῶν.

Digitized by Google

toute personnelle, venue d'en haut, était son idée fixe, et il ne croyait parler que sous l'inspiration d'un génie. Il s'agit donc pour lui d'une intervention de Dieu directe et surnaturelle pour renouveler Athènes. Qu'aurait-il dit, si sa pensée, sortant de l'étroite limite de sa patrie et de son siècle, eût embrassé le monde et ses générations? Qu'aurait-il dit surtout, si, d'un côté, il eût pu comprendre tout l'asservissement et toute la misère de l'homme, et, de l'autre, soupçonner toute la liberté, tout le bien-être social dont la nature humaine régénérée était susceptible? Ainsi jugeait la philosophie avant le Christianisme. Voulez-vous l'entendre, lorsqu'à la faveur de la lumière qu'il répand, elle se développe et rayonne de toute sa splendeur? Écoutez le disciple, l'ami et le confident intime du chef de l'école d'Alexandrie, de Plotin : « Je n'ai point encore connu de secte philosophique, dit Porphyre, qui contînt la voie universelle de la délivrance de l'âme[1]. » Quoi de plus formel et de plus clair? Donc encore un coup, le Christianisme, qui a effectué cette délivrance de l'âme, n'est point et ne peut point être un résumé de la philosophie.

1. *S. Aug. Cité de Dieu*, livre X, chap. xxxii.

Digitized by Google

CHAPITRE XI.

SUITE DU MÊME SUJET.

Que vient-il d'être démontré? qu'il y avait dans la raison humaine une impossibilité métaphysique, c'est-à-dire absolue, de se relever d'elle-même; que pour sortir du double et total asservissement des sens et des institutions, qui pesait sur elle, durant les siècles de la société antique, et remonter à Dieu, où elle retrouve sa force et sa liberté, le secours de Dieu même, un secours surnaturel, lui était indispensable. Il a été démontré de plus, combien était vaine et démentie par les faits, la prétention si commune de nos jours, d'expliquer le passage du monde ancien au monde moderne par les seules forces de la raison et par le progrès général et naturel de l'humanité, et de ne faire du Christianisme, qu'on reconnaît avoir opéré ce passage, qu'un résumé de la philosophie ancienne. On a entendu cette philosophie, à laquelle on affecte aujourd'hui d'attribuer une pareille œuvre, s'en déclarer

Digitized by Google

alors incapable par la bouche de ses représentants les plus illustres, et sur ses deux grands théâtres, Athènes et Alexandrie, invoquer, pressentir même l'intervention du ciel pour délivrer la terre. Qu'ajouter à cette autorité, dont on ne s'avisera pas de récuser la compétence à se juger elle-même, et à mesurer sa propre portée? Faut-il dire encore, afin de ne laisser aucun prétexte à l'illusion obstinée, et de rendre sensible combien la philosophie est peu la cause véritable et efficiente de ce passage de l'ancien monde au monde nouveau, faut-il dire que Platon ne s'adressa point à la multitude, et parce qu'il le jugeait inutile pour elle, qui ne l'aurait pas compris, et peut-être dangereux pour lui-même, qui avait à craindre le sort de Socrate; qu'il tint son enseignement enveloppé de réserve et de mystère, ne le déposant qu'à voix basse dans l'oreille discrète de quelques disciples éprouvés, et déclarant dans ses lettres qu'on ne devrait traiter ces matières qu'en énigmes[1]? faut-il dire que plus tard, à l'époque

1. Dans sa seconde lettre à Denis, qui lui avait demandé une explication nouvelle sur la nature de la cause première ou de Dieu, il s'exprime ainsi : *Dicendum est igitur tibi nunc per ænigmata quædam; ut si quid his litteris vel mari, vel terra contingat, qui eas legerit, intelligere non possit.* — Et, en effet, il a recours à l'allégorie pour donner l'explication demandée; il recommande ensuite à son royal correspondant deux choses, la première de tenir secrète sa doctrine : *Cave ne excidant hæc unquam in aures hominum disciplinæ eruditionisque expertium. Nulla sunt enim, ut mea fert opinio, quæ dicta ad populum magis ridicula videantur;* la seconde de brûler sa lettre après qu'il l'aura lue et relue : *Atque hanc epistolam, cùm sæpius eam legeris, statim combure.* (*Traduction de Ficin.*)

Digitized by Google

où le Christianisme parut, l'école Platonicienne, suivant la remarque de saint Augustin[1], cachait sous le voile du scepticisme ses théories philosophiques, dans la crainte de les exposer à la risée et aux sarcasmes des doctrines alors régnantes? faut-il dire enfin que si, dans le troisième siècle de l'ère nouvelle, l'école d'Alexandrie, par l'organe de Plotin, ravive la philosophie platonicienne, l'étale au grand jour, ce n'est qu'éclairée elle-même par la lumière du Christianisme, et grâce à la révolution qu'il a déjà faite dans les idées? Aussi, où aboutit cette école, si ce n'est à conduire ses plus intelligents adeptes au Christianisme, qu'ils voient abaissant au niveau des peuples et leur faisant pratiquer les hautes vérités qui, chez elle, restent des spéculations sublimes sans doute, mais des spéculations stériles. Ce sont des faits éclatants dans l'histoire de la philosophie, et qu'il n'est pas permis d'ignorer, lorsqu'on veut assigner ou juger les causes qui mettent en mouvement la société humaine. Leur évidence repousse les nuages dont les partisans du progrès continu tâchent d'envelopper la révolution fondamentale et soudaine due au Christianisme.

Cette révolution cependant ne s'accomplit d'abord que dans la religion et dans la morale, et pour être complète, il lui restait à changer les lois, la politique, afin de les mettre en harmonie avec la religion et avec

1. *Contra Academ.*, lib. III, cap. XVII.

Digitized by Google

les mœurs. Or, cette seconde partie de la révolution qui nous occupe, quoique suite nécessaire de l'autre, n'a commencé que douze siècles plus tard, et c'est dans elle que le progrès continu se dément, même aux yeux de ses partisans. Cette rénovation sociale, qui s'annonce par l'émancipation des Communes, événement inouï dans le monde, et, plus tard, par l'explosion extraordinaire et sans exemple de l'esprit humain, brusque tout ce qui la précède depuis huit siècles. Depuis huit siècles, en effet, règnent la barbarie, l'ignorance, la théocratie, parvenues à leur dernier degré de développement. Dans la révolution religieuse et morale, le Christianisme faisant pratiquer les mêmes vérités que la philosophie avait trouvées, se liait du moins par ce point avec le passé. Ici nul rapprochement possible. C'est la lumière qui se substitue aux ténèbres, la liberté à la servitude, la civilisation à la barbarie, la vie à la mort. De sorte que cet état de choses, ne se rattachant à rien, isolé de tout, contraire à tout, semble tomber des nues. Déconcertés par un événement qui n'a point d'analogie dans les annales des peuples, et qui est incompréhensible pour qui veut expliquer la marche du monde sans le Christianisme, les partisans du progrès graduel s'extasient devant ce phénomène, se mettent pour le peindre en grands frais d'imagination et d'éloquence, et croient, avec un épanchement d'admiration intarissable, avec des transports d'enthousiasme, couvrir l'embarras qu'il leur donne

Digitized by Google

et l'impossibilité où ils sont de lui assigner une cause qui ne soit pas un démenti pour leur doctrine. Contemplez, s'écrient-ils, cet esprit d'indépendance et de fécondité, qui se manifeste dans cette incomparable époque! contemplez ces élans de la pensée vers toutes les vérités les plus éloignées! Voyez surgir à la fois Colomb, Copernic, Galilée, Kepler, Descartes, tous ces génies, qui embrassent et pénètrent les cieux, l'univers, les éléments, l'homme et Dieu! Voyez les lettres, les arts, l'industrie produire des merveilles, et pour la première fois profiter à la civilisation, moraliser les hommes, améliorer leur condition sociale! Jamais spectacle pareil s'offrit-il au monde? Eh bien! voilà la naissance de cette civilisation qui nous emporte, qui doit aller grandissant avec les âges et que rien ne saurait arrêter dans sa course.

Oui, certes, la voilà, la naissance de cette civilisation, et nous la saluons avec autant d'allégresse que les hommes qui s'imaginent nous la révéler et nous en faire une vision formidable. La voilà! Mais, dites, d'où vient-elle? quelle est sa cause? elle en a une, je pense, et plus que personne vous devez la reconnaître, vous, partisans du progrès qui ne s'interrompt point. Quelle est donc cette cause mystérieuse? Répondez. Les caractères de la civilisation moderne sont si contraires à ce qui a précédé, que tout rapport vous échappe, que son origine vous reste un problème! Je vous entends hasarder quelquefois le mot de *sponta-*

Digitized by Google

néite. Prenez garde! ce mot est un cri de mort pour votre progrès continu; écartant toute cause, il implique l'absence de tout lien. Y avez-vous songé? Mais qu'importe? donne-t-il du problème une solution dont puissent se contenter les esprits qui ne se payent pas de paroles? Qu'est-ce que la spontanéité? c'est sans doute ce qui est produit ou qui se produit de soi-même. Si donc l'esprit humain a enfanté lui-même la civilisation après le moyen âge, il a donc trouvé en lui, et en lui seul, et cette force toute-puissante par laquelle il éclate soudain, domine l'univers, et ce caractère qui rompt avec le passé, ouvre et détermine l'avenir? Mais alors quelle révolution intérieure a dû se faire en lui! Car s'il avait eu antérieurement cette force et ce caractère, s'il eût été en lui de leur donner l'essor, est-il possible que tôt ou tard il ne les eût point manifestés? Eh bien! fouillez, tourmentez les temps et les lieux; nous vous défions de trouver à cette révolution fondamentale une cause, à moins que vous ne la cherchiez dans l'action sourde, mais incessante du Christianisme à travers les siècles du moyen âge. Saisissant l'homme avec le bras puissant de la théocratie, il l'a arraché au monde, à ses sens, à lui-même, l'a porté en Dieu, l'a tenu en présence de la raison souveraine, jusqu'à ce que, par ce commerce intime, il ait été renouvelé, qu'il ait retrouvé la force et l'intelligence de sa nature. C'est alors que, retrempé ainsi à la source de l'infini, dont il reçut l'empreinte en recevant l'existence, on l'a

Digitized by Google

vu se jouer dans l'univers, comme dans son domaine, et commencer cette civilisation toute nouvelle, où, développant ses facultés par un libre exercice, il est appelé à jouir successivement des droits et du bien-être qui lui sont propres.

Un abîme, plus grand encore sous le rapport politique que sous le rapport religieux, est donc entre le monde ancien et le monde moderne. Pour le passer, il n'a aussi, et à plus forte raison, rien moins fallu que le secours de Dieu, c'est-à-dire, le Christianisme et son action théocratique depuis le cinquième jusqu'au quinzième siècle. Quelle vaste ruine dans le progrès continu! Et qu'est-ce que ce progrès, qui, de sa nature, ne devrait souffrir aucune interruption, et qui néanmoins se brise et disparaît pendant un si long intervalle? Qu'est-il en lui-même? rien qu'une chimère née, dans des esprits prévenus, du besoin d'expliquer avec des moyens humains ce qui humainement n'est point explicable. Trompés par ce qui se passe sous leurs yeux, par le spectacle d'une civilisation qui marche et se perfectionne, ils s'imaginent qu'elle a dû marcher toujours et se perfectionner, et que telle est la loi de l'humanité. Induisant ainsi le passé du présent, reculant jusqu'à l'origine des choses ce progrès véritable, qui n'a commencé qu'avec le Christianisme, ils en font comme une chaîne dont le premier anneau s'attacherait au berceau du monde, et qui irait se déroulant sans termes le long des âges. Quelle atteinte à l'harmonie

Digitized by Google

de la création, à la sagesse et à la justice du Créateur ! quel contre-sens dans la notion de la nature humaine ! quel démenti à l'histoire ! Non, le Dieu qui a pourvu tous les êtres sortis de ses mains des moyens immédiats de remplir leur destinée, n'a pu tronquer celle de l'homme, en abandonnant au temps le soin de lui donner ce qu'il n'aurait refusé qu'à lui seul. Il n'a pas voulu condamner des milliers de générations à traverser la misère et l'ignorance, et à mourir privées des biens et des lumières réservées à des générations qui ne pouvaient avoir à ses yeux que le mérite d'être venues plus tard.

Vous voyez l'homme individuel croître et se développer successivement dans la limite de sa vie, et vous induisez que la famille humaine ou l'humanité doit également croître et se développer à l'aide des siècles ; vous voyez une génération s'enrichir des lumières et du bien-être de celle qui la précède, transmettre à celle qui la suit cet héritage, augmenté de la part qu'elle a pu y ajouter elle-même, et vous induisez que l'humanité est ainsi faite, qu'elle n'a pas dans sa nature la somme de tous les biens et de toutes les lumières dont elle peut jouir, et qu'il est dans sa destinée de les recueillir par lots successifs, distribués dans le cours des temps. Inductions fallacieuses, analogies chimériques ! L'humanité n'est point soumise comme l'individu à une loi de développement graduel ; l'humanité ne fut point créée avec une puissance en germe

Digitized by Google

que le temps dût féconder et développer. L'homme, comme tous les autres êtres, reçut du Créateur la plénitude de perfection que sa nature comporte. S'il se fût maintenu dans cette perfection native, les générations, possédant toutes la même mesure de biens et de lumières, se seraient toutes écoulées également éclairées et heureuses. Mais il est déchu de cet état, et longue a été sa décadence. Depuis dix-huit cents ans le Christianisme travaille à le relever, et aujourd'hui qu'il l'a mis sur pied, on s'opiniâtre, par je ne sais quelle confusion des choses, quel oubli de l'histoire, à prendre pour un progrès en avant ce qui n'est qu'un retour vers ce qui fut dans le principe.

Plus on remonte au delà de la fondation des empires, plus on retrouve pures dans la vie patriarcale et dans la vie nomade, les vérités essentielles de la loi naturelle, que la philosophie grecque eut ensuite tant de peine à découvrir, et qu'elle ne parvint jamais à populariser. Consultez les traditions de tous les peuples : elles déposent de l'exactitude de ce fait avec un concert unanime. Égyptiens, Éthiopiens, Perses, Indiens, Scythes, Gaulois, Germains, tous professent la religion naturelle, d'autant moins altérée, qu'on la considère plus haut dans l'antiquité [1]. A qui l'étude la plus élémentaire de la mythologie n'a-t-elle point appris par quels degrés successifs s'est consommée cette alté-

1. Voyez entre autres *les Recherches de la vraie religion*, par le savant abbé Jauffret.

Digitized by Google

ration ? Pour qui n'est-il pas manifeste que la première idolâtrie fut partout l'ouranisme, c'est-à-dire le culte du ciel ou de la voûte éthérée? A celui-ci succéda le sabéisme ou le culte des astres, et particulièrement du soleil et de la lune, lequel fit place au culte des éléments, des vents, des tempêtes, des fleuves, des animaux, des plantes, et enfin de la terre. D'où l'on voit qu'abaissant toujours ses adorations, à mesure qu'il s'enfonce davantage dans les sens, l'homme tombe premièrement de la vérité de Dieu dans ce qui en paraît la plus ressemblante image par la hauteur et l'immensité. De là il descend encore, et ne s'arrête que lorsque, par cette série de chutes, il est arrivé à la plus grossière des idolâtries. Ainsi, possédant d'abord la vérité suprême ou Dieu, il la perd graduellement pour se précipiter dans l'erreur extrême. La perte de cette grande vérité entraîne en général celle des autres, et en particulier celle de la vérité sociale, c'est-à-dire, la connaissance qu'il a de lui-même, de ses droits naturels ou de la justice. C'est pourquoi il n'entre dans un état régulier et permanent de société qu'en s'abdiquant tout entier et se constituant la propriété des institutions, qui, pour suppléer à l'impuissance où il est de se conduire, doivent prendre et prennent en effet sur lui un empire absolu. L'idolâtrie, qui l'a conduit à la nécessité de cette dégradante abdication de soi-même afin qu'il puisse s'établir en société, est à son tour nécessaire pour cimenter cette société de servitude.

Digitized by Google

L'homme s'ignore, il est vrai, il a oublié ses droits véritables; cependant le sentiment confus qu'il en conserve, peut-être, et certainement ses caprices, ses passions, et je ne sais quoi d'indépendant que semble réclamer sa nature physique elle-même, l'empêcheraient de se soumettre paisiblement au joug qu'on lui présente, ou le lui feraient bientôt briser, rendraient impossible la société régulière et le laisseraient se débattre et se détruire dans une interminable anarchie, si les législateurs ne lui arrachaient le sacrifice de lui-même par la crainte de divinités présentes à ses sens, par conséquent extérieures, matérielles, grossières comme lui. On multiplie donc ces dieux, on l'en entoure, on l'en assiége, et c'est par eux qu'on le dompte et qu'on le gouverne. Cet état social lui imprime des idées, des sentiments, des habitudes d'ordre, lui communique une seconde nature, artificielle sans doute, mais qui est pour lui un bien, puisqu'elle le maintient dans la société, où il vit et se conserve, et où peuvent naître et se développer les sciences, les lettres, l'industrie, qui doivent préparer sa délivrance. Celles-ci, en effet, le dégrossissent, si j'ose ainsi parler, le dématérialisent, minent ses préjugés, sa nature artificielle, et ne pouvant le rappeler à sa nature réelle, à la raison, à la vérité suprême, dont il s'est éloigné, le préparent du moins à recevoir le Christianisme seul capable de l'y ramener.

Voilà, en réalité, et l'histoire à la main, comment

Digitized by Google

se passent les choses, comment se déroule le drame de la destinée humaine. Dans l'humanité, il n'y a donc pas développement, il y a perfection à l'origine, ensuite décadence, puis enfin régénération avec le Christianisme et retour vers l'état primitif. Ce retour, qu'on l'appelle *progrès*, si l'on veut, peu importe, le nom ne fait rien à la chose, pourvu qu'on n'y attache pas l'idée de développement, attendu que cette idée fausse la notion de notre nature, trouble l'harmonie de la création et outrage la sagesse et la justice du Créateur. Nous l'avons poursuivie longtemps sous le nom de *progrès continu;* non que ce soit son unique bannière, mais parce que ceux qui, pour parler leur langage, la *formulent ainsi*, l'ont érigée en système, lui ont donné quelque chose de plus suivi, de plus logique et de plus spécieux. Du reste, cette idée sous les noms divers de *marche générale*, de *développement successif*, se produit de nos jours dans les livres et dans les chaires des facultés; de tous côtés on cherche à la répandre, le siècle semble l'adopter comme sa pensée, et c'est pourquoi nous avons attaché de l'importance à la combattre.

Digitized by Google

CHAPITRE XII.

SUITE DU MÊME SUJET. — RÉFUTATION DU RATIONALISME ACTUEL DE L'ÉCOLE ALLEMANDE ET DE SES ÉCHOS FRANÇAIS.

Voici surgir de nouveaux agresseurs; ils viennent avec des armes vieillies, mais qu'ils croient retrempées et meurtrières, parce qu'ils ont su les rendre retentissantes. C'est encore l'Allemagne qui nous les envoie, ou du moins qui nous les suscite.

Depuis le grand Leibnitz dont le génie s'est développé sous l'influence de notre Descartes, et qui est monté presque aussi haut que son maître, les importations germaniques ne nous sont vraiment pas heureuses. Notre génération a vu des hommes, doués d'un très-remarquable talent, qui leur donnait avec des positions officielles élevées, une autorité considérable, transporter en France la philosophie d'outre-Rhin. Leur admiration, quelque peu factice, mais très-bruyante, en plaçait les chefs parmi les génies qui ont éclairé et honoré l'humanité. A coup sûr, les Socrate, les Platon,

Digitized by Google

les Plotin, les saint Augustin, les Descartes, les Leibnitz et les Bossuet seraient fort étonnés de voir élevés à leur rang, pour partager avec eux l'empire de la pensée, Kant, Fichte, Schelling et Hegel. Pour nous, nous ne pouvons nous expliquer, que par la manie du nouveau à une époque où n'existe plus la passion de la vérité, le courage d'assumer la responsabilité d'un si étrange rapprochement devant le bon sens actuel et devant la justice sévère de l'histoire future de la philosophie. Que, dans l'intérêt même de la vérité, il soit bon de connaître l'erreur, que dans cet intérêt on encourage et on recommande la traduction et l'étude des systèmes allemands, qui en sont très-riches, nous le voulons bien. Mais est-il prudent, est-il raisonnable de commencer par repaître d'erreur lesje unes esprits qui ne connaissent pas la vérité? Dans un temps tumultueux et emporté, comme le nôtre, où tant d'aliments s'offrent et s'imposent à l'activité intellectuelle qu'elle ne peut y suffire, n'est-ce pas le premier devoir, comme le plus grand intérêt social de les nourrir d'abord à la forte école où règnent les principes éternels, qui ont éclairé les générations et qui demeureront toujours la vraie lumière de la vie? Lorsque leur intelligence se sera fortement imprégnée de ces principes, lorsque vous les y verrez solidement établis, ouvrez-leur l'école allemande; elle pourra les y affermir par les erreurs choquantes, subversives et nuageuses qu'elle professe; ils y trouveront les génies que vous proposez à leur admiration.

Digitized by Google

A leur tête brille Kant, qui appartient à l'école Aristotélicienne dont il est le rénovateur en Allemagne, comme Reid l'avait été en Écosse. Aristote mutila la doctrine de Platon, son maître, en niant que les idées générales, qui constituent la substance de notre âme, soient reliées aux idées correspondantes, qui constituent l'entendement divin, et dont elles sont les images réelles et vivantes. Toute doctrine est simple par essence; mutiler une doctrine vraie, c'est la convertir en erreur. En disciple fidèle, Kant concentre aussi les idées générales dans l'âme, et les veut sans aucun lien avec les idées divines. Or comme les idées humaines portent un triple caractère d'éternité, d'immutabilité, d'infinité, qu'elles tirent de leur lien, de leur rapport avec les idées divines, si on les en isole, il faut dire que ce caractère d'éternité, d'immutabilité, d'infinité leur appartient en propre, et qu'alors la substance de notre âme est éternelle, immuable, infinie, c'est-à-dire, Dieu; ou, si on recule devant cette énormité panthéiste, il faut atténuer ces idées, amoindrir leur réalité, les réduire à des conceptions sans consistance. C'est le parti qu'a pris Kant. Telle est l'idée très-sommaire de son système sur la constitution de l'âme humaine, qui est le point culminant de la philosophie, celui dans lequel se résume toute philosophie.

Nous ne connaissons pas d'appréciation de l'école allemande aussi profonde, aussi lumineuse, aussi irréfragablement motivée, que celle que nous avons lue et

Digitized by Google

étudiée dans les admirables articles *Kant* et *Fichte* des *Mélanges philosophiques* de Bordas-Demoulin, et dans le chapitre *école allemande* de ses œuvres posthumes[1]. Il ne nous semble pas qu'on puisse prendre ailleurs une notion aussi nette, aussi facile, aussi complète de cette école, de ses principes, des conséquences et applications pratiques qui en sortent, de ses affinités et de ses différences avec les autres systèmes philosophiques. Dans cette conviction, et dans l'intérêt de la lumière et de la vérité, qu'elle nous recommande et nous garantit, nous n'avons rien de mieux à faire que de suivre Bordas-Demoulin, en l'abrégeant autant que l'exigent les limites naturelles de ce chapitre.

Kant nous apprend qu'il arrangea et publia le système dont nous venons de présenter l'idée, pour combattre l'idéalisme de Berkeley et le scepticisme de Hume. Armé des idées générales; concentrées dans l'âme et réduites à des conceptions sans réalité, parce qu'il les isole des idées divines, il descend dans l'arène philosophique, d'où il ne sortira que défait et convaincu d'impuissance. Que fallait-il en effet pour saper l'idéalisme de Berkeley, qui niait l'existence des corps, parce que, d'après lui, les corps sont incapables d'agir sur l'esprit, et que Dieu seul l'affecte des sensations que nous croyons de-

1. Il nous a été donné d'assister à cette étude longue et consciencieuse de l'école allemande et au travail qui en a résumé le fruit dans les articles *École Écossaise*, *Kant* et *Fichte* des *Mélanges philosophiques* de Bordas-Demoulin.

Digitized by Google

voir aux corps ? Il fallait démontrer à Berkeley que son idéalisme tenait à deux erreurs, l'une empruntée à Descartes, qui fait la matière passive, l'autre à Malebranche, qui fait aussi l'esprit passif, en le dépouillant de ses idées constitutives et en les transportant en Dieu ; que dans cet état, l'esprit ne pouvait rien concevoir, non-seulement aux corps, mais à l'âme et à Dieu, puisqu'il n'avait aucune idée propre, que par conséquent l'idéalisme que Berkeley n'appliquait qu'aux corps, s'étendait à l'âme et à Dieu. Il fallait l'obliger à restituer à la matière l'activité qui lui est propre, et par laquelle les corps sont parfaitement capables de produire et de recevoir les sensations ; que si ces sensations vont retentir dans l'esprit qui s'en affecte, les apprécie et les juge, c'est le corps qu'elles frappent. Il fallait lui démontrer que l'activité appartient aussi à l'esprit, qui la tire de ses idées premières, dont l'une, l'idée d'être, sans laquelle la pensée est impossible, implique l'existence de Dieu, comme être nécessaire, l'existence de l'âme, comme être créé et contingent, et par déduction, celle des corps créés aussi et contingents.

Le sceptique Hume attaquait la certitude de nos connaissances, en prétendant que nous n'avons aucune notion du rapport de l'effet à la cause, que nous ne saurions comprendre comment les phénomènes naissent dans l'univers et les pensées dans l'esprit[1] ; et de cette

1. Septième essai philosophique.

Digitized by Google

impuissance il faisait partir tous ses doutes. Pour ruiner ce scepticisme Kant n'avait qu'à prendre Hume, à le pousser au fond de l'esprit, à le lui faire voir existant parce qu'il pense, pensant parce qu'il existe, à lui faire voir le *moi* passant tour à tour dans chacune de nos pensées, et cependant restant en lui-même indépendant de chacune d'elles, puisqu'il demeure et qu'elles disparaissent, le moi se montrant dans l'effet, et néanmoins subsistant dans la cause, et par conséquent étant le lien de l'une et de l'autre. Devant ce fait tombait le scepticisme de Hume, puisqu'il montrait de quelle manière les pensées naissent dans l'esprit, et lui donnait l'idée du rapport de l'effet à la cause. Il ne restait ensuite qu'à transporter à ce qui se passe dans l'univers cette idée tirée de ce qui se passe en nous; et, en accordant à Hume qu'il nous est impossible de comprendre comment naissent les phénomènes, à le contraindre à son tour d'avouer que nous avons le droit de leur supposer une cause aussi certaine qu'aux pensées qui naissent dans notre esprit.

Est-ce ainsi que Kant s'y est pris? Premièrement il n'a pas vu la source de l'erreur respective de ses deux adversaires; en second lieu, non moins superficiel qu'eux, il les a combattus avec des raisons aussi mauvaises que les leurs. Il a cru que le scepticisme de Hume tenait à ce qu'il n'admettait point d'idées *a priori*, ou étrangères aux sens: ce qui serait vrai, si, par idées *a priori*, Kant eût entendu les véritables idées premières ou générales. Mais ce n'est pas elles qu'il regrette dans

Digitized by Google

Hume. D'un autre côté, il s'est imaginé que l'idéalisme de Berkeley, qui fait tout venir de Dieu, même les sensations, avait pour cause, au contraire, ces idées générales, et qu'elles sont nécessairement exclusives de l'expérience. Ainsi placé entre deux erreurs qu'il croyait sortir de deux causes opposées, que fait Kant? D'une part, il réduit les idées générales à de pures conceptions, et dès lors à n'être plus les principes constitutifs ni les objets de l'esprit, ne donnant à l'esprit pour objet que les sensations, ou représentations sensibles, qu'il nomme *intuitions*. D'autre part, il établit que sans les sensations, les conceptions de l'intelligence sont radicalement impuissantes à fournir la connaissance. A ses yeux, la connaissance comprend deux parties d'origine différente, et qui pourtant sont inséparables : les représentations sensibles et les conceptions. « Notre connaissance, dit-il, découle de deux principales sources intellectuelles : la première est la capacité de recevoir les représentations; la seconde, de connaître un objet par ces représentations. Par la première, un objet nous est donné; par la seconde il est pensé en rapport avec une représentation. Les représentations et les conceptions constituent donc les éléments de notre connaissance, tellement que les conceptions sans les représentations correspondantes, ou les représentations sans les conceptions, ne pourraient nous donner aucune connaissance[1]. Les concep-

1. *Critique de la raison pure*, tome I, page 108. Trad. de M. Tissot.

Digitized by Google

tions contiennent la simple faculté d'unir dans la pensée la diversité donnée par la représentation .... et cette liaison de la diversité, propre à notre entendement, ne signifie rien si cette représentation dans laquelle seule cette diversité peut être donnée, n'intervient[1]. » Néanmoins, si les conceptions particulières peuvent se rapporter à des représentations sensibles, les conceptions générales ne sauraient le faire. En même temps que nous concevons un triangle d'une grandeur déterminée, nous nous le représentons fort bien, si nous voulons. Mais le moyen de se représenter le triangle en général, en soi ? Il suit de là que les conceptions particulières ont un objet dans les représentations sensibles, et que les conceptions générales, qui n'y en trouvent pas, n'en ont absolument aucun.

Après avoir fait tellement dépendre l'une de l'autre la part de l'intelligence et la part des sens dans la connaissance, que la connaissance est impossible, si on les sépare, Kant se croit en mesure de combattre à la fois Hume et Berkeley. Il donne à l'un, dans la conception *a priori* l'idée du rapport de l'effet à la cause, il prouve à l'autre l'existence des objets extérieurs ou des corps, par l'impossibilité des conceptions sans cette existence. Mais qu'importent à Hume les conceptions *a priori*? qu'importe, par exemple, que la conception de cause et d'effet, et de leur rapport, émane de l'intelligence,

1. *Critique de la raison pure*, page 351.

Digitized by Google

si cette conception est sans objet hors des représentations sensibles, hors de l'expérience? Elle s'évanouit avec les représentations qui la faisaient vivre, laisse revenir les ténèbres sur le rapport de l'effet à la cause, et le doute subsister dans toute sa force. Qu'importe à Berkeley qu'il y ait des objets extérieurs, si ces objets n'existent point réellement hors de notre sensibilité et n'en sont que de purs phénomènes? En un mot Berkeley est idéaliste, parce qu'il ne peut comprendre l'existence des corps en soi; Hume est sceptique, parce qu'il croit impossible toute connaissance de la réalité des corps, de la réalité de l'âme, de la réalité de Dieu. Or, que dit Kant? Justement que nous sommes dans cette impossibilité qui fonde l'idéalisme de Berkeley et le scepticisme de Hume. En effet, puisque tout ce qui échappe aux sens est inaccessible à l'intelligence, il est manifeste que la substance de l'âme, la substance de Dieu, la substance des corps lui échappent éternellement, sont pour l'intelligence comme si elles n'étaient pas. L'intelligence n'atteint rien de Dieu, puisque dans Dieu il n'y a rien de sensible, c'est pour elle une notion vide : elle ne saisit de l'âme que le fait actuel de chaque pensée découvert par le sens intime, et des corps que les phénomènes. Et ce ne sont pas là des conséquences qu'il faille arracher au principe de Kant : elles en sont tirées par lui-même; il s'escrime à les établir, il les propose et les vante comme de sublimes découvertes. Il va jusqu'à douter si Dieu peut

Digitized by Google

comprendre les choses intellectuelles : *c'est*, dit-il, *une question de savoir s'il peut exister un entendement qui en soit capable*[1]. Voilà une merveilleuse réfutation de Hume et de Berkeley ! Il se présente pour combattre en eux le scepticisme et l'idéalisme ! Et de cette impossibilité de rien comprendre jaillissent naturellement et à volonté, ou le scepticisme qui doute, ou l'idéalisme qui nie, non pas seulement l'idéalisme partiel de Berkeley, qui ne frappe que les corps, mais l'idéalisme absolu, qui tombe aussi sur l'âme et sur Dieu. Il faut voir Kant s'applaudir d'avoir abattu, foulé aux pieds les prétentions orgueuilleuses de la raison à atteindre un monde supérieur aux sens, de l'avoir enfermée dans le cercle de l'expérience, en lui coupant les ailes divines qui ravissaient Platon dans l'empire des idées éternelles, dans la région suprême, infinie des réalités intellectuelles ou essences des choses. Quoi, vous voulez garrotter la raison avec les sens et l'attacher à la terre ; et vous ne voyez pas que les chaînes que vous voulez jeter sur elle, elle les brisera toujours ! Vous ne voyez pas que cette indomptable ardeur, qui la porte vers l'absolu, que vous ne savez connaître, en atteste la réalité ! Vous prétendez lui signifier en maître l'impuissance d'arriver à l'absolu qu'elle rêve ! Eh bien, dans sa fougueuse indignation de se voir privée de cet absolu, de Dieu, qui est son

1. *Critique de la raison pure*, page 357.

Digitized by Google

besoin, vous la verrez, dans votre premier disciple, Fichte, se déclarer elle-même, absolue, Dieu ! vous voulez qu'elle ne puisse rien concevoir, ni à elle, ni à Dieu, ni à l'univers : eh bien, dans vos disciples encore, Fichte, Schelling, Hegel elle se croira capable non-seulement de comprendre, l'existence de l'univers, de Dieu et la sienne, mais d'expliquer comment ils parviennent à exister, comment elle y parvient aussi, et pour ainsi dire de les créer et de se créer avec eux. Que, si elle ne peut supporter le poids immense de l'absolu, elle le placera hors d'elle, mais ira s'engloutir en lui (Schelling, Hegel) et roulera ainsi d'abîme en abîme. Voilà comment Kant réussit à soustraire l'esprit aux idées éternelles qui, jusqu'à présent l'avaient, suivant lui, tenu captif et délirant dans leur domaine imaginaire, et les contraint elles-mêmes de venir se plier au joug de la réalité qu'on voit des yeux, qu'on saisit des mains, et d'abdiquer toute la part de l'existence, que cette sensible réalité se refuse à leur souscrire, ou, pour parler son propre langage, comment il les a forcées de subir humblement la loi de notre faculté expérimentale de connaître, au lieu de la lui imposer.

Pour avoir formé son système après coup, et pour s'être efforcé de l'adapter au besoin de sa cause, Kant a dégradé la pensée au point de la résoudre en un appareil où une multitude de rouages, s'engrainant les uns dans les autres, marchent ensemble. C'est un amas de pièces, enveloppé d'un jargon barbare devant lequel

Digitized by Google

s'efface ce qu'enfanta de plus fastidieux la scolastique du moyen âge. Il fait fonctionner la pensée comme une machine, et si nous osions nous servir de cette comparaison, qui, par sa grossièreté même, peint la chose au naturel, nous dirions qu'il en fait un vrai moulin : les phénomènes sont les grains qu'on lui livre, et la connaissance qu'elle en exprime, le produit de la mouture.

Aujourd'hui on va droit à la pratique, et ce qu'on demande avant tout aux théories philosophiques, c'est une lumière pour la conduite de la vie. Comment répond à cette disposition d'esprit le système de Kant dans son application à la religion, à la morale et à la politique? Il est manifeste qu'il ne donne à la religion aucun fondement, puisque Dieu, l'âme et par conséquent la vie future y échappent à notre connaissance. L'auteur cependant repousse-t-il la religion? Il prétend au contraire lui avoir donné un fondement inébranlable; et le voici : il est en nous un besoin invincible de la perfection morale et du bonheur, qui en est la récompense. Ni l'un ni l'autre ne peuvent être atteints ici-bas; et il faut qu'un autre ordre de choses nous les donne[1]. Mais songe-t-il que cette perfection et ce bonheur absolus ne peuvent tomber dans le domaine de l'expérience? Et pour lors, suivant ses principes, ils ne sauraient avoir aucune réalité. Quant à la

1. *Critique de la raison pratique.*

Digitized by Google

morale, dès qu'il ne nous est point donné de nous élever à Dieu par notre connaissance, la raison éternelle ne peut être prise pour règle suprême de nos actions. Kant sait pourtant qu'il leur en faut une, et il la place en nous[1]; ce qui revient à dire qu'étant à nous-mêmes notre loi, il n'en existe point pour nous qui soit vraiment obligatoire. Mais quoique chez lui la morale manque ainsi de fondement, elle est sévère dans ses préceptes, elle respire une noble fierté plébéienne, et je ne sais quel stoïcisme sage, capable d'illusionner sur son peu de solidité. Pour la politique, la conséquence du principe que nous sommes nous-mêmes notre loi, que nous ne relevons que de nous, devrait constituer chacun dans une indépendance totale et exclure les lois positives. Néanmoins l'auteur admet leur empire; et partant, comme Rousseau d'un contrat primitif, il ne veut pas que l'homme renonce à ses droits naturels, et n'exige de lui l'abandon que de l'excès ou du mauvais usage de sa liberté naturelle. On voit que sur ces trois points fondamentaux, religion, morale, politique, Kant heurte les conséquences de ses principes et en pose de tout à fait contraires. Mais les principes les portent toujours en eux et ne peuvent pas ne pas les produire.

Fichte est issu de Kant. Comme lui et à son exemple, il concentre dans l'âme les idées générales et ne veut

1. *Principes métaphysiques de la morale.*

Digitized by Google

point ou ne voit point le lien qui les rattache aux idées divines dont elles sont les reflets. Mais, plus intrépide que son maître, qui, par crainte du panthéisme, réduit les idées générales à de pures conceptions et glisse vers le sensualisme, Fichte laisse aux idées générales leur réalité, le caractère d'éternité, d'immutabilité, d'infinité qui est en elles, et va résolûment et tête baissée droit au panthéisme. Il prétend qu'il y a en nous deux *moi*, l'un absolu, réel; l'autre relatif, phénoménal. Comment entend-il ces deux *moi*? Le voici : Concevez une activité indéterminée, illimitée, infinie, qui tend essentiellement à produire, et supposez qu'elle ne produise pas, elle est le *moi* absolu, réel; supposez qu'elle produise, sa production est le *moi* relatif, phénoménal. Le premier est appelé *absolu*, parce qu'étant tout, il ne dépend que de lui-même; il est appelé *réel*, parce qu'étant tout, il est la réalité par excellence, l'unique réalité. Le second est appelé *relatif* parce qu'il dépend du premier dont il est la création et qu'il n'a de fondement qu'en lui; il est appelé *phénoménal*, parce que paraissant et disparaissant avec chaque production du *moi absolu*, il emprunte à celui-ci tout ce qu'il est, et n'a aucune réalité par lui-même.

De la distinction du *moi* absolu et du *moi* phénoménal, Fichte tire trois axiomes qui sont, à ses yeux, le fondement de ce qu'il appelle *la science de la science*. 1° Le *moi* absolu, avant de se déterminer ou d'agir, étant toujours égal à lui-même, on peut dire de

Digitized by Google

lui sans restriction, *moi est moi*, axiome d'identité. 2° Dans chaque pensée il y a ce qui pense et ce qui est pensé : Ainsi je pense un cercle; c'est moi qui pense, le cercle est l'objet de ma pensée, et quoique cet objet, c'est-à-dire, l'idée ou l'image qui me le représente soit dans ma pensée, cependent je le distingue de ma pensée elle-même. Ma pensée, c'est le *moi* phénoménal, comme nous l'avons vu; l'objet de ma pensée c'est le *non-moi*, axiome de *contradiction*. 3° Enfin le *moi* absolu produisant une infinité de moi phénoménaux, auxquels correspond une pareille infinité de *non-moi*, qui sont aussi phénoménaux, on peut dire que le *moi* absolu oppose au *moi* phénoménal dévisible et multiple un *non-moi* également dévisible et multiple : axiome de *raison suffisante*.

Suivant Fichte, le *moi* se pose lui-même, c'est-à-dire, s'appelle lui-même à l'existenee, en se donnant de savoir qu'il existe; car, pour lui exister, ou savoir qu'il existe, c'est la même chose. Comment être *moi*, comment pouvoir se dire *moi*, sans se savoir exister? Et comment se savoir exister, sans être *moi*, sans pouvoir se dire *moi*? Il est clair que l'un implique l'autre. Notre être pensant en effet, ne sait qu'il existe que par l'impression intérieure qu'il éprouve de lui-même et qu'on appelle sens intime ou conscience. Or, pour que notre esprit ait conscience de lui-même, il faut qu'il produise des pensées, ou qu'il agisse, parce que ce n'est que par l'action et dans l'action qu'il a impres-

Digitized by Google

sion de soi. Ainsi le *moi* ne peut prendre conscience de lui-même, ou se savoir exister, se poser, qu'autant qu'il agit. Mais Fichte nous donne deux *moi* : quel est celui des deux qui agit ? C'est le *moi* absolu. Cependant ce n'est point lui qui a conscience de soi, puisque dès qu'il agit, il ne peut plus être considéré comme le moi absolu. C'est pourtant par l'action que la conscience se fait; qui reçoit la conscience, qui en est saisi ? C'est le *moi* relatif, lequel est formé par l'action du *moi* absolu : lui seul donc prend conscience de soi. Ainsi, quand Fichte dit que le *moi* se pose, il ne l'entend d'aucun de ces deux *moi* pris séparément, mais de leur ensemble et de leur concours. En effet, d'un côté, c'est du *moi* phénoménal, vu que c'est lui qui a conscience de soi; de l'autre, c'est du *moi* absolu, réel, par qui a été posé le *moi* phénoménal. Pour lors, dans cette proposition fondamentale de l'auteur: le *moi* se pose lui-même, le mot *moi* a une acception différente de celle qu'il lui donne quand il parle, soit du *moi* absolu, soit du *moi* relatif. Ce mot signifie ici un *moi* qui résulte du jeu des deux autres, et qui est le *moi* complet, le *moi* de la vie, notre individu, non pas seulement en tant qu'il est doué du penser, mais de plus en tant qu'il pense actuellement. Il n'en résulte pas moins dans ce système, que le *moi* de la vie n'a de réalité que dans le *moi* absolu, et que c'est celui-ci qui constitue véritablement notre être, qui fait que nous sommes substance, et substance absolue comme lui

Digitized by Google

et partant Dieu. C'est pourquoi Fichte ne voit dans Dieu que l'ordre moral, et non point une existence substantielle différente de la nôtre. Par une singulière inconséquence, Fichte admit longtemps la réalité du *moi* absolu en nous, tout en enseignant que nous n'avons conscience que du *moi* phénoménal. Plus tard, combattu par Schelling, il se ravisa, et dans sa *destination de l'homme* il déclara, que n'ayant point conscience du *moi* absolu, nous devions croire à son existence, mais que nous ne pouvions la démontrer, et qu'au surplus il n'était peut-être qu'une illusion.

Voilà le système de Fichte. Aux aberrations et aux bizarreries qui le parsèment, au langage étrange et nuageux qu'il emploie, on voit bien vite qu'il n'est pas d'origine française, soit dit sans amour-propre national. Jusqu'à Fichte, de quelque manière que les philosophes aient conçu l'être pensant, toujours ils l'ont pris existant pour l'étudier. Fichte s'est avisé de supposer que la pensée n'existait pas, et de l'étudier pendant qu'elle arriverait à l'existence. Quelle contradiction dans cette école germanique! Elle écrit sur son enseigne : *Ecole d'observation et d'expérience*, et soutient que notre connaissance ne peut atteindre que les phénomènes du corps et de l'esprit lui-même. L'assertion est peut-être vraie à l'égard des corps; mais elle est fausse à l'égard de l'esprit. Tandis que l'esprit opère, qu'il pense, il ne voit pas seulement la manifestation actuelle, le simple fait de ses opérations,

Digitized by Google

mais ses opérations en elles-mêmes, dans ce qui les constitue. En pénétrant dans l'intérieur de soi, il voit sa constitution, c'est-à-dire les idées générales qui le forment, sans quoi il serait impuissant à rien connaître. Mais si l'esprit va jusque là, il s'y arrête et ne passe pas outre. Il ignore comment sa constitution a été établie, créée; et quoiqu'il n'y ait rien de plus certain que la création des êtres contingents, cependant la manière dont elle est faite est impénétrable à notre intelligence, et c'est peut-être un secret réservé à Dieu seul. Notre esprit est contraint de se prendre tel quel. S'efforcer de savoir par quel moyen il est devenu ce qu'il est, c'est se tourmenter pour expliquer ce qui est inexplicable. Eh bien, l'école allemande défiait l'esprit humain de franchir les phénomènes de la pensée, et voilà que, dans Fichte, non-seulement elle franchit ces phénomènes, non-seulement elle entre dans l'intérieur de l'esprit, y considère les idées générales, qui le constituent et qui sont la source unique de la connaissance, mais elle prétend aller au delà aborder une activité indéterminée, qui n'enferme point les idées générales et dont cependant l'action produit notre esprit. N'est-il pas curieux de voir cette école, qui tout-à-l'heure reculait, je ne dirai pas devant le possible, mais devant ce que doit faire toute philosophie, se précipiter maintenant dans ce qui surpasse toute philosophie, dans l'impossible? qu'est-ce en effet que cette activité illimitée, infinie, qui n'est point l'esprit, puisqu'elle n'est

Digitized by Google

point intelligente, qu'elle ne conçoit, ne juge ni ne raisonne, et qui néanmoins, en agissant, produit ce qui conçoit, juge et raisonne, produit l'intelligence, l'esprit? N'est-ce pas vouloir que l'esprit contemple sa propre création, qu'il la voie s'opérer sous son œil? Quelle chimère, quelle absurdité! Cette activité indéterminée de Fichte engendrant l'esprit, rappelle les atomes de Leucippe, qui, par leur poids naturel ou acquis, produisent toute chose, les minéraux, les végétaux, les animaux et les êtres raisonnables. Faut-il que les hautes extravagances de la philosophie survivent à ses révolutions, comme ses hautes vérités!

Que dire des axiomes que Fichte donne comme les principes de *la science de la science?* D'abord ils sont posés en l'air. Quelle est la base de l'axiome d'identité? L'illusoire existence du *moi* absolu. Quelle est celle de l'axiome de contradiction? L'opposition du *moi* phénoménal et du *non-moi*, qui est aussi phénoménal. Mais, comme le mot phénoménal l'indique assez, le *moi* et le *non-moi* n'ayant rien de réel, qu'est-ce que l'opposition de deux choses imaginaires? Quelle est la base de l'axiome de la raison suffisante? La correspondance entre le *moi* phénoménal se multipliant à l'infini et le *non-moi*, qui se multiplie pareillement à l'infini. Or, puisque ce *moi* et ce *non-moi* n'ont aucune réalité, leur multiplicité n'en a pas davantage et leur correspondance est aussi vaine qu'eux. Mais ces axiomes, seraient-ils aussi bien assis qu'ils le

Digitized by Google

sont peu, donneraient-ils les principes de *la science de la science*? Non, car l'identité, la contradiction et la raison suffisante ne sont que des signes anciens pour reconnaître les vérités nécessaires et les vérités contingentes.

Nous avons vu Fichte supposer que notre esprit n'existait pas, et l'étudier pendant qu'il arrivait à l'existence. Cette heureuse et nouvelle manière de philosopher, MM. Schelling et Hegel l'ont appliquée à l'univers et à Dieu. Pour eux, comme pour Fichte, il ne s'agit pas seulement de connaître, mais de créer, ou pour parler leur langage, de construire l'humanité, la nature et l'être souverain. M. de Schelling part de l'activité indéterminée, illimitée de Fichte et enseigne qu'elle commence par produire l'univers ou l'objet; que ce commencement de l'objet l'excite à commencer de produire le sujet ou la pensée; qu'elle retourne ensuite continuer l'objet, puis revient au sujet, ainsi sans relâche, ou, selon la pittoresque expression de l'auteur, qu'elle se subjective, à mesure qu'elle s'objective. Le sujet, c'est l'humanité; l'objet l'univers; les deux ensemble sont Dieu, qui est sujet dans l'humanité, objet dans l'univers, renfermant l'un et l'autre, et comme tel étant sujet absolu. Hegel prétend dégager la loi suivant laquelle s'opère cette triple création. Il n'est pas besoin de montrer qu'ils ne créent que des extravagances.

Nous n'irons pas plus loin : il serait trop long et

Digitized by Google

trop peu agréable pour le lecteur le plus intrépide de suivre les bizarres aberrations, qui se fécondent et se multiplient, en se développant dans le système de Fichte, de Schelling et de Hegel, cès trois illustres disciples de Kant. Comme on l'a vu, leur point de départ est le même, l'imaginaire activité indéterminée, qui, sans rien contenir, est créatrice de tout ; le résultat où ils aboutissent le même aussi, un panthéisme crû, qui tantôt fond l'homme en Dieu, et tantôt abîme en Dieu l'humanité et l'univers, et, dans les deux cas, annulle l'être substantiel de Dieu, pour le réduire à quelque chose de vague, qui est sans réalité, sans personnalité, qu'ils appellent l'ordre moral, ou à quelque chose de plus vide encore.

Quant aux applications à la religion, à la morale et à la politique, contenues dans ce système, elles sont semblables à celles que nous avons déja trouvées dans celui de Kant, mais plus tranchées. Si le système de Kant laisse la religion sans fondement, puisqu'il dénie à la raison la puissance d'atteindre Dieu, qui n'a rien de sensible, du moins il ne détruit pas l'être substantiel de Dieu. Cet être substantiel disparaît dans le système de ses trois disciples. Donc la religion y est impossible, puisqu'elle est le lien qui rattache l'homme à Dieu, et que le plus important de ces deux termes manque. Touchant la morale : le *moi absolu* étant indépendant, l'homme est sa loi lui-même, et n'a d'autre obligation que celle qu'il s'impose. Dès lors, quoi qu'en disent ces

Digitized by Google

philosophes, point de devoirs envers autrui, partant point de morale. Touchant la politique : ce système conduit à nier toute loi commune, et à mettre chaque membre de la société dans une souveraine indépendance, ce qui est l'anarchie. Qu'à l'exemple de Kant, ils écartent ces applications subversives, qui les effrayent eux-mêmes, qu'importe ? Nous répétons qu'elles ne peuvent point ne pas sortir de leur système, puisqu'il les contient, qu'elles sont dans son essence et qu'elles n'en sortent déjà que trop. Voyez ce qui reste de croyances religieuses et de principes de morale dans les jeunes âmes, qui ont bu à cette source de l'école allemande. Quant à la politique : qu'on regarde autour de soi, on verra mesurer le progrès de la liberté sur l'affaiblissement graduel du pouvoir, et placer son triomphe définitif dans l'extinction de toute autorité. Ces doctrines montent les têtes irréfléchies et fomentent au sein des sociétés une agitation toujours menaçante.

Digitized by Google

CHAPITRE XIII.

LE PANTHÉISME RATIONALISTE DANS LA VIE DE JÉSUS DE M. RENAN.

Le panthéisme que nous venons de dégager de la philosophie allemande, qui en est le point culminant et qui la résume, ce panthéisme règne généralement à l'école de Tubingue[1]. C'est sous son inspiration que tous, maîtres et disciples, travaillent à l'envi à ruiner les textes sacrés où brillent d'une éclatante lumière la réelle, la substantielle personnalité de Dieu, et la vérité du culte chrétien que le Verbe éternel est venu fonder sur elle. Ouvriers du second ordre dans le champ de la

1. A ce jugement j'ai découvert une exception que je crois juste et loyal de constater ici, c'est celle de M. A. Stap, auteur des *Études historiques et critiques sur les origines du christianisme*. Au milieu du courant qu'il voit porter les idées au panthéisme, il demeure ferme dans *la croyance à un Dieu personnel, principe et règle des choses*. Avec l'esprit pénétrant et droit que son livre manifeste, espérons qu'il verra dans cette capitale vérité, toutes celles qui y sont contenues, et qui, suivies avec l'attention dont il paraît capable, le conduiront au christianisme.

Digitized by Google

science, ils font, comme ils disent, de l'exégèse, c'est-à-dire, qu'au-dessous de la région des idées, ils se plongent dans la région subalterne des mots. De là nous sont venus deux livres sur le même sujet, la vie de Jésus; l'un de M. Strauss, qui n'a guère pu prendre vie en France, malgré le secours que lui a prêté le laborieux M. Littré, en lui faisant l'honneur de le traduire; l'autre de M. Renan, qui a étouffé son aîné sous son retentissement. Paix au mort, occupons-nous quelques instants du vivant.

Nous abordons brusquement et sans art ce livre de la *Vie de Jésus*, où pourtant l'art prend, dit-on, une si grande place qu'il en laisse peu ou point à la raison. Comment? l'art existe-t-il, est-il même possible sans la raison? Le faux art, celui qui ne produit sur l'âme qu'une impression superficielle et fugitive, peut-être; celui qui produit dans l'âme une admiration réelle que la réflexion confirme et nourrit, l'art que les siècles consacrent, non, et l'ordre des idées nous ramènera probablement à celle-ci. Quel est le but que se propose et que poursuit l'auteur dans tout ce livre? De répandre dans l'esprit de sa génération le culte du *divin*, de l'*idéal*. Mais il a devant lui un culte auguste qui vit depuis dix-huit siècles dans la conscience de l'humanité civilisée. Il faut déblayer le terrain, renverser ce culte. Contre sa force inébranlable s'est brisé le dix-huitième siècle avec ses formidables puissances coalisées. N'importe, M. Renan, qui probablement ne porte pas en

Digitized by Google

lui seul la force du dix-huitième siècle, entreprend de dépouiller le fondateur du Christianisme de sa divinité, et son œuvre du caractère surnaturel qui la marque, de réduire le Christ et le Christianisme à des proportions humaines.

Voilà tout son livre[1]. Ce qui nous étonne, c'est qu'il prétende le tirer des quatre évangiles, dont il accepte l'authenticité. « En somme, j'admets comme authentiques les quatre évangiles canoniques. Tous, selon moi, remontent au premier siècle, et ils sont *à peu près* des auteurs à qui on les attribue. » Il va donc les suivre; et ils sont en effet les seuls documents autorisés qui puissent le guider dans son histoire[2]. Mais les quatre évangélistes racontent des miracles de Jésus-Christ, des faits surnaturels, qui ont eu pour témoins presque toujours quelqu'un des historiens, et souvent le peuple juif. Que fera M. Renan, qui ne croit pas au miracle, au surnaturel? « Nous ne disons pas : le miracle est impossible; nous disons : il n'y a pas eu

1. Dans cet examen rapide de la *Vie de Jésus*, qui termine une polémique trop longue avec l'école allemande, nous n'avons pas à suivre l'auteur dans ses fines ruses, dans ses petits stratagèmes d'exégèse, qui faussent un texte, et en voilent un autre selon le besoin du moment, dans ses choquantes et nombreuses contradictions. Tout cela a été percé à jour et mis à nu par les brochures soudaines et remarquables à des titres divers de MM. l'abbé Freppel, l'abbé Gratry, l'abbé Bourgade, Augustin Cochin, et par le travail si grave, si digne, si pressant de M. Wallon, membre de l'Institut.

2. Introduction, page 37.

Digitized by Google

jusqu'ici de miracle constaté[1]. » M. Renan, vous atténuez votre pensée : le miracle suppose un Dieu substantiel, personnel, arbitre des lois de la nature, pouvant les suspendre au gré de sa volonté souveraine, et vous ne croyez pas à ce Dieu. Dieu n'est pour vous, comme pour vos maîtres de l'école allemande, que la catégorie de l'*idéal*, le *divin* dans les idées, dans les sentiments, dans les actions de l'homme, dans les arts, dans la nature; mais rien hors de là. On lit ces lignes dans votre écrit sur l'*avenir de la métaphysique* : « L'absolu de la justice et de la raison ne se manifeste que dans l'humanité : envisagé hors de l'humanité, cet absolu n'est qu'une abstraction ; envisagé dans l'humanité, il est une réalité. Et ne dites pas que la forme qu'il revêt entre les mains de l'homme le souille et l'abaisse. Non, non, l'infini n'existe que quand il revêt une forme finie : Dieu ne se voit que dans ses incarnations. » Donc dans l'opinion de M. Renan, le miracle et le surnaturel sont impossibles ; ils n'ont même pas de sens, puisqu'ils impliquent l'intervention de la puissance et de la volonté d'un être infini et substantiel dont il nie l'existence.

Des écrits évangéliques où le miracle et le surnaturel figurent presque toujours au premier plan, donnent à Jésus-Christ un relief céleste, font sentir à chaque page la divinité de sa personne et la divinité de sa mission : de

1. Introduction, page 51.

Digitized by Google

ces écrits évangéliques comment l'auteur va-t-il extraire le Jésus de sa création, Jésus à grande figure, mais à figure purement humaine, placé au plus haut de l'humanité, mais n'en dépassant pas le niveau? Son parti est pris longtemps d'avance, et il entre dans la composition de son livre avec la résolution de purger de l'*élément surnaturel* la vie de Jésus, de rechercher avec un soin scrupuleux tout ce qui s'y rapporte de près ou de loin dans les évangélistes, et de le supprimer impitoyablement. Le procédé semble expéditif, facile. Mais d'abord est-il honnête, je veux dire conforme à la probité scientifique, qui prescrit à l'historien de respecter, dans toute sa portée, la valeur personnelle des hommes dont il raconte la vie, comme la loi éternelle et le code après elle prescrivent à tout homme de respecter la propriété d'autrui dans tout ce qu'elle peut être? que la conscience de M. Renan lui réponde. La voix des chrétiens, à tous les degrés de foi, lui a crié qu'il avait blessé le sentiment public dans l'objet le plus élevé et le plus cher de sa vénération et de son culte. Non, le procédé n'est pas honnête. Est-il habile? Les grands faits évangéliques, qui font l'âme de la vie de Jésus-Christ, sont dans toutes les mémoires. Le nouvel historien a beau les retrancher, les lecteurs leur rendent la place qui leur appartient dans les pages d'où il s'étudie à les exclure. A qui fait-il illusion? M. Renan a-t-il senti ces deux graves défauts de son procédé? Quoi qu'il en soit, il le porte dans son œuvre. Nous

Digitized by Google

voulons en mettre ici un petit spécimen pour montrer comment il opère.

L'auteur l'applique dès la première heure de son héros. « Jésus naquit à Nazareth, petite ville de Galilée, qui n'eut avant lui aucune célébrité[1]. » Saint Luc et saint Matthieu racontent qu'il est né à Bethléem, ville de David. Après avoir déclaré quelques pages plus haut que vous acceptiez l'autorité de ces évangélistes contemporains, vous êtes bien prompt à la heurter. Pourquoi cette promptitude? C'est que vous êtes très-attentif à ne pas laisser entrer dans la vie du Jésus que vous construisez le plus léger rayon de surnaturel, et que vous connaissez la parole du prophète Michée qui, du lointain de huit siècles, en envoie un éclatant sur le nouveau-né déposé dans la crèche de Bethléem. « Et toi, Bethléem, tu es une très-petite ville de la Judée; de toi pourtant sortira celui qui doit dominer en Isaël, et qui vient du commencement, des jours de l'éternité[2]. » Cet enfant vient du fond de l'éternité! C'est là que l'a vu aussi le regard puissant de l'apôtre saint Jean. « Au commencement était le Verbe, et le Verbe était en Dieu, et le Verbe était Dieu, et le Verbe s'est fait chair[3]. » La parole du prophète trouve donc un écho dans celle de l'évangéliste! C'est donc une incarnation de Dieu! Il faut à tout prix écarter ce surnaturel d'une

1. Chap. II, page 19.
2. Mich., cap. V, v. 2.
3. Joan., cap. I, v. 1 et 14.

Digitized by Google

prophétie, écarter Bethléem, changer le lieu de la naissance et la transporter à Nazareth. C'est par la même préoccupation, qui est fixe dans l'esprit de l'auteur, qu'il voile ou rejette comme légendaires les circonstances surnaturelles qui ont précédé la naissance du Sauveur, comme sa conception divine, l'avis donné à saint Joseph sur la sainteté de sa fiancée qu'il voulait renvoyer; les circonstances qui ont accompagné cette naissance, comme l'adoration des bergers, celle des Mages, qui viennent de contrées lointaines représenter auprès du berceau du nouveau-né les nations infidèles et attester qu'il est le Sauveur universel; celles qui l'ont suivie, comme la présentation de Jésus au temple où le vieillard Siméon le reçoit et le proclame, dans son touchant et sublime cantique, *la gloire d'Israël* et *la lumière du monde*.

Jésus est donc né à Nazareth, *cela est de notoriété publique*[1]. De notoriété publique, qu'en savez-vous? qui vous l'a dit, à vous qui prétendez qu'on ignore la date précise de sa naissance? Votre assertion est gratuite et n'a d'autre appui que votre témoignage. Or, pensez-vous que ce témoignage d'un homme à dix-huit siècles de distance, et sous l'empire d'un intérêt non déguisé, puisse entrer en balance, dans la confiance des esprits sensés, avec le témoignage d'historiens, témoins oculaires qui ont écrit lorsque les événements étaient là

1. *Vie de Jésus*, page 23.

Digitized by Google

tout palpitants, et qui n'ont point été démentis par leurs contemporains, des historiens dont la voix des âges proclame la sainteté, et que vous vous obstinez à nommer Matthieu et Luc? Et cet édit sanglant, qui ordonne le massacre des enfants de Bethléem au-dessous de deux ans, pour y envelopper celui qu'on redoute comme un successeur, dont l'exécution sauvage a dû laisser dans la contrée une douloureuse et ineffaçable trace, vous paraît-il permettre un doute sur le récit de saint Luc? Je sais bien que vous dites encore *légende!* Légende! un événement qui fait couler des ruisseaux de sang et plonge tout un pays dans une douleur que l'évangéliste n'ose retracer qu'en empruntant la plume du prophète des lamentations, de Jérémie! C'est très-commode d'écarter ainsi d'un mot toute difficulté qui vous arrête; mais c'est monotone et vide. Il faut en prendre votre parti, la naissance de Jésus-Christ dans l'étable de Bethléem est une croyance populaire, invincible, que vous ne déracinerez pas.

Qu'on suive l'auteur dans tout son livre, on le verra appliquer son procédé de la même manière, et faire la garde autour de la *vie de Jésus*, pour que rien de surnaturel n'y pénètre. Les miracles sont là pourtant qui frappent à la porte de son livre; on comprend qu'ils l'importunent, car ils attestent la puissance surnaturelle de Jésus-Christ avec un éclat qui entraîne la conviction.

1. Page 198.

Digitized by Google

S'ils n'étaient que dans les évangiles, il jetterait sur eux un voile et passerait outre. Mais ils sont incrustés dans la conscience humaine où ils perpétuent la foi en la divinité de Jésus-Christ. Quelque embarras que donne à l'auteur la question des miracles, et il est grand et visible, il ne peut l'éluder, elle s'impose à lui pressante et inflexible comme la nécessité. Il en prendra le moins possible, mais il faut qu'il en prenne. Il s'aventure donc dans le récit de deux miracles qu'il rencontre sur sa route, la multiplication des pains et la résurrection de Lazare, qu'il croit pouvoir réduire à des faits naturels. Il n'est pas heureux dans cet essai, car l'explication du premier est naïve et excite le rire : « Grâce à une extrême frugalité, la troupe sainte vécut dans le désert. » Celle du second, qui rend Jésus et la famille si honnête qu'il aime, complices d'une fourberie dans une scène burlesque, est atroce autant qu'outrageante et excite une violente indignation. Je suis de ceux qui reconnaissent en M. Renan de grandes ressources d'esprit. Eh bien! je déclare qu'il n'en a pas porté vestige dans son chapitre sur les miracles, que j'ai relu plusieurs fois et toujours avec la même impression de surprise. Je ne connais rien de plus vide et j'allais dire de plus puéril; il m'a fallu penser que l'auteur n'y était pas sérieux, pour sauver son esprit aux dépens de la gravité que la question lui recommandait à un si haut degré.

Et maintenant, lorsque M. Renan a élaboré son Jésus,

Digitized by Google

comme il l'a conçu, est-il bien sûr de ne lui avoir laissé rien de surnaturel? Il nous montre en lui un jeune villageois, qui n'a eu d'autre maître que le régent du village, qui ne sait que lire et écrire[1], qui est étranger à la culture hellénique, latine, hébraïque même, qui a dû gagner son pain de chaque jour par un travail manuel; et pourtant ce jeune villageois, dès son premier pas hors de l'atelier de son père, charme la foule qu'il attire et qui l'écoute. Bientôt il parle comme n'ont jamais parlé les sages, il improvise et répand une doctrine religieuse et morale, qui sera le symbole et le code éternel de l'humanité, ou selon l'expression de M. Renan, *il crée la religion éternelle de l'humanité*[2], et met entre lui et les plus grands génies dont le monde s'honore, un intervalle incommensurable. Et après l'avoir placé sur le sommet le plus haut de la grandeur humaine[3], il lui apporte ses adorations personnelles et lui assure celles des générations futures, qu'il exprime dans ce langage lyrique : « Repose maintenant dans ta gloire, noble initiateur. Ton œuvre est achevée, ta divinité est fondée.... Au prix de quelques heures de souffrance, qui n'ont pas même atteint ta grande âme, tu as acheté la plus complète immortalité. Pour des milliers d'années le monde va relever de toi.... Mille fois plus vivant, mille fois plus aimé depuis ta mort que durant les jours de

1. Page 30.
2. Page 332.
3. Page 449.

Digitized by Google

ton passage ici-bas, tu deviendras à ce point la pierre angulaire de l'humanité, qu'arracher ton nom de ce monde, serait l'ébranler jusqu'aux fondements. Entre toi et Dieu, on ne distinguera plus. Pleinement vainqueur de la mort, prends possession de ton royaume, où te suivront, par la voie royale que tu as tracée, des siècles d'adorateurs[1]. »

Ce Jésus, qui déploie une pareille grandeur de génie et de caractère, qui lègue au monde une pareille œuvre où les générations viendront puiser jusqu'à la dernière heure la lumière et la vie, qui obtient depuis dix-huit siècles le culte de l'univers, est plus incompréhensible et plus merveilleux cent fois, s'il n'est qu'un simple homme, s'il est livré aux seules ressources de notre nature, que s'il porte en lui celles de la divinité. Le surnaturel a brisé le cadre tout humain où vous vouliez l'enfermer, et je vois quelque chose du Dieu où vous vous efforciez de ne me montrer que l'homme. Votre but est manqué.

Oui, votre but est manqué, et ce qui étonne, c'est que vous ayez osé vous le proposer, et surtout prétendre l'atteindre, après tant de tentatives toujours frappées d'impuissance, depuis Arius jusqu'à M. Strauss; ce qui étonne, c'est que vous n'ayez pas vu que le surnaturel est si profondément fondu dans la personne, dans la doctrine, dans la vie et dans les œuvres du Jésus-

1. Page 426.

Digitized by Google

Christ de l'Évangile, qu'il ne sera jamais donné aux efforts humains de l'en détacher. Le vôtre y a si mal réussi, que vos coreligionnaires en ont été fort mécontents. Que de précautions pourtant vous avez prises, tout le long de votre œuvre, pour prévenir leur mécontentement et leur rancune ! Qu'y a-t-il dans votre Jésus que vous ayez respecté? Son esprit? Tantôt vous en faites une espèce de matérialiste, qui n'a *aucune notion d'une âme séparée du corps*[1]; tantôt un halluciné qui *n'a pas une notion bien claire de sa propre individualité;* tantôt un panthéiste de l'école allemande d'où vous sortez, mais qui n'existait pas de son temps, et vous dites que « pour lui la nature et le développement de l'humanité n'étaient pas des règnes limités hors de Dieu, de chétives réalités, assujetties aux lois d'un empirisme désespérant, qu'il n'y avait pas pour lui de surnaturel, car il n'y avait pas de nature. » Son caractère? vous le dites *pressant, impératif, ne souffrant aucune opposition, rude et bizarre.* Sa conduite? « Sa mauvaise humeur contre toute résistance l'entraînait quelquefois à des actes inexplicables et en apparence absurdes. » Et cette allégation malheureuse : *Sans doute beaucoup de ses fautes ont été dissimulées;* elle vous a attiré de la part d'un écrivain distingué, qui vous a vigoureusement et si victorieusement combattu, ce sanglant reproche : «Qu'en savez-vous? c'est là une imprudente et triste pa-

1. Pages 128, 244, 246, 319.

Digitized by Google

role. Si vous avez pu penser cela, vous n'avez pas senti, vous n'avez pas aimé Jésus[1]. » Ignoriez-vous donc le défi si noble et si fier que, dans le sentiment de sa sainteté absolue, Jésus-Christ jetait à ses ennemis : Qui de vous m'accusera de péché, *Quis ex vobis arguet me de peccato?* Tous ces traits que, chemin faisant, vous appliquez à votre Jésus, déforment et maculent la physionomie que vous avez voulu et qu'il vous fallait donner au créateur de la religion éternelle de l'humanité ; ils en font un personnage impossible, une composition fantastique, qui rappelle à l'esprit le tableau par lequel Horace ouvre son Art poétique.

Voilà le Jésus de M. Renan. Nous avons la ferme conviction que, par le contraste, il fera briller davantage la divinité du Jésus de l'Évangile, et qu'il ne lui ravira pas un seul adorateur sincère. Nous répétons que son but est manqué. Sera-t-il plus heureux dans sa tentative d'enlever aux institutions de Jésus-Christ le caractère surnaturel qui les marque ? Examinons.

Si la pensée de M. Renan, toujours fuyante à travers les mille détours qu'il connaît dans chacune de ses assertions, est très-difficile à saisir, elle s'arrête du moins ferme et fixe sur ce point : Jésus ne veut pas d'institution religieuse, il a inauguré dans le monde la religion pure, sans pratiques, sans temple, sans prêtre. L'au-

1. L'*Idée de Dieu*, etc., par M. Caro, professeur de philosophie à la Faculté des lettres de Paris.

Digitized by Google

teur voit poindre cette volonté de Jésus dès sa première prédication, comme conséquence des principes qu'il pose : « Un culte pur, une religion sans prêtres et sans pratiques extérieures, reposant sur les sentiments du cœur, sur l'imitation de Dieu, sur le rapport immédiat de la conscience avec le Père céleste, étaient la suite de ces principes[1]. » Il voit cette conception de Jésus se déclarer ouvertement, près de la fontaine de Samarie, dans cette mémorable parole adressée à la Samaritaine : *Les vrais adorateurs adoreront le Père en esprit et en vérité*. « Le jour où il prononça cette parole, il fut vraiment fils de Dieu ; il dit pour la première fois le mot sur lequel reposera l'édifice de la religion éternelle. Il fonda le culte pur, sans date, sans patrie, celui que pratiqueront toutes les âmes élevées, jusqu'à la consommation des temps. Non-seulement sa religion, ce jour-là, fut la bonne religion de l'humanité, ce fut la religion absolue ; et si d'autres planètes ont des habitants doués de raison et de moralité, leur religion ne peut être différente de celle que Jésus a proclamée près du puits de Jacob[2]. »

A la bonne heure, j'aime à vous voir toucher ainsi un peu au vrai, et je me hâte de vous saisir dans ce bon moment, pour vous adresser cette première question : Ce Dieu que Jésus propose à l'imitation de ses Galiléens,

1. Page 85.
2. Page 234.

Digitized by Google

ce Père céleste avec lequel la conscience se trouve en rapport immédiat, dont l'adoration intérieure en esprit et en verité va être le fondement de la religion éternelle, vous semble-t-il différer de ce Dieu vague, sans personnalité, sans substance propre, qui n'est rien hors de la pensée humaine et hors de la nature, de ce Dieu, catégorie de l'idéal dont vous recommandez le culte à vos contemporains? Comprenez-vous qu'il y a entre eux la différence infinie de l'être dans sa plénitude au néant? Je serais d'autant plus heureux de vous voir le reconnaître, que ce Dieu-néant, ce Dieu-chimère, occupe dans votre esprit une trop forte place et y fausse trop souvent vos idées. Quand vous prêtez à Jésus, même au vôtre, ce panthéisme germanique renouvelé de Spinosa, je sens me monter au cœur une impression douloureuse.

Maintenant, et ceci m'a fait dire que vous veniez de toucher un peu au vrai, non-seulement je reconnais avec vous, mais je professe avec l'Église et tout le monde chrétien que Jésus-Christ a rendu et légué à l'humanité pour toute sa durée le vrai culte de Dieu, fondé sur l'adoration intérieure en esprit et en vérité, le culte qui sera pratiqué non-seulement par les âmes élevées, comme vous le dites, mais aussi par les âmes simples, car Jésus-Christ est venu pour toutes, et ce sont les âmes simples qu'il appelle les premières. Jusqu'à lui en effet le Juif, comme le païen, précipité loin de Dieu par la coupable violation de ses lois,

Digitized by Google

abîmé dans les sens, ne pouvait remonter à la région immatérielle où Dieu réside et où seulement l'esprit créé peut le voir et le comprendre; jusqu'à lui par conséquent, l'adoration, même quand elle s'adressait au vrai Dieu, n'était et ne pouvait être qu'exterieure. Si Moïse avait reçu la mission de la maintenir dans le peuple dont la conduite lui était confiée, il ne lui était pas donné d'aller plus loin, car il était homme, et à Dieu seul appartenait la puissance de délivrer de la culpabilité et de la servitude des sens l'âme humaine égarée, de la relever jusqu'à lui, pour la rendre au culte intérieur qu'elle lui doit par sa nature. Voilà le sens profond de la parole de Jésus-Christ, et il le dévoile à la Samaritaine. « Femme, le temps va venir, que ce ne sera plus sur cette montagne, ni dans Jérusalem, que vous adorerez le Père. Vous adorez ce que vous ne connaissez point : pour nous, nous adorons ce que nous connaissons. Mais le temps vient où les vrais adorateurs adoreront le Père en esprit et en vérité : car ce sont là les adorateurs que le Père cherche. Dieu est esprit ; il faut que ceux qui l'adorent, l'adorent en esprit et en vérité [1]. »

Voilà bien le vrai culte que Jésus-Christ vient de mettre en lumière : il est digne de l'âme qui l'offre et de Dieu qui le reçoit. Il est complet, car l'adoration intérieure implique l'amour. Si l'âme voit briller en

1. Joan., cap. IV, v. 21, 22, 23, 24.

Digitized by Google

Dieu la majesté souveraine qui excite son adoration, elle voit du même regard reluire en lui la souveraine beauté, la perfection absolue qui excite son amour, et se porte vers lui tout entière avec les deux puissances qui la constituent, intelligence et volonté. Dans ce culte se déploient les vrais rapports qui unissent la créature au créateur. M. Renan a donc raison de dire que ce culte est ultérieur et immuable.

Puisqu'il me semble en disposition de ne pas trouver cette théologie trop lourde, je lui adresse ici une seconde question : Cette adoration intérieure, qui doit être la religion définitive de l'humanité, Jésus-Christ ne l'enseigne qu'à la Samaritaine, au peuple Juif, si vous voulez, à sa génération : comment s'étendra t-elle, de ce point imperceptible de l'espace et du temps, à tous les peuples et à toutes les générations ? Et je le prie de remarquer que l'adoration intérieure n'est pas une vérité qu'on puisse isoler; elle se lie d'une manière essentielle à d'autres vérités, qui, comme elle, sont pour l'homme des devoirs, fondés, comme elle, sur l'ordre éternel. Est-il possible de comprendre l'adoration et l'amour de Dieu dans une âme sans le respect et l'observation de ses lois ? Si vous voulez entrer dans la vie, dit Jésus-Christ, pratiquez les lois de Dieu[1]. Il faut que la connaissance de ces lois marche avec l'adoration. Comment vont-elles se propager et se

1. Matth., cap. xix, v. 17.

Digitized by Google

perpétuer dans l'humanité? Si vous dites qu'il suffit de cette lumière qui sort de Jésus-Christ pendant son rapide passage, pour que l'humanité s'en empare et en fasse sa conquête inaltérable, je vous répondrai que Jésus-Christ, qui est la raison éternelle, s'est montré d'une opinion toute opposée, et que notre raison, image de la sienne, est irrésistiblement entraînée à l'y suivre. Quoi! ces vérités si hautes, placées au sommet des idées, qui montrent et déterminent les rapports naturels de l'esprit créé avec l'esprit créateur, c'est-à-dire, ce que l'intelligence peut concevoir de plus élevé, ces vérités, qui entrent si profondément dans la vie humaine et la dirigent, si nécessaires qu'elles seules peuvent tenir l'homme dans sa nature, dans sa dignité et dans la voie de sa destinée, seraient jetées en l'air et abandonnées à tout vent de doctrine! Le bon sens se soulève, car il voit qu'elles seront altérées, faussées, méconnaissables et oubliées dès la première génération; et c'est sous son inspiration que vous avez écrit cette ligne à la suite de votre dernier passage cité: « L'homme n'a pu s'y tenir; car on n'atteint l'idéal qu'un moment[1]. » Ce mot est parfaitement juste et frappe au cœur votre système d'une religion sans pratiques, sans temple, sans prêtres, dont vous poursuivez avec tant de labeur le développement dans tout votre livre.

Avançons : quand même l'humanité pourrait, par

1. Page 235.

Digitized by Google

ses seules forces, conserver intacte la connaissance de l'adoration intérieure, une fois révélée par Jésus-Christ, et des devoirs qui en découlent, cela suffirait-il à sa destinée ? C'est sans doute l'opinion de M. Renan. Pour s'assurer si elle est juste, je le prie de considérer un instant le caractère des vérités du Christianisme ; il verra bien vite qu'elles ne s'enferment pas dans la spéculation, comme les théories d'une école philosophique. Essentiellement pratiques, elles entrent dans la vie et s'y traduisent en actes, c'est-à-dire, en devoirs accomplis. Il ne suffit donc pas que l'homme les connaisse, il faut encore et surtout qu'il les pratique. Sans cette seconde partie de sa tâche, la première demeure stérile, et bientôt s'altère et s'évanouit : c'est la pratique d'une vérité ou d'un devoir, qui en nourrit et conserve la connaissance. Or l'expérience des siècles atteste qu'il est plus difficile à l'homme de pratiquer que de connaître. *Video meliora, proboque, deteriora sequor.* Je sais que dans notre époque et au sein de la lumière que le Christianisme ne cesse de verser à l'âme humaine sur les grands devoirs de la vie, on s'exagère très-communément et très-volontiers la force de les remplir. Que dans un moment donné tel homme, assailli par une vive tentation, une séduction entraînante, ramasse toutes ses forces, toute l'énergie de sa volonté et sorte victorieux de la lutte, je le comprends. Mais les devoirs de l'homme obligent sans cesse, on les porte partout avec soi, et leur accomplissement

Digitized by Google

exige un courage indéfectible. Où se rencontre ce courage indéfectible ? où est l'homme à qui sa conscience n'adresse souvent des avertissements et des reproches sur ses infidélités ? Nul ne parvient à se faire là-dessus qu'une illusion intéressée et point sincère. Si l'humanité ne peut se maintenir par elle-même dans la connaissance des vérités et des devoirs, elle le peut beaucoup moins dans leur accomplissement. Voilà pourquoi Jésus-Christ, venant réparer l'âme humaine, ne s'est pas borné à rendre à l'intelligence la lumière et la vérité qui doivent éclairer la vie, il s'est appliqué en même temps à fournir à la volonté les moyens de suivre et la vérité et la lumière. Il a jugé nécessaires des institutions extérieures pour perpétuer la lumière à l'intelligence, il les a jugées nécessaires aussi et à plus forte raison pour soutenir la volonté dans l'amour du bien et le courage de le pratiquer. Tel est son caractère de Réparateur. M. Renan n'en a vu, ou n'en a voulu voir que la moitié, dans un intérêt qu'il croit secret, mais qu'il est trop facile de deviner.

Encore un pas. L'homme n'était pas seulement frappé dans les deux puissances de son âme d'une faiblesse incurable par tous les moyens humains, il était de plus coupable devant la justice de Dieu ; et s'il avait besoin d'être réparé, il avait un égal besoin d'être justifié ou racheté. Aussi au caractère de Réparateur, Jésus-Christ ajoute celui de Rédempteur. M. Renan semble ne pas soupçonner ce second côté

Digitized by Google

de la mission de Jésus-Christ ou du moins il le voile, toujours dans le même intérêt. D'après lui, si Jésus-Christ meurt, c'est comme victime de sa hardiesse d'abolir la loi de Moïse et de se proclamer le Messie. « La loi sera abolie, c'est lui qui l'abolira. Le Messie est venu, c'est lui qui l'est. Le royaume de Dieu va se révéler, et c'est par lui qu'il se révélera. Il sait bien qu'il sera victime de sa hardiesse ; mais le fils de l'Homme, après sa mort, viendra avec gloire[1]. » Il ne s'agit ici nullement de racheter l'homme, mais de révéler le royaume de Dieu. Et qu'était-ce que ce royaume de Dieu ? « C'était la religion pure, sans pratiques, sans temple, sans prêtre; c'était le jugement moral du monde donné à la conscience de l'homme juste et au bras du peuple[2]. » M. Renan ne voit donc pas la rédemption. Il en est sans doute de l'aveugle comme du sourd, le pire est celui qui ne veut point voir. Elle est pourtant écrite en caractères bien émouvants dans les quatre Évangiles, d'où elle est passée dans toutes les mémoires. A coup sûr M. Renan ne l'y effacera pas en fermant les yeux sur elle. Serait-il possible de le contraindre à les ouvrir ? Tentons.

M. Renan croit au mal : je ne lui ferai pas l'injure de penser que vice et vertu sont à ses yeux deux mots vides de sens. Il croit à la sanction du mal, et à une autre sanction que celle du juge et du geôlier, qui ne

1. Page 237.
2. Page 285.

Digitized by Google

saisit et ne châtie que l'acte extérieur du mal, et ne saurait atteindre le mal dans sa réalité, dans sa source, dans sa cause, le mal qui produit les actes. « C'est du cœur que partent les pensées dépravées, les meurtres, les adultères, les larcins[1]. » Il croit à cette sanction du souverain législateur plus haute et plus pleine; il y croit, non par logique, car sa conception de Dieu sans substance propre et sans personnalité devrait l'éloigner de cette croyance, mais malgré la logique et par l'instinct de toutes les consciences honnêtes et même de celles qui ne le sont pas. Cette sanction de la justice éternelle, qui est l'ordre immuable, impose au mal l'expiation et une expiation égale au mal. La gravité du mal se mesure sur l'importance de la loi violée et la majesté de l'être offensé. Un meurtre est plus grave qu'un vol, parce que le droit à la vie est plus grand et plus cher à l'homme que le droit à la propriété. Un même outrage adressé à un père est plus criminel qu'adressé à un étranger, parce que le père a un droit plus grand et plus sacré au respect de son fils. L'expiation ne peut se faire ni se comprendre que par la souffrance, et quand toutes les législations du monde infligent des peines graduées aux violateurs des lois, elles ne font qu'appliquer sur la terre la justice qui règne dans les cieux. M. Renan dira que cette théologie est un peu vieille et un peu lourde : ce sont les mots

1. Matth., cap. xv, v. 19.

Digitized by Google

qu'il a l'habitude de laisser tomber du haut de son dédain transcendant. Oui, monsieur, cette théologie est vieille comme le monde, universelle comme l'humanité, car l'âme humaine, en sortant des mains créatrices, l'emporta gravée dans sa substance en caractères que les passions ont pu altérer, mais non pas détruire; elle est forte comme la vérité qui, loin d'être lourde à l'homme, l'éclaire, le fortifie, le soutient et le soulage. Sur ces principes, qui sont ceux de l'ordre éternel et qui régissent le monde, veuillez mesurer la culpabilité qui pèse sur la race humaine, et dans laquelle chacun a la conscience de prendre sa part personnelle. Que verrez-vous? La violation d'une loi capitale, dans laquelle se résume tout l'ordre, je veux dire la subordination de la créature au créateur, une offense à la majesté du législateur divin, qui a des droits infinis à la soumission et au respect de la créature intelligente et la plus richement dotée. Où le coupable trouvera-t-il une expiation qui égale sa culpabilité? N'allez pas objecter que s'il peut faire le mal, il peut aussi le réparer : j'ai déja dit dans ce livre qu'il y a dans nous plus de puissance pour faire le mal que pour le réparer. Un homme peut en tuer ou en corrompre un autre. Pourra-t-il rendre au corps la vie qu'il y a détruite, ou à l'âme la fleur de vertu qu'il y a flétrie?

Qui donc va couvrir de l'expiation infinie, que réclame l'ordre éternel, cette infinie culpabilité de la race humaine? Qui va rendre à l'homme sa justice

Digitized by Google

perdue ? Celui-là même que vous avez vu lui rendre la vérité et l'amour du bien perdu avec l'innocence. Celui-là, c'est le Jésus-Christ de l'Évangile, c'est le Verbe éternel fait homme, celui que saint Jean-Baptiste a senti par un instinct divin dès sa première apparition sur les bords du Jourdain, et a proclamé l'*Agneau de Dieu qui efface le péché du monde*. Il est en effet la victime divine, qui donne aux souffrances de la nature humaine qu'il a revêtue, la portée d'une expiation infinie. Pourquoi M. Renan a-t-il rejeté comme légendaire cette parole si pleine, qui renferme en elle tout le système de la culpabilité et de la rédemption, c'est-à-dire, les deux grandes lignes de la destinée humaine ? C'est qu'elle dérangeait son petit portrait de Jésus. Il regarde cette parole comme légendaire, parce que si saint Jean avait déja connu Jésus-Christ, il ne lui aurait pas envoyé une députation de ses disciples, pour savoir de lui s'il était le Messie. Singulière raison : le précurseur n'avait pressenti le Rédempteur que par une inspiration divine. Pourquoi n'aurait-il pas désiré joindre à cette inspiration rapide sa conviction humaine et personnelle ? Rien n'était plus naturel que ce désir ; et parmi les prophètes qui ont eu du Sauveur la vision la plus claire et la plus étendue, il n'en est pas un qui n'eût tressailli d'allégresse, comme Siméon, s'il lui avait été donné de le voir de ses propres yeux. D'ailleurs, les disciples qu'il envoie à Jésus reviendront édifiés sur la divinité de sa

Digitized by Google

mission, et il les lui aura gagnés. Cela est dans son rôle de précurseur, qui consiste à préparer les voies au Sauveur, *parare vias ejus*. Oui, le Verbe fait homme est vraiment le Rédempteur, et lui seul pouvait l'être. Après les prophètes qui l'ont annoncé tout le long des âges, après le précurseur qui l'a signalé présent, il s'est assez affirmé, assez signalé lui-même dans toute sa vie.

Voyez-vous, monsieur Renan, celui que, dans votre langage par trop cavalier, vous avez appelé d'abord le *joyeux moraliste de la Galilée*, et puis le *géant sombre?* Il est sur la route de Jérusalem et à son dernier voyage. Que va-t-il y faire? Souffrir et mourir pour l'humanité coupable, et par cette expiation suprême compléter et terminer sa mission. La tristesse a envahi son âme et l'oppresse jusqu'à la mort : *Tristis est anima mea usque ad mortem.* Les prophètes l'ont vu dans cette terrible épreuve, et huit siècles d'avance Isaïe l'a peint trait pour trait avec un accent de douleur incomparable. Je vous laisse traduire cette merveilleuse vision dont vous vous efforcez de détourner le sens, en l'appliquant à vous ne savez vous-même quel sublime martyr, qui aurait teint de son sang les rues de Jérusalem. « Il s'élevait comme un arbuste, comme un rejeton qui monte d'un sol aride; il n'avait ni grâce, ni beauté. Accablé d'opprobres, délaissé des hommes, tous détournaient de lui la face; couvert d'ignominie, il comptait comme un néant. C'est qu'il s'est chargé de

Digitized by Google

nos souffrances; c'est qu'il a pris sur lui nos douleurs. Vous l'eussiez tenu pour un homme frappé de Dieu, touché de sa main. Ce sont nos crimes qui l'ont couvert de blessures, nos iniquités qui l'ont broyé; le châtiment qui nous a valu le pardon a pesé sur lui, et ses meurtrissures ont été notre guérison. Nous étions comme un troupeau errant, chacun s'était égaré, et Jéhovah a déchargé sur lui l'iniquité de tous. Écrasé, humilié, il n'a pas ouvert la bouche; il s'est laissé mener comme un agneau à l'humiliation, comme une brebis silencieuse devant celui qui la tond, il n'a pas ouvert la bouche. Son tombeau passe pour celui d'un méchant, sa mort pour celle d'un impie. Mais du moment qu'il aura offert sa vie, il verra naître une postérité nombreuse, et les intérêts de Jéhovah prospéreront dans sa main[1]. »

Quel est donc ce patient inconnu qui s'est chargé de toutes nos souffrances, qui a pris sur lui toutes nos douleurs, que nos crimes ont couvert de blessures, et nos iniquités broyé, dont le châtiment nous a valu le pardon et dont les meurtrissures ont été notre guérison ; sur qui Jéhovah a déchargé l'iniquité de tous, qui n'a opposé à tous les opprobres et à toutes les tortures qu'une résignation et un dévouement surhumains, et dont le sacrifice a enfanté à Jéhovah une nombreuse postérité d'adorateurs ? Il n'est pas un seul de ces traits qui puisse

1. Isaie, traduction de M. Renan.

Digitized by Google

s'appliquer à un martyr homme ; et je suis horriblement tenté de ne pas croire à votre sincérité, si vous dites que dans l'auguste victime de Jérusalem et du Calvaire, qui les a tous réalisés en elle du premier au dernier, vous ne reconnaissez pas Jésus-Christ, le Rédempteur divin. En poussant jusqu'à leur dernière limite les souffrances de l'âme et du corps, il a payé et au delà la rançon de l'humanité, posé le fondement et ouvert la source intarissable de la rédemption humaine. Par quel moyen l'appliquera-t-il aux peuples et aux générations ? nous n'en comprenons qu'un seul, mais d'une efficacité féconde, celui que Jésus-Christ a pratiqué et légué au monde, les institutions. Comme réparateur, il a créé des institutions d'abord pour perpétuer à l'homme la connaissance des vérités et des devoirs qui éclairent et règlent la vie, ensuite pour nourrir dans son âme l'amour de ces vérités et la force de remplir ces devoirs. Comme Rédempteur, il crée aussi des institutions pour relever l'âme qui tombe et lui rendre la justice qu'elle perd. C'est par ces institutions qu'il conduit l'homme à travers les défaillances de l'âme et les écueils de la vie à ce rivage heureux où il n'y a plus ni écueils ni défaillance ; où l'âme trouve au sein dela vérité et de l'ordre la vraie patrie de sa nature.

Ces institutions sont un élément essentiel et manifeste de la religion de Jésus-Christ. Cela n'accommode pas M. Renan, car elles renversent son cher rêve d'une religion pure, sans pratiques, sans temple, sans prêtre et

Digitized by Google

même un peu sans Dieu. Qu'il se jette et reste en dehors d'elles, c'est son affaire et aussi son droit qu'il peut exercer sous la responsabilité de sa conscience. Mais qu'il prétende se donner Jésus pour appui, pour autorité, c'est porter au delà de l'extrême l'audace de falsifier les faits, de dénaturer un caractère divin, de heurter le bon sens et de blesser ce qu'il y a au monde de plus sacré, la vraie foi religieuse. Comment s'y prend-il pour écarter ces institutions importunes ? il emploie le même procédé que pour les miracles, il les supprime, ou il les amoindrit et les défigure au point de ne leur rien laisser du caractère d'institution. Il leur consacre cependant un chapitre que je déclare aussi faible, aussi frivole que celui des miracles. Tout lecteur peut s'en convaincre. Il n'y reconnaît à la *Secte* (c'est ainsi qu'il nomme la première église) qu'un seul Sacrement. « La Secte n'avait-elle pas quelque sacrement, quelque rite, quelque signe de ralliement ? Elle en avait un que toutes les traditions font remonter jusqu'à Jésus, c'était Jésus lui-même, le pain nouveau, pain très-supérieur à la manne dont l'humanité allait vivre, c'était le germe de l'Eucharistie[1], » Croit-il à ce pain mystérieux qui devient l'Eucharistie ? il s'évertue à prouver que ce n'était qu'une métaphore.

Jésus-Christ n'a donc laissé, ni fondé des institutions. Mais ne dites-vous pas dans les premières lignes de ce

1. Page 299.

Digitized by Google

chapitre « qu'il jette avec une rare sûreté de vues les bases d'une Église destinée à durer[1]. » Une Église est une société religieuse, et Jésus-Christ a eu et réalisé en effet le dessein d'instituer toute la famille humaine en société religieuse. Or, comprenez-vous qu'une société religieuse, de même qu'une société politique, puisse se former et durer sans institutions? Qu'une école de philosophie sorte de telle ou telle doctrine et vive ce que vivent ces écoles, on le conçoit : les adeptes n'ont entre eux d'autre lien que cette doctrine spéculative qui reste étrangère à la vie. Mais une société religieuse dont les membres sont liés par une communauté d'idées, de sentiments, de croyances, de biens spirituels, de lois, d'intérêts, de destinées, par tout ce qui touche et constitue la vie humaine, une telle société est impossible et inconcevable sans institutions. M. Renan y a-t-il pensé? Puisqu'il ne voit pas ou ne veut pas voir dans l'Évangile celles que Jésus-Christ a données à son Église, nous allons les en tirer pour les amener sous son regard.

Rappelons, pour l'édification de M. Renan, qu'après avoir posé dans ses souffrances et dans sa mort, dans sa doctrine, dans ses exemples et dans toute sa vie, le fondement inébranlable de la Rédemption et de la Réparation, Jésus-Christ s'est appliqué à en faire descendre le fruit sur les générations humaines. Pour cela, il a créé des institutions, et il a mis dans cette seconde partie de

1. Page 290.

Digitized by Google

sa tâche autant d'action divine que dans la première. Il n'appartenait, en effet, qu'à la puissance divine d'attacher aux institutions, que la langue religieuse appelle sacrements, et qui sont composés d'éléments sensibles et vulgaires, la propriété surnaturelle de produire dans l'âme l'effet moral de justification et de force. Par une économie profonde et merveilleuse, ces institutions appliquent tour à tour le double remède au double mal qui travaille l'âme humaine depuis sa rupture avec Dieu, je veux dire la culpabilité et l'altération de ses deux puissances, effet et premier châtiment de cette culpabilité. Les unes la rétablissent ainsi, durant les jours de cette vie tombée, dans la justice perdue; les autres lui versent la force de se maintenir dans la justice recouvrée.

Si on veut lire l'Évangile sans préoccupation, on verra que Jésus-Christ a mis un soin particulier à préparer les esprits à la foi qui est due à chacun de ses sacrements, et à donner à sa parole l'autorité et la précision rigoureuse de la parole du législateur, quand le moment solennel de l'institution est venu. Constatons ce double soin du Sauveur en suivant l'Évangile.

A la tête des sacrements se place le baptême. Destiné à purifier l'âme de sa tache originelle et de ses taches volontaires, il régénère l'homme, le refait enfant de Dieu, puisqu'il en rétablit en lui la ressemblance par la pureté nouvelle qu'il lui donne, l'introduit dans la société chrétienne et le rend apte à tous les autres sacre-

Digitized by Google

ments. Jésus-Christ le prépare, d'abord en recevant lui-même le baptême de Saint Jean-Baptiste[1], qui ne purifie que le corps et n'est qu'une préparation au baptême de l'âme, mais qui fournit au précurseur l'occasion de proclamer le vrai baptême, que va bientôt conférer *celui dont il n'est pas digne de porter les souliers*[2]; ensuite en administrant lui-même son vrai baptême dans l'eau et l'Esprit saint[3]. Au docteur de la loi, qui vient l'interroger pendant la nuit sur la voie à suivre pour arriver au salut, il répond par la nécessité du baptême, de la régénération surnaturelle par l'eau et l'Esprit saint, et lui explique cette nécessité. « Ce qui est né de la chair est chair, et ce qui est né de l'esprit est esprit[4]. » Enfin quand l'heure est venue de remettre cette institution aux mains des apôtres, pour être appliquée à toutes les nations jusqu'à la fin de la vie du temps, le Sauveur la caractérise et la prescrit dans ce langage du législateur souverain : « Baptisez toutes les nations, au nom du Père, et du Fils et du Saint-Esprit; je suis avec vous jusqu'à la consommation des siècles[5]. »

Le baptême est-il assez clairement établi dans l'Évangile ? mais il a pour objet principal de guérir un des

1. Matth., cap. III, v. 15 et 16. Marc. cap. I, v. 9. Luc., cap. III, v. 21.

2. Matth., cap. III, v. 11. Marc., cap. I, v. 7 et 8. Luc., cap. III, v. 16. Joan., cap. I, v. 26 et 27.

3. Joan., cap. III, v. 22 et 26.

4. Joan., cap. III.

5. Matth., cap. XXVIII, v. 19 et 20. Marc., cap. XVI, v. 15 et 16.

Digitized by Google

deux maux de l'âme, la culpabilité. Reste la faiblesse, qui réclame aussi son remède. Jésus-Christ le pose dans la Confirmation, dans le sacrement qui donne le Saint-Esprit, ou l'amour du bien, la force de l'accomplir. Il le promet et l'annonce plusieurs fois aux apôtres : « Je prierai mon Père, et il vous donnera un autre consolateur, l'esprit de vérité que le monde ne peut recevoir, parce qu'il ne le voit pas et qu'il ne le connaît point : à vous il enseignera toutes choses et vous fera ressouvenir de tout ce que je vous ai dit[1]. » Ailleurs : « Demeurez en ville jusqu'à ce que vous soyez revêtus de la force d'en haut[2]. » Cette promesse de Jésus-Christ se réalise le jour de la Pentecôte, et les apôtres reçoivent le Saint-Esprit[3] qui les transforme soudain. Jusque-là la crainte les avait tenus renfermés ; ils sortent et prêchent dans Jérusalem la divinité de celui que les Juifs viennent de crucifier comme un infâme. Munis de cette force sacramentelle, ils se répandent dans l'univers et vont remplir leur mission à travers les fatigues, les privations, les dangers et les supplices. La Confirmation est dès ce moment une institution de Jésus-Christ, qu'ils doivent appliquer aux hommes. Aussi l'évangéliste saint Luc rapporte que le collége apostolique ayant appris que les habitants de Samarie ont été baptisés par saint Philippe, leur envoie saint Pierre et saint Jean pour leur imposer

1. Joan., cap. XIV, v. 16, 17 et 26.
2. Luc., cap. XXIV, v. 49.
3. Act. ap., cap. II, v. 4.

Digitized by Google

les mains et leur communiquer le Saint-Esprit[1]. Ce sacrement est donc posé dans la société chrétienne dès l'origine, administré et perpétué comme le baptême, ainsi que l'attestent la tradition constante et l'usage de l'Église.

Le baptême et la confirmation ne se donnent qu'une fois. J'en pourrais dire la raison à M. Renan, si j'exposais la théorie des sacrements, mais je n'ai ici qu'à lui prouver la réalité positive de leur institution dans l'Évangile. Je poursuis : ces deux institutions ne changent pas et ne sont pas destinées à changer radicalement la situation de l'âme, telle que l'a faite la chute primitive. De la justification puisée au baptême, elle peut retomber dans une culpabilité nouvelle et personnelle ; de la force puisée au sacrement de confirmation, elle peut retomber dans une faiblesse nouvelle aussi, résultat de prévarications volontaires. Sous peine de demeurer inutiles, ces deux institutions doivent donc être suivies d'autres institutions qui viennent continuer leur tâche. De là les deux sacrements que Jésus-Christ institue et place à côté de l'homme et qu'il destine à le soutenir tout le long de ses jours, en lui versant tour à tour la justification et la force ; de là, la Pénitence, qui correspond au baptême, puisqu'elle rend la justification perdue ; de là, l'Eucharistie, qui correspond à la Confirmation, puisqu'en nourrissant l'âme de la substance

1. Act. ap., cap. III, v. 14, 15 et 17.

Digitized by Google

même de Jésus-Christ, qui est la personne de la vérité et du bien, elle la rétablit et l'aide à se maintenir dans la force.

Comme il a préparé la foi au baptême avant de l'instituer, Jésus-Christ prépare aussi la foi à la pénitence. En plusieurs circonstances, il remet les péchés, et toujours au grand scandale des scribes et des pharisiens qui traitent de blasphème cette parole : *Vos péchés vous sont remis*, et d'usurpation du pouvoir divin la prétention de les remettre. Dans tout autre que Jésus-Christ, ce serait une usurpation sacrilége, en effet, car il n'appartient qu'à Dieu, qui est l'ordre vivant, de remettre les péchés qui sont la violation de l'ordre. Mais en lui le fait de remettre les péchés n'est que l'exercice légitime du pouvoir divin, et il le prouve. « Lequel, leur dit-il, est plus aisé, ou de dire vos péchés vous sont remis, ou de dire au paralytique : Levez-vous et marchez. Or, pour que vous sachiez que le Fils de l'homme a sur la terre le pouvoir de remettre les péchés, levez-vous, lui dit-il, emportez votre lit et retirez-vous dans votre maison[1]. ». Le pouvoir de remettre les péchés, pouvoir essentiellement divin, implique celui d'en déléguer l'application, et c'est ce que fera Jésus-Christ dans le sacrement de Pénitence. Il en fait la promesse à saint Pierre d'abord[2], ensuite à saint Pierre et aux apô-

1. Matth., cap. IX. Marc., cap. II.
2. Matth., cap. XVI, v. 18 et 19.

Digitized by Google

tres réunis[1]. Lorsque le moment est venu, il les en investit tous par ces paroles nettes et précises : « Les péchés seront remis à ceux à qui vous les remettrez ; ils seront retenus à ceux à qui vous les retiendrez[2]. » Voilà l'institution du sacrement de Pénitence, claire et solennelle comme l'institution du baptême.

S'il n'est pas donné à l'esprit humain de distinguer des degrés dans l'ordre surnaturel qu'il ne peut atteindre, il est porté néanmoins à trouver quelque chose de plus profond et de plus mystérieux dans le surnaturel de l'Eucharistie que dans celui des autres sacrements. Ce changement de la substance du pain en celle du corps de Jésus-Christ, de la substance du vin en celle de son sang, lui semble demander de sa part un effort plus grand pour s'arracher aux sens et s'élever à la région pure des choses immatérielles. Là même le mystère eucharistique reste sans doute ; mais un rayon apparaît et lui montre la substance du Verbe éternel, qui est, dans la divinité, la vérité et la sagesse, donnant à l'âme la nourriture qui convient à sa nature. Car de quoi peut se nourrir l'âme, sinon de vérité et de vertu? Toutefois l'Eucharistie est la plus élevée et la plus ardue des institutions de Jésus-Christ. Aussi semble-t-il mettre un soin plus vif à en préparer la croyance.

1. Matth., cap. XVIII, v. 18.
2. Joan., cap. XX, v. 23.

Digitized by Google

Dans la synagogue de Capharnaüm, devant une assemblée nombreuse, il se déclare hautement et avec une insistance frappante le pain vivant descendu du ciel. « En vérité, en vérité, je vous le dis, ce n'est pas Moïse, mais c'est mon Père qui vous a donné le pain du ciel, car le pain de Dieu est celui qui est descendu du ciel et qui donne la vie au monde. C'est moi qui suis le pain de vie; celui qui vient à moi n'aura point faim, et celui qui croit à moi n'aura jamais soif. » Ces paroles excitent des murmures; mais Jésus-Christ les brave et poursuit avec plus de force. « Oui, je suis le pain de vie. Vos pères ont mangé la manne dans le désert, et ils sont morts. Mais voici le pain descendu du ciel, afin que celui qui en mange ne meure pas. Je suis le pain vivant; si quelqu'un mange de ce pain, il vivra éternellement. Et le pain que je donnerai, c'est ma chair, pour la vie du monde. » Ce mot provoque du scandale dans l'assemblée. Mais Jésus-Christ, bravant le scandale, comme il avait bravé les murmures, « Oui, oui, dit-il, si vous ne mangez la chair du Fils de l'homme, et si vous ne buvez son sang, vous n'aurez point la vie en vous.... Car ma chair est véritablement une nourriture et mon sang un breuvage. Celui qui mange ma chair et boit mon sang demeure en moi, et moi en lui. Comme mon Père, qui m'a envoyé, est vivant, et que je vis par lui, de même celui qui me mange vivra aussi par moi. C'est ici le pain qui est descendu du ciel; ce pain n'est pas comme la manne que vos pères ont mangée et qui ne

Digitized by Google

les a pas empêchés de mourir : celui qui mange ce pain vivra éternellement[1]. »

M. Renan retrace cette scène de la synagogue de Capharnaüm, la prenant dans le chapitre VI de saint Jean qu'il traduit avec une exactitude que je me plais à reconnaître. Mais le panthéisme germanique lui offusque la vue ; il ne comprend rien à la parole profonde de Jésus-Christ, ni à son dessein, ni à sa méthode divine, et dans son insistance il ne voit qu'une obstination dans le paradoxe[2].

L'institution surnaturelle et féconde, qui doit contenir la substance du Rédempteur divin et la donner à l'âme humaine, afin de nourrir en elle l'amour de la vérité et du bien, cette institution est préparée par cette ardente révélation de Jésus-Christ. Quand sortira-t-elle de sa volonté réparatrice, pour prendre rang parmi les institutions chrétiennes ? Les trois premiers évangélistes, saint Mathieu, saint Marc et saint Luc[3] en placent la création à la dernière Cène, au moment le plus solennel de la vie du Sauveur. M. Renan reconnaît le fait de cet imposant témoignage ; mais il s'efforce de jeter de l'incertitude sur sa vérité. Sa grande raison, c'est que « saint Jean, qui justement nous a conservé l'incident de la synagogue de Capharnaüm, ne parle pas d'un tel

1. Joan., cap. VI, v. 32 et sequentes.

2. *Vie de Jésus*, page 301.

3. Matth., cap. XXVI, v. 26, 27 et 28. Marc., cap. XIV, v. 22, 23 et 24. Luc., cap. XXI, v. 16 et sequentes.

Digitized by Google

acte, quoiqu'il raconte la dernière Cène[1]. » Si saint Jean eût contredit le témoignage des trois évangélistes, ce serait un argument grave. Mais son silence peut-il infirmer le témoignage de trois historiens dont M. Renan lui-même reconnaît la gravité? Saint Jean n'a pas raconté les détails de l'institution eucharistique, qu'est-ce à dire? Il a écrit son Évangile après les trois autres que certainement il connaissait, et il a cru pouvoir se dispenser de redire après eux des détails trois fois racontés. Mais est-il bien sûr que saint Jean n'ait pas fait mention de l'institution elle-même? Le premier verset de son chapitre sur la Cène est ainsi conçu : « Avant la fête de Pâques, Jésus sachant que son heure était venue de passer de ce monde à son Père : comme il avait aimé les siens qui étaient dans le monde, il les aima jusqu'à la fin. » M. Renan voudrait-il me dire le sens de ce dernier mot *les aima jusqu'à la fin*, sur lequel porte tout le verset? Selon moi, il signifie que dans ce moment suprême Jésus leur donna un dernier gage de son amour. Or ce gage de son amour c'était l'Eucharistie ou le don de lui-même. Et nul mieux que saint Jean ne pouvait voir dans cet acte sacramentel la réalisation de cette parole répétée avec ardeur à Capharnaüm : « Je suis le pain vivant descendu du ciel, qui donne la vie au monde; ma chair est une nourriture et mon sang un breuvage. » Le témoignage de saint Jean s'ajoute donc à

1. Page 302.

Digitized by Google

celui des autres évangélistes et lui donne ce degré de certitude décisive qui résulte de l'accord de tous les historiens sacrés.

Les paroles sacramentelles de l'institution, précises, fermes, arrêtées, autant que sublimes et touchantes, respirent la résignation calme, surhumaine du martyr divin au supplice qu'il va subir et offrir dans quelques heures pour l'humanité coupable. Elles sont identiques dans les trois évangélistes, prononcées tous les jours dans toutes les églises du monde, l'âme du culte chrétien, et à tous ces titres le témoignage le plus irréfragable de la réalité de l'institution eucharistique.

Par ces quatre institutions, le Sauveur, appliquant dans l'âme humaine, le double remède aux deux maux qui la travaillent, la culpabilité et la faiblesse, fait arriver à l'homme les fruits de la rédemption et de la réparation dont il a posé le fondement. Il en crée une cinquième, l'*ordre*[1], qui consacre une classe d'hommes destinés à les administrer et à porter sa doctrine dans le monde à travers les générations. Il prépare celle-ci comme les précédentes. Dès le début de sa vie publique il appelle et choisit les hommes qui doivent recevoir l'*ordre* les premiers, il les associe à sa vie et les forme par ses instructions et par ses exemples. M. Renan constate lui-même cette préparation de l'*ordre*. « Il n'est guère possible de douter que Jésus n'ait choisi

1. Nous traiterons ailleurs de l'extrême-onction et du mariage, qui complètent les institutions de J. C.

Digitized by Google

lui-même, parmi ses disciples, ceux qu'on appelait par excellence les apôtres, les douze. » A ces apôtres, qu'il appelle l'Église, « Jésus confie le droit de lier et de délier, de remettre les péchés, de prier avec certitude d'être exaucés, de propager sa doctrine[1]. » Tous pouvoirs qui sont ceux que confère le sacrement de l'ordre. Mais ce que M. Renan se garde bien de retracer, c'est ce moment solennel où, près de quitter la vie du temps, Jésus-Christ ordonne aux apôtres de commencer leur mission qu'il exprime dans un langage que jamais oreille humaine n'avait entendu et n'entendra de nouveau : « Toute puissance m'a été donnée au ciel et sur la terre : en conséquence, allez, instruisez toutes les nations, baptisez-les au nom du Père et du Fils et du Saint-Esprit, leur apprenant à observer toutes les choses que je vous ai commandées, et je serai avec vous tous les jours jusqu'à la consommation des siècles[2]. » Que M. Renan arrête son regard sur cette mission, qu'il la considère soit dans son objet, qui est de restaurer l'âme déchue, en y rétablissant, avec la justice, la lumière et la vérité dans l'intelligence, l'amour et la force du bien dans la volonté ; soit dans sa portée qui embrasse l'humanité dans tout ce qu'elle est, dans tous ses peuples et dans toutes ses générations, et qu'il se demande si une pareille mission peut partir d'un homme. Sa seule conception est à l'infini au-dessus de l'esprit créé ; son

1. Pages 290, 296.
2. Matth., cap. XVIII, v. 18, 19 et 20.

Digitized by Google

exécution absolument impossible aux efforts humains. Or Jésus-Christ l'a conçue et exécutée; donc il porte en lui la divinité avec sa puissance. Il l'a exécutée avec ses institutions; donc ses institutions s'élèvent au-dessus de l'ordre humain et viennent de l'ordre surnaturel. Devant cette grande œuvre et la révolution fondamentale qu'elle a produite dans le monde, les assertions gratuites, les petites chicanes, les contradictions continuelles qui remplissent *la Vie de Jésus* de M. Renan, ne sont que des espiègleries risibles d'un enfant qui se joue au-dessous de la vérité qu'il ne sait pas connaître.

Qu'y a-t-il donc dans ce livre qui explique l'engouement qu'il a excité dès son apparition? Il y a l'esprit de parti qui l'a préparé longtemps d'avance; il y a la popularité souveraine du nom de Jésus, qui répand un intérêt toujours vif sur tout ce qui se rapporte à sa vie; il y a une certaine audace dans le paradoxe, qui plaît aux esprits légers très-nombreux de nos jours, il y a une disposition malveillante contre l'Église, qui fait rechercher ce qu'on croit propre à l'affaiblir ou à la contrister; il y a.... A coup sûr il n'y a pas dans ce livre l'art que ses partisans ont exalté. L'art, le véritable, celui qui mérite ce nom, c'est la raison appliquée à la réalisation de l'idée du beau. Il brille dans les chefs-d'œuvre de la Grèce, de Rome et de ceux qui élèvent notre littérature au niveau des littératures antiques. Les générations ne cesseront jamais de l'y admirer, car il participe à l'im-

Digitized by Google

mortalité de l'idée du beau qu'il y a rendue vivante. Or, cet art véritable dont la raison est le principal et l'indispensable élément, ne le cherchez pas dans la *Vie de Jésus*. En y voyant profondément perverties les idées fondamentales de Dieu et de l'homme sur lesquelles roule toute science, assurez-vous que l'esprit de l'auteur n'est ferme dans aucune autre. Aussi quoi de plus vague, de plus inconsistant et souvent de plus faux que les aperçus qu'il sème sur sa route. Ce chapitre en a mis quelques-uns sous les yeux du lecteur : j'en ajoute un dernier, qui n'est pas des moins curieux, sur l'idée si démontrée, si lumineuse et si salutaire de l'immortalité de l'âme[1] : « Ceux qui ne se plient pas à concevoir l'homme comme un composé de deux substances, et qui trouvent le dogme déiste de l'immortalité de l'âme en contradiction avec la physiologie, aiment à se reposer dans l'espérance d'une réparation finale, qui, sous une forme inconnue, satisfera aux besoins du cœur de l'homme. Qui sait si le dernier terme du progrès, dans des millions de siècles, n'amènera pas la conscience absolue de l'univers, et dans cette conscience le réveil de tout ce qui a vécu. » O philosophie germanique, comme tu te trahis dans ces rêveries creuses de nos esprits français qui se livrent à toi et que tu nous corromps ! L'art a quelque chose de trop réel, de trop vrai, de trop vivant, pour s'associer avec le vide, le faux

1. Page 288.

Digitized by Google

et le chimérique qui s'étalent sans cesse dans ce livre. Aussi je ne crains pas de prédire que la génération, qui l'a vu naître, le laissera enseveli.

Nous savons que l'École de Tubingue, d'où il nous est venu, en a été fort mécontente. Pense-t-elle pouvoir frapper plus fort? qu'elle poursuive son œuvre souterraine, qu'elle *sollicite doucement* ou tourmente cruellement les textes sacrés, elle n'atteindra pas le Christianisme. Il est écrit sans doute dans ces textes, que défendent les génies qui ont éclairé le monde; mais il est écrit aussi en caractères plus indestructibles dans les monuments dont il a couvert la terre; il est écrit dans la conscience reconnaissante de l'humanité; il est écrit dans la révolution qui a changé de fond en comble l'ordre social de l'univers civilisé. Et je vois plus d'extravagance dans la tentative des exégètes pour renverser le Christianisme en épiloguant sur des textes, que dans la tentative d'un Bédouin ou d'un pâtre de Savoie, qui gratterait la base de la grande pyramide ou celle du Mont-Blanc avec des ongles qui se brisent, pour renverser ces œuvres colossales de l'art ou de la nature.

Digitized by Google

CHAPITRE XIV.

LE CHRISTIANISME EST AUSSI NÉCESSAIRE A LA RAISON POUR QU'ELLE CONTINUE LE PROGRÈS VÉRITABLE, QU'IL L'A ÉTÉ POUR QU'ELLE LE COMMENÇAT. — C'EST PARCE QU'IL EST PARFAIT QU'IL DÉTERMINE LE PERFECTIONNEMENT.

Cependant l'homme, une fois transporté dans l'ordre nouveau, où commence pour lui, avec la vie de la raison, le progrès véritable, la mission du Christianisme est-elle accomplie? Indispensable à la raison pour lui faire commencer ce progrès, l'est-il également encore et le sera-t-il toujours pour le lui faire continuer?

Qui se chargera de donner à cette question une réponse négative, soit à l'égard du présent, soit à l'égard de l'avenir? Qu'on y songe : l'entreprendre serait se déclarer en mesure d'assurer, ou que la raison humaine est parvenue maintenant à la plénitude de ses forces, à son intégrité primitive, ou de prophétiser qu'un jour elle y sera remontée. Si l'état actuel de la raison, le spectacle de ses erreurs, de ses passions, repoussent

Digitized by Google

invinciblement l'idée qu'elle est en possession de son intégrité primitive, et ne laissent qu'à une secte d'illuminés, hommes excentriques, en tout à opinions singulières, le courage de lui prédire, dans un avenir quelconque, cette pleine régénération, il faut accepter pour elle la nécessité du Christianisme et n'assigner à cette nécessité d'autre terme que celui de l'humanité sur la terre. Ne comprenez-vous point que le même genre d'impuissance qui l'a empêchée de se relever seule, l'empêcherait de marcher seule? Pourquoi, abattue sous les sens, ne pouvait-elle se remettre debout elle-même? Nous l'avons assez expliqué, c'est parce qu'elle manquait de cette force qu'elle ne trouve que dans son état de perfection, c'est-à-dire, dans son union intime avec Dieu. Puisqu'elle n'a pas retrouvé toute cette force, elle ne pourrait donc, par le même motif, monter plus haut, se développer, se perfectionner davantage. Bien plus, elle devrait nécessairement déchoir de l'état où elle est arrivée, ne pouvant rester ainsi stationnaire, osciller entre la faiblesse et la force. Il faut qu'elle cède à l'une ou à l'autre; qu'aidée du Christianisme, elle se relève jusqu'à la perfection qui lui est propre, ou que, destituée de ce secours et abandonnée à elle-même, elle retombe au dernier degré d'épuisement. A ces deux extrêmes seulement elle rencontre le repos, dans l'un, le repos de la vie, dans l'autre, celui de la mort. Sur tous les points intermédiaires, nulle position stable n'est possible; ou la force

Digitized by Google

que le Christianisme lui prête l'élèvera, ou sa faiblesse, c'est-à-dire, ses erreurs, ses vices, la précipiteront. Sans doute le Christianisme a réuni la raison humaine au principe de sa force, à Dieu; mais l'a-t-il guérie de toute sa faiblesse? Et, s'il est indubitable qu'elle a retrouvé Dieu, puisque partout elle le proclame, par la bouche de l'enfant comme par celle du vieillard, par la bouche de l'homme agreste comme par celle du philosophe, il ne l'est pas moins qu'elle n'y a point encore puisé son entière régénération, puisque nulle part elle ne se montre exempte d'erreur, d'ignorance et de penchant au mal. Qui oserait le méconnaître aujourd'hui? qui l'osera jamais ici-bas, la raison ne devant point ici-bas rentrer dans sa pureté native? Marchant sans cesse, elle en approchera continuellement et indéfiniment, mais sans l'atteindre, car elle est placée hors du temps sur le seuil de l'éternité.

Un point qui échappe, et qui pourtant se manifeste à qui veut étudier les rapports des choses, c'est que l'âme ne saurait reconquérir sa perfection primitive, que le corps ne recouvre aussi et simultanément la sienne. Dans cette voie de progrès, ils ne peuvent point ne pas marcher ensemble : la corruption de l'un serait un obstacle invincible à la complète régénération de l'autre. Et l'exemption de l'erreur, de l'ignorance et du penchant au mal, implique l'exemption des souffrances, des maladies et de la mort; la possession parfaite de la vérité et du bien emporte la possession

Digitized by Google

parfaite de la santé et de l'immortalité physiques. Telle est en effet l'harmonie qui existe entre l'ordre moral et l'ordre physique, que tout bien ou tout mal dans l'âme retentit dans le corps. Regardez à l'origine la corruption du corps suivre celle de l'âme, les maux de l'un marcher avec les maux de l'autre, les privations, les souffrances, les maladies, la mortalité, accompagner l'ignorance, les erreurs et les vices, et une servitude universelle, dernier degré de la misère physique, répondre à l'idolâtrie, dernier terme de la dégradation morale. Que l'âme commence à se régénérer sous l'action chrétienne, qu'elle recouvre ses biens, le corps retrouvera ceux qui lui sont propres; à mesure qu'elle remontera à la lumière, à la vérité, et à la vertu, il arrivera au bien-être, aux commodités de la vie, et restreindra l'empire des maladies et de la mort en écartant le plus grand nombre des causes accidentelles qui les donnent. D'après ces enseignements, que fournit l'histoire du genre humain à qui l'observe, si on s'entend bien soi-même et qu'on soit conséquent, on ne peut se promettre la régénération totale de l'âme ici-bas sans attendre aussi celle du corps. Ce n'est pas tout : une harmonie subsiste aussi entre l'homme et l'univers. Il faut que l'univers change de face pour se mettre d'accord avec l'homme dans cet état parfait, qu'il cesse de l'affliger par ses intempéries et ses fléaux, et de le contraindre à lui arracher péniblement sa subsistance; il faut que la terre, tirant ses fruits de sa

Digitized by Google

propre fécondité, et non point des sueurs de l'homme, redevienne un Eden.

Et qu'on ne croie pas que ces conséquences, condition nécessaire de la régénération complète ici-bas, soient hasardées : elles apparaissent à quiconque a le sentiment de l'ordre qui règne dans la création, où une révolution capitale d'un côté en entraîne une analogue de l'autre. C'est ce que Leibniz, dont le vaste et perçant regard embrasse et pénètre tout, a si bien fait ressortir dans son système de l'*Harmonie préétablie*. Il démontre l'accord imperturbable qui existe entre le règne des causes efficientes et celui des causes finales, entendant par causes efficientes les causes physiques, lesquelles agissent aveuglément et nécessairement dans le monde des corps ; et par causes finales, les causes morales, lesquelles agissent d'une manière intelligente et libre dans le monde des esprits. La pierre tombe, la vapeur s'élève, les plantes, les animaux croissent et déclinent en vertu de certaines causes. Eh bien ! ces causes et celles qui produisent tous les autres phénomènes matériels, ce sont les causes efficientes. L'homme veut agir, il se détermine par un motif, il se propose une fin : c'est une cause finale, et rien n'arrive dans le monde des esprits que par des causes de ce genre. Ces deux ordres de causes et d'effets et leur harmonie, Leibniz l'appelle le règne de la nature ; puis il fait voir qu'il existe un pareil accord entre ce règne et celui de la grâce, qui est le règne des causes

Digitized by Google

et des effets réparateurs de l'âme et du corps. Merveilleuse harmonie ! qui, coordonnant entre elles toutes les parties de ce vaste univers, ne permet pas qu'on en isole une pour considérer à part ce qui lui arrive, sans tenir compte de ce qui arrive aux autres. Aussi, la secte à laquelle nous avons déjà fait allusion, les théosophes, qui annoncent la régénération complète de l'âme sur la terre, ne manquent pas de prédire aussi la rénovation du corps et la transformation correspondante de l'univers. Et leur autorité n'est pas ici sans poids; car si ces hommes, qui se tiennent en dehors de l'expérience pour vivre dans la spéculation, qui dédaignent le présent pour ne s'occuper que de l'avenir, comme si l'avenir n'était pas subordonné au présent, comme si la connaissance de ce qui est ne conduisait pas à la connaissance de ce qui doit être, si ces hommes tombent quelquefois dans d'insoutenables paradoxes, il n'en est pas moins vrai que, par la tournure même de leur esprit et le caractère de leurs méditations, ils sont propres à entendre la nature des choses et à sentir leur harmonie. Condorcet, écrivant dans des principes matérialistes diamétralement opposés à ceux des théosophes, parvient au même résultat, et affirme que les progrès de la raison conduiront à affaiblir l'intensité des maladies, à diminuer leur nombre et à reculer indéfiniment la mort. Tant il est vrai que l'absence des maladies, des souffrances, des malheurs et des fatigues, et l'immortalité physique de l'homme sont une

Digitized by Google

conséquence nécessaire du principe de l'entière régénération de la raison !

Est-il besoin de dire que c'est une espérance chimérique ? Nous croyons avoir prouvé philosophiquement que le Christianisme est d'extraction divine, et nous voyons cette espérance tomber sous la parole infaillible de Jésus-Christ, qui annonce que l'homme ne peut retrouver sa perfection primitive qu'en traversant le tombeau. Nous la voyons tomber encore devant l'impossibilité que, ce que les uns appellent nature, les autres, Dieu, veuille faire un sort si inégal aux générations humaines, laissant s'écouler comme des flots et s'engloutir dans la mort, celles qui n'auraient pas vu luire le grand jour de l'entière régénération, et les autres jouir sans terme de ses bienfaits. Aux matérialistes, nous opposons cette inégalité de destinée comme une choquante anomalie dans l'ordre de la nature ; aux spiritualistes, comme une incohérence dans les desseins du Créateur, qui scinderait l'humanité en deux parts, achevant la régénération de l'une dans la vie présente, et réservant celle de l'autre pour la vie future. Dieu, qui a créé toutes les générations, réserve à toutes la même immortalité, et celles qui ne sont plus ici nous avertissent que cette immortalité ne peut point être sur la terre. Mais si notre régénération ne doit pas se consommer sur la terre, si la raison humaine ne doit pas y dépouiller toute sa faiblesse, recouvrer toute sa force, le se-

Digitized by Google

cours de Dieu ou le Christianisme lui sera toujours nécessaire.

Ici on ne manquera pas d'élever d'imaginaires obstacles. Oubliez-vous, dira-t-on, que vous avez longuement prouvé que le Christianisme est absolument parfait, et comme tel immuable. En ce cas, comment conciliez-vous cette immutabilité avec le mouvement du monde, cette perfection absolue avec le perfectionnement graduel de l'humanité? Si vous voulez que le Christianisme marche toujours avec elle pour la soutenir dans la carrière de la perfectibilité indéfinie qu'il lui a ouverte, ne faut-il pas qu'il se perfectionne avec elle, et se développe par des progrès analogues à ceux qu'il lui fait faire?

Non, nous ne l'oublions point, et au contraire nous soutenons, en face et sous l'influence de ce souvenir, que, précisément parce que le Christianisme est immuable, il peut faire que tout se meuve au-dessous de lui; que, précisément parce qu'il est parfait, il peut faire que notre raison se perfectionne, comme d'abord il a pu l'établir dans la voie de la perfection; ou, pour revenir à la proposition dès longtemps énoncée et que nous avons travaillé à mettre en évidence, nous soutenons que la perfection et l'immutabilité du Christianisme sont la source et la condition nécessaires de tout progrès véritable dans l'ordre social.

Veuillez nous répondre vous-mêmes. Comment le Christianisme a-t-il fait passer la raison humaine du

Digitized by Google

monde ancien au monde moderne? N'est-ce pas en la relevant intérieurement à la raison souveraine, qu'elle avait désertée, et en rétablissant nos vrais rapports avec Dieu, et par cela même nos vrais rapports avec nos semblables? N'est-ce pas en donnant de ces rapports une connaissance parfaite et transportant cette connaissance dans la conduite de la vie? Mais comment le Christianisme aurait-il pu nous remettre ainsi dans la voie de la perfection, s'il n'eût été parfait lui-même? Si ces idées de perfection se sont éveillées dans notre âme, n'est-ce pas parce que le Christianisme a fait briller à ses yeux la perfection absolue? L'examen de la nature divine et celui de la nature humaine, telle qu'elle est en elle-même, et telle que la chute originelle l'a faite, l'examen de ce qui s'est passé dans le monde; ce double examen que nous avons fait, vous permet-il de contester ce point? et si vous êtes forcé de l'admettre, pouvez-vous nier que, pour nourrir dans l'homme ces idées de perfection qui l'appellent au progrès indéfini, le Christianisme doit, d'un côté, les lui tenir immuablement présentes à l'esprit; de l'autre, le pousser à les suivre? Or, le pourrait-il sans être lui-même parfait, immuable? Supposez, un instant, qu'il progresse, et par conséquent qu'il change. Dès lors, contrairement à l'histoire, à l'évidence, il n'a pu montrer la perfection absolue, ne la possédant pas soi-même, moins encore y conduire l'humanité, que nous avons cependant trouvée incapable d'y aller par sa propre force.

Digitized by Google

Vous voulez que le Christianisme fasse des progrès; bien entendu qu'il s'agit de progrès véritables, tendant vers la perfection absolue; puisque, à cette condition seule, il en peut faire faire à l'humanité. Mais par quoi fera-t-il ces progrès, par quoi tendra-t-il à la perfection absolue? Ce ne peut être qu'en vertu d'une puissance qui lui montre cette perfection absolue et qui l'y pousse. Est-il concevable qu'il marchât vers elle, s'il ne la voyait pas, et s'il n'y était porté par quelque chose qui s'appuyât sur elle? En d'autres termes, chaque pas vers la perfection absolue est déterminé par elle et la suppose immédiatement présente. Voyez les arts. Pourquoi, aux siècles de leur splendeur, tendent-ils à la perfection? Parce que l'idée de la perfection règne dans les esprits. C'est, dominés par elle, que le littérateur, le peintre, l'architecte, enfantent leurs merveilles. Considérez-les à l'œuvre : chaque trait qu'ils exécutent, ils le comparent à cette idée. S'il lui est conforme, ils le laissent; s'il en diffère, ils l'effacent ou le corrigent. C'est en présence de l'idée qu'ils travaillent, ou plutôt c'est elle-même qui travaille dans leur esprit. Et si le public admire leurs chefs-d'œuvre, c'est qu'il voit reluire en eux la perfection dont il porte aussi l'idée. Pourquoi, aux siècles de décadence, les arts s'écartent-ils de la perfection, sinon parce que l'idée n'en est plus dans les esprits? Ce n'est pas toujours le génie qui manque à ces époques; souvent même il est plus énergique. Pour ne parler que des

Digitized by Google

lettres, du côté de la nature, Sénèque et Lucain ne le cèdent ni à Cicéron, ni à Virgile. Racine l'emporte-t-il sur Shakspeare? Et cependant, quelle différence entre les productions de ces hommes! Vraiment, nul ne peut aller à la perfection sans en avoir l'idée présente. Et nous qui traitons ici la perfection sociale, pourrions-nous nous entendre si nous n'avions cette idée? Que dis-je? d'où vient à notre siècle cette soif de perfection qui le dévore? d'où lui viennent ces élans vers des améliorations universelles et indéfinies? N'est-ce point parce que l'idée de perfection s'est ranimée avec toute son énergie dans les esprits et les enflamme du besoin de la réaliser au dehors? Nous l'avons vue éteinte dans les siècles antiques : aussi, ils s'agitaient et ne marchaient pas, ils roulaient dans un cercle étroit sans pouvoir en sortir, et leurs incessantes révolutions les laissaient toujours à la même place.

Revenons au Christianisme. S'il faisait des progrès, s'il tendait à la perfection, ce ne pourrait être que par la perfection même, à l'aide d'une puissance, d'une institution, qui serait parfaite. Vous n'avez donc fait que reculer la difficulté, ou plutôt vous retombez toujours dans l'inévitable nécessité de la perfection et de l'immutabilité. Tant s'en faut que l'idée de progrès et l'idée de perfection absolue s'excluent mutuellement, que l'une n'est possible que par l'autre. Nous apercevons bien ce qui vous embarrasse. Voyant d'un côté le Christianisme immuable, de l'autre, les choses humai-

Digitized by Google

nes, qui se meuvent au-dessous de lui, vous jugez impossible qu'il s'allie avec elles, afin de les presser à chaque instant et de les faire avancer. Pour s'établir en contact permanent avec les choses humaines, et exercer sur elles son action, il vous semble nécessaire qu'il participe de leur mouvement. Mais, placez-vous en face du Christianisme, contemplez son admirable économie. Vous le verrez se distribuant en deux parties fortement séparées, l'une essentielle, constitutive, qu'on appelle partie dogmatique; l'autre accidentelle, accessoire, qu'on nomme partie disciplinaire. Vous verrez la première, parfaite, immuable, tenir continuellement présente aux hommes la perfection absolue, à laquelle le Christianisme les attire; la seconde, perfectible, mobile, ne servir qu'à appliquer l'autre, c'est-à-dire, à faire passer les hommes par chaque degré de cette perfection. Vous le verrez, par sa partie dogmatique, s'élever au-dessus des temps, inaccessible à leurs révolutions, pur de leurs troubles; et, par sa partie disciplinaire, revêtir successivement la face de chaque siècle, s'identifier avec lui, prendre son esprit, consulter ses besoins et ses nécessités. Ainsi, tandis que, dans son symbole, arrêté dès le premier jour par les apôtres, se conservent inaltérables les vérités qui le constituent, la manière dont il applique ces vérités à la régénération de l'homme, et qui n'est autre chose que sa discipline, varie avec les âges. Le Christianisme est donc réellement de chaque temps, puisqu'il se plie à chacun;

Digitized by Google

réellement aussi il n'est enfermé dans aucun, puisqu'il convient également à tous, brillant au-dessus de tous de la vérité, de la justice et de la perfection éternelles. Nous le redisons encore : O merveilleuse économie d'une institution, qui répond aux deux grands besoins du genre humain, à cette soif de perfection qui l'agite, et à toutes les vicissitudes qu'il faut traverser pour y arriver successivement!

Digitized by Google

CHAPITRE XV.

LE CHRISTIANISME N'ASSERVIT POINT LA RAISON.

Toujours est-il, enfin, nous direz-vous, que si le Christianisme précède la raison au lieu de la suivre, la conduit au lieu d'être conduit par elle, c'est lui qui fixe ce qui doit être la vérité à son égard, et partant il l'asservit. Qu'entendez-vous donc par *asservir?* Voulez-vous dire qu'il la contraint? Mais ignorez-vous que lui seul a sapé dans son fondement l'intolérance, cette terrible nécessité des anciennes sociétés; que lui seul est tolérant par essence, qu'il repousse toute contrainte et n'emploie que la persuasion et la douceur? Vous voyez les croyances chrétiennes imposées par la loi dans le moyen âge : ah! de grâce, lorsque vous voulez juger le Christianisme, cessez de le prendre dans sa discipline théocratique de cette époque; osez une fois le regarder en lui-même, et hors de cette forme alors indispensable, aujourd'hui dépouillée sans retour, et qui le travestissait.

Digitized by Google

Par *asservir* entendez-vous que, donnant pour vrai à la raison ce qu'il enseigne, il lui interdit le libre examen et lui fait une loi de la soumission et de la croyance aveugles ? c'est ce qu'il faut voir. La raison s'applique à Dieu, à l'homme, à l'univers. Qu'enseigne le Christianisme sur Dieu et sur l'homme ? Précisément ce qu'enseigne la vraiep hilosophie, c'est-à-dire la raison éclairée par la vérité ; dès lors il n'asservit pas plus la raison que l'homme qui expose les principes d'une science n'asservit ceux qui l'écoutent. Ou les disciples acceptent la chose enseignée parce qu'ils la comprennent, et, en ce cas, ils ne sont asservis que par la vérité, qui éclaire leur intelligence, ce qui est la suprême liberté ; ou ils la rejettent parce qu'ils ne la comprennent pas, et en ce cas, ils fon acte manifeste de liberté ; ou, enfin, ils l'acceptent quoiqu'ils ne la comprennent pas, et, en général, ce n'est que provisoirement et dans l'espoir de comprendre après de plus mûres réflexions, et s'ils l'acceptent définitivement, c'est avec liberté, vu qu'ils peuvent la rejeter, et, en ce cas encore, nul asservissement, ou bien c'est un asservissement, qui se reproduit sans cesse dans la vie, obligés que nous sommes tous d'admettre sur parole une foule de choses. Encore y a-t-il cette prodigieuse différence entre le Christianisme et le particulier qui enseigne, que les enseignements de celui-ci restant toujours dans un étroit espace et ne s'adressant qu'à un petit nombre de personnes, il peut arriver qu'aucune ne comprenne, tandis que ceux du

Digitized by Google

Christianisme, embrassant les lieux et les temps, s'adressant aux peuples et aux générations, il est impossible qu'ici ou là, une fois ou une autre, ils ne soient pas compris. Par conséquent, ce ne sera pas la raison humaine qui sera asservie, mais la raison de tels ou tels qui sera faible et aura besoin d'être conduite.

Passons à l'univers. S'agit-il de sa structure, le Christianisme l'abandonne à la curiosité humaine ; il donne carte blanche à la pensée, *tradidit mundum disputationibus eorum*[1], et n'a rien à démêler directement avec l'astronomie, la physique, la chimie, la minéralogie, la botanique et la zoologie. S'agit-il de son origine, à laquelle se rattache celle de l'homme, il enseigne que l'un et l'autre ont été créés par Dieu ; et, à moins de prétendre qu'ils se sont formés eux-mêmes, ou qu'ils sont éternels, deux opinions également absurdes, et que leur absurdité ne rendra pas communes, il faut bien admettre qu'ils ont Dieu pour auteur.

Il enseigne aussi que cette création a été successive, qu'elle a duré six jours, dont le dernier a été consacré à la formation de l'homme, laquelle remonte à six mille ans environ. A l'égard de ce dernier point, nous voulons dire l'âge du genre humain, l'histoire et la géologie concourent à confirmer la vérité de l'enseignement biblique! « Il est bien vrai, dit M. Boubée, que l'homme n'a que six ou sept mille ans d'ancienneté sur le globe

1. Eccles., III, 2.

Digitized by Google

(six mille cinq cent quarante-six ans selon la période de Julienne). Les recherches historiques modernes sont maintenant d'accord sur ce point ; les traditions qui semblaient donner à l'homme une plus grande ancienneté n'étaient fondées que sur des observations imparfaites[1]. » Et, selon lui, l'étude géologique de la terre atteste que les couches où l'on trouve des fossiles humains et des produits de notre industrie, signalent cet intervalle. Telle est du reste l'opinion généralement admise aujourd'hui par les géologues. Ils consacrent avec le même concert le fait de la succession dans la création. Mais cette succession est faite plus ou moins longue. Selon la Bible, elle a duré six jours. Veut-on que ces jours représentent de longues périodes? c'est le système dominant de nos jours. La Bible ne s'y oppose point, et la plupart des géologues eux-mêmes reconnaissent cet accord, et se complaisent à en faire un appui de leur doctrine. Nous citons encore M. Boubée, parce qu'il affecte moins que les autres les termes techniques et les formes de la science. « Je dis qu'il existe une concordance frappante entre les faits géologiques les plus positifs, et le récit de la Genèse. Et, en effet, sans entrer ici dans tous les détails d'une discussion qui nous entraînerait trop loin, les *deux premiers jours* de la Genèse sont consacrés à la création du monde, à la disposition de la matière, au dépouillement de notre globe ;

1. *Géologie populaire, âge du monde*, page 5.

Digitized by Google

il n'est encore question d'aucun être organisé; rien ne peut mieux correspondre à notre *première époque* géologique, à la formation de nos terrains primitifs.

« Au *troisième jour* de la Genèse, les eaux sont rassemblées, la terre aride paraît, des plantes sont aussitôt créées pour habiter le globe. C'est là, très-exactement, le commencement de la *seconde époque* géologique, dont les terrains sont principalement caractérisés par des impressions végétales.

« La Genèse place ensuite dans le *quatrième jour* la création du soleil, de la lune et des autres astres. Ici on s'est fortement récrié, d'autant plus que la Genèse annonce que la lumière avait été créée dès le *premier jour*. Cette inversion a toujours paru une difficulté inexplicable, et cependant elle s'aplanit avec la plus grande facilité, aujourd'hui que les physiciens ont définitivement reconnu que la lumière ne nous vient point des astres, qu'elle en est indépendante, qu'elle existe dans notre atmosphère comme le fluide électrique existe dans tous les corps, et qu'elle n'a besoin, comme l'électricité, que d'être excitée convenablement pour frapper nos organes. Ce sont les corps que nous appelons lumineux qui ont reçu la propriété d'exciter la lumière, au milieu d'un air serein. Cette lumière, étant propre à notre atmosphère, put donc être l'objet d'une création particulière distincte de celle des astres du firmament, et exister dès le premier jour, comme l'indique la Genèse, tandis que les astres ne purent être aperçus de la sur-

Digitized by Google

face du globe, et y faire pénétrer leur influence lumineuse, que lorsque l'atmosphère eut été dépouillée de la plus grande partie de ses vapeurs aqueuses, bitumeuses et métalliques qui s'y trouvaient mêlées. On sait que cette épuration de l'atmosphère ne s'opéra que successivement, et qu'elle ne fut bien sensible qu'après la formation des terrains primitifs et de transition (2, 3 et 4), lorsque plusieurs matières volatilisables, telles que le mercure, le plomb, le zinc, etc., se furent enfin condensées et répandues sur le sol.

« La Genèse rapporte ensuite la création des poissons marins et de tous les animaux de la mer. Tout cela rentre parfaitement dans la *seconde époque* géologique, qui est fort longue et dont les terrains ne contiennent que des débris de végétaux et d'animaux marins.

« Les animaux terrestres sont ensuite créés au *cinquième jour*. Or les terrains de la *troisième époque* sont précisément caractérisés par les débris de ces nouvelles classes d'animaux.

« Enfin, c'est la création de l'homme qui couronne l'œuvre du Créateur, et l'examen de la croûte du globe prouve que les débris de l'homme ne se trouvent que dans ces terrains tout superficiels, qui ne sont encore recouverts par aucune formation et qui tous appartiennent à la *quatrième époque*, dans laquelle nous vivons encore.

« Ici se présente une considération dont il serait difficile de ne pas être frappé : puisqu'un livre, écrit à

Digitized by Google

une époque où les sciences naturelles étaient si peu éclairées, renferme cependant, en quelques lignes, le sommaire des conséquences les plus remarquables, auxquelles il ne pouvait être possible d'arriver qu'après les immenses progrès amenés dans la science par le dix-huitième et le dix-neuvième siècle ; puisque ces conclusions se trouvent en rapport avec des faits qui n'étaient ni connus, ni même soupçonnés à cette époque, qui ne l'avaient jamais été jusqu'à nos jours, et que les philosophes de tous les temps ont toujours considérés contradictoirement et sous des points de vue toujours erronés ; puisque enfin ce livre, si supérieur à son siècle sous le rapport de la science, lui est également supérieur sous le rapport de la morale et de la philosophie naturelle, on est obligé d'admettre qu'il y a dans ce livre quelque chose de supérieur à l'homme, quelque chose qu'il ne voit pas, qu'il ne conçoit pas, mais qui le presse irrésistiblement[1].... »

Veut-on, au contraire, que les *jours bibliques* ne représentent que des périodes courtes, à peu près renfermées dans le cercle de notre jour de vingt-quatre heures ; en d'autres termes, que les diverses espèces de végétaux, d'animaux, quoique formées successivement, soient contemporaines, les vues de M. Boué, exprimées dans ses *Mémoires sur la géologie et la paléontologie*, et dans son *Guide du géologue voyageur*, 5e part., t. II,

1. *Géologie populaire, âge du monde*, page 63.

Digitized by Google

inclinent à ce sentiment. Il prétend, en effet, qu'on doit trouver dans les terrains inférieurs comme dans les supérieurs des dépouilles des animaux et des végétaux les plus parfaits. Sans appuyer cette opinion, M. Cuvier ne la contredit pas, ou plutôt il la regarde comme difficile encore à combattre. Selon lui, l'étude des terrains secondaires, qui sont ce qu'on appelle les terrains inférieurs, est à peine ébauchée [1]. Ce système rentre comme de lui-même dans la lettre de la Bible.

Avec la création, le livre de Moïse raconte deux grandes catastrophes, la chute de l'homme et le déluge. La première est trop souvent ramenée dans cet ouvrage par les divers points de vue qui se présentent, pour nous y arrêter ici, où elle n'intéresse point la discussion. Passons à la seconde. M. Boubée veut que, depuis l'existence de l'homme, il y ait eu plusieurs déluges, mais des déluges partiels. Cette opinion ne contredit pas au fond le récit de la Bible, puisque l'objet de ce récit va bien moins à marquer que les eaux ont couvert la surface du globe, qu'à nous apprendre qu'elles ont détruit l'espèce humaine. Toutefois, M. Cuvier démontre victorieusement que tous ces déluges partiels, connus sous les noms de déluge de Deucalion, d'Ogygès, etc., qu'on trouve dans les traditions des peuples, ne sont que le déluge universel raconté par Moïse. Après avoir longuement discuté ces traditions, il conclut ainsi : « Je

1. *Discours sur les révolutions du globe*, page 292, 6e édition.

Digitized by Google

pense, avec MM. Deluc et Dolomieu, que s'il y a quelque chose de constaté en géologie, c'est que la surface de notre globe a été victime d'une grande et subite révolution, dont la date ne peut remonter beaucoup au delà de cinq ou six mille ans ; que cette révolution a enfoncé et fait disparaître les pays qu'habitaient auparavant les hommes et les espèces des animaux aujourd'hui les plus connus ; qu'elle a au contraire mis à sec le fond de la dernière mer, et en a formé les pays aujourd'hui habités ; que c'est depuis cette révolution que le petit nombre des individus épargnés par elle se sont répandus et propagés sur les terrains nouvellement mis à sec, et par conséquent que c'est depuis cette époque seulement que nos sociétés ont repris une marche progressive, qu'elles ont formé des établissements, élevé des monuments, recueilli des faits naturels, et combiné des systèmes scientifiques[1]. »

Voyez où aboutit la science sérieuse, celle qu'anime la passion de la vérité, et que les petits préjugés ne viennent point distraire dans ses infatigables recherches ! Imaginez-vous qu'elle puisse déclarer plus formellement que le Christianisme, sur l'univers, comme sur Dieu et sur l'homme, est dans le vrai lorsqu'il se prononce ? Il n'asservit donc pas la raison, et il l'asservit moins encore, s'il est possible, lorsqu'il ne se prononce pas, ce qui arrive le plus souvent. Le Chris-

1. *Discours sur les révolutions du globe*, page 290, 6e édition.

Digitized by Google

tianisme asservit la raison ! Il y a dans cette parole une irréflexion qui impatiente. Le soleil asservit-il les yeux, parce qu'il leur envoie sa lumière ? S'il faut qu'ils se détournent pour ne pas la recevoir, attaquerez-vous cette lumière comme importune et contraire à la liberté des yeux qui ne peuvent quelque chose que par elle? Oui, le Christianisme tient incessamment la vérité présente à la raison, qui ne peut aussi quelque chose que par elle ; et quoi qu'on dise, quoi qu'on fasse, ce qu'il enseigne sur Dieu, sur l'homme, sur l'univers, sont des vérités essentielles, préexistantes, de même que la chute des corps, à toute explication qu'on en donne. Si la spiritualité et l'immortalité de notre être pensant, si la spiritualité et l'unité de Dieu et ses autres perfections, si la création du monde et de l'homme, opérée par un acte libre et spontané du Créateur, ne sont point pour chaque individu aussi visibles que la chute des corps, elles le sont pour le genre humain, qui les proclame par ses grands interprètes, les penseurs sublimes, ces imposantes et incontestables voix de la raison humaine qu'on entend à toutes les époques. Toujours, sans doute, il y a eu des individus, des écoles même, qui ont cherché à obscurcir et à renverser ces vérités ; mais dans aucun temps aussi n'ont manqué les écoles qui les ont soutenues et les ont fait triompher. « N'est-ce pas une espèce de miracle, s'écrie Bossuet, que ne pouvant jamais être abolies, je ne dis pas par le temps, mais par un usage contraire, il y ait, pour le bonheur du

Digitized by Google

genre humain, beaucoup moins de personnes qui les décrient tout à fait, qu'il n'y en a qui les pratiquent parfaitement[1] ! » Et alors même que ceux qui donnent le branle à l'opinion les abandonnent, les peuples ne cessent de les consacrer par leur vie, puisqu'elles retentissent dans leur culte, dans leurs mœurs et dans leurs lois. Ne nous en étonnons point, ces vérités tiennent aux principes constitutifs de la raison humaine. Les lui ravir serait lui ravir sa vie ; et les lui présenter, c'est si peu l'asservir, que c'est lui donner le moyen d'agir selon sa nature, et la tenir dans sa liberté.

Nous ne l'ignorons pas, à ces vérités que nous venons de parcourir, et qui sont d'un ordre naturel et accessible à la raison, le Christianisme en ajoute d'autres, qui sont d'un ordre surnaturel et que la raison ne peut atteindre. Êtes-vous fondés à conclure qu'ici du moins elle est asservie ? D'abord, ces vérités surnaturelles, par ce caractère même qui les fat su périeures et étrangères à la raison, ne l'entravent nullement dans la recherche des vérités qu'il lui appartient de connaître. Que fait, par exemple, au libre exercice de la raison sur toutes les choses qui sont de son domaine, sur Dieu, sur l'homme, sur l'univers, la croyance que des paroles sacramentelles peuvent effacer les fautes, ou transformer la substance du pain en celle du Dieu-homme ? Rien, absolument rien. Allons plus loin :

1. *Sermon sur la mort*, 1er point.

Digitized by Google

en dehors de cette liberté, qui est toute celle dont nous pouvons jouir, et que le Christianisme laisse dans sa plénitude, asservit-il la raison en lui imposant des croyances inexplicables pour elle? S'il l'investit du droit d'examiner l'autorité sur laquelle ces croyances reposent, la correspondance des institutions qu'elles consacrent, avec les besoins de notre nature, il ne touche point à la part de liberté que la raison peut réclamer dans cet ordre. Direz-vous que, lorsque, sur la foi de témoins irrécusables, elle croit un événement dont il ne lui est pas donné de pénétrer les causes, ou lorsque, sur la foi de la science, elle se résigne à prendre un remède dont elle ignore les rapports avec son mal, elle est asservie? Or, la raison qui accepte les croyances surnaturelles, parce qu'elle les voit émaner de Dieu, qui se soumet aux institutions de Jésus-Christ, parce qu'elle reconnaît leur parfaite harmonie avec les besoins de l'homme déchu, est moins asservie encore. La liberté de la raison n'exige ici qu'une seule chose, c'est le droit de s'assurer que les croyances et les institutions chrétiennes descendent de Dieu; et sur ce point le Christianisme lui donne surabondance de liberté, puisqu'à ce droit il joint celui d'examiner et de comprendre comment ces croyances et ces institutions réparatrices s'harmonisent avec notre faiblesse, nous élèvent et nous tiennent intérieurement unis à Dieu, où nous trouvons la force. Si vous reculez devant l'exercice de ce double droit, si vous vous jetez à ce

Digitized by Google

point dans le préjugé, que la révolution opérée par ces croyances et ces institutions, et qui a changé la face du monde, ne puisse vous remuer et vous avertir que c'est Dieu qui l'a faite, pourquoi vous plaignez-vous? Ce n'est pas le Christianisme qui vous cache la lumière et l'assistance qu'il fournit à notre faiblesse, c'est vous qui détournez les yeux pour ne les point voir.

Dans quelques classes de la société, la raison a pu se faire un moment illusion sur ses besoins et sur les secours que lui prêtent les croyances surnaturelles. Mais aujourd'hui, revenue de cette première ivresse que lui donnait le sentiment exagéré de sa régénération, elle appelle à grands cris une institution qui la soutienne, des croyances qui remplissent le vide immense qu'elle sent en elle. Ce besoin n'éclata jamais plus ardent; il va jusqu'au délire. Et ne pensez pas que des croyances purement naturelles, qu'un culte que chacun se forgerait, l'apaisassent; il lui faut un culte positif et commun. Pourquoi la Théophilanthropie, le Saint-Simonisme, les Templiers, et tant d'autres tentatives d'un culte nouveau, sinon pour répondre à ce besoin? Si elles ont échoué en le laissant dans toute son énergie, ce n'est point parce qu'elles étaient des cultes positifs, mais bien parce qu'elles étaient des cultes faits de main d'homme, n'ayant rien de surnaturel, aucune trace d'origine céleste. Et s'est-il jamais vu, peut-il se rencontrer un culte qui ne soit en réalité ou qu'on ne croie surnaturel, inaccessible à la raison? Chacun a eu

Digitized by Google

ses mystères, vrais ou faux. Vous-mêmes, partisans du progrès continu, qui êtes à élaborer un culte, vous voulez que ce soit un culte positif, puisque vous en cherchez les éléments dans tous les cultes de ce genre, qui ont passé et qui existent encore. Et la plus étrange des illusions est celle qui vous persuade qu'en sortant de votre fabrique il trouvera des générations qui l'acceptent. C'est bien alors qu'elles auraient le droit de le rejeter comme la plus absurde et la plus révoltante des servitudes : qu'êtes-vous, quels sont vos titres, pour exiger la soumission de la raison ? Après tout, n'est-il pas évident qu'un culte doit élever l'homme à Dieu ? Et comment le pourrait-il, s'il ne partait de Dieu, s'il ne tombait de Dieu sur l'homme ? Le Christianisme remplit cette haute mission, parce qu'il est la chaîne libératrice jetée du sein de l'Éternel à l'homme luttant au milieu des flots de l'erreur et du mal. Encore un peu de temps, et vous verrez les générations embrasser avec un transport nouveau son culte suspendu à Dieu, et vous vous trouverez soulagés du terrible fardeau de créer *la religion de l'avenir*.

N'équivoquons pas sur le mot asservissement : nous soutenons que le Christianisme ne rétrécit en rien le champ où la raison peut se déployer ; et c'est là l'unique point en discussion, le grand reproche que vous lui adressez, puisque vous prenez Pascal en pitié[1] de ce

1. *Revue encyclopédique*, tome LVII, page 509.

Digitized by Google

que, soumettant à l'examen de la raison toute science, il lui soustrait la partie surnaturelle de la théologie, qui n'est point de sa compétence. Maintenant, si vous regardez comme une servitude de la raison la nécessité du secours qu'elle tire du Christianisme, nous le voulons bien : quiconque ne peut se suffire soi-même est dépendant de tout ce qu'il emprunte; mais souvenez-vous que l'homme s'est créé cette nécessité. Que n'est-il resté tel qu'il sortit des mains de Dieu! Malheureusement il est déchu, et il a perdu sa merveilleuse indépendance. La vie entière lui est devenue un vaste et perpétuel assujettissement. Habitudes, lois, gouvernements, sciences, lettres, arts, industrie, rien qui ne l'asservisse, puisque rien qui ne soit pour suppléer sa faiblesse et lui fournir un appui, sans lequel il ne saurait vivre; et depuis la main qui le reçoit du sein maternel, jusqu'à celle qui le dépose dans la tombe, il ne fait qu'aller de servitude en servitude. Oui, cette triste destinée, c'est lui qui se l'est faite. Mais n'eût-il point apporté dans sa nature l'altération qui l'entoure de tant de chaînes, il ne jouirait pas encore d'une complète indépendance, puisqu'il dépendrait toujours de Dieu, qui lui a donné l'être et qui le lui conserve. Dieu seul, que la plénitude de l'être fait le fondement de lui-même, se suffisant à soi, Dieu seul est libre de tout assujettissement. Encore un coup, n'abusons pas des mots, et distinguons entre les asservissements qui oppriment les puissances de notre être et ceux qui servent

Digitized by Google

à les exercer; comprenons bien que plus nous accepterons ceux-ci, plus nous serons affranchis des autres. Si le Christianisme nous attache à Dieu, nous lui devons la liberté, car il nous tient à la source de l'indépendance qui nous est propre.

Digitized by Google

CHAPITRE XVI.

LA VRAIE RELIGION, OU LE CHRISTIANISME, SUBSISTE TOUTE D'UNE PIÈCE, ET NE SAURAIT SE COMPOSER DES VÉRITÉS ÉPARSES DANS LES PRINCIPALES RELIGIONS DU MONDE.

Mais voici la grande fin de non-recevoir qu'on oppose au Christianisme : la religion de l'avenir, dit-on, doit être universelle, embrasser tous les peuples, et ce caractère exige qu'elle sorte à la fois de leurs origines diverses. Or, cette condition n'appartient point au Christianisme, qui n'en comprend qu'une infime minorité.

Dans cette malheureuse décadence de la métaphysique, qui dure depuis plus d'un siècle, l'éclectisme paraît être la maladie des esprits conciliateurs et qui sentent le besoin de l'unité dans la pensée humaine, à quelque science qu'elle s'applique. Après avoir tenté de se glisser dans la politique et dans la philosophie, il cherche à pénétrer dans la religion. Mais où qu'il transporte ses tentatives, il se brisera toujours contre

Digitized by Google

l'essentielle inflexibilité des principes, qui ne permet point d'associer les contraires, et il faut bien que les esprits qui en sont affectés, s'en guérissent. « L'éclec-« tisme! s'écrie M. Cousin; je n'ignore pas que ce nom « soulève toutes les doctrines exclusives.... Proposez « donc aux partis de déposer leurs prétentions tyran-« niques dans le service de la commune patrie : tous « les partis vous accuseront d'être un mauvais citoyen. « Les doctrines exclusives sont dans la philosophie ce « que les partis sont dans l'État.... Tous les rôles « fanatiques en philosophie ont été dérobés au dix-« neuvième siècle par les siècles précédents. Il est « comme condamné à un rôle nouveau, le plus humble « en apparence, mais en réalité le meilleur et le plus « grand, celui d'être juste envers tous les systèmes, « sans être dupe d'aucun d'eux[1]. »

User envers les systèmes de la même tolérance qu'envers les hommes, ne pas plus faire de Vêpres Siciliennes et de Saint-Barthélemy contre les uns que contre les autres, accorder aux principes profondément séparés, de Platon, d'Aristote, de Zénon et d'Épicure, le même accueil qu'on ferait à leurs personnes, voilà donc le caractère et le rôle de l'éclectisme! On voit bien qu'il a peur d'être fanatique; ce sentiment le jette à l'autre extrême, au delà des limites de la libéralité. En effet, cette nouvelle espèce de tolérance suppose que dans

1. *Préface du Manuel de la philosophie*, pages 12 et 13.

Digitized by Google

chaque système il y a du vrai et du faux, comme dans chaque homme du bien et du mal. Quoique les principes que suit tel homme soient vrais, cependant comme les passions l'empêchent souvent d'y conformer sa conduite, chez lui le vice se mêle à la vertu et forme une de deux parties de sa vie. De même, dans tel autre, de faux principes ne paralysent pas toujours les bons penchants, et sa vie offre le bien à côté du mal. Mais s'imaginer qu'il en est ainsi des systèmes ou des principes, c'est confondre l'ordre des idées avec celui des actions. La simplicité, l'unité est l'essence de tout système. Par conséquent tout système est vrai ou faux, et l'erreur qui pourrait se rencontrer dans un système vrai ne lui appartient point en propre, ne réside nullement dans sa base, dans ce qui fait qu'il est tel système et non point tel autre. Il en est de même de la vérité, qui se peut rencontrer dans un système faux.

Toute idée vient des sens, dit Épicure; c'est son principe, son système. Le trouvez-vous vrai ou faux? Il faut se prononcer. N'allez pas nous dire que les idées contingentes venant des sens, ce système a du vrai; car alors vous divisez la pensée du philosophe sensualiste pour juger la part qui n'est pas la sienne, attendu qu'Aristote et Platon disent aussi que les idées contingentes viennent des sens. Ce qui le distingue des autres, c'est de prétendre que les idées nécessaires ont la même origine que les idées contingentes.

L'âme est la source unique, exclusive, des idees

Digitized by Google

nécessaires, dit Aristote; c'est son principe, son système. A-t-il tort ou raison? Il a tort, s'il est vrai que, ces idées nécessaires dépendant d'idées supérieures et correspondantes qui sont en Dieu, Dieu soit par cela même la source première de ces idées. Qu'importe ensuite que l'âme contribue pour sa part à les produire? Ce n'est pas ce qui caractérise la pensée d'Aristote, car Platon dit également que l'âme est la source seconde des idées nécessaires.

Les idées nécessaires nous viennent de Dieu, sans aucun concours de l'âme, dit Zénon; c'est son principe, son système. Que ces idées aient en Dieu leur source première, ce n'est point ce qui distingue le système du philosophe stoïcien; car Platon leur donne aussi cette origine. Ce qui le constitue un système propre, c'est de prétendre que l'âme leur demeure étrangère. Le fondement de chacun de ces trois systèmes, ce qui donne à chacun une existence distincte, propre, est donc absolument faux et sans mélange possible de vérité. La vérité ne réside dans le système de Platon que parce qu'il attribue à Dieu, à l'âme et aux sens la part juste qu'ils ont dans nos idées. Si donc un adepte de Platon venait à attribuer à quelqu'une de ces trois sources de nos connaissances plus qu'elle ne donne, il ne fausserait pas pour cela le système qui fait à chacune de ces trois sources leur part convenable, car ce système est d'une vérité simple, inaltérable, mais il tomberait dans l'un de ces trois faux systèmes, sen-

Digitized by Google

sualiste, aristotélicien, ou stoïcien, selon la direction qu'il prendrait.

En philosophie, l'éclectisme fausse les idées : c'est un grand mal. Mais, en politique, essaye-t-il d'associer le principe que l'*homme s'appartient* avec le principe que l'*homme est la propriété de l'État*, espérant de leur combinaison retirer la vérité complète, il ne forme qu'un accouplement monstrueux, qui prépare les révolutions : c'est un mal plus grand encore. Par quelle tyrannique illusion faut-il que des essais si désenchanteurs ne découragent pas l'éclectisme et le laissent s'attaquer à la religion? S'attaquer à la religion! Lui était-il donc nécessaire de passer par ce dernier degré de ridicule, avant d'aller se confondre dans la poussière des systèmes que leur fausseté a tués?

Si, en politique et en philosophie, la vérité n'est entière dans aucun système, mais se recueille, partie par partie d'un extrait de chacun d'eux, selon l'éclectisme; en religion, la vérité n'est entière, non plus dans aucune doctrine existante, mais se forme des extraits réunis de toutes les doctrines. Ainsi, ne cherchez la doctrine religieuse complète ni dans le Christianisme, ni dans le bouddhisme, ni dans le confucianisme, ni dans le mahométisme, etc., etc.; prenez dans tous à la fois, car elle est dans tous, une parcelle ici, une parcelle là. Écoutons l'éclectisme : « Ferons-« nous comme eux (les Grecs), nous dirons-nous autoch-« thones, c'est-à-dire ne verrons-nous dans l'humanité

Digitized by Google

« que le rameau détaché qui s'appelle Christianisme,
« la révélation de Moïse et la révélation de Jésus? Non,
« nous voudrons un panthéon plus vaste, un pan-
« théon qui réponde à ce mot HUMANITÉ, de si nouvelle
« invention, à ce mot que les hommes, parqués autre-
« fois dans des limites de familles, de castes ou de
« nations, ne connurent jamais. Nous ne sommes les
« fils ni de Jésus, ni de Moïse : nous sommes les fils de
« l'humanité. Les hommes d'aujourd'hui sont les bou-
« tons de l'arbre qui a traversé tous les siècles; et la
« séve qui les anime et qui les fait vivre et fleurir coule
« pour eux de toutes ses racines[1].... Dès à présent les
« esprits les plus progressifs sentent profondément
« que ce n'est pas à faire rentrer dans le Christianisme
« des colosses religieux, tels que les auteurs des Védas,
« Bouddha, Confucius, ou Mahomet, qui représentent
« chacun tant de siècles et tant d'innombrables géné-
« rations d'hommes, que ce n'est pas là, dis-je, qu'il
« faut tendre. En laissant même de côté et hors de la
« question tout le camp des philosophes, depuis Socrate
« ou Épicure jusqu'à Voltaire, par quelle justice distri-
« butive mettriez-vous tous les grands législateurs reli-
« gieux de l'humanité aux pieds de l'un d'entre eux, qui
« date d'une époque assez récente, surtout lorsque sa
« loi n'a pu résister en Europe à l'influence destructive
« de la renaissance et de la philosophie. Ce n'est pas

1. *Revue encyclopédique*, volume LIV, *de l'Influence des études orientales*, par P. Leroux, page 78.

Digitized by Google

« l'œuvre de Bossuet qu'il faut faire; ce n'est pas à « une section du passé qu'il faut relier le présent; « c'est à tout le passé qu'il faut l'attacher, pour le « lancer dans l'avenir[1]. »

Vous voyez qu'ils vont rondement, les éclectiques religieux. S'arrêter à examiner si la vérité peut se trouver entière dans tel ou tel culte! inutile! cela ne saurait être et ne fait pas même une question pour eux, puisque les disciples de ce culte ne sont qu'une fraction de l'humanité, comme chaque école philosophique n'est qu'une fraction de la pensée humaine. *Il faut un panthéon plus vaste* à ces hommes qui sont *les boutons de l'arbre qui a traversé tous les siècles et dont la séve qui les anime et qui les fait vivre et fleurir coule pour eux de toutes ses racines.* Quand donneront-ils au monde, jusqu'à ce jour déshérité du vrai culte, parce qu'il était brisé par portions, étrangères les unes aux autres, mais qui, réunies maintenant, forment le tout qu'on appelle humanité; quand lui donneront-ils ce vrai culte aux cent mille sources, qui doit répondre à son immensité toute nouvelle? Patience! ils sont à l'œuvre. Législateurs religieux, vous convoquez donc toutes les fractions du genre humain, et sommez chacune d'elles de vous remettre ce qu'elle possède de vérité religieuse, pour composer de leurs tributs divers le culte complet et le lancer aux géné-

1. *Revue encyclopédique*, volume LIV, *de l'Influence des études orientales*, par P. Leroux, page 82.

Digitized by Google

rations futures, destinées à se prosterner devant lui! Que vous soyez sincères dans vos espérances, nous le voulons bien; mais comment ne comprenez-vous point que l'humanité, pas plus que la pensée, ne se fractionne; que l'humanité, comme la pensée, est une, indivisible, ou plutôt qu'elles sont toutes deux la même unité? Car, qu'est-ce, je vous prie, que l'humanité sans la pensée, ou la pensée humaine sans l'humanité? C'est pourquoi, et par la même raison, tous les cultes, comme tous les systèmes philosophiques, hormis un, sont radicalement faux; un seul culte, un seul système, radicalement vrais; et les cultes de Bouddha, de Confucius, de Mahomet, doivent tomber et s'anéantir devant le culte de Jésus-Christ, ainsi que les systèmes d'Épicure, de Zénon, d'Aristote, tombent devant celui de Platon. Pourquoi le platonisme est-il vrai, sinon parce qu'il explique la triple origine de nos connaissances? Eh bien! le Christianisme est d'une vérité plus éclatante, non-seulement parce qu'il donne une idée complète de Dieu, de l'homme et de leurs rapports, qu'il explique la perturbation apportée dans notre nature par la chute originelle et fournit les moyens de la réparer; mais parce que, dans tous les lieux où il a régné, cette réparation se signale par des caractères qu'il n'est possible à personne de méconnaître.

Faites, faites ce fameux triage de religion, d'où la véritable doit s'échapper rayonnante et souveraine! on vous défie d'avance de découvrir, dans les cultes autres

Digitized by Google

que le Christianisme, des vérités qui ne soient en lui, et avec cette différence essentielle qu'en lui elles sortent de son propre fonds et concourent à former un tout complet, tandis que dans les autres elles ne sont que des emprunts. Faut-il montrer que ce défi n'est point une bravade? Prenons, dans la doctrine de Confucius, ce que vous opposez vous-mêmes avec tant d'assurance à celle de Jésus-Christ. « On s'approche de Dieu, dit Confucius, ou du Taô, ou Tô, par deux moyens, en perfectionnant sa raison et en servant l'humanité; et ces deux moyens de s'approcher du Taô ne peuvent pas être séparés; car le second est de devoir, comme le premier, et de plus il n'est possible d'accomplir le second qu'en accomplissant le premier[1]. » Voilà ce que vous trouvez de plus élevé dans Confucius; et vous avouez vous-mêmes que ce double précepte a son pendant dans l'amour de Dieu et de soi qu'impose l'Évangile. Encore, pour établir le parallèle et mettre la parole de Confucius au niveau de la parole de Jésus-Christ, faut-il que vous dénaturiez celle-ci; car Jésus-Christ ne dit point, comme vous le supposez : *Aime Dieu et ton prochain comme toi-même*[2]; mais : *tu aimeras le Seigneur ton Dieu de tout ton cœur, de toute ton âme, de toutes tes forces, et ton prochain comme toi-même*[3], ce qui est

1. *Revue encyclopéd.*, tome LIV, page 330, *de la doctrine de Confucius*, par P. Leroux.

2. *Ibid.*, page 332.

3. Luc, cap. x, v. 27.

Digitized by Google

bien différent. L'homme, par la constitution même de son être, est obligé d'aimer Dieu plus que soi-même. Si notre puissance d'aimer, comme notre puissance de comprendre, vient de notre âme, elle n'en vient pas exclusivement, et cette source n'est que secondaire. La source première est en Dieu : retranchez Dieu, il ne nous reste ni amour ni intelligence. Comme principe, Dieu se place donc plus haut que nous-mêmes dans notre amour. Il s'y place aussi plus haut comme objet, puisqu'il est infiniment plus grand et plus parfait. C'est de cette source et de cet objet premiers que l'amour tombe sur l'homme et de lui se répand sur ses semblables. Telle est la raison du précepte élémentaire du Christianisme d'aimer son prochain comme soi-même en vue de Dieu. Abaisser l'amour de Dieu et le mettre sur la même ligne que l'amour de soi et du prochain, c'est tuer ce triple amour en le séparant de son principe et de son objet premier.

Mais ce n'est pas le défaut le plus particulier de la doctrine de Confucius. Fausse, elle aurait pu être vraie; l'erreur qui l'entache, n'accuse, dans son fondateur, que l'absence du génie, et il n'était pas nécessaire que le génie manquât à Confucius; dès lors, comme Platon, il aurait pu atteindre la vérité. Un vice, qu'il n'appartenait ni à Confucius, ni à Platon, d'épargner à leur doctrine, fausse ou vraie, c'est la stérilité, cette impuissance radicale des pensées et des institutions des hommes à régénérer les peuples. Supposons, néan-

Digitized by Google

moins, que ce vice de stérilité ne fût pas essentiellement inhérent à toute doctrine humaine, il corromprait celle de Confucius. Où est, à ses yeux, le principe de la perfection? Dans la culture de la raison ou dans la science, nous l'avons déjà indiqué; il faut l'entendre lui-même le développer. « Ce qui est de Confucius, dans le Ta-Hio, dit M. Leroux, se réduit à une page; tout le reste est de son disciple Then-Tseu. » Mais, ajoute M. Leroux, cette page résume toute sa doctrine. La voici :

« I. La voie de la sagesse consiste à mettre en lumière, cultiver ou développer la nature rationnelle, ou la faculté intelligente, que nous avons reçue du ciel en naissant, à renouveler le peuple, et à ne s'arrêter que lorsqu'on est parvenu à la perfection.

« II. La fin ou le but auquel on doit tendre étant une fois connu, l'esprit prend une détermination; ayant pris une détermination, il peut se reposer tranquillement dans cette détermination; étant en repos dans sa détermination, l'âme est sereine et calme; l'âme étant sereine et calme, elle considère attentivement la nature des choses; ayant bien considéré la nature des choses, elle est sûr de parvenir à son but de perfection.

« III. Les choses (dans leur nature végétale) ont des racines et des rejetons : toute affaire a un commencement et une fin. Connaître ce qui vient le premier (*la cause*) et ce qui vient après (*l'effet*), c'est approcher de la suprême raison (du Tao).

Digitized by Google

« IV. Les anciens, qui désiraient rendre à sa pureté primitive et remettre en lumière dans tout l'empire la vertu (ou la faculté vertueuse) que nous tenons du ciel, s'attachaient d'abord à bien gouverner leurs provinces; — désirant bien gouverner leurs provinces, ils commençaient par bien administrer leurs familles; — désirant bien administrer leurs familles, ils commençaient par orner leur personne (c'est-à-dire, *par se corriger eux-mêmes*); — désirant orner leur personne, ils commençaient par rectifier leur cœur (ou principe intelligent); — désirant rectifier leur cœur, ils commençaient par purifier (litt. *verum facere*) leurs intentions; — désirant purifier leurs intentions, ils commençaient par perfectionner leurs connaissances; perfectionner ses connaissances, c'est pénétrer la nature de toutes choses.

« V. La nature des choses étant pénétrée, la connaissance de l'esprit sera ensuite parfaite; — étant devenue parfaite, les intentions seront ensuite purifiées; — les intentions étant purifiées, le cœur sera ensuite rectifié; — le cœur étant rectifié, la personne sera ensuite ornée (*corrigée*); — la personne étant ornée, la famille sera ensuite bien administrée; — la famille étant bien administrée, le royaume sera ensuite bien gouverné; — le royaume étant bien gouverné, alors tout ce qui est sous le ciel sera tranquille et heureux.

« VI. Depuis le fils du ciel (l'empereur) jusqu'au dernier du commun des hommes, devoir égal pour

Digitized by Google

tous : orner sa personne (*se corriger soi-même*) est le fondement (*de toute la politique*).

« VII. La principale affaire (*celle de se corriger soi-même*) étant troublée, en désordre, comment celle qui n'est que secondaire (*la famille et le royaume*) serait-elle bien gouvernée? — Traiter légèrement ce qui est le *principal*, et gravement ce qui n'est que *secondaire*, c'est agir contrairement à la raison[1]. »

Que Confucius descende ou remonte les nombreux degrés de son élégant sorite, la culture de la raison est toujours le premier anneau de la chaîne; il la pose comme le principe du perfectionnement de soi-même et des autres. Or, cette doctrine ne fait de la perfection qu'une spéculation vaine et la rend impossible. Sans doute, il semble, dans nos idées, que l'amour du bien ne vienne qu'après la connaissance du bien, puisqu'on n'aime que ce que l'on connaît. Mais l'état du genre humain exige qu'on renverse cet ordre, et qu'on commence par aimer et pratiquer le bien sur la foi, pour arriver à le comprendre. Tant que l'homme est penché vers la terre par ses vices et sa corruption, son intelligence ne peut s'élever aux objets intellectuels, et par conséquent au vrai bien. Inutilement on lui prescrira de la cultiver et de la développer, il ne la tirera jamais de l'ordre sensible, où le bien n'est point, et où ses vices et sa corruption l'enchaînent. Et ce n'est

1. *Revue encyclopéd.*, tome LIV, page 328, *de la doctrine de Confucius*, par P. Leroux.

Digitized by Google

qu'avec le renouvellement des mœurs et la purification du cœur, qu'elle peut recouvrer sa force, briser ses liens, se porter à la vérité et entrer dans la voie du perfectionnement. Une erreur non moins dangereuse serait de penser qu'il suffit d'avertir le genre humain ou même un peuple, de renouveler ses mœurs; de purifier son âme; il faut encore qu'avec ce précepte, on lui fournisse les moyens de l'accomplir. Ainsi a procédé le Christianisme; en même temps qu'il disait aux peuples : croyez, pratiquez, il fondait des institutions qui soutenaient leur foi et qui les animaient à la pratique. Après avoir longtemps cru, longtemps pratiqué, les peuples se sont familiarisés avec les hautes vérités qui remplissaient leur existence, ils ont fini par les comprendre, et de cet essor donné à la raison par le Christianisme, est sortie la civilisation moderne. Voilà pourquoi saint Paul, à qui certes personne ne déniera la science et le génie, s'écriait : *Je ne sais autre chose que Jésus-Christ crucifié*[1], c'est-à-dire, je ne m'attache qu'à dépouiller le vieil homme, à rendre mes mœurs pures; voilà pourquoi saint Thomas disait, dans le même esprit que l'apôtre, qu'il avait *beaucoup appris au pied de la croix;* tant la pureté des mœurs paraissait à ces grands hommes une condition essentielle pour monter à la vraie science! Et le principe de Confucius, qui dérive la perfection de la culture

1. *Non enim judicavi me scire aliquid inter vos, nisi Jesum Christum, et hunc crucifixum*, I, Cor., cap. II, v. 2.

Digitized by Google

de la raison, au lieu de faire dépendre la culture de la raison de la perfection morale, prouve qu'il n'a rien compris à l'état de l'homme, le laisse au rang des philosophes, et met entre lui et Jésus-Christ la distance qu'il y a entre l'homme et Dieu. Aussi qu'ont produit en Chine ces enseignements ? et que pouvaient-ils y produire, lorsque ceux de Platon, à côté de qui Confucius n'est qu'un enfant, n'ont été portés dans la pratique que par le Christianisme, comme saint Augustin l'a marqué. Entreprenez donc avec cette merveilleuse page de Confucius de renouveler les peuples!

Mais est-ce sérieusement que vous voulez comparer, que dis-je ? compléter la religion de Jésus-Christ avec les théologies de Confucius, de Manou, de Bouddha ? Il nous est difficile de le croire après avoir lu ce que vous avez écrit sur ces cultes orientaux [1]. Votre admiration pour eux a quelque chose d'amorti, de contraint, de tourmenté, qui n'en recommande pas très-fort la sincérité. Nous ne voulons pas dire cependant que ce sentiment ne naisse en vous, lorsque vous découvrez quelque trace de vérité sous ces fables bizarres et puériles ; pour nous, la vérité est de tous les temps et de tous les lieux, et les traditions primitives ne sont nulle part tellement anéanties qu'elles n'en offrent quelques vestiges. Quoi qu'il en soit, nous nous croyons dispensé pour le moment de rien ajouter à ce que nous venons

1. Voyez l'article *de la doctrine de Confucius*, déjà indiqué, l'article *de la Cosmogonie de Manou*, *Revue encyclopéd.*, tome LIX, page 347.

Digitized by Google

d'écrire sur le confucianisme. Quant au culte de l'Inde, il n'y aurait pas de meilleure réponse que de transcrire ici votre article sur la cosmogonie de Manou[1]. Nous y renvoyons le lecteur, sans craindre que votre dévotion pour la révélation indienne lui soit contagieuse. Et ne la reconnaissez-vous pas vous-même comme une *mythologie jetée à la croyance et que rien n'explique à la raison*[2] ?

Toutefois, afin de faire connaître *le fond de cette croyance, afin de donner une impression de sa métaphysique, vous empruntez des citations aux philosophes, aux tentatives faites par la sagesse humaine pour expliquer la tradition des autels, et la mettre au domaine de la raison*[3]. *La philosophie Sankya et la philosophie Védanta sont les sources où* vous allez *puiser*[4], et que vous jugez les plus propres à vous fournir les lumières. En effet, « l'école Sankya, dites-vous, quoique rationaliste et posant en principe l'autorité de la raison, sans refuser la tradition, commençant à s'en faire indépendante et finissant par s'en faire maîtresse, s'élève de déduction en déduction à des résultats qui demeurent presque toujours conformes à ceux de l'orthodoxie la plus pure; la cosmogonie que sa logique enfante demeure toute semblable à celle

1. *Revue encyclopéd.*, page 347.
2. *Ibid.*, page 359.
3. *Ibid.*, page 350.
4. *Ibid.*, page 360.

Digitized by Google

que Manou avait primitivement déclarée comme inspirée par Brahma.... L'école Védanta impose, comme principe, la croyance à la révélation; c'est, à proprement parler, la véritable philosophie brahmanique. Elle adhère strictement à tout ce qui est contenu dans les Védas, et rejette formellement tout ce que les livres sacrés contredisent[1]. » Eh bien ! que vous donnent ces deux écoles, interprètes si légitimes et si favorables de la révélation de Manou? La première, l'athéisme, la seconde, le panthéisme, ce qui est au fond la même chose.

« Le Sankya-Kapila, dit M. Pauthier, dont vous invoquez l'autorité, nie un Iswara gouvernant le monde par sa volonté; il allègue qu'il n'y a point de preuve de l'existence de DIEU, car cette existence n'est ni *perçue* par les sens, ni *induite* par le raisonnement, ni même *révélée*. Il reconnaît toutefois un être procédant de la nature, être qui est l'intelligence absolue, la source de toutes les intelligences individuelles, et l'origine des autres existences successivement produites et développées.... Cependant cet être est limité : il a un commencement et une fin; il date du grand développement de l'univers, pour se terminer avec la consommation de toutes choses. Mais un être infini, créateur et gouverneur de l'univers par sa volition, Kapila le nie positivement[2]. » Et pourquoi chercher dans le livre de

1. *Revue encyclopéd.*, page 360-61.

2. *Essais sur la philosophie des Hindous*, par M. H.-T. Colebrooke, traduits par M. Pauthier, premier essai, pages 34 et suiv.

Digitized by Google

M. Pauthier ce qu'offre votre propre travail ? « Le trait caractéristique de l'école Sankya, y dites-vous, est de partager l'incréé en deux principes distincts; elle est essentiellement athée, en ce qu'elle nie la personnalité du principe[1]. »

Vous nous dispensez également de demander au traducteur de Colebrooke la preuve que l'école Védanta n'est qu'un système de panthéisme. « Ce qui caractérise le védantisme, c'est que, suivant sa doctrine, le principe créateur n'est plus un principe différent de nous-mêmes : il n'est point extérieur à l'homme, et insensible comme PRAKRITI : il a une âme comme Jéhovah; mais son âme est notre âme, il est en nous; il est l'incarnation éternelle, infinie[2]. » Et ailleurs : « L'école Védanta donne au principe une personnalité si étendue, qu'elle y engloutit tous les êtres[3]. » Ces deux passages si formels sont de votre article.

M. Pauthier trouve, et nous ne voulons pas le dissimuler, quoique votre article garde sur ce point le silence, l'école Sankya divisée en deux branches (Kapila et Patandjali), dont la seconde s'élève jusqu'au théisme[4]. Qu'importe ? il ne s'agit point de savoir si la philosophie de l'Inde n'atteint aucune vérité, mais si elle en re-

1. *Cosmogonie de Manou. Revue encyclopéd.*, tome LIX, page 361.
2. *Ibid.*, page 370.
3. *Ibid*, page 361.
4. Telle est la différence essentielle et caractéristique du *Sánkhya* athée de *Kapila*, et du *Sánkhya* théiste de *Patandjali*. *Essais sur la philosophie des Hindous*, etc., premier essai, page 36.

Digitized by Google

cèle quelqu'une qui puisse enrichir le Christianisme. Platon aussi avait saisi l'idée de Dieu, et probablement avec une autre vigueur que le philosophe hindou. Or, le monde sait assez si le théisme de Platon a donné, ou s'il doit au Christianisme. Avez-vous remarqué la joie de M. Pauthier, qui s'est pris pour la philosophie indienne de cette admiration partiale dont ne savent point se défendre les esprits exclusifs pour la science qui les occupe, surtout si cette science est peu commune, avez-vous remarqué la joie de M. Pauthier, quand il rencontre quelques rapprochements entre la philosophie de l'Inde et celle de la Grèce? Quelquefois même il les crée, lorsqu'ils n'existent point. C'est que, par ces rapprochements, il se flatte de relever la première, tant il est manifeste que de soi elle est infiniment au-dessous de la rivale qu'il s'évertue si bénévolement à lui susciter!

Qu'est-ce donc après tout que cette science religieuse, chinoise, indienne, orientale enfin, dont on menace le Christianisme, qui doit venir le décomposer, attirer quelqu'une de ses parties, et puis engendrer la religion de l'avenir? Grâce aux travaux de la société de Calcutta, de Colebrooke, de M. Pauthier lui-même, à qui nous en devons l'importation en France, nous le savons. Ce n'est qu'un ramas de subtilités pareilles à celles de Scott et de quelques autres scolastiques du moyen âge, ou, ce qui est encore pire, à celle des sophistes qui vinrent après l'école d'Élée, et que flagellait Socrate. Ainsi

Digitized by Google

le jugeait Heeren. « La philosophie indienne, dit-il, paraît avoir suivi une marche pareille à la philosophie scolastique du moyen âge. Elle est aussi subtile que celle-ci, et se prête comme elle de préférence à la dialectique. La séparation des écoles nombreuses qu'elle a fait éclore, paraît avoir été basée sur des distinctions aussi fines et aussi déliées que celles qui divisèrent nos écoles du moyen âge. Les Indiens ont eu cependant une philosophie pratique, et n'ont pas tout à fait négligé la morale ; mais la plupart de leurs écrits moraux ne renferment guère que des maximes ou des dogmes enveloppés de fictions, et nous n'en connaissons aucun jusqu'à présent que l'on pût comparer avec ceux des anciens philosophes grecs qui ont fait des systèmes de morale[1]. » Si d'ailleurs cette science orientale était ce qu'on veut la faire, si elle avait de quoi ajouter au Christianisme, par quelle fatalité laisserait-elle subsister depuis des siècles, au sein des populations qu'elle éclaire, l'horrible préjugé qui tient une classe nombreuse reléguée dans une dégradation telle que le seul aspect d'un des misérables qui la composent souille les membres des autres classes, et les oblige à des purifications religieuses[2]; par quelle fatalité laisserait-elle croupir ces

1. *De la politique et du commerce des peuples de l'antiquité*, tome III, page 169, trad. par Suckau sur la 4e édition, 1831.

2. Le sort des parias de l'Inde n'est point comparable à celui des esclaves de l'antiquité païenne, ceux-ci étaient pour leurs maîtres une richesse ; ceux-là ne sont pour leurs compatriotes qu'une lèpre.

Digitized by Google

populations entières dans une immobilité voisine de l'abrutissement, tandis que le Christianisme a élevé ses peuples à cette touchante confraternité et à ce perfectionnement dont ils sont si fiers, et qui les font surnommer les peuples intelligents? Cette admiration et ces prérogatives qu'on accorde à une pareille science, devaient-elles lui venir des partisans du progrès continu ? Ils vantent son antiquité, et ils ont raison peut-être, puisque plus on recule au delà de l'établissement des sociétés vers le berceau du genre humain, plus on trouve pures les vérités religieuses et morales; et c'est pourquoi le Christianisme, qui remonte jusqu'à ce dernier point, les présente dans toute leur pureté. Mais cela est contraire au progrès continu, qui sans doute place la science devant et non derrière, dans l'avenir et non point dans le passé.

Faut-il donc s'inquiéter de ces folles tentatives de compléter le Christianisme ? N'est-il pas commun de voir l'homme ne se rendre à la vérité qu'après avoir longuement tourmenté l'erreur ? Les efforts pour compléter le Christianisme se trouvant toujours et nécessairement impuissants, obligeront à comprendre que le Christianisme est complet, et feront ressortir sa perfection unique. Les doctrines le menaceront de loin et tant qu'elles resteront inconnues ; mais à mesure qu'elles approcheront de lui, elles seront dévorées par sa lumière. Ah! qu'on les évoque de tous les coins de la terre, qu'on fasse comparaître devant lui ces *colosses*

Digitized by Google

religieux, les auteurs des Védas, Bouddha, Confucius, Mahomet, qui représentent chacun tant de siècles et tant d'innombrables générations d'hommes, et l'on verra ce qu'ils deviendront.

Que veut-on dire cependant par *colosses religieux?* Est-ce à cause de l'étendue du pays qu'ils dominent, est-ce à cause de leur durée, qu'on les gratifie de ce titre emphatique ? C'est être singulièrement esclave des apparences. Pour nous, nous ignorons ce que c'est que le colosse de l'erreur : une doctrine couvrît-elle le monde entier et remontât-elle jusqu'à son origine, si elle est fausse, nous ne savons voir en elle que l'absence de la vérité. Jupiter tonnant au Capitole, et plus grand que tous vos colosses, n'est à nos yeux qu'une divinité mensongère, qui s'évanouit en présence du vrai Dieu du Christianisme. Il n'y a de colossal, ou plutôt de grand, que la vérité; et fût-elle d'hier seulement, et confinée dans une seule tête, elle serait encore la seule grandeur intellectuelle de l'univers. Bizarre idée que de calculer à l'heure et de mesurer à la toise la grandeur d'un système religieux! Peut-elle être ailleurs que dans sa propre nature? Qu'importe que l'*horreur du vide* d'Aristote, que l'*immobilité de la terre* de Ptolémée, aient régné deux mille ans sur l'esprit humain dans l'étendue de l'empire romain ? Que devinrent-elles le jour où Pascal démontra le poids de l'air, et Copernic le monvement de la terre ? un rien, je me trompe, pis que rien, un long aveuglement qui avait entravé le progrès des

Digitized by Google

sciences, de l'industrie, et partant du bonheur des peuples. Ce jour, sans violer votre *justice distributive*, sans se soucier de la domination si vaste et si prolongée d'Aristote et de Ptolémée, on ne vit de grandeur que dans les vérités qui remplacèrent leurs erreurs, et on ne proclama grands que les hommes qui donnèrent ces vérités au monde. Ah ! cessez de parler de vos *colosses religieux, qui représentent chacun tant de siècles et tant d'innombrables générations d'hommes !* Vous oppressez l'âme par la pensée de ces siècles de mensonge, de ces générations de malheur qu'écrasent vos colosses. Plus je considère la lamentable dégradation où ils retiennent une immense partie de l'univers, plus j'appelle de mes vœux ardents l'heure où le Christianisme ira faire rentrer dans la poudre les Bouddha, les Confucius, les Mahomet, ainsi qu'autrefois Jupiter, et, dans l'âme de leurs victimes, comme dans celle de ses disciples, inaugurer l'espérance et leur donner le bien-être. Si ces législateurs religieux jouissent encore dans notre Europe de quelque réputation de grandeur, ils la doivent à leur éloignement et à l'espèce de mystère qui les enveloppe : *Major e longinquo reverentia*[1] *; omne ignotum pro magnifico est*[2], a dit Tacite. Mais la distance commence à se raccourcir, le voile qui les couvre à se déchirer, et leur taille prend ses véritables proportions. Ils avaient contre eux, jusqu'à présent, la lourde in-

1. *Ann.*
2. *Agricolæ vita.*

Digitized by Google

fluence de leur doctrine; maintenant c'est leur doctrine même qui les accuse devant le tribunal de l'opinion européenne. Un rapprochement entre eux et Jésus-Christ ne serait désormais que risible ; et tant s'en faut qu'ils puissent ajouter à son ouvrage, que la seule chance et la seule possibilité, pour les contrées qu'ils accablent, de sortir de la misère et d'entrer dans la voie du bien, c'est que le Christianisme aille les renverser. Le jour où il réduira en poussière ces *colosses*, où les peuples affranchis reconnaîtront la figure divine du libérateur, et, sur les autels brisés de leurs divinités imaginaires, élèveront des autels à Jésus-Christ, sera le jour de la véritable justice distributive. C'est la mission qui reste au Christianisme, et il l'accomplira à l'aide de la civilisation qu'il a produite.

Vous comprenez-vous, lorsque vous nous dites, d'un côté que *Jésus-Christ date d'une époque assez récente*, et d'un autre que *ce n'est point l'œuvre de Bossuet qu'il faut refaire?* Ignorez-vous que Bossuet fait remonter la foi en Jésus-Christ au berceau même du monde, et qu'il donne cette antiquité extrême comme une éclatante preuve de la vérité du Christianisme? « Quelle consolation, dit-il, aux enfants de Dieu ! mais quelle conviction de la vérité, quand ils voient que d'Innocent XI, qui remplit aujourd'hui[1] si dignement le premier siége de l'Église, on remonte sans interruption

1. En 1681, époque de la 1re édition du *Discours sur l'histoire universelle.*

Digitized by Google

jusqu'à saint Pierre, établi par Jésus-Christ prince des apôtres : d'où, en reprenant les pontifes qni ont servi sous la loi, on va jusqu'à Aaron et jusqu'à Moïse; de là jusqu'aux patriarches, et jusqu'à l'origine du monde! Quelle suite, quelle tradition, quel enchaînement merveilleux! Si notre esprit, naturellement incertain, et devenu par ses incertitudes le jouet de ses propres raisonnements, a besoin, dans les questions où il y va du salut, d'être fixé et déterminé par quelque autorité certaine : quelle plus grande autorité que celle de l'Église catholique, qui réunit en elle-même toute l'autorité des siècles passés, et les anciennes traditions du genre humain jusqu'à sa première origine[1]! » Voulez-vous voir Bossuet partant des premiers jours de la création, et descendant avec la pensée chrétienne à travers les siècles jusqu'à l'époque moderne? « La réligion, dit-il, considérée de cette sorte, est le plus grand et le plus utile de tous les objets qu'on puisse proposer aux hommes. Il est beau de se remettre devant les yeux les états différents du peuple de Dieu, sous la loi de nature et sous les patriarches, sous Moïse et sous la loi écrite, sous David et sous les prophètes; depuis le retour de la captivité jusqu'à Jésus-Christ, et enfin sous Jésus-Christ même, c'est-à-dire, sous la loi de grâce et sous l'Évangile; dans les siècles qui ont attendu le Messie, et dans ceux où il a paru; dans ceux où le culte de Dieu a été

1. *Discours sur l'histoire universelle*, 2e partie, chap. XXXI.

Digitized by Google

réduit à un seul peuple, et dans ceux où, conformément aux anciennes prophéties, il a été répandu par toute la terre; dans ceux enfin où les hommes, encore infirmes et grossiers, ont eu besoin d'être soutenus par des récompenses et des châtiments temporels; et dans ceux où les fidèles mieux instruits ne doivent plus vivre que par la foi, attachés aux biens éternels, et souffrant, dans l'espérance de les posséder, tous les maux qui peuvent exercer leur patience[1].... Vous pourrez suivre aisément l'histoire de ces deux peuples (le peuple juif, et le peuple chrétien, formé *de tous les peuples du monde*), et remarquer comme Jésus-Christ fait l'union de l'un et de l'autre; puisque, ou attendu, ou donné, il a été dans tous les temps la consolation et l'espérance des enfants de Dieu. Voilà donc la religion toujours uniforme, ou plutôt toujours la même dès l'origine du monde: on y a toujours reconnu le même Dieu, comme auteur, et le même Christ comme sauveur du genre humain[2].

« Ainsi, la société que Jésus-Christ, attendu durant tous les siècles passés, a enfin fondée sur la pierre, et où saint Pierre et ses successeurs doivent présider par ses ordres, se justifie elle-même par sa propre suite, et porte dans son éternelle durée le caractère de la main de Dieu. C'est aussi cette succession, que nulle hérésie, nulle secte, nulle autre société que la seule Église de

1. *Discours sur l'histoire universelle*, 2e partie, chap. 1.
2. *Ibid.*

Digitized by Google

Dieu n'a pu se donner. Les fausses religions ont pu imiter l'Église en beaucoup de choses, et surtout elles l'imitent en disant, comme elle, que c'est Dieu qui les a fondées; mais ce discours en leur bouche n'est qu'un discours en l'air. Car, si Dieu a créé le genre humain; si, le créant à son image, il n'a jamais dédaigné de lui enseigner le moyen de le servir et de lui plaire, toute secte qui ne montre pas sa succession depuis l'origine du monde n'est pas de Dieu. Ici tombent aux pieds de l'Église toutes les sociétés et toutes les sectes que les hommes ont établies au dedans ou au dehors du Christianisme[1].... Nul ne peut changer les siècles passés, ni se donner des prédécesseurs, ou faire qu'il les ait trouvés en possession. La seule Église catholique remplit tous les siècles précédents par une suite qui ne lui peut être contestée. La Loi vient au-devant de l'Évangile; la succession de Moïse et des patriarches ne fait qu'une même suite avec celle de Jésus-Christ; être attendu, venir, être reconnu par une postérité qui dure autant que le monde, c'est le caractère du Messie, en qui nous croyons. *Jésus-Christ est aujourd'hui, il était hier, et il est aux siècles des siècles*[2]. »

C'est ainsi que Jésus-Christ, que vous dites, par je ne sais quelle incroyable inadvertance, dater d'une époque assez récente, commence et finit la chaîne du temps.

1. *Discours sur l'histoire universelle*, 2e partie, chap. XXXI.

2. *Hebr.*, XIII, v. 8. — *Discours sur l'histoire universelle*, 2e partie, chap. XXXI.

Digitized by Google

Il ne vous est point permis de le méconnaître. « Si on ne découvre pas ici, dit encore Bossuet, un dessein toujours soutenu et toujours suivi; si on n'y voit pas un même ordre des conseils de Dieu, qui prépare dès l'origine du monde ce qu'il achève à la fin des temps, et qui, sous divers états, mais avec une succession toujours constante, perpétue aux yeux de tout l'univers la sainte société où il veut être servi; on mérite de ne rien voir, et d'être livré à son propre endurcissement, comme au plus juste et au plus rigoureux de tous les supplices. Et, afin que cette suite du peuple de Dieu fût claire aux moins clairvoyants, Dieu la rend sensible et palpable par des faits que personne ne peut ignorer s'il ne ferme volontairement les yeux à la vérité. Le Messie est attendu par les Hébreux; il vient, et il appelle les Gentils, comme il avait été prédit. Le peuple qui le reconnaît comme venu, est incorporé au peuple qui l'attendait, sans qu'il y ait entre deux un seul moment d'interruption; ce peuple est répandu par toute la terre; les Gentils ne cessent de s'y agréger, et cette Église, que Jésus-Christ a établie sur la pierre, malgré les efforts de l'enfer, n'a jamais été renversée[1]. »

Ce merveilleux enchaînement, qui vous montre le Christianisme comme le grand lien des choses humaines, l'appellerez-vous encore l'œuvre de Bossuet? Dans ces graves et solennelles paroles, Bossuet vous semble-t-il

1. *Discours sur l'histoire universelle*, 2e partie, chap. xxx.

Digitized by Google

un poëte qui débite une suite de fictions, ou bien un historien qui raconte une série de faits positifs ? Ces faits sont étalés à la face de l'univers, *afin* qu'ils fussent manifestes *aux moins clairvoyants. Dieu les a rendus sensibles, palpables, à tous les yeux qui ne se ferment point volontairement à la vérité.* Ouvrez-lui donc les vôtres, interrogez ces faits, et vous verrez s'ils sont la création de Bossuet, ou l'histoire réelle du genre humain. Le Christianisme embrassant tous les temps, c'est l'œuvre de Bossuet ! quelle extravagante parole ! quelle pitié elle aurait soulevée dans l'âme de ce grand homme, s'il l'eût entendue ! Sans doute il a mis au service de la religion chrétienne ses immenses études, son rare génie et sa vie entière. Mais qui l'a poussé à ce dévouement sans bornes, sinon la vérité du Christianisme ? Faut-il vous apprendre comment il proclame lui-même la souveraineté de la vérité chretienne, qui la fait subsister par elle même, indépendante des secours humains ?

« Continuons, dit-il, d'admirer l'auguste souveraineté de la vérité chrétienne. Elle est venu sur la terre comme une étrangère, inconnue et toutefois haïe et persécutée, durant l'espace de quatre cents ans, par des préjugés iniques. Cependant, parmi ces fureurs du monde entier conjuré contre elle, elle n'a point mendié de secours humain. Elle s'est fait elle-même des défenseurs intrépides et dignes de sa grandeur, qui, dans la passion qu'ils avaient pour ses intérêts, ne sachant que la confesser et mourir pour elle, ont couru

Digitized by Google

à la mort avec tant de force, qu'ils ont effrayé leurs persécuteurs, qu'à la fin ils ont fait honte par leur patience aux lois qui les condamnaient au dernier supplice, et ont obligé les princes à les révoquer. *Orando, patiendo, cum pia securitate moriendo, leges quibus damnabatur christiana religio, erubescere compulerunt mutarique fecerunt*, dit éloquemment saint Augustin[1]. C'était donc le conseil de Dieu et la destinée de la vérité, si je puis parler de la sorte, qu'elle fût entièrement établie malgré les rois de la terre, et que dans la suite des temps elle les eût premièrement pour disciples, et après pour défenseurs. Il ne les a point appelés quand il a bâti son Église. Quand il a eu fondé immuablement et élevé jusqu'au comble ce grand édifice, il lui a plu alors de les appeler : *Et nunc reges*[2] : (venez), *rois, maintenant.* Il les a donc appelés, non point par nécessité, mais par grâce. Donc l'établissement de la vérité ne dépend point de leur assistance, ni l'empire de la vérité ne relève point de leur sceptre : et si Jésus-Christ les a établis défenseurs de son Évangile, il le fait par honneur et non par besoin ; c'est pour honorer leur autorité et pour consacrer leur puissance. Cependant sa vérité sainte se soutient toujours d'elle-même et conserve son indépendance. Ainsi, lorsque les princes défendent la foi, c'est plutôt la foi qui les défend ; lorsqu'ils protégent la religion, c'est plutôt la

1. *De civ. Dei*, lib. VIII, cap. XX.
2. *Ps.*, II, v. 10.

Digitized by Google

religion qui les protége et qui est l'appui de leur trône. Par où vous voyez clairement que la vérité se sert des hommes, mais qu'elle n'en dépend pas; et c'est ce qui nous paraît dans toute la suite de son histoire. J'appelle ainsi, histoire de l'Église; c'est l'histoire du règne de la vérité. Le monde a menacé, la vérité est demeurée ferme; il a usé de tours subtils et de flatteries, la vérité est demeurée droite. Les hérétiques ont brouillé, la vérité est demeurée pure. Les schismes ont déchiré le corps de l'Église, la vérité est demeurée entière. Plusieurs ont été séduits, les faibles ont été troublés, les forts mêmes ont été émus; un Osius, un Origène, un Tertullien, tant d'autres qui paraissaient l'appui de l'Église sont tombés avec un grand scandale : la vérité est demeurée toujours immobile. Qu'y a-t-il donc de plus souverain et de plus indépendant que la vérité, qui persiste toujours immuable, malgré les menaces et les caresses, malgré les présents et les proscriptions, malgré les schismes et les hérésies, malgré toutes les tentations et tous les scandales; enfin, au milieu de la défection de ses enfants infidèles, et dans la chute funeste de ceux-là même qui semblaient être ses colonnes[1]? »

Et Bossuet lui-même, qui a pris un rang si élevé parmi les défenseurs du Christianisme, Bossuet lui-même, fût-il tombé au grand scandale de son siècle

1. *Sermon sur la divinité de la religion*, premier point.

Digitized by Google

qu'il semblait éclairer de son génie, la vérité chrétienne serait *demeurée immobile*, continuant à verser sa lumière sur la génération étourdie d'une pareille chute. Le Christianisme relié au passé jusqu'au berceau du monde est l'œuvre de Bossuet ! Pourquoi ne dites-vous pas plutôt l'œuvre de saint Augustin, de saint Paul et de Jésus-Christ même ? Ignorez-vous qu'ils ont rattaché le Christianisme à ce premier point ? C'est un enseignement élémentaire que l'Église catholique a tous les jours et dans toutes les époques, distribué aux petits enfants; et Bossuet n'a pas fait autre chose qu'exposer, avec une éloquence et une philosophie peu communes, la doctrine permanente et générale de l'Église sur cet enchaînement admirable. Oh ! que de choses vous apprendrait le catéchisme !

A vous entendre néanmoins « toute la constitution historique du Christianisme, toutes les solutions données par lui des grands problèmes, sont aujourd'hui ce qu'il y a de plus délabré, attaquées comme elles l'ont été par les sciences et la philosophie. La Genèse chrétienne est renversée, les prophéties n'ont plus de partisans, les miracles ont été ramenés aux faits naturels par la critique et par les travaux sur l'*extase*, et quant aux institutions, je les cherche et ne les trouve plus[1]. »

Nous pensons avoir suffisamment démontré, pour

1. *Revue encyclopéd. de la doctrine de Confucius*, par P. Leroux, tome LIV, page 339.

Digitized by Google

nous croire dispensé d'y revenir, que *la constitution du Christianisme et les solutions données par lui des grands problèmes*, sont ce qu'il y a au monde de plus grand, de plus ferme et de plus vrai; qu'elles ont vu passer à leurs pieds le siècle qui les attaquait sans les pouvoir ébranler, comme un flot qui vient fondre sur le roc immobile, se brise et se perd dans l'abîme; qu'elles ont vu venir un siècle nouveau dont la science plus grave et plus solide leur apportait sa sanction, mais qui n'ajoutait rien à leur grandeur et à leur vérité immuables et supérieures à l'approbation comme aux attaques de la science humaine. Où trouvez-vous le courage de dire que *la Genèse chrétienne est renversée*, en présence des travaux géologiques et historiques qui vous inondent et qui constatent avec un concert si accablant la vérité du récit de Moïse, sur la création, sur la chute de l'homme, sur la chute de la nature physique, suite de la chute de l'homme, sur le grand déluge, antérieur au déluge mosaïque, et qui, pour le remarquer en passant, fut causé par la chute de la nature physique? « Quel témoignage n'est-ce pas de sa vérité, dit Bossuet, de voir que dans les temps où les histoires profanes n'ont à nous conter que des fables, ou tout au plus des faits confus et à demi oubliés, l'Écriture, c'est-à-dire, sans contestation, le plus ancien livre qui soit au monde, nous ramène par tant d'événements précis, et par la suite même des choses, à leur véritable principe, c'est-à-dire, à Dieu,

Digitized by Google

qui a tout fait, et nous marque si distinctement la création de l'univers, celle de l'homme en particulier, le bonheur de son premier état, les causes de ses misères et de ses faiblesses, la corruption du monde et le déluge, l'origine des arts et celle des nations, la distribution des terres, enfin la propagation du genre humain, et d'autres faits de même importance dont les histoires humaines ne parlent qu'en confusion, et nous obligent à chercher ailleurs les sources certaines [1]. » Bien plus, lorsqu'on étudie l'histoire des peuples, qu'on interroge les traditions sur les origines, on s'aperçoit, et cela devient de plus en plus évident, à mesure que la science de l'histoire fait des progrès, que le chaos du temps se débrouille, on s'aperçoit que ces traditions ne sont que des altérations de l'histoire primitive donnée par le Christianisme.

« Sondez les Écritures, disait Jésus-Christ, et vous verrez qu'elles rendent témoignage de moi [2]. » Le Christianisme peut dire aussi : Sondez l'univers, scrutez la nature et les temps, ils rendent témoignage de moi. Et n'êtes-vous pas vous-mêmes une preuve vivante de la vérité de ce témoignage ? Au dernier siècle, quoi de plus absurde et quoi de plus funeste à l'humanité que le Christianisme ? On est allé jusqu'à nier l'existence même de son fondateur, et à ne voir en lui que le

1. *Discours sur l'histoire universelle*, 2e partie, chap. I.

2. *Scrutamini Scripturas; illæ sunt quæ testimonium perhibent de me.* Joan., v. 29.

Digitized by Google

« culte allégorique du soleil[1]. » Vous haussez les épaules aujourd'hui ; ces extravagances révoltent votre bon sens. Pour vous, l'existence de Jésus-Christ est plus certaine que celle de tout autre personnage historique ; car elle vous offre des traces plus profondes. Son institution, vous la proclamez ce qu'il y a de plus grand, de plus bienfaisant sur la terre : « Les révélateurs religieux, dites-vous, doivent être réhabilités des injures et des fausses appréciations de la philosophie du dix-huitième siècle. Mais ils doivent être ramenés à l'humanité. Un grand homme paraît : il accomplit péniblement son œuvre, à travers mille obstacles, la misère, l'oubli, l'échafaud ou la croix ; dédaigné, persécuté d'abord, admiré ensuite, plus tard on en fait un Dieu ; c'était un libérateur, on en fait un despote ; il vint pour affranchir, et le temps arrive tôt ou tard où il faut s'affranchir de lui ; il voulut pousser l'humanité en avant vers de nouveaux cieux, et avec le temps sa loi retarde et arrête l'humanité dans sa marche.... Il en est absolument de la figure de Jésus-Christ comme de la Bible et de l'Évangile. Les mêmes raisons qui firent considérer ces livres comme divins, parce que pour nous leurs analogues n'existaient pas, contribuent encore, malgré toute la critique du dix-huitième siècle, à donner à cette figure de Jésus un caractère surhumain. Soixante générations se sont prosternées devant lui.

1. Dupuis, et Volney son disciple.

Digitized by Google

Nous le voyons transfiguré par tout ce que la prosternation devant l'Être suprême a pu rêver de plus divin dans la figure humaine, soit par la méditation de l'intelligence, soit par l'extaxe de l'amour. Devant lui, au contraire, tous ceux qui pour d'autres races d'hommes ont accompli des œuvres analogues, restent dans une obscurité complète, ou sont pour nous comme des statues à peine dégrossies. Certes si le chrétien veut retrouver précisément son idéal et son maître dans ces hommes qui furent l'idéal d'autres fractions de l'humanité aussi vastes ou plus vastes que le Christianisme, il ne le retrouvera pas. Mais que le chrétien considère aussi quelle concession il demande pour cette supériorité qu'il exige qu'on accorde à cette figure de Jésus, son idéal. S'il se contentait de dire : Jésus, que je connais, est supérieur à tous les législateurs religieux, que j'entrevois à peine, on concevrait cette prétention. Mais il dit : Bouddha, Confucius, Mahomet, sont des hommes, et Jésus est Dieu. Pour une différence dans la mesure et dans le degré, il conclut à une différence sans mesure, il franchit un abîme incommensurable[1]. »

C'est ainsi peut-être, nous ne le nions pas, que les honneurs divins arrivent aux faux révélateurs ; mais à Jésus-Christ ils ne se sont point fait attendre de l'admiration lentement acquise de l'avenir ; ils le précè-

1. *Revue encyclopéd.*, tome LIV, page 339-40-41, *de la doctrine de Confucius*, par P. Leroux.

Digitized by Google

dent durant quatre mille ans, ils assiégent son berceau, ils s'étendent et marchent du même pas que son nom; et loin que sa rénommée lui crée à la longues a divinité, c'est sa divinité qui fait son immense et rapide renommée.

Voilà des faits écrits dans toutes les pages de l'Évangile, écrits dans les monuments contemporains, écrits dans la révolution qui a changé le monde, et dans la conscience des peuples.

Quoi qu'il en soit, vous refusez à Jésus-Christ la divinité; mais vous lui accordez tout le reste, vous le reconnaissez comme *un libérateur*, *un guide pour l'humanité*, *un jalon placé sur sa route*[1]. Quel progrès dans la science! Moins d'un demi-siècle d'études un peu sérieuses a donc suffi pour élever Jésus-Christ de la dernière place de l'humanité jusqu'à la première, ou faire de lui la figure la *plus majestueuse*, la *plus rayonnante*[2], la *plus sublime!* Eh bien! le cours irrésistible de ces études, devenues chaque jour plus universelles plus profondes, brisant tout à l'heure ce niveau de l'humanité, sous lequel vous voulez retenir Jésus-Christ avec Bouddha, Confucius, Mahomet, l'élèvera jusqu'au ciel sur son trône de Dieu.

Il est aisé d'affirmer que *les prophéties n'ont plus de partisans;* ce n'est qu'*un discours en l'air*, comme

1. *Revue encyclopéd.*, tome LIV, p. 339-40-41, *de la doctrine de Confucius*, par P. Leroux.
2. *Ibid.*, passim.

Digitized by Google

dit Bossuet. Quels sont, s'il vous plaît, les partisans qu'elles ont perdus ? Ceux-là même, j'imagine, qu'a perdus le Christianisme, qui n'est pas un système d'éclectisme, dont on puisse accepter une partie et repousser l'autre. La foi au Christianisme exige qu'on admette quelque chose de surnaturel ; et il est par trop évident que ceux qui rejettent toute surnaturalité, rejettent les prophéties. Mais encore quels sont ces déserteurs des prophéties ? Ceux qui, après les avoir consciencieusement étudiées en elles-mêmes, ou les auraient trouvées écrites après coup, ou, les confrontant avec les événements qu'elles annoncent, les auraient vues démenties ? Oh ! de grâce, citez-nous ces hommes étonnants qui ont su découvrir que les prophéties, cette propriété nationale d'un peuple dont l'existence entière, la plus longue existence de peuple qui fut jamais, roulait sur elles, ont été inventées dans des temps postérieurs, et lorsque ce peuple avait disparu ! Citez-nous ces hommes intrépides qui, en présence des événements qu'annoncent les prophéties et que tous les regards voient accomplis, dénoncent à la face du monde ces prophéties comme mensongères ! Pour nous, sans affecter le courage, ni sans craindre d'être injuste ou même téméraire, nous osons déclarer que les hommes qui rejettent les prophéties, ne les ont point lues sérieusement et avec un vrai désir de les connaître. Allez, le nombre de ceux qui croient au Christianisme est encore grand, et il grandira continuellement, malgré vos prophéties, moins

Digitized by Google

sûres que les siennes, qui lui promettent l'empire de la terre et du temps, comme celui du ciel et de l'éternité. Or, pour les hommes qui croient au Christianisme, cette prévision des événements futurs, qui est un don surnaturel, n'a rien qui les offusque. Quant aux autres, quelque choquante que leur paraisse cette prévision miraculeuse, si elle est réelle, il faut bien qu'ils l'admettent comme un fait.

Les miracles, dites-vous, *ont été ramenés aux faits naturels par la critique et par les travaux sur l'extase*. D'où vous viennent donc toutes ces merveilleuses découvertes? Nous n'avons pas encore eu, nous, le bonheur d'apprendre que la critique ait détruit les faits donnés comme miraculeux; et, ces faits reconnus, nous ignorons bien plus comment on les expliquerait par l'extase; car nous n'avons jamais ouï dire qu'elle ait guéri les lépreux, redressé les boiteux, rendu la vue aux aveugles, la vie aux morts, qu'elle ait multiplié les pains, suspendu le cours des fleuves, fendu les mers.

Quant aux institutions, vous les cherchez et ne les trouvez plus. Oh! ici, vous êtes moins clairvoyants; car elles sont assez visibles. Est-il besoin de redire que les institutions essentielles du Christianisme se réduisent à deux principales, le gouvernement et le culte. Le gouvernement se compose d'un corps d'évêques, parmi lesquels il en est un qui est le chef, et d'un corps de prêtres soumis au corps épiscopal. Aujour-

Digitized by Google

d'hui comme au moyen âge, n'y a-t-il point un corps d'évêques et de prêtres, enseignant, gouvernant et administrant sous la conduite d'un seul chef? Libre à vous de vous retirer d'eux et de ne les pas apercevoir; mais les peuples sentent leur présence par la direction religieuse, par les consolations morales et physiques qu'ils en reçoivent. Le culte se compose de sept sacrements, du sacrifice, de la sanctification du dimanche, des solennités commémoratives des grands événements qui ont fondé le Christianisme. Ce culte est-il tombé, les temples sont-il solitaires, les autels renversés? Des jours se lèvent pour le Christianisme plus beaux que les jours du moyen âge, où les croyants, qui accouraient en foule dans les églises, *ne se distinguaient point des juifs et des infidèles*, suivant la remarque de Fleury, *quant aux vices et aux vertus, mais seulement quant aux cérémonies qui ne rendent pas les hommes meilleurs*[1]. Aujourd'hui les églises ne reçoivent guère que ceux qu'amènent la conviction et la conscience, et c'est cette vraie piété, âme de la vertu, qui fait la splendeur, la gloire du Christianisme et non point l'hypocrisie, compagne ordinaire du vice et de l'incrédulité, quelque multitude qu'elle traîne avec elle. On oppose que, de de nos jours aussi, un appareil fastueux et des chants profanes sont un appât présenté à la foule. Mais ce sont là des scandales isolés, et les âmes vraiment pieu-

1. *Mœurs des chrétiens*, chap. LX.

Digitized by Google

ses se réunissent pour flétrir de trop déplorables exceptions. Parcourez les églises où se conserve la gravité du culte, vous y verrez les populations, avides de la parole divine, se presser autour des chaires évangéliques pour retourner bientôt au pied des autels, silencieuses et recueillies.

Lorsqu'on ne connaît le Christianisme que par les apologistes de notre siècle, qui, s'attachant à le poétiser ou à le théocratiser, le pervertissent, on cherche en vain ses institutions ; car il les placent, les uns dans les pompes mondaines, les autres dans la théocratie, et tous l'époque de sa splendeur dans le moyen âge. Or, le moyen âge s'est écoulé sans retour avec la théocratie et les pompes mondaines. Mais si, en s'écoulant, il a emporté les institutions que vous cherchez et qui ne sont point celles du Christianisme, il a, par sa disparition, mis à découvert les vraies institutions du Christianisme, qu'il voilait et que vous ne soupçonnez point. Voulez-vous les connaître ? Ce ne sont point les apologistes de nos jours, qui vous en donneront l'intelligence : interrogez saint Paul, saint Augustin, saint Thomas, saint Bernard, Gerson, Bossuèt, les Pères de l'Église de tous les temps ; étudiez ces vrais interprètes du Christianisme, et vous apprendrez avec quelle énergie ils anathématisent ces systèmes d'abus que, dans vos préjugés, vous appelez le Christianisme. Avec quel transport ils célébreraient leur chute et le retour à ces heureux jours où il brillait de sa pureté native ! « Qui me donnera,

Digitized by Google

s'écriait saint Bernard, que je voie, avant que de mourir, l'Église de Dieu comme elle était dans les premiers jours! *Quis mihi det, antequam moriar, videre Ecclesiam Dei sicut in diebus antiquis*[1]! »

1. *Epist. ad Eugen. Papam.*

Digitized by Google

CONCLUSION.

Nous avons montré que la civilisation ancienne résultait de l'affaiblissement de la raison humaine, séparée de la raison divine, dans la chute primitive ;

Nous avons montré que le Christianisme, en remplissant son objet, qui est de réparer les maux de la chute primitive, a réuni la raison humaine à la raison divine, principe premier de sa force, et lui a fait produire la civilisation moderne ;

Nous avons montré que cette civilisation est le renouvellement social de l'homme, de même que le culte catholique en est le renouvellement religieux ;

Nous avons montré que l'homme social étant inséparable de l'homme religieux, vu qu'ils ne sont que l'homme même envisagé sous ces deux principaux rapports, ces deux renouvellements composent d'une manière indivisible l'accomplissement de l'objet total du Christianisme.

Ainsi se trouve prouvé ce que nous avons annoncé en commençant, savoir, que le Christianisme et la civi-

Digitized by Google

lisation moderne sont dans un accord parfait, puisque cette civilisation marche avec le culte catholique et forme avec lui le règne complet du Christianisme.

Si l'homme est constitué comme l'ont vu les grands penseurs de tous les âges, et comme le voit celui qui l'étudie suffisamment ; s'il a éprouvé en soi une révolution, comme l'ont déclaré ces mêmes penseurs, comme le proclament les antiques traditions des peuples, et comme est forcé de le reconnaître quiconque se considère avec attention, ce que nous avons établi subsiste et subsistera inébranlable tant que l'homme sera homme et qu'il portera quelque trace de sa chute.

FIN DU DEUXIÈME ET DERNIER VOLUME.

Digitized by Google

TABLE DES MATIÈRES

DU DEUXIÈME VOLUME.

TROISIÈME PARTIE.

(SUITE.)

EXAMEN DES CAUSES QUI ONT CONCOURU A FAIRE REJETER LE CHRISTIANISME PAR NOTRE SIÈCLE.

CHAPITRE VII. — Réflexions sur le talent et sur le génie. Pages 3

CHAPITRE VIII. — Réfutation du système de MM. de Bonald et de La Mennais. — La raison ne nous vient point du dehors; elle fait partie de notre être pensant..... 12

CHAPITRE IX. — Suite du même sujet. — Existence de la loi naturelle..... 37

CHAPITRE X. — Suite du même sujet. — Tolérance. — Maximes de l'Église Gallicane..... 59

QUATRIÈME PARTIE.

LE CHRISTIANISME SERA TOUJOURS NÉCESSAIRE POUR SOUTENIR LA RAISON ET LA CIVILISATION.

CHAPITRE Ier. — Mélancolie chrétienne..... 75

Digitized by Google

CHAPITRE II. — Mélancolie du siècle..... Pages 92

CHAPITRE III. — Système de Benjamin Constant sur la religion. —Réalité du sentiment religieux. — Absurdité de l'athéisme.. 122

CHAPITRE IV. — Suite du même sujet. — Examen de l'opinion de Benjamin Constant, que le paganisme, le judaïsme et le christianisme sont perfectibles. – Le christianisme est parfait. 142

CHAPITRE V. — Suite du même sujet. — Culte et morale de l'homme déchu..... 164

CHAPITRE VI. — Benjamin Constant qui prétend que le christianisme est perfectible, se réfute lui-même..... 181

CHAPITRE VII. — Examen de la doctrine du progrès ou de la perfectibilité. — Absence du progrès véritable dans la société antique. — Cause de cette irremédiable imperfection 193

CHAPITRE VIII. — Le christianisme, en tenant l'homme enchaîné à Dieu, au moyen de la théocratie, lui a fait recouvrer la force de la raison et la puissance de commencer le progrès véritable..... 214

CHAPITRE IX. — Suite du même sujet. — Examen de l'opinion de M. Guizot sur la cause de l'ordre social moderne..... 230

CHAPITRE X. — Impuissance de la raison à commencer, seule ou sans un secours surnaturel, le progrès véritable. — Réfutation de la doctrine contraire..... 247

CHAPITRE XI. — Suite du même sujet..... 272

CHAPITRE XII. — Suite du même sujet. — Réfutation du Rationalisme actuel de l'école allemande et ses échos français.... 284

CHAPITRE XIII. — Le panthéisme rationaliste dans la *Vie de Jésus* de M. Renan..... 306

Digitized by Google

CHAPITRE XIV. — Le christianisme est aussi nécessaire à la raison pour qu'elle continue le progrès véritable, qu'il l'a été pour qu'elle le commençât. — C'est parce qu'il est parfait qu'il détermine le perfectionnement..... Pages 349

CHAPITRE XV. — Le christianisme n'asservit point la raison.. 362

CHAPITRE XVI. — Le christianisme subsiste tout d'une pièce, et ne saurait se composer des vérités éparses dans les principales religions du monde..... 378

CONCLUSION..... 420

FIN DE LA TABLE DU DEUXIÈME VOLUME.

Imprimerie générale de Ch. Lahure, rue de Fleurus, 9, à Paris.

Digitized by Google

Digitized by Google

Digitized by Google

Digitized by Google

Digitized by Google

Digitized by Google

Digitized by Google

Digitized by Google

Digitized by Google